

Et si vous pouviez
changer de mari
chaque jour ?

The HUSBANDS

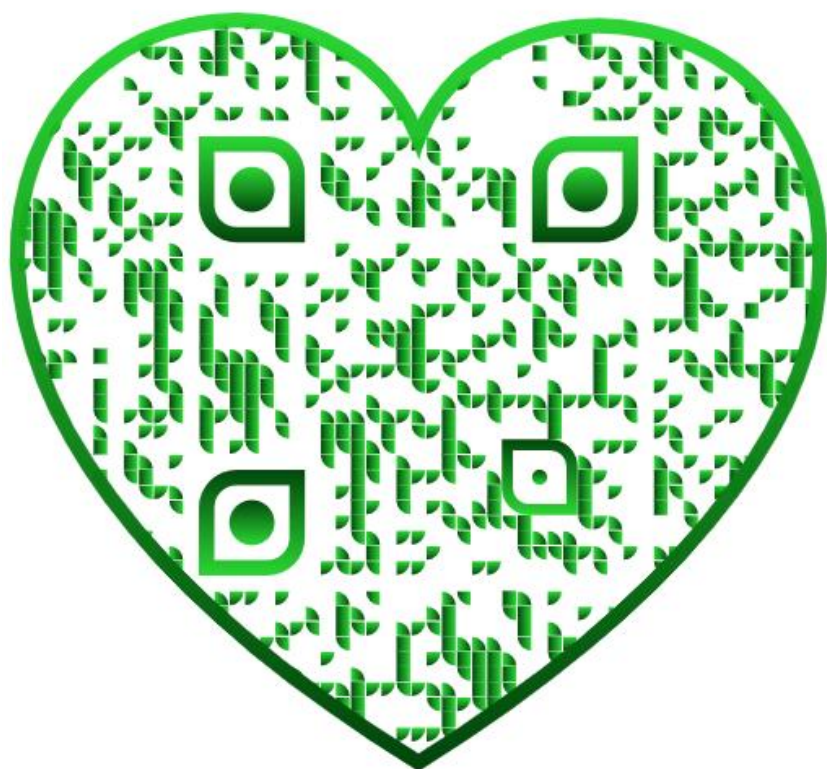
Holly Gramazio

« Délicieusement addictif...
un roman comme une
flûte de champagne
sans fond. »

The Washington Post



le
cherche
midi



Et si vous pouviez
changer de mari
chaque jour ?

The HUSBANDS Holly Gramazio

« Délicieusement addictif...
un roman comme une
flûte de champagne
sans fond. »

The Washington Post



le
cherche
midi

HOLLY GRAMAZIO

THE HUSBANDS

Traduit de l'anglais par Lou Vago

ROMAN

le
cherche
midi

Sommaire

Couverture

Titre

Dédicace

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33
Chapitre 34
Chapitre 35
Chapitre 36
Chapitre 37
Chapitre 38
Chapitre 39
Chapitre 40
Chapitre 41
Chapitre 42
Chapitre 43
Chapitre 44

Remerciements

Copyright

Pour Terry, mon mari préféré

Chapitre 1

L'homme est grand et il a les cheveux sombres, en bataille ; quand elle revient de l'enterrement de vie de jeune fille d'Elena, tard dans la nuit, elle le trouve sur le palier, en haut de l'escalier.

Elle pousse un cri et recule d'un pas. « Que... » Elle se reprend. « Qui êtes-vous ? »

Il soupire. « Sympa, ta soirée ? »

Les marches, recouvertes d'un tapis, mènent droit vers l'homme et le palier baigné dans la semi-obscurité. C'est pourtant bien son appartement, n'est-ce pas ? Mais oui : ses clés ont fonctionné. Elle est bourrée, mais pas assez pour entrer par effraction chez quelqu'un sans faire exprès. Elle fait un nouveau pas en arrière et tâtonne à la recherche de l'interrupteur, sans quitter l'intrus des yeux.

Elle trouve le bouton. Dans la lumière soudaine, tout est à sa place : l'angle de l'escalier, le blanc cassé des murs, même l'interrupteur sous ses doigts, qui résiste un moment avant de faire *click*. Tout, sauf lui.

« Lauren, dit-il, viens. Monte, je vais te faire un thé. »

Il connaît son nom. Est-ce que ce serait... Non, elle ne l'a pas vu depuis des mois, et puis il était blond, il avait une barbe, ce n'est pas le même type. Un voleur ? Mais comment connaîtrait-il son nom ?

« Si vous partez, dit-elle, je ne ferai pas de signalement à la police. »

Elle déposera bien évidemment une main courante dès demain. Elle cherche la poignée de la porte, dans son dos, et essaie de la faire pivoter, ce qui lui demande pas mal d'efforts, mais hors de question qu'elle se détourne de lui, surtout pas maintenant que – oh, mon Dieu – il descend l'escalier. À pas prudents, elle recule, sort de son appartement, se retrouve dans le vestibule de l'immeuble, continue jusqu'à atteindre l'entrée principale, qu'elle a aussi du mal à ouvrir, mais elle finit par pousser cette seconde porte et se retrouve dans l'air chaud et épais de l'été. Elle est dehors, sous la pluie qui tombe à grosses gouttes irrégulières – mais elle ne s'éloigne pas trop, pour ne pas le perdre de vue.

L'homme traverse le vestibule et sa silhouette se dessine dans l'encadrement de l'entrée, à contre-jour avec la lumière vive derrière lui.

« Lauren, répète-t-il, qu'est-ce que tu fais ? »

— J'appelle la police », répond-elle en plongeant la main dans son sac à la recherche de son téléphone, priant pour qu'il lui reste de la batterie.

La poche dans laquelle elle le range est occupée par un petit cactus dans un pot qu'elle a décoré à la main, plus tôt dans la journée, à l'atelier peinture. Le portable est plus loin. L'écran s'allume et elle fouille maladroitement, attrape

l'objet souhaité, l'extrait du sac.

Ce faisant, elle remarque le fond d'écran.

C'est une photo d'elle, à la plage, dans les bras de l'homme qui se tient dans l'entrée de son immeuble.

Deux pour cent de batterie ; un pour cent. Et le visage de l'homme. Sans aucun doute. Et le sien, à elle.

De l'autre main, elle brandit le petit cactus, prête à le lui jeter à la figure. « Restez où vous êtes.

— OK, répond-il, OK. Je ne bouge pas. »

Il a fait quelques pas dehors, pieds nus. Elle regarde de nouveau l'écran : son visage qui brille sur son téléphone, son visage baigné dans la nuit, droit devant elle. Il porte un T-shirt gris et un pantalon en tartan. Non, pas un pantalon, comprend-elle soudain. Un bas de pyjama.

« Bon, reprend-elle, avancez. » Il le fait en soupirant, une demi-douzaine de pas supplémentaires, pieds nus sur le trottoir, ce qui laisse à Lauren assez de place pour le contourner et atteindre la porte d'entrée en passant devant les volets clos de l'appartement du rez-de-chaussée. « Ne bougez pas », dit-elle en avançant les yeux braqués sur lui. Il pivote, l'observe. Elle franchit la porte, traverse le vestibule carrelé, se risque à jeter un œil sur sa droite : oui, il y a bien la porte fermée qui mène vers chez Toby et Maryam de ce côté, et dans son dos la porte de son propre appartement, avec les marches familières. C'est la bonne maison.

« Lauren », entend-elle l'homme lui dire. Elle se tourne et elle crie et il s'arrête, mais elle lui avait dit de ne pas bouger, et il a bougé ! Elle lui claque la porte de l'immeuble au nez, se dépêche de rentrer dans son appartement et verrouille la porte derrière elle. « Lauren », répète-t-il encore et encore, de l'autre côté du battant. Elle pianote de nouveau sur son téléphone pour appeler la police, mais lorsqu'il s'allume... le visage de l'homme apparaît. Puis l'appareil s'éteint. Plus de batterie.

Merde.

« Lauren. » La voix de l'homme résonne, là encore, ainsi que le bruit de la porte de l'immeuble, qui grince. « Allez, arrête. »

Elle monte ses marches quatre à quatre jusqu'au palier et se met à la recherche de son chargeur. Elle doit appeler quelqu'un, peut-être Toby, à l'étage du dessous. Mais elle entend des pas, et l'homme monte les marches, sans qu'elle sache comment il s'est retrouvé dans l'appartement. Il est *dans l'appartement*.

Elle pivote et fonce vers la porte de la cuisine. « Dégagez », crie-t-elle depuis l'ouverture entre la cuisine et le palier, le cactus dans la main. Elle est prête. S'il approche davantage, elle le lui lancera dessus.

« Calme-toi », dit l'homme en atteignant la dernière marche. « Je vais te chercher de l'eau. » Il fait un pas vers elle et elle s'exécute, elle lance le cactus,

mais ce dernier dessine un arc bien trop large, sans toucher sa cible, atteint le mur et rebondit dessus avant de rouler de marche en marche, *boum, boum, boum-boum-boum*, les chocs de plus en plus rapides sont la seule chose qu'ils entendent dans la nuit silencieuse, jusqu'au dernier *boum*, contre la porte, en bas de l'escalier.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? » demande l'homme, qui tient des clés à la main. C'est comme ça qu'il est entré : il a volé le double de ses clés. Bien sûr. Peut-être qu'il s'est connecté sur son ordinateur et a changé le fond d'écran de son portable à distance, et c'est pour ça qu'il est sur la photo. Ça doit être possible, non ? « Bordel, assieds-toi. S'il te plaît. »

Il éteint la lumière dans l'escalier et allume le palier, la grande entrée carrée qui mène aux autres pièces, la grande entrée carrée aux murs gris qu'elle traverse des dizaines de fois par jour.

Dont les murs sont, étrangement, bleus.

Et il y a un tapis. Il n'y a jamais eu de tapis. Pourquoi y a-t-il un tapis ?

Elle n'a pas le temps d'observer davantage les lieux : l'homme avance vers elle. À reculons, Lauren foule le tapis – épais et doux, même sous la semelle de ses chaussures – jusqu'à la porte du salon, qui se situe juste au-dessus de la chambre de Toby et Maryam. Si elle crie, pense-t-elle, ils l'entendront. Mais même dans le noir, elle sent que quelque chose ne va pas dans cette pièce.

Elle trouve l'interrupteur.

Click.

La lumière révèle d'autres objets étranges. Le divan est d'un brun foncé, or elle est certaine que lorsqu'elle est partie, ce matin, il était vert. L'horloge accrochée au mur est en chiffres romains au lieu de nombres normaux, et elle constate que les chiffres romains sont difficiles à lire, VII, XIII, VVI. Elle est obligée de plisser les yeux pour qu'ils ne soient pas flous. Le vieux vase qui orne son étagère est rempli de tulipes, sa linogravure d'une chouette un peu ratée a disparu. Les livres ne sont pas les bons, ou ils sont mal rangés, les rideaux ont été remplacés par des volets. Lauren ne reconnaît pas la plupart des photos et l'une d'entre elles en particulier ne *va pas du tout*. L'une d'entre elles est une photo de mariage – elle s'approche, colle presque son nez au verre qui protège l'image –, une photo de *son* mariage. Avec l'homme.

L'homme qui est dans le salon, derrière elle.

Le mari.

Elle pivote et il lui tend un grand verre d'eau. Après une courte hésitation, elle le récupère et, ce faisant, repère pour la première fois qu'elle porte une bague à l'annulaire.

Elle transfère le verre dans sa main droite et tend les doigts de la gauche devant elle, puis oriente sa paume face au ciel. L'anneau est toujours là alors qu'elle plie et déplie ses doigts, qu'elle le touche du bout du pouce. Hum.

« Viens, dit le mari. Assieds-toi. Bois. »

Elle s'assied. Le divan a la même forme qu'avant, en dépit de la couleur. Et les mêmes creux à force de s'asseoir dessus aux mêmes endroits.

Le mari prend place dans le fauteuil face à elle, et elle n'arrive pas tout de suite à voir s'il porte aussi un anneau, mais quand il se penche, elle le repère : il brille à son doigt. L'homme l'observe. Elle l'observe en retour.

Elle a bien trop bu, donc elle se dit qu'elle a facilement pu louper un détail. Mais un homme qu'elle n'a jamais rencontré auparavant est en train de lui tendre un verre, et le fait qu'elle se retrouve inexplicablement mariée à lui ne la rend que plus méfiante.

« Je... je boirai plus tard, dit-elle prudemment, clairement, en articulant chaque syllabe (et il semble bien qu'il y en ait plus que d'habitude).

— D'accord. »

S'il est censé être là, pourquoi n'est-il pas au lit ? « Pourquoi t'es pas au lit ? »

Il soupire. « J'y étais, répond-il. Mais tu n'as pas exactement été discrète en rentrant.

— Je ne savais pas que tu étais là !

— Quoi ? Écoute, bois ton verre d'eau, enlève ta robe et on va te mettre au lit. Tu as besoin d'aide avec la fermeture Éclair ?

— Non ! » Elle attrape un coussin et le place devant elle, comme un bouclier. Merde. Elle n'a jamais vu cet homme de sa vie. Hors de question qu'elle retire sa robe devant lui.

« OK, OK, ne... Tout va bien, bois ton eau. » Son visage fatigué. Ses joues rondes, un peu roses. « D'accord ? demande-t-il.

— D'accord », acquiesce-t-elle, puis, quelques secondes après : « Je vais dormir ici. Pour... pour ne pas te déranger. Tu peux y aller.

— Tu veux la chambre d'amis ? Je peux libérer le lit...

— Non, l'interrompt-elle. Non, ici c'est bien.

— D'accord, dit-il de nouveau. Je vais chercher ton pyjama. Et le plaid. »

Elle reste assise, toujours méfiante, tandis qu'il s'en va et revient. Elle reconnaît le pyjama qu'il lui apporte, c'est le vieil ensemble qu'elle a acheté dans un Sainsbury's, avec des Moomins dessus. Mais le plaid est une énième nouveauté : des carrés bleu clair et bleu foncé en damier, comme un patchwork, sauf que le motif est imprimé. Elle ne l'aime pas.

« Je sais, mais dis-toi que si tu vomis dessus, tu auras enfin une excuse pour le jeter. »

Cela ne fait aucun sens, il parle comme s'ils avaient déjà eu cette discussion, mais tout est trop intense et confus et elle ne veut pas polémiquer. La pièce semble légèrement vibrer.

« OK », répond-elle. Ils passent leur temps à dire « OK » ou « d'accord » tour à tour, à soupirer, à attendre ; c'est peut-être ça, au fond, le mariage. C'est bien la première fois qu'elle s'y essaie.

Le mari allume une lampe puis éteint le plafonnier.

« Ça va mieux ? demande-t-il. Tu veux un toast ?

— J'ai mangé des frites. » Elle en a encore le goût dans la bouche. « Et du poulet. » Elle est végétarienne, mais pas quand elle a bu.

« D'accord, dit-il une nouvelle fois. Bois ton eau », ajoute-t-il avant de fermer la porte du salon. Elle l'entend s'affairer dans la cuisine, puis dans la chambre, puis plus rien.

Bon.

Elle se lève et va jusqu'à la porte du salon, à laquelle elle colle son oreille pendant de longues secondes. Le palier est silencieux, l'appartement est silencieux. Elle enfle son pyjama, étape par étape, comme quand elle était dans les vestiaires, à l'école : d'abord le short sous sa tenue, puis elle retire sa robe par le haut, puis enfle le T-shirt du pyjama en gardant son soutien-gorge, puis elle dégrafe le soutien-gorge sous son haut et gigote jusqu'à en extraire ses deux bras et se libérer triomphalement du sous-vêtement par le trou d'une manche, ce qui lui fait perdre l'équilibre ; elle trébuche et tombe sur le canapé dans un choc sourd accompagné par la chute simultanée de son téléphone, lequel glisse des coussins et atterrit par terre.

Elle s'immobilise, craignant que le mari ne revienne. Rien.

Un grincement, peut-être. Un camion ou un bus, dehors, sur l'avenue principale.

Au moins, elle est assise, maintenant.

Encore le bruit sourd d'une voiture qui passe. Peut-être un train dans le lointain, bien qu'il soit un peu tard pour cela. Si ça se trouve, c'est le fruit de son imagination, comme le mari.

Si elle ne l'a pas inventé, il y a un inconnu dans sa maison. Elle se redresse, chancelante. Quelques pas silencieux l'amènent jusqu'à la table, dans le coin de la pièce. Elle attrape une chaise qu'elle tire, lentement, très lentement, jusqu'à la porte. Elle n'a jamais fait ça mais elle l'a vu dans plein de films : en calant la chaise sous la poignée, ça en bloque l'ouverture, non ? Elle la positionne et cherche le bon équilibre pour que le dossier de la chaise reste en position. Elle doit s'y reprendre à plusieurs fois mais elle y parvient enfin, la chaise est en place, et elle observe son œuvre avant de retourner s'asseoir sur le divan pour réfléchir à ce qu'elle va faire ; et elle est endormie.

Chapitre 2

Quand elle se réveille, elle se sent moins bourrée et très, très mal.

La pièce est trop lumineuse, à cause des lattes du volet qui sont de biais pour laisser entrer les rayons du soleil. La lueur rend tout jaune.

Elle se lève. Cela se passe plutôt bien. Elle regarde autour d'elle. La chaise qu'elle a utilisée la veille pour se barricader est par terre, près de la porte qu'elle ne bloque absolument pas. Celle-ci est d'ailleurs entrouverte et laisse filtrer les bruits qui résonnent dans le reste de l'appartement : des pas, un fracas.

Le mari.

Elle n'est pas en grande forme mais elle récupère son téléphone, toujours éteint, redresse la chaise, et jette un œil par l'interstice. Le bruit vient de la cuisine.

Elle se précipite à travers le palier jusqu'à la salle de bains, sur la pointe des pieds, et ferme la porte à clé derrière elle. Elle hésite entre se vider la vessie et vomir ; elle choisit finalement de mettre la priorité sur la deuxième option et se penche au-dessus de la cuvette, laissant sortir une bonne partie des restes de sa soirée alcoolisée.

Son mal de crâne se dissipe immédiatement et la nausée diminue, ne laissant derrière elle qu'une clarté d'esprit merveilleuse, dont Lauren sait qu'elle ne durera qu'une vingtaine de minutes avant que son corps ne se rende compte qu'il a plein d'autres problèmes à affronter. Devant le lavabo, elle se rince la bouche avec de l'eau avant de boire. Elle a très envie de se brosser les dents, mais sur le côté de la vasque trônent deux brosses à dents qu'elle ne reconnaît pas, l'une jaune, l'autre verte. Elle se contentera d'un peu de dentifrice sur le bout du doigt.

Ça faisait longtemps qu'elle n'avait pas autant bu.

« Lauren ? » La voix du mari résonne de l'autre côté de la porte, si proche.

« ... Oui, répond-elle, laisse-moi deux minutes.

— Je vais préparer le petit déjeuner. »

Elle fixe la porte jusqu'à ce qu'elle l'entende s'éloigner, puis elle se lave le visage, efface les dernières traces du mascara et des paillettes de la veille. Elle enlève son pyjama, se nettoie à l'aide d'un gant de toilette : le visage, les épaules, sous les seins, les aisselles. Elle pourra prendre une vraie douche quand elle aura le fin mot de cette histoire de mari.

Ses vêtements de la veille sont dans le panier à linge sale. Le mari est probablement venu dans le salon pendant qu'elle dormait pour les récupérer. La robe ne passe pas à la machine et devrait aller au pressing, et le panier est rangé au mauvais endroit ; mais en fouillant elle y retrouve son soutien-gorge,

un T-shirt d'homme, des boxers, un pull gris à elle qu'elle reconnaît et des leggings qu'elle ne reconnaît pas. Elle enfle le soutien-gorge et le pull, puis retire son bas de pyjama au profit des leggings. Elle se regarde dans le miroir.

Fond de teint ? Mascara ? Non. Elle ne va pas à un rendez-vous galant : elle essaie de comprendre pourquoi cet homme est chez elle. Elle est propre – à peu près – et c'est suffisant.

Elle déverrouille la porte.

Le mari (il porte un cardigan et un pantalon) est dans la cuisine, dont les murs ne sont pas jaunes comme dans ses souvenirs, mais du même bleu que ceux du palier. Un grille-pain (celui de Lauren), une machine à café (inconnue), une petite table entourée de deux tabourets (inconnus) collés au mur. Quelque chose chauffé sur les plaques.

« Elle est vivante ! s'exclame l'époux quand elle entre. Tiens, ajoute-t-il en lui tendant une tasse de café, avant de s'en préparer une autre avec la machine. Le bacon est presque prêt.

— Je suis végétarienne, répond-elle sans conviction.

— Il n'y a pas d'athées dans les tranchées », répond le mari.

Un chargeur est déjà branché à une prise murale, dont le cordon enroulé repose sur la petite table. Lauren s'installe sur l'un des tabourets, le plus loin possible de l'époux, et y connecte son portable. Le mari prépare un sandwich et le dépose sur la table devant elle.

S'il était un meurtrier, il l'aurait tuée la veille. Attendre le matin pour l'empoisonner avec un sandwich au bacon serait une façon très alambiquée de s'y prendre. Et quand elle mord dedans, le sandwich est bon, très bon : croustillant sur les bords, salé, crémeux, le pain frais est moelleux, la sauce brune est délicieuse. Elle avait commencé à éviter le porc avant même de devenir végétarienne ; les cochons sont aussi intelligents qu'un enfant humain de trois ans, avait-elle entendu dire le jour où elle s'était rendue aux célébrations du troisième anniversaire de son neveu Caleb, et ça lui avait suffi. Mais, à ce stade, jeter le sandwich n'aurait aidé aucun cochon. Et, au bout de la quatrième ou de la cinquième bouchée, elle se sent mieux.

« Alors, demande le mari, assis en face d'elle avec son propre sandwich, c'était cool hier ? »

Ç'avait été génial. Elle se souvient de l'activité peinture sur les pots de cactus, dans le petit atelier, des verres qu'elles avaient bus pendant que leurs œuvres séchaient, de l'énorme dîner qui avait suivi, du karaoké, du bar à cocktails, d'elle en train de danser, de l'alcool encore, des frites qu'elle avait enfournées, salées et grasses, pendant qu'Elena prenait des photos d'elles deux devant le carrelage réfléchissant du boui-boui où elles mangeaient, baigné dans une lumière chaude au milieu de la nuit froide. Elle se rappelle qu'Elena lui avait promis de ne pas l'abandonner au profit de la routine des couples mariés,

tu sais bien que je ne ferais jamais ça. Elle se souvient d'avoir grimpé les marches jusqu'à l'étage du bus de nuit qui mène à Norwood, et, en s'asseyant, d'avoir regardé la lune, énorme dans le ciel. Elle se remémore Londres sous la pluie d'été, qui défilait de l'autre côté de la fenêtre, des feux de circulation, des touristes, des kebabs, des larges ponts et de la longue route jusqu'aux rues où la ville se détend et se transforme en banlieue.

Et ensuite : arriver à la maison et découvrir le mari.

« Oui, répond-elle. » Comment ça se déroule, une discussion avec un mari ?
« Et toi ? Tu as fait quoi de beau ?

— Je suis allé nager, dit-il. J'ai fait un peu de ménage, et puis j'ai aidé Toby à réparer leur fenêtre pour qu'ils n'aient pas d'ennuis avec leur proprio. »

OK, pense-t-elle, le mari connaît Toby. Il reprend : « J'ai enfin rangé les boîtes dans le grenier. Peut-être que j'irai m'occuper du potager aujourd'hui. »

Il a l'air d'être travailleur. Elle n'a pas de potager, mais peut-être l'a-t-il apporté avec lui. Tout l'appartement est devenu un jeu des sept différences : il y a davantage de livres de cuisine, le petit trou dans le mur qu'elle avait fait en ouvrant la porte trop brutalement, des années plus tôt, a disparu, l'ampoule d'une des lampes est toujours mal vissée. Le pot de cactus qu'elle a peint la veille trône sur le rebord de fenêtre, la plante un peu penchée à l'intérieur. Le mari a dû le ramasser en bas des marches où elle l'avait jeté. Il a l'air gentil.

Ce qui n'empêche pas que ce soit dérangement qu'il soit là.

Il est apparu quand elle était dehors. Si elle sort faire un tour, peut-être que tout sera revenu à la normale à son retour ?

« Je... je vais me balader. M'éclaircir les idées.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Non, ça va, merci. » Peut-être que quelque chose lui échappe, qu'en prenant l'air elle comprendra enfin.

Elle se met à la recherche de chaussettes, de chaussures et de ses clés. Elle retourne dans la cuisine pour récupérer son téléphone, qui a désormais trente pour cent de batterie. Le mari mastique allègrement la fin de son sandwich. Elle ouvre le frigo à la recherche d'une canette de Coca post-soirée alcoolisée, mais n'y trouve qu'une bouteille d'eau aromatisée au pamplemousse. Elle prend ça à la place.

Elle descend l'escalier et sort, puis se retourne pour regarder l'immeuble, les nouveaux volets à ses fenêtres.

Le reste de la rue. Les maisons, la benne à ordures vide à mi-chemin de la grand-route, les arbres et leurs feuilles vertes. Elle s'éloigne de chez elle, compte vingt pas et se retourne : les volets sont toujours là.

Lorsqu'elle atteint le coin de la rue, elle peut voir l'arrêt du bus où elle est descendue la veille. De là où elle se tient, rien n'a changé. Derrière, il y a toujours la station-service, où des gamins papotent à côté de leurs vélos posés contre le mur. Elle traverse la route et s'assoit sur un banc, sous l'abribus. Elle

sort son portable de sa poche.

L'écran de verrouillage arbore toujours la photo d'elle, dans les bras de l'homme, devant la mer.

Elle touche l'écran, qui lui réclame un mot de passe. Peut-être qu'il aura aussi changé ; mais non, le téléphone se déverrouille à l'aide de la combinaison qu'elle utilise depuis des années.

Elle ouvre sa galerie d'images et fait défiler les photos de la soirée. Le trajet en bus, le restaurant de poulet, le bar, l'autre bar, l'atelier de poterie avec les plantes de tout le monde dans leurs petits pots, celui d'Elena avec les losanges, celui de Noemi où sont dessinées d'élégantes bites. Tout est normal. Elle filtre la galerie pour ne montrer que les selfies et fait défiler plus rapidement pour avoir un aperçu de son année : certains clichés la montrent seule, mais sur la plupart elle est accompagnée du mari, les yeux plissés face au soleil. Elle continue à remonter dans le temps : il est toujours là. Il a une barbe. Il est rasé. Ils sont sur une colline. Ils sont près d'un arbre. Ils sont devant un cygne ; le cygne s'approche d'eux ; elle essaie de nourrir le cygne ; le cygne n'est pas content.

Elle relève les yeux pour ne plus voir cette impossibilité, le visage de cet homme sur l'écran de son téléphone. L'un des gamins qu'elle avait aperçus à la station-service donne des coups de pied dans une bouteille en plastique, et un de ses copains fait le gardien de but. Un taxi s'arrête de l'autre côté de la route et quelqu'un en descend.

Lauren vérifie les messages qu'elle a envoyés : beaucoup d'émojis cœur à Elena, *JE T'AIME JE SAIS QUE TU VAS ÊTRE SI HEUREUSE*, et en réponse une photo d'elles dans le reflet du mur carrelé du restaurant de poulet, avec le message *Ça doit être difficile pour les autres qu'on soit si belles*. Dans une autre conversation, Lauren découvre qu'elle a envoyé *BIENTÔT À LA MAISON JE TE VOIS VITE MAISO BIENTÔT OUII BONJOUR BIENTÔT* à – nous y voilà – un certain Michael.

Le mari s'appelle Michael. Elle remonte le fil des messages.

Un autre, de sa part à elle, deux jours plus tôt : *Citrons, liquide vaisselle, merci !*

Toujours de sa part : la photo d'une poire sur laquelle ont été dessinés des yeux cartooniques.

De sa part à lui, quelques jours plus tôt : *Presque là j'arrive dans cinq min.*

Lorsqu'elle cherche le mot-clé « Michael » dans ses propres messages, elle découvre qu'elle parle tout le temps de lui : Michael est au travail, Michael s'entraîne pour un semi-marathon donc il ne peut pas venir au bar, Michael va apporter de la panzanella au barbecue. Michael ici, Michael là. Personne ne lui a répondu *C'est qui, ce fichu Michael ?*

Bon. Si ses amis le connaissent, peut-être que l'un d'entre eux peut lui expliquer ce qui se passe.

Elle retrouve Toby parmi ses contacts ; le mari a parlé de lui et il vit à l'étage

du dessous, il devrait savoir de quoi il retourne. *Hey*, écrit-elle, *est-ce que je suis mariée.*

La réponse est presque immédiate : *Aux dernières nouvelles, oui. Un grand type, le visage sympa. Il vit avec toi. Tu vois de qui je parle*

OK quand est-ce qu'on s'est mariés

La réponse : *14 avril. C'est un quiz ? J'ai gagné ?*

Quatorze avril. Cette année ? Il y a quelques mois, dans ce cas. Il n'y avait pas de photographies d'un mariage dans sa galerie, mais en cherchant dans ses messages, elle finit par trouver ceci, envoyé à sa mère : *Voilà les premières, la photographe nous envoie le reste dans un ou deux mois.*

Et quatre images.

D'abord, une photo de groupe, celle qu'elle a vue dans le salon. Elle, dans une robe à manches longues couleur crème, jupe mi-longue évasée, des talons roses, beaucoup de fleurs roses (pas des roses, un autre type de fleur). Pas de voile. Le mari, Michael, vêtu d'un costume marron foncé. La mère de Lauren. En guise de demoiselles d'honneur, Elena, Nat, et une femme qu'elle ne connaît pas, toutes en teintes de vert. Des étrangers : ses amis à lui, sa famille à lui.

La photo suivante : juste elle et le mari. Ils dansent. Ils se regardent. Lui sourit, elle prend un air sérieux.

La suivante : les papiers signés.

Et la dernière : elle et Michael, de nouveau, qui s'embrassent. Elle se touche les lèvres ; elles sont sèches.

Apparemment, elle a célébré son mariage.

Elle est mariée. Elle a un mari, qui l'attend dans leur appartement.

Un message du concerné apparaît en haut de son écran, comme pour le confirmer : *Coucou si tu passes devant un magasin tu peux acheter une ampoule ? À vis, pas baïonnette.*

Le téléphone lui échappe presque des mains – c'est comme s'il avait senti qu'elle était en train de l'espionner –, mais elle reprend ses esprits et lui répond : *Pas de problème. Ça se dit, non ?*

Bon, quoi d'autre ? Elle commence par chercher « Michael » dans sa boîte mail et trouve un nom de famille : Michael Callebaut.

Elle est devenue une Callebaut. Bon. C'est toujours mieux que Strickland.

Sur son téléphone, elle tape le nom du mari sur Google, mais il y a plein de Michael Callebaut donc elle ajoute « Londres » avant de faire défiler les résultats de la recherche. Est-ce qu'elle va seulement se souvenir de son visage ? Oui : le voilà, il la regarde depuis l'écran, dans un portrait sur fond de pierres.

Ça vient du site d'une agence d'architecture, et il apparaît au milieu de la page « À propos ». Elle y découvre des photos d'églises, une bibliothèque, une mairie, un parc d'attractions. Elle n'arrive pas toujours à savoir s'il s'agit de vraies photos de tout ce qu'ils ont construit, ou si ce sont des maquettes de

leurs projets.

Mais architecte ! C'est un métier parfait pour un mari. Ambitieux mais concret, artistique et pragmatique, un milieu chic mais où ne règne pas de problème de drogue. Pas étonnant qu'il se soit occupé du trou dans le mur de la cuisine et qu'il ait un potager. Mais qu'en est-il d'elle ? Son métier est-il différent dans ce nouveau monde ? Elle vérifie, mais non, elle est toujours consultante commerciale au conseil de la ville, où elle s'emploie à convaincre les entreprises de s'installer à Croydon, et à aider les habitants à développer leurs projets. Son calendrier est bleu plutôt que vert mais elle y repère plus ou moins les mêmes rendez-vous, peut-être dans un autre ordre, cependant.

Mais bon. Il y a suffisamment d'autres changements auxquels elle doit s'habituer.

« Lauren Callebaut », énonce-t-elle à voix haute pour tenter de se familiariser avec le son. Elle ouvre la bouteille d'eau et prend une gorgée. Le goût est métallique et désagréable, à la fois fade et amer, mais elle en reprend quand même une autre. C'est supposément ça, sa nouvelle vie : elle boit désormais de l'eau au plemousse.

Elle rentre d'un pas lent, prudent, elle récupère une ampoule à la boutique de la station-service et traîne, s'arrêtant un moment au coin de la rue, comme pour laisser une chance à la normalité de se restaurer. Mais alors qu'elle approche de chez elle, elle aperçoit les fenêtres du salon : il y a toujours des volets au lieu des rideaux qui y pendaient la veille.

La porte d'entrée... non. Pas tout de suite. Elle fait plutôt le tour de l'immeuble, se faufile le long des poubelles, observe l'arrière du bâtiment, puis lève la tête vers la chambre à coucher et la cuisine, où elle peut voir une jarre en céramique qu'elle n'a jamais acquise, posée sur le rebord de la fenêtre, pleine d'ustensiles.

Le jardin a un peu changé. Le parterre de Toby et Maryam, de l'autre côté de la barrière basse, est toujours le même : démarré avec enthousiasme, il est entretenu de façon aléatoire. Sa moitié – à elle et à Michael, elle présume – a meilleure allure qu'avant, avec un petit coin potager à l'arrière (minimal, quelques pois et une laitue). Une rangée de fleurs roses le long du grillage. À côté du robinet externe, un bac à moitié rempli de litière. Elle a un chat. Ou peut-être Michael a-t-il un chat ? Ils ont un chat ensemble ?

Comment s'appelle mon chat, écrit-elle à Toby.

Elle envoie ensuite un SMS à sa sœur, Nat : *Petite question, tu penses quoi de ma situation romantique*, et à Elena : *Est-ce qu'il s'est passé un truc bizarre quand t'es rentrée chez toi hier soir ?*

Elle reçoit un appel de Nat presque immédiatement et décroche, mais il s'avère que c'est Caleb qui a pris le téléphone de sa mère.

« Tata Lauren ! s'écrie-t-il. Tu veux écouter pendant que je fais du karaté ? »

S'ensuivent quelques bruissements, puis un cri, avant un choc sourd.

« Caleb, tente Lauren, Caleb, est-ce que maman est là ?

— Non ! Elle donne le bain à Magda ! Je vais refaire le coup de pied. »

À ce stade, elle est prête à parler à n'importe quel adulte. « Et mamoune ?

— Non ! Elles disent que le bain de Magda, c'est un travail pour deux personnes. T'as entendu cette fois ? »

Elle l'adore, mais ce n'est pas le moment. « Caleb, je vais devoir y aller. Rends son téléphone à maman, d'accord ? Et dis-lui de me rappeler. Tu peux m'envoyer une vidéo du karaté, d'accord ?

— Je lui donne si tu me passes tonton Michael, réplique Caleb. Tonton Michael m'écoute toujours, lui. »

Ah. Peut-être que Caleb a davantage à lui apprendre qu'elle ne se l'imaginait initialement.

« Oui, Caleb. Tu peux m'en dire plus sur tonton Michael ?

— Il adore quand je lui montre mes super coups, déclare fièrement Caleb, et son dinosaure préféré, c'est le tricératops, et son oiseau préféré, c'est le cygne.

— Et tu l'as souvent vu ?

— Je suis son neveu préféré !

— Caleb, tu te souviens du mariage ? Quand tonton Michael et moi nous sommes mariés ?

— Je me suis ennuyé, répond-il. Dis à tonton Michael de m'appeler pour les coups de pied ! » Et il raccroche.

Lauren fixe son portable.

« Tout va bien ? » demande Toby, de l'autre côté de la barrière. Il se tient devant la porte arrière de l'immeuble, sur les marches qui descendent vers le jardin, son téléphone à la main. Une voix calme, d'immenses fossettes, un T-shirt trop grand pour lui. C'est agréable de voir que certaines choses n'ont pas changé.

« Ouais, répond-elle, je... C'est juste que je n'avais pas de mari hier. Et maintenant j'en ai un depuis des mois ? Un mari qui aime s'entraîner au karaté avec mon neveu ? Enfin, j'ai l'impression qu'il est très sympa.

— Moi, je l'aime bien. »

Toby a toujours été doué pour tout accepter sans sourciller. Pendant les confinements, elle avait passé du temps avec lui, chacun dans son jardin, pendant que Maryam était à l'hôpital. Ils buvaient le thé ensemble et papotaient. Durant ces périodes d'incertitude, son caractère imperturbable avait représenté une présence sur laquelle elle pouvait compter. Ça lui fait du bien, de pouvoir parler à voix haute de ce qui lui arrive.

« Tout ça est très surprenant, continue-t-elle. Et apparemment on a un chat ?

— Oui.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Gladstone, répond Toby.

— Comme le Premier ministre ?

— Oui, à cause des rouflaquettes, vous disiez. »

Lauren n'a aucune idée de ce à quoi ressemblaient les pattes de barbe de Gladstone. Qu'avait-il accompli, déjà, au juste ? N'était-il pas raciste ? Son chat serait-il problématique ? Mais ce n'est pas le plus urgent, au fond.

« Depuis combien de temps je suis avec Michael ?

— Attends, tu t'en rappelles vraiment pas ? Tu... Est-ce que tu t'es blessée ? Tu veux que j'appelle Maryam ?

— Non, ça va, répond Lauren, pas besoin d'un docteur. Je rigole, ne fais pas attention à moi, tout va bien. »

Tout en s'approchant de l'entrée, elle hésite de nouveau. La porte principale, le vestibule carrelé, sa propre porte, l'escalier.

« Coucou ? lance-t-elle, hésitante, et le mari penche sa tête du haut des marches.

— Coucou ! répond-il. C'était bien, ta balade ?

— Oui, top. »

Elle grimpe l'escalier, marche par marche.

« T'as trouvé une ampoule ? demande le mari.

— Ah, oui, répond-elle en fouillant dans son sac, la voilà. » Elle la lui tend.

Elle va devoir parler à quelqu'un de ce qui lui arrive. Peut-être même qu'elle va devoir le dire à cet homme, ce mari. Mais d'abord, elle a besoin de se poser un moment.

« Tu veux une tasse de thé ? lui propose-t-elle.

— Ce serait génial, répond-il. Donne-moi juste une seconde, la lumière du grenier ne fonctionnait plus quand j'y suis monté hier. Je vais changer l'ampoule tant que j'y pense.

— D'accord. »

Elle se dirige vers la cuisine et abandonne le mari derrière elle, sur le palier, où il abaisse l'escabeau qui mène au grenier. Elle l'entend donner un coup sec pour le débloquer, là où ça coince systématiquement, comme s'il avait vécu là depuis des années. Dans le frigo, elle découvre trois briques de lait différentes : avoine, noisette et lait de vache. Oh, mon Dieu, et s'il boit son café noir ? C'est un architecte, après tout. Elle va devoir lui poser la question, tant pis s'il trouve ça bizarre. Ce sera peut-être l'occasion d'entamer une conversation qu'elle ne sait pas comment amorcer.

« Tu veux du lait ? demande-t-elle en retournant vers le palier, la tasse bleue dans la main.

— Quoi ? » répond un homme totalement différent, qui descend de l'échelle depuis le grenier.

Chapitre 3

Le deuxième homme est encore plus grand, et très carré. Il a les cheveux coupés très court et la ligne capillaire de quelqu'un qui a une calvitie précoce et qui ne le vit pas bien, mais il est d'une beauté qui interloque, avec ses pommettes marquées, sa peau mate sans aucun défaut, son T-shirt vert foncé parfaitement ajusté.

« Euh..., balbutie Lauren en fixant son visage, puis ses avant-bras (et quels avant-bras !). Lui aussi porte une alliance.

— C'est pour moi ? » demande-t-il en désignant la tasse.

Il a un léger accent : turc, peut-être ?

Le mug, dans les mains de Lauren, est jaune avec de fines lignes noires.

« ... Oui ?

— Génial. » Ses cils sont très noirs. Elle reste immobile. « Tout va bien ? » finit par demander le mari très certainement turc et définitivement magnifique.

Ses sourcils parfaits se froncent sous le coup de l'inquiétude. Elle lève les yeux vers le grenier, à la recherche de Michael, puis elle observe le palier. Les murs, qui ont toujours été gris, qui étaient devenus bleus, sont désormais blancs. Elle fait un pas en arrière et jette un œil au salon. La photo de mariage a disparu.

« Tu n'as plus la gueule de bois, si ? s'interroge l'homme.

— Non, ment-elle avant de se reconcentrer sur lui. Tu étais dans le grenier à l'instant ?

— Hein ? Ben oui, tu vois bien.

— Il y avait quelqu'un d'autre avec toi ?

— Où ça ? »

Elle regarde de nouveau la trappe, au plafond.

« Là-haut. Est-ce que Mich... Est-ce qu'il y avait quelqu'un dans le grenier ?

— Tu veux dire un écureuil ? Ou une souris ? Je ne crois pas. Tu veux que j'aille vérifier ? » Il se tient debout, une main sur l'escabeau, oscillant entre l'agacement et l'inquiétude.

La tasse de café est toujours chaude dans les mains de Lauren.

« Oui, répond-elle.

— Tu es sûre que tu vas bien ?

— Oui. Tu veux bien vérifier, s'il te plaît ? »

Le mari serre les lèvres (ses lèvres parfaitement dessinées) et grimpe. Il continue, plus haut, toujours plus haut, jusqu'à ce que ses pieds nus (doux, jolis) disparaissent sous les yeux de Lauren. Elle entend du mouvement, puis il y a une lumière soudaine, comme l'éclat brusque d'un rayon de soleil à travers la

fenêtre d'un train qui roule à toute allure, et un grésillement désagréable.

Un instant plus tard, un chausson bleu poilu émerge de la trappe. Puis un second.

Oh.

Le troisième mari est moins séduisant que les deux précédents, avec sa figure rectangulaire et un coup de soleil sur son nez pâle. Ses cheveux auburn sont complètement en bazar. Lauren tient toujours la tasse (rose, désormais). Elle a chaud aux mains ; elle change sa prise sur l'objet. Les chaussons du mari ont des pois violets et des griffes noires et elle se dit qu'ils font peut-être référence à *Monstres et Cie*.

« On devrait faire du ménage là-haut. »

À sa voix, elle se dit qu'il est peut-être gallois, elle n'est pas très sûre. Il dépose un sac par terre, et sans attendre qu'elle lui réponde, il gravit la moitié de l'échelle seulement et attrape un autre sac, qu'il avait dû laisser devant la trappe. Puis il remonte au grenier, disparaît totalement cette fois. De nouveau, cette clarté, suivie par l'obscurité, un bruit, un grésillement. Et quelques secondes plus tard – ce n'est presque plus surprenant, cette fois – un nouvel inconnu l'appelle : « Lauren, Lauren, regarde ce que j'ai trouvé ! »

Il parle fort, avec un phrasé snob, comme un professeur très enthousiaste. « C'est absolument remarquable. C'est extraordinaire. »

Les pieds qui apparaissent ce coup-ci sont nus, eux aussi, de même que les jambes, ainsi que le derrière blanc, étonnamment rond, qui les surplombe. Lauren recule de deux pas rapides tandis que le propriétaire des fesses finit sa descente et se tourne pour lui faire face avant d'écarter les bras. Ce mari est plus petit que les autres, extrêmement mince à l'exception du surprenant fessier, avec des mollets anguleux, des côtes visibles et un pénis étroit mais très long, qu'il lui désigne.

« C'est un pénis ! » s'exclame-t-il.

Elle le fixe. Comme il montre sa « surprise » des deux mains, elle peut voir que lui aussi porte une bague à l'annulaire. Il ne porte rien d'autre.

« C'est pas drôle ? Allez, quoi, je porte pas de fringues ! » Comme elle ne réagit toujours pas, après un moment de flottement, il répète de la même voix excitée et affirmative : « Pénis ! » Cette fois, il dessine des étincelles du bout des doigts, de chaque côté dudit pénis, *ta-da*, et pivote du bassin pour faire tourner son membre.

Lauren resserre sa prise sur la tasse, prête à lui jeter du thé bouillant dessus s'il s'approche davantage.

« On pourrait l'exposer au musée des Antiquités, continue le mari. Beau spécimen, fabrication artisanale, excellente condition, d'une taille rarement observée. » En toute honnêteté, le pénis est effectivement d'une longueur extraordinaire.

Lauren est partagée entre l'envie de jeter un coup d'œil au grenier et celle de

s'éloigner de la trappe et de l'homme nu. En guise de compromis, elle ne fait rien.

« Une pièce d'exception ! ajoute l'homme, imperturbable. Non ? Toujours pas drôle ? Tant pis, attends une seconde, j'ai trouvé autre chose. »

Il retourne dans le grenier et Lauren se dit que Dieu merci elle ne saura jamais ce que sa deuxième farce lui réservait. À la place : ça brille, ça grésille, et l'homme qui descend trente secondes plus tard est entièrement habillé. Il porte un jean, un T-shirt et même un tablier. Quand il lui fait face, elle découvre que dessus est écrit « VOICI COMMENT CUISINE UN FÉMINISTE ». Les pointes de ses cheveux sont teintées en rose, ce dont Lauren ne sait que penser, mais elle pourra se préoccuper de son style capillaire une fois qu'elle saura sur quel pied danser avec cet homme.

« Nan, dit-il, je l'ai pas trouvé. »

Elle a toujours la tasse entre les mains.

Il s'approche d'elle et elle la lui tend par automatisme. « À la tienne, déclare-t-il en l'attrapant. On n'a plus de lait ?

— J'ai oublié. »

Elle a l'impression de fonctionner au ralenti, elle essaie encore de comprendre ce qui lui arrive, mais l'appartement est de nouveau différent, le tapis sous ses pieds a changé. Tout change chaque fois, dans son dos. Ce qu'elle a sous les yeux demeure, mais dès qu'elle cligne des yeux, c'est comme si quelqu'un avait retourné une carte ou appuyé sur un levier pour faire apparaître un tout nouveau monde.

Le mari en tablier se dirige vers la cuisine, thé à la main, et elle l'entend ouvrir le Frigidaire. Elle regarde dans le salon, où elle découvre la nouvelle couleur des murs, le nouveau canapé, les nouveaux livres.

« Ça va ? » l'interroge le mari en revenant sur le palier, dont les murs, maintenant qu'elle a détourné son attention assez longtemps, ont pris une teinte orange pâle. « Qu'est-ce qui se passe ? »

Elle lève les yeux vers l'entrée du grenier.

« J'ai cru entendre quelque chose, répond-elle avant d'ajouter, en imitant sans remords le mari aux cils noirs et aux avant-bras musclés, c'était peut-être un écureuil. Tu veux bien vérifier ?

— Merde, t'es sûre ? J'espère que c'est pas encore des rats. »

Le mari dépose son thé, désormais au lait, en équilibre sur le radiateur et se dirige droit vers l'escabeau. Il marque une hésitation. « À quoi ressemblaient les bruits ?

— Des pépiements, affirme-t-elle. C'est tout à fait plausible », ajoute-t-elle — et ça l'est.

« Je ne sais pas si les rats pépient », commente l'homme, peu convaincu.

Il monte. Le bruit, la lumière blanche. Lauren fixe droit devant elle, les yeux posés sur une publicité vintage accrochée aux murs orange : VISITEZ LES

MATLOCKS POUR UN SÉJOUR REPOSANT, SERVICE RAPIDE ET ÉCONOMIQUE. Si un changement a de nouveau lieu, elle ne le manquera pas.

De la musique résonne dans son dos, une mélodie ancienne, un homme qui chante. Elle ne se laisse pas distraire. Elle reste concentrée même quand les bruits de pas au-dessus d'elle se dirigent vers la trappe du grenier. Du coin de l'œil elle aperçoit un pantalon à motifs, mais elle fixe toujours le mur devant elle pour repérer la transformation. Puis l'homme replie l'escabeau et elle ne peut s'en empêcher, elle jette un rapide regard dans sa direction. Noir, svelte, il porte des lunettes, le motif sur son pantalon est un damier vert. Quand elle se retourne vers l'affiche, elle a été remplacée par une impression encadrée d'un cône de glace fluorescent. Les murs sont blanc cassé.

« Tu veux bien laisser l'échelle ? » demande-t-elle au nouveau mari.

Les manches à moitié retroussées, pas d'alliance ; peut-être l'a-t-il enlevée en faisant du ménage.

« D'accord, répond-il en la rebaissant. Mais pas trop longtemps, hein ? On étouffe là-haut et je ne veux pas que ça réchauffe tout l'appartement.

— Pas de problème », dit-elle.

Elle sort son téléphone : cette fois, son fond d'écran est une photo d'elle avec son neveu et sa nièce. Une petite table trône dans l'entrée : elle n'y trouve pas de courrier mais un portefeuille, qu'elle ouvre. Elle découvre un nom, Anthony Baptiste, sur une carte de donneur d'organes.

« Anthony, prononce-t-elle.

— Oui ? » répond-il depuis le salon. Elle se dirige vers l'échelle, la touche.
« Oui ? répète l'homme. Tu as dit quelque chose ? »

Elle va filmer, se dit-elle, le filmer alors qu'il monte et qu'un autre homme descend. Elle aura des preuves. « Retourne jeter un œil au grenier, demande-t-elle d'une voix sûre.

— Quoi ? Pourquoi ? Est-ce qu'un seau d'eau va me tomber sur la tête ?

— Non. Il ne va rien se passer. J'ai simplement besoin que tu retournes voir.

— Pourquoi ?

— T'inquiète pas, dit-elle, c'est... c'est une surprise. Un cadeau. Tu comprendras. » Elle extrapole complètement en comptant sur le pouvoir du grenier, mais elle réussit à sourire.

« C'est pas une énorme araignée en plastique, hein ? Tu sais que je ne supporte pas les *jump scares*. »

Bizarrement nerveux : c'est le genre de type qui pourrait lui plaire. Elle aime les hommes extrêmes, en termes de confiance en soi : ceux qui savent ce qu'ils veulent, et qui sont soit persuadés de pouvoir y parvenir, soit terrifiés à l'idée d'échouer. Elle peut tout à fait s'imaginer être attirée par ce mec-là.

« Non, répond-elle, tu vas adorer. Pas de fausse araignée. » Elle va perdre tout moyen de s'expliquer si elle continue sur cette lancée, mais si elle se fie à

ses observations jusque-là, la question ne se posera tout simplement pas. « Tu vas être hyper content, ajoute-t-elle en promettant la lune. Ça fait six mois que je prépare ça. »

La mine inquiète d'Anthony disparaît au profit d'un sourire intrigué, il jette un œil en l'air, lui tend sa tasse et gravit l'échelle. Sa tête disparaît.

« Je cherche quoi, exactement ? » Son corps monte encore un peu, encadré par la trappe du grenier. Elle appuie sur le bouton d'enregistrement, sur son téléphone, et commence à filmer.

« Continue. J'ai hâte que tu voies ça ! C'est la meilleure des surprises que je t'ai faites. »

Il se remet à grimper. Un pied dedans, et, enfin, le dernier bout d'Anthony disparaît. Le grenier brille, et cette fois elle peut voir que cela provient de l'ampoule pendue au plafond. Cette dernière flamboie, illumine les poutres qui ornent le plafond, puis perd en intensité.

« Hé oh ? »

Elle pense s'adresser à un autre homme, un autre mari. Elle recule et accueille toutes les nouveautés autour d'elle, le monde qui se met en place dans son dos. Les murs ont encore changé de couleur alors qu'elle n'a pas détourné sa caméra. Elle a l'esprit clair – peut-être a-t-elle moins bu la veille dans cette version du monde, ou alors les choses commencent à faire sens pour elle. Un son résonne au-dessus d'elle.

« C'est comment, là-haut ? »

Elle se demande qui va lui répondre.

Chapitre 4

« C'est le putain de grenier, à quoi veux-tu que ça ressemble ? »

Une pile de serviettes chute depuis la trappe et atterrit au pied de l'échelle avec un bruit sourd, avant de se répandre sur le sol. Elle regarde le mari (le sixième ? Le septième ?) émerger de bas en haut : des baskets, un jogging, un T-shirt, une lanière comme celles qu'on utilise pour attacher son téléphone pendant qu'on court.

Il est grand et pâle, et il a l'air en colère. Il se met à ramasser les serviettes pour les replier, puis il dépose la pile dans la chambre d'amis avant de pivoter, mais elle est sur ses talons. Il s'immobilise, le menton en avant. Il attend qu'elle le laisse passer.

« Il devrait y avoir deux autres serviettes », dit-elle en s'effaçant du cadre de porte. Elle a la ferme intention de le renvoyer au grenier et de récupérer un mari mieux luné.

« Ce sont *mes* putains de serviettes, je sais combien il y en a, répond-il.

— J'étais certaine qu'on en avait six.

— Eh ben non. »

Bon, d'accord.

« Peut-être que tu pourrais récupérer la, euh, la nappe, aussi ?

— Quoi, maintenant tu veux qu'on mange sur une nappe ? »

D'aussi loin qu'elle se souvienne, elle n'a pas d'avis particulier quant au linge de table, mais on dirait que c'est un sujet sensible avec cet époux. On dirait même qu'il y en a beaucoup, des sujets sensibles avec lui. Peut-être est-il un sujet sensible à lui tout seul. Elle se rend compte qu'il va être impossible de le persuader de remonter : il ne se laissera pas convaincre d'aller enquêter sur d'étranges bruits, elle ne peut ni lui demander de remettre quelque chose au grenier ni lui promettre une jolie surprise pour l'y attirer.

Elle présume qu'ils sont en pleine dispute. Il va dans la salle de bains et elle se met à la recherche d'un nom, de n'importe quel repère ; mais il ne part pas longtemps, il ne prend même pas la peine de fermer la porte, avant de ressurgir et de filer à la cuisine. Il se sert dans le frigo, une bouteille d'eau, et revient sur le palier. Il s'arrête.

« Ils arrivent à quelle heure ? l'interroge-t-il.

— Euh, je ne sais pas.

— Ben, demande. »

Il a le pas lourd en descendant l'escalier ; la porte, en bas, claque derrière lui, puis celle de l'immeuble quelques secondes plus tard. Lauren se dirige vers le salon, où elle découvre de nombreux nouveaux objets, et elle le regarde

s'éloigner du bâtiment depuis la fenêtre : le mari marche, puis accélère progressivement en descendant la rue, jusqu'à adopter un pas de course sautillant, parti faire son jogging.

L'appartement est enfin vide. Mais rien ne va. Dans la pièce à vivre, son ancien canapé a réapparu mais la table basse, qu'elle avait été si fière de dégoter à dix livres dans un magasin d'occasion, a disparu, le trou dans le mur est de retour, la télévision est plus petite, il y a des coussins bizarres. Des centaines de petits signes de la présence du nouveau mari. Et celui-ci ne lui plaît absolument pas.

Elle fouille dans ses messages. Ce doit être Kieran.

Sa galerie photo : la vidéo qu'elle a essayé de filmer lorsqu'il sortait du grenier n'y est pas. Pire encore, elle trouve des clichés de l'atelier poterie avec Elena, du premier bar, en revanche pas de trace du second ni du restaurant de poulet. À en croire son téléphone, elle est rentrée tôt.

Elle fait défiler davantage d'images, vérifie. Non seulement il n'y a pas de message nocturne de la part d'Elena, mais il n'y a rien non plus au fil des semaines précédentes ; pas non plus d'échanges avec Maryam à part un bref SMS quant à un colis livré au mauvais appartement, et rien avec Toby. Quelques messages pour Zarah, sa collègue. Sa conversation avec Nat est à peu près régulière, mais elle ne contient aucun conseil, aucune consigne, pas de lien vers des articles qu'elle devrait lire. Seulement *Je pense à toi, on s'appelle bientôt ?* et des photographies des enfants.

Lorsqu'elle aperçoit son reflet dans un miroir, Lauren est certaine d'être plus pâle qu'elle ne devrait l'être alors qu'on est en plein été, plus pâle qu'elle ne l'était la veille, et ses cheveux, tirés en chignon, ne sont pas comme d'habitude. Elle défait l'élastique. Oui : elle garde toujours ses cheveux au niveau de ses épaules, mais ils sont désormais presque dix centimètres plus longs. Pour une raison qu'elle ignore, c'est ce détail qui lui rend le monde insupportable, qui lui donne le vertige alors qu'elle n'a même pas la gueule de bois dans cette version des événements. Horrifiée par ce qu'elle voit, elle a un mouvement de recul face à son corps. Ses doigts tremblent, elle en a la chair de poule, le nœud dans son ventre grimpe vers sa cage thoracique.

Elle veut tellement que cette longueur de cheveux, que cette erreur, disparaisse, qu'elle envisage de les couper immédiatement avec les couteaux de cuisine. À la place, elle les rattache. Le mari va partir, et cette coupe avec lui.

Tout le monde a des jours sans, bien sûr. Tout le monde crie sur son partenaire parfois, du moins c'est ce que dit Elena. Lauren, pour sa part, se contente généralement de remarques acerbes, et sa relation avec Amos, celle qui a duré le plus longtemps, s'est terminée très calmement, quatre ans plus tôt, le jour où il devait emménager avec elle et qu'il a préféré l'appeler depuis la queue des montagnes russes d'un parc d'attractions pour lui dire qu'il trouvait

qu'ils allaient peut-être un peu trop vite.

Mais rien dans ce mariage-ci n'a l'air d'aller.

Et si elle veut se débarrasser de ce type, elle n'a le temps ni de se demander ce qui se passe ni de refuser de croire à ce qui lui arrive, de se pincer les joues ou d'appeler l'un de ses trop rares amis.

La situation, bien qu'elle soit nouvelle pour elle, lui semble claire. On l'a gratifiée d'un mari, et dès que ledit mari monte au grenier, il est remplacé par un autre. D'où viennent ces maris, combien sont-ils : tout ceci – parfois même leur nom – constitue un mystère qu'elle aura le temps de démêler plus tard. Le mécanisme de base, néanmoins, est indéniable, de même que le fait que le mari actuel est... eh bien faute de mieux, disons que c'est *un flop*.

Sur le palier, la trappe du grenier flotte au-dessus d'elle, menaçante. Mais Lauren a un plan.

Elle trouve une petite enceinte cylindrique grise dans la cuisine et la connecte à son téléphone portable. Désactiver le Bluetooth, le réactiver, appuyer sur un bouton, « Oublier cet appareil », recommencer... Elle commence à s'inquiéter, reste attentive au bruit de la porte, mais la connexion finit par se faire. Ça lui a pris quoi, quatre minutes ? Cinq ? Ça va. Il lui reste suffisamment de temps.

Bon, deuxième étape. Elle grimpe l'échelle, une marche, une autre, un nouveau barreau et ainsi de suite. Elle tient l'enceinte dans une main. Ce n'est pas dangereux, se répète-t-elle pour tenter de calmer sa peur. Les maris n'ont changé que lorsqu'ils entraient entièrement dans le grenier. Elle attrape le dernier échelon de l'échelle de sa main vide, prend une grande inspiration et glisse la tête dans le noir.

C'est bien son grenier.

Dans l'obscurité, elle ne voit que des meubles, des cartons, et une forme sombre qui la fait tressaillir avant qu'elle ne l'identifie comme un sapin de Noël à moitié désossé. Pas de Michael, pas d'homme nu au fessier hémisphérique, pas d'Anthony, pas d'homme à la beauté phénoménale et à l'air confus. Il n'y a pas de galerie de maris figés le long des murs, pas de porte scintillante par laquelle ils entreraient et sortiraient, pas de volutes de fumée verdâtre, pas de fantômes assis à une table à proximité de la trappe du grenier, en train de jouer au poker la prochaine opportunité de sortir. Pas de silhouettes accrochées tête vers le bas au plafond comme des chauves-souris et respirant à l'unisson, inspire-expire, inspire-expire. Pas de corps empilés comme des tapis, prêts à être déroulés pour revenir à la vie.

Rien que le grenier et l'ampoule qui, il est vrai, commence à briller doucement.

Bon. Revoyons l'ordre des priorités. Cela fait environ... dix minutes que Kieran est parti ? Douze ? Combien de temps lui reste-t-il ?

Elle tend le bras aussi loin que possible sans avancer davantage dans l'espace. La lumière s'intensifie au-dessus d'elle. L'enceinte crépite lorsque Lauren la dépose sur le sol et qu'elle la pousse. Elle redescend quelques marches pour attraper le parapluie puis remonte et utilise son nouvel accessoire pour mettre l'enceinte hors d'atteinte depuis sa position de sécurité. Il y a un nouveau crépitement alors que le cylindre roule dans la poussière. Il est assez loin, impossible de l'attraper sans entrer complètement dans le grenier.

Lauren ressort la tête de la trappe et inspire profondément, à l'abri sur le palier lumineux. L'ampoule, loin au-dessus d'elle, s'éteint.

En bas de l'échelle, elle essaie de connecter son téléphone à l'enceinte. De là-haut résonne un bref échantillon de la playlist de la veille, des chansons que les amis d'Elena ont ajoutées pendant l'atelier poterie.

Elle ouvre YouTube et cherche la bande-son adaptée à son plan.

Elle la trouve.

De retour dans le salon, elle regarde par la fenêtre au cas où elle apercevrait Kieran sur la route. Elle ne prend pas la peine de fouiller dans son portable pour trouver des photos de mariage, des preuves de leur vie commune. Quelle que soit la situation, elle va y remédier. Inutile d'en savoir plus.

Elle attend quinze minutes, puis vingt. Vingt-cinq. Elle déteste courir, le fait qu'on puisse la regarder, la circulation automobile autour d'elle, les autres joggeurs qui vont plus vite. Elle ne sait donc pas combien de temps prend généralement un jogging, mais il ne devrait plus tarder, si ? Il devrait arriver par le haut de la route, à moins qu'il n'ait fait le tour et qu'il ne prenne la petite allée au retour.

C'est bien ça : elle le repère enfin, à mi-chemin entre l'allée et la maison. Elle ne le reconnaît pas immédiatement. Après tout, elle n'a passé que quelques minutes en sa compagnie. Elle cherchait un coureur au visage pâle, sauf qu'il marche désormais, puis s'arrête, les mains sur les genoux, et se redresse, tout rouge. Elle a une minute devant elle, peut-être deux.

Elle est calme. Ça va fonctionner. Ça va vraiment fonctionner, hein ? Et si le grenier refuse l'échange ? Peut-être n'y avait-il que sept maris en stock, peut-être que Kieran est la dernière option ? Sept, c'est un chiffre de conte de fées, ça donne du crédit à cette hypothèse.

Non. N'anticipons pas. Pour le moment, elle n'a pas d'autre choix que de faire confiance au grenier. Elle lance la vidéo, et il y a une publicité : « En aurez-vous pour votre argent avec Hello Fresh ? Tout à fait ! » Mais elle peut rapidement cliquer sur « Ignorer » et voilà le bruit d'eau qui coule ou, comme l'indique le titre de la vidéo, « Deux heures de tuyaux percés, murmures aquatiques, pluie apaisante, ASMR ». Il se répand depuis la trappe ouverte, et oui, quand elle augmente le volume au maximum, elle l'entend dans tout l'appartement : des gouttes, un déluge, une cascade.

Elle fonce dans la chambre et ferme la porte derrière elle. Elle avait prévu de

se cacher sous le lit, mais il est différent de celui dont elle a l'habitude, il est à même le sol. Bon, la penderie alors ; elle y trouve des vêtements de Kieran, et découvre l'odeur d'une lessive qu'elle ne connaît pas, rien ne va, mais ce n'est pas le moment de faire la difficile.

Lauren se construit un nid à l'aide des manteaux qui sont pendus là, se positionne de manière que les portes puissent bien se refermer sur elle, une jambe tendue devant elle, priant pour ne pas avoir de crampe. Entourée de tissus doux et d'obscurité, un unique rayon de lumière tombant sur elle à travers une fente. L'eau coule, assourdie, mais toujours audible en provenance du grenier. Le bruit de la porte du bas résonne – elle perçoit le choc qui se réverbère quand le battant se ferme et elle entend les pas du mari qui monte l'escalier puis, lorsqu'il arrive sur le palier, sa respiration, rapide et bruyante.

Chapitre 5

« T'aurais pas pu fermer le putain de grenier, au moins ? »

Il se dirige vers la cuisine, elle l'entend ouvrir le robinet, ce qui multiplie les bruits aquatiques.

« Lauren. »

La porte de la chambre s'ouvre mais il n'entre pas. Écoute le bruit, pense-t-elle. Écoute le grenier. Le volume lui paraît plus fort maintenant que la porte de la chambre est ouverte. Elle entend un grincement, peut-être l'escabeau en train d'être replié, et un second. Peut-être qu'il grimpe, mais pas encore assez pour changer, pas même assez pour voir à l'intérieur. Elle pense au voyant du Bluetooth sur l'enceinte, elle se demande si ça va la trahir.

« Lauren », répète-t-il.

Allez, se dit-elle, des bruits d'eau dans ton grenier, tu ne vas pas regarder ? Mais au même moment son téléphone s'illumine, il est en train de l'appeler, ça éclaire les vêtements autour d'elle et ses mains et l'intérieur de l'armoire ; et là-haut, dans le grenier, la sonnerie résonne à travers l'enceinte, forte, *bip-biiip, bip-biiip*. Merde, *merde*.

Elle oriente l'écran de son téléphone vers son genou pour dissimuler la lumière, mais le bruit continue. Elle le retourne et tente de raccrocher mais elle s'emmêle.

« C'est quoi ce bordel, Lauren ? »

La voix du mari a l'air de venir de l'autre côté de la porte de la chambre, puis elle entend un nouveau craquement depuis le grenier, relayé par l'enceinte, et après quelques secondes elle arrive à raccrocher, tente de relancer les bruits d'eau, mais elle a dû faire une fausse manipulation parce que c'est la playlist de la soirée d'enterrement de vie de jeune fille qui retentit, avec The Veronicas, super fort.

Elle appuie sur « Stop » et reste immobile. Elle entend le mari jurer de nouveau, puis grimper à l'échelle, et – oui – il s'arrête sur le quatrième échelon mais reprend son ascension.

Une marche de plus. Une autre.

Le vrombissement, le craquement, plus fort que les autres fois. Et elle entend quelqu'un redescendre.

Ça a fonctionné. C'est obligé.

« Coucou. » C'est tout ce que dit la voix, mais elle est presque certaine que ce n'est pas Kieran. Puis, depuis le palier : « Lauren ? T'es passée où ? »

Cette fois, c'est sûr : les voyelles, le rythme de la voix. Un nouvel homme. Elle roule hors de la penderie, trébuche sur un manteau étalé par terre,

s'accroche à des chemises et à des robes sur son chemin, elle en emporte même une avec elle dans son empressement, et traverse la chambre, qui a encore changé, jusqu'à atterrir sur le palier. Là, elle serre le nouveau mari dans ses bras, fort. Il fait à peu près sa taille, ou légèrement moins, et il est torse nu, ce qui révèle un tatouage, du lierre qui lui grimpe sur l'épaule, et qui fait de lui le premier époux dont elle a touché le corps. Ses cheveux, qui lui chatouillent l'épaule, ont retrouvé leur bonne longueur, et il y a de nouveau du parquet sous ses pieds.

« Coucou », répète le mari en riant.

Lauren recule pour le regarder. Il a de petites rides au coin des yeux, ses cheveux sont courts et dessinent de larges boucles, comme un bosquet fleuri. Il porte un jean et des chaussures en toile. Il est bien bâti, bronzé, il sent la terre et le soleil. Elle n'arrive pas à déterminer son âge, bien que son regard suggère qu'il a quelques années de plus qu'elle. Le changement de mari ne peut pas avoir eu d'impact sur la météo, pourtant le palier a l'air plus lumineux. Peut-être l'effet du parquet, ou des murs, qui sont désormais jaunes.

« Salut, répond-elle sans pouvoir s'empêcher de sourire.

— Tu veux un café ? demande-t-il avec la même expression.

— J'adorerais. » Elle n'a finalement pas bu une seule gorgée du thé qu'elle et les maris précédents se sont échangé à plusieurs reprises.

Cet époux-là rit, comme si l'enthousiasme de Lauren – qu'elle essaie de garder sous contrôle, mais elle a du mal car *ça a fonctionné*, elle s'est débarrassée de Kieran et le grenier lui a offert ce joyeux amateur de café – lui faisait plaisir. Elle finit par s'éloigner du torse nu, soudainement mal à l'aise.

« Tu veux qu'on le boive dans le jardin ? Je peux apporter les tasses.

— Parfait. » Le jardin ! Elle avait toujours eu l'intention d'y passer plus de temps.

Elle fait encore un pas en arrière et observe son environnement. L'appartement, même s'il a l'air plus lumineux qu'avant, est en bazar : il y a des papiers sur le comptoir de la cuisine, des serviettes sur le dossier d'une chaise dans un coin, un carton de boîtes de conserve vides qui attend d'être descendu au recyclage.

« Eh, tu ne remotes pas, hein ? demande Lauren avec un petit geste de la tête en direction du grenier.

— Oh, non, j'en ai terminé, répond le mari. Désolé, j'aurais dû fermer la trappe.

— Tant mieux, réplique-t-elle en repliant l'échelle. N'y retourne pas. Promets-moi que tu n'y retourneras pas. »

Il la fixe. « Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien ! Mais on ne retourne pas au grenier aujourd'hui, d'accord ? Ni demain. J'ai eu... une prémonition, comme si tu allais tomber. Alors restes-en loin. »

Il rit. « Promis. Pas de grenier. »

Le grand tapis de l'entrée a disparu, remplacé par une étole étroite, verte, au milieu des marches. Et lorsqu'elle se dirige vers l'arrière de la maison, en faisant le tour de l'immeuble, elle tombe sur une arche fleurie, peut-être des roses. Après l'avoir franchie, elle se retrouve dans un véritable jardin.

Des fleurs, de l'herbe, une table en bois. Il y a une dizaine de petits oiseaux bruns qui s'envolent lorsqu'elle approche. Au fond, elle aperçoit une mangeoire, à l'intérieur de laquelle sont disposées plein de branches, et sur le grillage s'accroche un merle, il picore à travers les trous du filet. La palissade qui la sépare du jardin de Toby et Maryam est un treillage en bois, haut et dévoré par les vignes, dont certaines sont vertes et certaines lourdes de paquets de fleurs blanches minuscules et certaines débordantes de longues tiges pourpres. Il y a un portail au milieu, qui connecte les deux moitiés de l'espace.

Lauren jette un œil à son téléphone : elle y retrouve les SMS qu'elle a envoyés à ses amis, ses aventures de la veille. Il y a même la preuve d'un trajet en Uber au lieu de son retour en bus. Attends, est-ce qu'elle est devenue riche ? Elle est propriétaire de la moitié de son appartement, d'accord. Nat et elle en ont hérité de leur grand-mère. Elle est donc assez riche pour savoir qu'il ne faut pas se plaindre de sa situation financière devant ses amis. Mais est-ce qu'elle est le type de riche qui se permet un trajet à quarante-cinq livres sans se poser deux fois la question ? Peut-être !

Elle prend une photo de son jardin nouvellement luxuriant, des chaises, des arbres, des vignes.

Maryam sort de sa cuisine par la porte voisine, un panier de linge propre dans les bras, et se dirige vers l'étendoir pour faire sécher ses serviettes de table.

« Bonjour ! lui lance Lauren. Quelle belle journée !

— Ah, salut ! Oui, il fait beau, c'est vrai ! » Elle regarde le ciel comme si cela la surprenait. Cela fait partie des choses qui font que son couple avec Toby fonctionne si bien, Lauren l'a toujours pensé : Toby est observateur, Maryam est proactive.

« Dis-moi, est-ce que j'ai déjà eu un chat ?

— C'est probable, répond Maryam. Ç'a l'air d'être ton genre.

— Non, je veux dire, depuis que je vis ici. »

Maryam étend une serviette avant de regarder dans sa direction. Elle est toujours tête en l'air, se dit Lauren, jusqu'à ce que son attention se focalise sur vous. Alors, pendant un bref moment, vous devenez la personne la plus importante du monde. Elle le ressent à cet instant : le déclic lorsqu'elle passe de l'arrière-plan au premier plan pour Maryam, qui la regarde d'un air étonné.

« Pardon ? Non. Je ne crois pas. Si ? »

Lauren doit admettre que c'est une étrange question à poser. « Tu as raison, répond-elle. Pas de chat. »

Maryam fronce les sourcils mais n'insiste pas et retourne à l'intérieur avec

son linge. Peu concluant ! Mais cela semble indiquer que Gladstone n'a jamais existé...

Lauren s'installe sur l'un des sièges autour de la table et étend ses jambes, le visage à l'ombre mais le corps réchauffé par le soleil de fin d'après-midi.

Les rayons lumineux lui font remarquer des poils sur ses jambes, épars mais présents, surtout sous les genoux. Elle présume qu'elle a dû adopter un rythme plus tranquille pour se raser, depuis qu'elle est mariée. Qu'elle est l'*épouse* de quelqu'un. Elle n'apprécie pas tellement de voir son corps changer ainsi, sans qu'elle ait son mot à dire, que le phénomène n'affecte pas seulement le monde, mais aussi elle-même. Elle avance la chaise afin que ses jambes soient sous la table, hors de son champ de vision, en attendant d'avoir l'occasion de se raser, puis elle lève les yeux vers la fenêtre de sa cuisine. Le mari est à peine visible, une simple silhouette mouvante à contre-jour.

Il y a un pot avec des marguerites, sur la table. Elle en attrape une et arrache un pétale, puis deux, puis trois. Elle en est à la moitié de la fleur quand l'époux apparaît sous l'arche fleurie. Il a un plateau entre les mains, avec deux petites tasses et un paquet entamé de biscuits nappés de chocolat, maladroitement refermé. Il a enfilé un T-shirt, et alors qu'il approche, Lauren a tout le loisir de l'observer : le nez de travers, de grands yeux, des sourcils qui tentent de se rejoindre le long d'une arcade sourcilière anguleuse, mais qui s'arrêtent juste avant de se rencontrer au milieu. Il porte des claquettes réservées au jardin. Elle ne parvient toujours pas à déterminer son âge, mais d'un peu plus loin les ridules autour de ses yeux sont moins visibles : peut-être qu'il a le même âge qu'elle, finalement. Et il sourit.

Il a tout l'air d'un mari dont elle peut s'accommoder.

Chapitre 6

Les oiseaux, les insectes, le vrombissement des voitures au loin, le mari qui grignote ses biscuits au chocolat. Lauren s'immerge dans le moment, se détend après avoir réglé le cas Kieran ; elle mérite une pause avant de se relancer dans l'élucidation du mystère bien plus large des maris. Elle jette des regards au nouveau, à ses larges doigts.

« Le jardin est en forme, commente-t-elle.

— Ouais, confirme-t-il, l'hortensia a bien repris.

— Je... suis d'accord.

— C'est celui-là, ajoute-t-il en pointant du doigt un arbuste.

— Je sais.

— Bien sûr. »

Il n'a pas l'air agacé, pourtant. Peut-être que c'est une *habitude* qu'ils ont, une blague récurrente entre eux. Quand on vit avec quelqu'un pendant des années, il faut bien s'amuser comme on peut.

« J'adore cet *hortenbras* », dit-elle pour tester sa théorie.

Il sourit, et ils retombent dans un silence confortable.

Elle l'observe du coin de l'œil.

Il chasse un moustique d'un geste de la main.

Elle prend une nouvelle gorgée : « Il est bon, ce café.

— Ouais, répond-il, c'est la fin du paquet qu'on a récupéré dans le petit bistrot. »

C'est difficile de faire la conversation avec un mari dont elle ignore jusqu'au nom. Mais, heureusement, ça n'a pas l'air nécessaire. L'homme a l'air satisfait de boire son café en silence. « Ah, j'ai payé le plombier, dit-il à un moment.

— Génial », répond-elle, et ça a l'air d'être la bonne chose à dire. « Merci de t'en être occupé », finit-elle par ajouter.

Malgré tout, elle ne peut pas s'empêcher de lui sourire alors qu'il est simplement assis à côté d'elle. Il a l'air si content, et si prévoyant. Il lui rend son sourire.

Elle traîne un peu plus longtemps dans le jardin quand lui retourne dans la maison. Elle attrape son téléphone et rappelle Nat.

« Allô ? Qu'est-ce qui se passe ? Tout va bien ? » lui dit Nat en décrochant. C'est justifié : elles ne sont pas vraiment le genre de sœurs qui s'appellent sans raison.

Quelques nuages cachent désormais le soleil, mais il fait encore doux. « Ouais, répond Lauren, ça va. Je voulais juste prendre des nouvelles.

— Euh... plutôt demain ? Je suis en route pour récupérer Caleb à son cours de karaté et Magda ne veut pas monter dans la voiture, elle... elle m'a *mordue* ce matin, continue-t-elle en chuchotant le dernier mot. Heureusement que je l'aime très fort.

— Pas de souci, OK. Mais dis-moi, rapidement, ajoute-t-elle en prenant une grande inspiration, tu connais mon mari ? »

Un silence.

« Quoi, Jason ? »

Jason ! Il a bien une tête de Jason.

« Jason, répète Lauren. Tu l'aimes bien ?

— Hein ? Oui, bien sûr ! Pourquoi ?

— Ah, je... je vérifie juste un truc. » Parler d'un ton convaincant devrait rendre ce qu'elle dit relativement normal. « Est-ce qu'il y a quelque chose de négatif qu'il faudrait que je sache à son sujet ?

— Euh, peut-être sa façon de manger ? Mais on en a déjà parlé. Non, Magda, pas ça ! » On entend un bruit de froissement. « Elle croit qu'elle peut croquer les clés. Je t'ai dit qu'ils ne veulent plus d'elle, à la crèche ? »

Sa façon de manger ? Comment ça, sa façon de manger ?

« Non, tu ne m'avais pas dit.

— À un an et demi ! Je suis obligée de poser des congés la semaine prochaine et on essaie de trouver une autre garderie, mais il y a des listes d'attente partout ! Des listes d'attente, tout ça pour qu'au final elle se retrouve dans une pièce à lécher des Lego. Écoute, il faut que j'y aille...

— D'accord, l'interrompt Lauren, juste une dernière chose. Est-ce que tu as déjà remarqué un truc bizarre par rapport au grenier, ici ?

— Quoi ? Non. Il y a un problème ? C'est le ballon d'eau ? Je te l'ai déjà dit, il faut que tu appelles quelqu'un dès qu'il commence à faire du bruit, tu ne dois surtout pas attendre qu'il soit cassé. Franchement, tu devrais savoir tout ça. Je suis pas ta proprio.

— Ça veut dire que je peux arrêter de te payer un loyer ? »

Attends, se dit-elle : dans l'ancien monde, elle faisait un versement mensuel à Nat pour lui rembourser sa moitié de l'héritage. Mais peut-être bien que ça a changé.

Mais non, il semblerait qu'elle n'ait pas commis d'impair : « Haha, très drôle. Écoute, faut que j'y aille, je dois récupérer mon enfant, celui qui ne mord pas tout et n'importe quoi. Mais on s'appelle demain ! »

Lauren appelle ensuite Elena mais n'obtient pas de réponse, ce qui est logique. Elena a toujours été du genre à dormir tard, les lendemains de cuite. Alors elle écrit à Toby : *Coucou, est-ce que j'ai déjà eu un chat ?* Les maris n'ont pas l'air de savoir qu'ils apparaissent et disparaissent, Maryam ne connaissait pas Gladstone, mais peut-être que Toby se rappellera leur conversation matinale ?

De retour à l'intérieur, elle découvre en fouillant dans la pile de papiers sur le comptoir de cuisine que le mari s'appelle Jason Paraskevopoulos. Elle-même a conservé son nom de famille, par principe idéologique ou peut-être pour se simplifier la vie et ne pas avoir à épeler son nom de famille trop régulièrement. « J'ai encore un peu mal au crâne », dit-elle pendant qu'elle rince les tasses.

Par la fenêtre, elle observe le jardin dans la pénombre naissante. Les oiseaux chantent fort, plus fort qu'elle n'en a l'habitude, plus fort qu'elle ne le souhaiterait malgré le fait que sa gueule de bois soit en train de passer.

« Un mal de crâne comme quand on a beaucoup bu la veille ? demande Jason.

— Peut-être... Je sais pas, c'est pas comme d'habitude. »

Elle prépare le terrain pour lui suggérer de dormir dans deux lits séparés, pour que ça soit naturel. Elle apprécie Jason mais elle n'est pas prête à passer la nuit à ses côtés, surtout pas en tant que mari et... – elle vacille en pensant au mot – *femme*. Pas en tant que son... mari.

« J'espère que je ne suis pas en train de tomber malade. »

Jason est sceptique mais il reste ouvert à l'éventualité.

« T'as peut-être attrapé le rhume que j'ai eu l'autre fois, propose-t-il gentiment. Ça ne devrait pas durer plus de quelques jours.

— J'imagine que c'était inévitable. »

C'est tellement plausible, qu'il lui apporte du Panadol. Il commande aussi un curry (« Comme d'habitude ? » lui a-t-il demandé). En attendant, ils regardent *Mindhunter*. Ils en sont au quatrième épisode. Elle n'est pas emballée, mais il lui manque peut-être des éléments pour tout comprendre. Le repas arrive en plein milieu de leur visionnage ; il s'avère que « comme d'habitude », c'est un curry de petits pois. Elle aurait préféré du *paneer*, mais au moins c'est végétarien.

Elle a besoin de temps pour réfléchir. À quel point peut-elle aller dormir tôt sans que cela paraisse étrange ? Quand ils débarrassent la table, le soleil est couché, au moins.

« Je vais dans la chambre d'amis, déclare-t-elle. Je sens que je vais bouger toute la nuit.

— Nan, c'est toi qui es malade, rétorque Jason, j'y vais. En plus, j'ai des mails à trier avant le début de la semaine. C'est lundi demain, je commence tôt. »

Il se passe encore dix interminables minutes – remercier le mari pour le thé à la menthe qu'il lui prépare, puis pour le livre sur l'histoire des champignons qu'il lui apporte parce qu'elle est apparemment en train de le lire – avant que Jason soit à court de questions à poser et de gentilleses à prodiguer. C'est fini ? Il semblerait que oui.

« Bonne nuit », tente-t-elle.

Il se penche dans l'encadrement de la porte pour l'embrasser, et elle observe ses boucles et son sourire ; rapidement, elle décide que ça lui convient et elle se penche vers lui. Mais au dernier moment, il l'évite : « Non, attends, si t'es

malade, on devrait pas.

— Ouais, t'as raison. »

Elle se rend compte qu'elle est un peu déçue. Il recule et ferme la porte derrière lui.

Il est toujours là, elle sait qu'il est encore là (elle l'entend, qui tire la chasse d'eau, farfouille dans la cuisine). Mais dans la chambre, il n'y a qu'elle, baignée dans l'aura de la lampe de chevet, et le mystère.

Les vêtements sont toujours par terre après qu'elle les a fait tomber en s'extirpant de sa cachette. Elle ramasse la robe de demoiselle d'honneur pour le mariage d'Elena, froissée malgré le sac de protection dans lequel elle l'a glissée. Il reste un peu moins de deux semaines avant le grand jour, elle aura le temps de la repasser. Elle fourre le reste des affaires dans l'armoire et referme la porte. Elle rangera tout ça dans la matinée.

Sur l'une des deux tables de chevet, qui ne sont pas assorties, elle aperçoit un élastique à cheveux et un chargeur adapté à son portable, donc elle émet l'hypothèse que c'est son côté du lit. Elle s'y installe délicatement et éteint la lampe.

Dans le noir, tout lui est de nouveau familier. La lumière de la lune lui parvient comme il faut, dans cette chambre qui est presque comme il faut.

Elle ne dort pas.

D'abord, elle déroule les photos dans la galerie de son téléphone, de plus en plus loin.

Il y en a plein qu'elle reconnaît. Ce ne sont pas exactement les photos qu'elle se rappelle avoir prises, mais elles y ressemblent. Un coucher de soleil particulièrement beau entre deux bâtiments résidentiels. La femme de Nat, Adele, installée sur une nappe de pique-nique, qui sourit à la toute petite Magda dont le visage poupon est déformé par une grimace boudeuse. Nat et Caleb debout dans la fontaine du Victoria & Albert Museum, avec les grands murs de brique rouge tout autour d'eux. Un restaurant de *fish and chips* dont l'auvent clame fièrement « Fishcothèque ». Un plateau de fromages dont elle se souvient, à moins qu'il ne s'agisse d'un plateau de fromages similaire.

D'autres photos sont nouvelles. Un restaurant dans lequel elle n'a jamais mis les pieds, un graffiti dans un métro qui dit « deux douzaines d'œufs SVP ». La plus grande différence, c'est qu'elle tombe régulièrement sur des images de collines, de grandes collines irrégulières, un pique-nique dans le brouillard sur une colline, un énorme oiseau perché dans un buisson sur une colline, elle sur une colline, son mari et elle, des étrangers et elle, tous sur des collines. Ça donne vraiment l'impression qu'elle s'est mise à la randonnée.

Il lui faut fouiller les archives jusqu'à trois ou quatre ans en arrière pour que le monde se mette à ressembler à celui dont elle se souvient. Caleb quand il était bébé, Amos et elle dans un parc, Elena, leur amie Parris et elles deux avant

que Parris ne déménage loin de Londres. Elle rallume la lumière et rédige une liste des maris sur l'une des dernières pages du livre sur les champignons :

Michael

(Beau gosse)

(Chaussons)

(Nu)

Anthony

Kieran

Jason

Elle fixe sa liste et se souvient aussi de *(Cuistot féministe)*, qui était soit avant soit après *(Nu)*.

Elle ne sait pas quoi faire de ces informations. Elle y reviendra plus tard.

Elle écrit : *quand ils montent au grenier, ils changent*

Et : *la lumière s'allume puis il y a un bruit*

Et : *le passé peut être différent*

Ça ne l'avance pas à grand-chose non plus.

Elle récupère son téléphone et ouvre sa boîte mail pour voir si des éléments importants de son quotidien ont été modifiés... Et merde. Elle ne travaille plus au conseil. À la place, elle est devenue gérante du grand magasin d'électronique et de jardinage en bas de la rue. Une quincaillerie ! Elle qui sait à peine si la tête de tournevis cruciforme, c'est celle qui ressemble à un trait ou à une croix ! Elle sait que ça s'appelle un tournevis cruciforme, c'est déjà ça, mais ça ne vaut probablement pas l'expertise d'une personne spécialisée sur le sujet.

Demain, c'est lundi. Elle fouille les archives de sa boîte mail et trouve un message datant de six mois dans lequel elle indiquait être malade et ne pas pouvoir venir travailler le lendemain. Elle renvoie le même e-mail, à la même adresse. Intoxication alimentaire, désolée, etc. Elle pourra s'inquiéter du boulot mardi.

Retour à son enquête. Elle rentre le nom de Jason Paraskevopoulos dans son moteur de recherche et trouve son site Web : *Paysagiste – création et maintenance*.

Elle lit toutes ses conversations WhatsApp, tous les messages qu'elle a envoyés à des amis, tout le contenu d'un serveur Discord où des étrangers la taguent en faisant des blagues sur les galettes à l'avoine. Elle a un compte Instagram mais son dernier post date d'il y a dix-huit mois, c'est une photographie d'un cimetière dans le brouillard, et deux mois avant cela un cliché d'un roulé à la cannelle. Quand elle va dans la liste des personnes qu'elle suit, elle trouve essentiellement des noms qu'elle ne reconnaît pas, et le soulagement l'envahit : pas besoin de regarder.

Elle ne s'était pas attendue, en sortant samedi soir, à ce que l'enterrement de vie de jeune fille d'Elena soit l'événement le moins intéressant de son week-end. Il est trois heures du matin, elle est montée dans le bus nocturne il y a

moins de vingt-quatre heures. Elle se lève, traverse le palier et se dirige vers la porte de la chambre d'amis qui est légèrement entrouverte. Elle la pousse un peu plus, juste assez pour apercevoir une forme sombre sur le lit. Elle pousse encore un peu et fait un pas dans la pièce. Le mari respire, inspire, expire ; il serre un oreiller dans ses bras.

Chapitre 7

Lauren se réveille un peu avant sept heures ; elle entend le mari qui se prépare déjà. Elle se lève silencieusement, se déplace sur la pointe des pieds, tourne la poignée de la porte au ralenti comme si elle voulait éviter de déranger. Il est dans la cuisine. Mais est-ce bien lui ?

« Coucou, dit Jason, t'es réveillée ! Comment tu te sens ? T'as bien dormi ? »

Les mêmes ridules au coin des yeux, ce sourire lorsqu'il la voit.

« Ça va.

— J'ai une grosse semaine devant moi. Tu ne bosses pas aujourd'hui ?

— Non, répond-elle, j'ai besoin d'un jour pour récupérer. »

Elle le regarde partir depuis la fenêtre du salon. Il monte au volant d'un van garé un peu plus haut sur la route, dont un côté est floqué d'un énorme logo au centre duquel se dresse un arbre. Lorsqu'il atteint le bout de la route et tourne à droite, la tension dans les épaules de Lauren se dissipe, la pression de faire bonne figure disparaît.

L'appartement lui appartient de nouveau.

Elle s'installe sur le canapé, s'enfonce dans les coussins, ferme les yeux. Ça va. Tout va bien.

Elle se réveille vers dix heures et demie et prend une longue douche, aussi longue que nécessaire pour se sentir propre. Elle sèche ses cheveux, rase ses jambes. Elle les trouve un peu plus larges qu'avant, avec une musculature plus visible. Assise sur les toilettes, elle lève puis baisse l'une de ses cuisses et l'observe s'étaler contre le siège en plastique.

Dans l'armoire, elle découvre des chaussures de marche ainsi qu'une de ces vestes avec de nombreuses fermetures Éclair et des poches cachées. Mais il y a aussi un pantalon qu'elle possède depuis longtemps et un T-shirt vert qui date de ses années à l'université. Elle trouve une chemise qu'elle a failli acheter une fois mais à laquelle elle avait renoncé car elle était trop chère. Elle l'enfile.

Elle commence à déplier l'échelle qui mène au grenier mais s'arrête en plein mouvement. Elle se sent malade.

Elle la replie.

Elle devrait manger quelque chose. Elle fait griller du pain, y étale du beurre de cacahuètes, mais ce n'est pas la marque dont elle a l'habitude, celui-ci est épais et plus sucré. Il colle à son palais. Lauren reste calme, mais sous la surface, ça s'agite. Il faut qu'elle sorte de la maison. Elle abandonne le toast, dont elle n'a avalé qu'une bouchée, et récupère son téléphone.

En partant, elle lance un regard derrière elle, vers le haut de l'escalier, elle observe le tapis vert. Puis elle ferme la porte.

Elle se sent mieux dehors ; plus elle s'éloigne, plus elle respire profondément. Regarde : l'arrêt de bus, au même endroit qu'avant ! Le centre culturel, où elle se dit tout le temps qu'elle devrait aller assister à un spectacle, un jour ou l'autre. Le ciel, la route, les voitures, les arbres, la station-service. La courbe douce de la colline sous ses pieds alors qu'elle accélère le pas.

Peut-être qu'elle devrait aller à l'hôpital. Après tout, tout porte à croire qu'elle est bel et bien mariée. Rien ne vient indiquer qu'elle ne l'était pas ce samedi après-midi. L'explication la plus logique ne consiste pas en un grenier qui génère et transforme des hommes, mais en ce qu'elle est souffrante, qu'il y a – c'est ce qu'Internet suggère d'après ses recherches – une fuite de gaz chez elle, ou qu'elle a consommé quelque chose pendant la soirée avec Elena et qu'elle en ressent encore les effets.

Mais elle n'a pas envie d'aller à l'hôpital. Elle a envie de s'installer dehors et, pourquoi pas, de boire un café.

Ou alors, songe-t-elle en arrivant sur le plateau au sommet de la colline, lorsque le bar du coin et sa terrasse ensoleillée entrent dans son champ de vision, une bière. En temps normal, elle n'est pas du genre à boire de l'alcool un lundi, ni en fin de matinée, et encore moins un lundi matin, mais les circonstances sont hors du commun. Et quitte à faire les choses différemment, autant y aller à fond.

Au comptoir de l'établissement, vide, elle s'enquiert de l'existence d'une carte des cocktails.

La femme qui lui fait face lui répond par l'affirmative avant de plonger derrière le bar. Lauren l'entend fouiller puis la voit réapparaître, une feuille plastifiée à la main. Sont imprimés dessus des liquides aux couleurs vives qui dansent dans des contenants aux formes complexes ; elle est certaine que le pub ne dispose pas de ce type de verres.

« Je vais prendre, annonce-t-elle après un bref examen du menu, un Merry Berry Fascination. Et un *flat white*. »

La femme s'accroupit de nouveau derrière le bar, et cette fois elle se redresse avec, à la main, un classeur dont elle tourne les pages – des recettes de cocktails imprimées.

« Ça risque de... Vous savez quoi, installez-vous, je vous ramène ça.

— Merveilleux, merci ! Je serai dehors. »

Lauren lui sourit.

Elle choisit une place qui lui permet d'avoir le soleil dans le dos et elle patiente jusqu'à ce que la porte s'ouvre. La serveuse lui apporte son café et un cocktail rose presque fluo dans un verre à vin.

« On n'a plus de petite ombrelle en papier, s'excuse-t-elle.

— Merci beaucoup », répond simplement Lauren.

Le Merry Berry Fascination est sucré et pétillant. Il y a une tranche de pomme dans le verre.

Installée sur son petit banc, Lauren regarde en direction du carrefour. Un homme, un sac de courses à la main, se tient là comme si le monde n'avait pas changé. Elle vérifie l'heure en Espagne et envoie un message à sa mère : *Coucou ! J'espère que tout va bien ! J'ai une question un peu bizarre, mais tu penses quoi de Jason ?*

Quelques minutes plus tard, elle reçoit une réponse : *Bonjour ma chérie, je suis contente d'avoir de tes nouvelles. J'ai toujours apprécié Jason. Il t'aime clairement beaucoup. Je n'ai bientôt plus de thé digne de ce nom ni de pot de Marmite, pourrais-tu m'en envoyer ?*

Lauren envisage de rappeler Nat, ou Toby, ou même de tout révéler à Jason, bien que ce soit une très mauvaise idée. Il ne la croira certainement pas et ira voir dans le grenier pour lui prouver qu'elle raconte n'importe quoi... ou pire, il pourrait la croire et refuser de remonter à tout jamais. Elle l'apprécie, mais elle n'est pas certaine d'être prête pour ce genre d'engagement.

De toute façon, c'est à Elena qu'elle raconte tout.

Je vais passer la soirée avec Elena, écrit-elle à Jason, *elle est hyper stressée par le mariage.*

Elle ouvre ensuite sa conversation avec Elena : *Coucou, j'ai besoin de parler, je peux passer ?* Elle se rend compte un peu tard qu'Elena a peut-être quelque chose de prévu. Mais on est lundi soir et son mariage a lieu dans deux semaines. Elle ajoute : *Je pourrai t'aider à gonfler les ballons.*

Elle jette un œil à l'application de sport de son téléphone : son nombre de pas quotidiens s'élève parfois très haut, 28 300, 35 600, à cause des randonnées, suppose-t-elle. Elle a aussi une application de suivi météorologique, qu'elle ouvre : des points rouges et jaunes, des alertes orageuses, parsèment l'ouest.

Une réponse : *19 h. Tu t'occuperas des dragées,* écrit Elena, *et t'es obligée d'apprécier ta mission.*

Il est quatorze heures quand elle finit par être à court de mots-clés à entrer dans le moteur de recherche de son téléphone : *hommes qui apparaissent dans le grenier* (des faits divers impliquant des espaces liminaux), *transformations + grenier* (des conseils coûteux pour rénover une maison), *disparition mari* (d'autres faits divers, et pas mal de bigamie, ce qui est presque l'opposé exact de son problème). Elle essaie encore *mari qui sort du grenier comme par magie et qui devient quelqu'un d'autre quand il y retourne*. Elle trouve de tout : une femme qui a caché son amant dans son grenier, un homme abusif, quelqu'un qui demande des conseils car son époux s'est rendu compte qu'il était gay, le synopsis de *Fleurs captives*.

Il va lui falloir déployer l'échelle et grimper au grenier pour regarder par elle-même.

Mais quand elle rentre à l'appartement, le van du mari est garé à l'endroit

d'où il est parti ce matin. La faute aux horaires irréguliers qu'implique le métier de jardinier. Voilà qui met un terme à ses velléités d'enquête dans le grenier. Impossible d'ignorer la vague de soulagement, de gratitude et de tendresse que lui procure cette permission implicite de continuer à ignorer la question accablante. Jason l'a sauvée une deuxième fois.

Quand elle pénètre dans l'appartement, il émerge de la salle de bains vêtu de son seul caleçon, révélant de nouveau le tatouage de lierre qui grimpe sur son épaule. Il a les cheveux humides, il semble sortir à l'instant de la douche, et il a l'air – comme toujours – ravi de la voir.

« Je me demandais où tu étais passée ! dit-il.

— Je suis sortie prendre l'air, répond-elle. Je suis contente de te voir ! Je me sens beaucoup mieux.

— Ah, oui ? dit-il en s'approchant d'elle. De quel niveau de rétablissement on parle ?

— Vraiment pas mal », répond-elle ; puis elle comprend le sous-entendu.

Bon. Elle l'aime bien. Elle est encore exaltée par le soulagement que sa présence lui a procuré vis-à-vis de cette histoire de grenier. Et cela fait quelques mois. Pourquoi pas ?

« Beaucoup mieux », précise-t-elle, et elle fait un pas dans sa direction.

Il baisse son caleçon.

C'est normal, se dit-elle alors qu'ils se déplacent vers la chambre à coucher. Il est nu devant elle, et pour lui, c'est normal. Elle déboutonne sa chemise, et ça aussi, c'est normal. En ce qui concerne l'époux, elle a été nue devant lui des centaines, des milliers de fois. Elle seule sait que ça n'a encore jamais eu lieu.

Elle enlève son pantalon et s'assoit sur le bord du lit. Son excitation se transforme en incertitude lorsqu'elle l'observe, lui et son sourire, cet homme à qui elle est mariée, et elle a déjà couché avec des mecs qu'elle venait à peine de rencontrer, ce n'est pas ça le problème : c'est la partie *mari*. Elle n'a jamais couché avec *son mari*.

Mais elle s'allonge et il la rejoint sur le lit avec enthousiasme. Avant qu'elle ait pu dire quoi que ce soit, il s'est roulé dans les draps et il plonge la tête la première entre ses jambes.

Surprise, elle laisse ses cuisses s'écarter. Elle aurait préféré une entrée en matière plus progressive, se dit-elle en observant son propre corps, et la tête du mari, concentré sur son œuvre ; mais il sait ce qu'il fait. Sa langue est ferme, enthousiaste, efficace, et le corps de Lauren est de plus en plus réceptif. Son esprit ne tarde pas à le rejoindre. Oui, il fait ça bien ; elle glisse une main dans ses boucles souples. Et au bout d'à peine trois minutes, peut-être quatre, elle se laisse aller et s'étire avec satisfaction, ses jambes s'étendent de part et d'autre des épaules du mari pendant que dans sa tête elle continue à réfléchir à la logistique, au nombre de fois où lui croit avoir fait ça, à la couleur du luminaire au-dessus d'elle, qui est de la mauvaise couleur, elle vient de le remarquer.

Ensuite, toujours souriant, Jason s'agenouille sur le lit et penche la tête. Il fait un petit geste vers son pénis, une question informulée, comme s'il lui proposait un biscuit nappé de chocolat. Elle acquiesce et il se glisse entre ses jambes : à son tour de jouir.

Il prend un peu plus de temps mais le tout n'a pas duré plus de dix minutes. Purée. C'est donc ça, la vie, quand on est mariés.

Elle emporte ses vêtements dans la salle de bains quand elle va se nettoyer, et elle s'habille. Le mari est dans la cuisine, encore nu, il mange les restes du toast qu'elle a abandonné dans la matinée.

« Il est là depuis le petit déjeuner », l'informe-t-elle. On est au milieu de l'après-midi. Ce n'est sûrement plus très bon.

« Pas de chichi, pas de gâchis », répond-il.

Il fait du bruit en mangeant, ne ferme pas totalement la bouche. Ce doit être ce dont parlait Nat. Lauren sent son affection post-coïtale diminuer légèrement.

« Quand est-ce que tu vas chez Elena ? » demande Jason. Elle avait presque oublié. L'horloge indique qu'il est quinze heures trente. Est-elle prête à passer les prochaines heures avec le mari ? « On a le temps pour un épisode de *Mindbunter* ? » Il a des miettes de toast à moitié mâchées sur les dents, elle peut les voir lorsqu'il parle.

Non.

« Faut que je récupère deux-trois trucs sur le chemin, répond-elle. Je vais manger avec elle, ne m'attends pas, surtout si tu commences tôt demain.

— Eh, est-ce que je reviens dans la chambre ce soir ? » demande-t-il alors qu'elle est sur le départ.

Au point où elle en est, pourquoi pas ?

« Oui, je sais pas ce que c'était, mais ç'a l'air d'être passé.

— Génial. Tu m'as manqué, la nuit dernière. »

Il est décidément enthousiaste.

Lauren arrive à Walthamstow à seize heures trente : il lui reste deux heures et demie à tuer avant de rejoindre Elena. Elle s'installe dans un café dans l'idée de fouiller encore une fois son téléphone, mais elle sature. Elle décide plutôt de marcher, sans direction précise. Autour d'elle défilent des portes colorées, une boutique de prêteur sur gages, un chat qui prend le soleil, allongé sur le couvercle d'une poubelle noire, une immense fresque sur les murs d'un quartier récemment rénové et très à la mode. Des vélos de livraison sont alignés devant un Nando's. Un matelas repose contre un mur ; dessus, quelqu'un a inscrit au marqueur LE DÉPÔT D'ORDURES SUR LA VOIE PUBLIQUE EST ILLÉGAL, MATTHEW.

Elle s'arrête chez un glacier et commande deux boules : rose et menthe-chocolat. La femme qui la sert lui offre trois bâtonnets au chocolat en plus : « Sers-toi, ma puce, la date de consommation recommandée est dépassée donc je ne peux plus les vendre. »

Elle déguste son goûter et se remet en route. Elle doit bien admettre que la randonnée a du bon : elle a marché pendant deux heures et s'en rend à peine compte. Pas d'ampoules naissantes au creux de la cheville, pas de muscles fatigués.

Quand l'heure du rendez-vous approche enfin, elle se dirige vers l'appartement d'Elena, où elle est ravie de découvrir que rien n'a changé. C'est en bazar, à l'approche du mariage – la table de la cuisine est recouverte de mini-fiches, les noms des invités sont répartis autour des tables dans un ordre encore théorique – mais les murs, les meubles, la vaisselle sont les mêmes que dans ses souvenirs.

« Oh, mon Dieu, s'exclame Elena en se laissant tomber sur le canapé d'un air dramatique, les mariages, c'est vraiment horrible. Tu aurais dû me dire que ça représentait autant de boulot. Enfin, tu m'as prévenue, mais tu aurais dû me convaincre que tu n'exagérerais pas.

— Oui, j' imagine que j'aurais dû », répond Lauren.

Cela fait des mois qu'elle écoute Elena prévoir le programme de la journée, qu'elle l'aide à choisir sa robe, les fleurs, la décoration. C'était rigolo, mais aussi un peu bizarre, en étant célibataire : aider quelqu'un à organiser une fête qui montre à quel point vous êtes différentes l'une de l'autre. Elle se demande ce qu'elle aurait ressenti si elle avait eu un mari à elle, tout ce temps.

« J'ai pas cuisiné, annonce Elena. Enfin, tu t'en doutes, t'as vu l'état de la cuisine. Je vais commander des nouilles.

— Super.

— Ensuite on pourra s'occuper des dragées. Mais d'abord, dis-moi de quoi tu voulais discuter, désolée. Je ne sais pas ce que j'ai, je ne pense qu'au mariage. Pourquoi je me préoccupe autant de l'endroit où se situera la table où les invités poseront les cadeaux ? Quelle importance si les guirlandes lumineuses ont un ton chaud ou froid ? Enfin, chaud, c'est mieux, non ?

— Oui, répond Lauren avec certitude, une lumière chaude c'est beaucoup mieux.

— Oh, mon Dieu, je recommence. Parle-moi de toi ! » Elena se redresse, se penche vers son amie, éloigne son téléphone sur la table basse. Attentive. À l'écoute.

Maintenant que le moment est arrivé, Lauren est incapable de formuler les choses. Elle ne peut décemment pas lui dire qu'elle a un grenier magique.

« D'accord, bon, commence-t-elle. Mon grenier est magique. Il n'arrête pas de créer des maris, et je ne sais pas quoi faire. »

Chapitre 8

« Ah ouais ? réplique Elena. Genre, cent maris ? Mille maris ? »

Lauren a le tournis rien qu'à imaginer une telle quantité d'époux.

« Huit ou neuf. Un seul à la fois.

— Heureusement, répond Elena. T'as une chambre d'amis, mais quand même. »

Ce n'est pas la réponse idéale, celle qu'elle rêvait de recevoir, comme *qu'est-ce que c'est bizarre, mais je te crois, raconte-moi tout*, mais c'est beaucoup mieux que ce qu'elle craignait, du style *va voir un médecin immédiatement*.

« Du coup, continue-t-elle, je ne sais évidemment pas quoi faire.

— Non, je me doute. Je sais qu'on a toutes les deux eu plusieurs sujets de prédilection à la fac, mais ni toi ni moi ne nous sommes intéressées à des greniers magiques. »

Leur amitié a toujours été fondée sur les convictions d'Elena et la coopération de Lauren. Pendant ses premières semaines à l'université, Lauren avait été extrêmement soulagée d'avoir une amie qui avait l'air de savoir ce qu'elle faisait, qui pouvait, si elle n'avait pas de réponse toute faite, inventer des histoires sur-le-champ, qui osait réclamer une bière spécifique même si elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'était une *sour* ni si ça allait lui plaire (elle avait ainsi découvert qu'elle n'aimait pas cela), ou affirmer sans aucun doute qu'elles pouvaient porter des baskets en soirée (c'était effectivement quelque chose qui se faisait), ou encore qui n'hésitait pas à s'installer à une table précise, à côté de laquelle un certain Nick risquait de passer, tout en affirmant que ça n'avait évidemment rien à voir avec lui (tout était calculé). Après la fac, quand Nat avait déménagé et qu'Elena avait récupéré sa chambre dans la colocation, Lauren et elle avaient créé leurs propres règles pour aborder l'âge adulte ensemble et construit une amitié fondée sur le fait de ne jamais se dire « Oh non, impossible, c'est pas comme ça que ça marche ». Elena ne croit pas Lauren, bien sûr. Mais elle se prête au jeu, malgré tout. Et le plus important, est-ce d'être crue, ou de pouvoir discuter de la situation ?

« Je me disais que tu pourrais sûrement m'aider, enchaîne Lauren. Par exemple, est-ce que tu sais où j'ai rencontré Jason ?

— À la soirée de Noemi, non ? Juste après la fin de ta relation avec Amos. »

Quatre ans plus tôt. Voilà qui correspond à ce que semblent indiquer les archives de son téléphone.

« Qu'est-ce qui me plaisait, chez lui ?

— Ah, euh. Ses cheveux ? Le cheese-cake de sa mère ? Le fait qu'il a tout le temps, genre, des oiseaux ou des fleurs sur lui, comme une princesse Disney ?

La coccinelle qu'il a sauvée du livreur de pizzas – d'ailleurs, je reste persuadée que c'est lui qui l'avait mise là exprès pour t'impressionner. Non pas que ce soit une mauvaise chose. Ça montre à quel point il avait envie de sortir avec toi. »

Lauren tente une autre approche : « Est-ce que tu as vécu un truc bizarre en rentrant de ton enterrement de vie de jeune fille ?

— C'est-à-dire ?

— Ou quand on était dehors. J'avais l'air normale ?

— Oui, pourquoi ?

— J'ai parlé de Jason pendant la soirée ?

— Ouais, t'as déblatéré pendant dix minutes en affirmant que c'était génial d'être mariée et que j'allais adorer. Pourquoi ? »

Lauren se rend compte qu'elle va devoir être plus claire.

« OK, dit-elle, je sais que c'est complètement fou, mais j'ai vraiment un grenier magique, et il crée vraiment des maris.

— Oui, tu l'as déjà dit, répond Elena, toujours pas particulièrement perturbée.

— C'est vraiment la réalité, et je ne sais pas quoi faire. » Lauren n'a pas d'autre idée pour convaincre son amie.

Elena la regarde comme si la réponse était évidente : « Tu les passes en revue jusqu'à trouver celui qui te convient. Beau gosse, riche, drôle, qui sait cuisiner, qui s'entend bien avec ta famille, avec la famille duquel tu t'entends bien toi aussi, point bonus s'il est chorégraphe de combats pour des films à petit budget.

— Ouais, répond Lauren, j' imagine.

— Tu sais que mon mariage approche, hein ? Si c'est une façon détournée de me dire qu'en fait la vie de couple, après avoir dit "oui", c'est nul, il va falloir être plus directe.

— C'est pas ça. C'est... » Elle s'interrompt.

Elle pourrait insister, elle pourrait se mettre à pleurer, crier que ce n'est pas une blague, que c'est vrai, qu'elle sait que ça ne fait aucun sens. Elle pourrait essayer autant qu'elle veut, et Elena ne la croirait pas, mais peut-être qu'elle finirait par comprendre que ce n'est pas une blague.

Auquel cas Elena s'inquiéterait, elle passerait des appels, elle ferait les mêmes recherches que Lauren a déjà faites sur Internet, et bien sûr, *bien sûr*, elle penserait que son propre mariage est la cause d'une espèce de dépression nerveuse chez son amie. À jamais, cette conversation deviendrait un événement dont Lauren aura été la cause, juste avant le mariage d'Elena. Une histoire, une hallucination dont elle aura souffert.

« Oublie ça. Évidemment que tu dois te marier.

— C'est ce que je pensais, dit Elena, mais la ferme a appelé aujourd'hui. Ils n'ont que cent housses de chaises rouges. Donc soit on choisit une autre couleur, soit on fait moitié rouge, moitié blanc. Tu penses que ce serait joli ? Bordel, ça me dépasse d'en avoir réellement quelque chose à faire. Désolée. On

devrait commander le repas. Et si t'es toujours d'accord, on peut s'occuper des dragées en attendant que ça arrive. »

Elle fait un grand geste vers le sol, couvert de tulle, de rubans et de grands sachets en plastique remplis d'amandes enrobées de sucre aux teintes vives.

Lauren ne met pas longtemps à maîtriser le geste. Cinq dragées : une rouge, une orange, une rose, une blanche, une dorée. Empaqueter de tulle, faire un nœud. Pendant qu'elles s'adonnent à cette tâche répétitive, elle écoute d'une oreille distraite les divagations prémaritales d'Elena : des remarques de dernière minute sur les poèmes qui seront lus, un dilemme sur les poules – faut-il les enfermer dans leur poulailler par commodité ou les laisser se balader pour l'ambiance pittoresque –, une liste grandissante de chansons que le DJ n'aura en aucun cas le droit de diffuser.

Quand les nouilles arrivent, elles mangent sur le coin de la table en faisant un peu de place au milieu des fiches. Lauren aperçoit son nom et celui de Jason, ils sont placés à une table située vers la gauche du plan.

Dans le monde réel, ç'avait été une petite déception d'être demoiselle d'honneur mais pas témoin. C'est une autre petite déception de constater que ça n'a pas changé ici, mais au moins elle n'aura pas à prononcer de discours, et Jason ne mangera pas la bouche ouverte à la table principale.

Elle regarde qui sera à côté d'elle.

« Ça te va d'être avec Amos et Lily, hein ? demande Elena en pointant leurs noms du doigt. Ils ne connaissent personne d'autre, mais on était à leur mariage donc j'étais obligée de les inviter. Sinon, j'ai prévu une table exprès pour ceux qui ont des enfants et qui le regrettent. Si tu veux, je peux les y mettre pour qu'ils passent un très mauvais moment.

— Non, répond Lauren, pas de problème. Fais au plus simple. Ce sera sympa d'avoir de leurs nouvelles. »

Ce ne sera pas sympa. Être en couple avec quelqu'un qui est enclin à tout critiquer, se dit-elle, peut avoir des aspects agréables tant que ladite personne vous apprécie. Si votre partenaire déteste le monde et que vous êtes l'exception, cela prouve quelque chose. Pendant sa relation avec Amos, juger les autres avait été une activité qu'ils pratiquaient ensemble, et ça l'avait aidée à comprendre qui elle voulait être. Les gens qui se vantent de ne jamais utiliser de recettes : *nuls*. Les gens qui ne rapportent pas leur verre au bar même s'ils passent devant : *nuls*. Les gens qui rapportent leur verre au bar alors que ce n'est pas du tout sur leur chemin et qui font attention à ce que le staff les voie faire : *vraiment nuls*. Amos condamnait tout particulièrement ceux qui soupiraient très fort quand un train avait du retard car *on est tous dans le même train, tu n'as rien de spécial, il n'y a rien de spécifiquement grave à ce que ton arrivée à toi soit retardée*. Mais il avait aussi des griefs à l'égard des personnes qui portaient des collants turquoise, ou du velours, ou qui se parfumaient pour aller au cinéma. Les

maisons qui portaient un nom. Les portes couronnées d'une caméra de surveillance. L'eau pétillante. Les abreuvoirs à oiseaux en métal, pour une raison qui échappait à Lauren. Ç'avait été jouissif de trouver tout ce qui n'allait pas dans le monde et de le dénoncer, ensemble, de poser un jugement comme on offre un cadeau à l'autre.

C'est beaucoup moins rigolo quand on est extérieur à ce petit complot critique. Elle n'a pas souvent vu Amos depuis leur rupture, mais au terme de chaque interaction, elle avait été persuadée d'avoir transgressé une nouvelle règle arbitraire, certaine qu'il avait en tête une blague mesquine dont elle n'était cette fois pas l'oreille à laquelle elle était dédiée, mais la cible qui en ferait les frais.

Au moins, avec Jason comme cavalier, elle ne sera pas seule face à son ex et la femme de ce dernier, pendant une cérémonie célébrant l'amour.

Il est minuit passé quand elle rentre, et Jason se lève tôt, aussi prend-elle garde à ne pas faire de bruit en montant l'escalier.

Il a laissé une lumière allumée dans la cuisine, une attention délicate. Lorsqu'elle se glisse dans le lit pour le rejoindre, la respiration du mari change, un soupir lui échappe, comme s'il lui signifiait qu'il sait qu'elle est là désormais. Elle s'allonge contre son dos, si proche qu'elle sent la chaleur de son corps, et elle touche son épaule, pas loin de l'endroit où le dessin de lierre se cache sous son T-shirt.

Il émet un autre bruit, l'expression d'un confort affectueux, et se tortille pour s'approcher d'elle. Elle n'arrive pas à déterminer s'il est endormi, mais elle glisse un bras autour de sa taille et se colle à lui. Elle sent son corps bouger à chaque inspiration.

Le lendemain matin, elle prétend que son rhume est de retour et elle renvoie un e-mail au bureau pour prévenir qu'elle ne viendra pas aujourd'hui non plus. L'heure est venue. Elle ne peut plus éviter le grenier.

Hors de question qu'elle y grimpe entièrement, elle a bien vu l'effet que cela avait sur les maris. Elle se contente de passer la tête à travers la trappe et de redescendre, sans se laisser le temps de s'habituer à l'obscurité, de discerner quoi que ce soit dans le noir.

La fois suivante, elle va un peu moins vite, sans pour autant grimper jusqu'en haut de l'échelle. L'ampoule s'allume spontanément. Pas à pleine intensité, juste une petite lumière vacillante qui révèle ce qui ressemble au grenier tout à fait banal dont Lauren se souvient.

Elle n'aime pas ça. Elle ressort la tête sur le palier pour reprendre sa respiration.

Pour son troisième essai, elle prend son téléphone avec elle et l'allume en

mode lampe torche. Mais quand elle lève le bras, ça s'éteint brusquement et l'écran du portable se fige sur un carré orange. Merde. Elle redescend et l'écran reprend son apparence habituelle.

Elle doit avoir une vraie lampe de poche quelque part. Avant, elle la rangeait dans un tiroir, mais dans ce monde, elle finit par la trouver au-dessus du frigo.

Cette fois, elle pénètre davantage dans le grenier, s'y glisse jusqu'à la taille ; mais avant qu'elle l'allume, la lampe émet un flash en même temps que résonne un *crack* sonore, puis elle s'éteint. Lorsque Lauren remet pied à terre sur le palier, la lampe ne fonctionne plus.

Elle récupère le livre sur les champignons et ajoute à ses notes :

le téléphone et la lampe de poche fonctionnent bizarrement dans le grenier ??

???

Elle mène une série d'expériences, qu'elle consigne :

la lumière du grenier s'allume même si les disjoncteurs sont éteints

brosse à dents électrique, bouilloire : s'allument aussi dans le grenier (sans être branchées)

une pomme de terre laissée dans le grenier ne devient pas une autre pomme de terre

une fleur laissée dans le grenier ne devient pas une autre fleur

impossible de déterminer si une fourmi laissée dans le grenier devient une autre fourmi

Elle réfléchit, et tout à coup : *un escargot*. À l'œil nu, elle ne peut pas déterminer si une fourmi a changé, mais elle pourrait mettre de la peinture sur la coquille d'un escargot, ce qui rendrait toute modification du spécimen visible.

Elle trouve un escargot de taille moyenne derrière un gros pot en terre cuite. Quand elle tire dessus pour le récupérer, elle sent son corps gluant s'accrocher à la surface, et grimace. Elle le dépose dans un récipient en plastique et l'apporte à l'intérieur. Elle ne trouve pas de peinture : à la place, elle le badigeonne de mayonnaise.

Elle laisse l'escargot seul dans le grenier pendant trois minutes. Après tout, ce sont des créatures célèbres pour leur lenteur.

Lorsqu'elle repasse la tête par la trappe, elle se demande pendant une seconde si l'escargot a disparu, si elle a enfin fait une avancée dans son enquête ; mais quand la lumière au-dessus de sa tête commence à briller, elle comprend qu'il a simplement quitté le bol en plastique dans lequel elle l'avait déposé. Il a toujours la tache de mayonnaise sur le dos. Elle le récupère et le libère dans le jardin.

Que faire, maintenant ? Elle pourrait appeler un électricien pour vérifier l'état de l'ampoule, mais bien qu'elle n'ait aucun scrupule à remplacer les maris (après tout, ils ont été créés par le grenier), elle est réticente à l'idée d'envoyer quelqu'un d'autre à sa potentielle disparition.

En ligne, elle trouve un forum qui prétend pouvoir apporter une réponse à toute question : Quel est le titre de cette histoire de science-fiction dont je me

souviens très vaguement ? Quelle est la meilleure technique pour nettoyer des volets roulants ? Quelle est la recette du goulash ? Elle crée un compte avec un faux nom et poste : *Avez-vous déjà entendu parler d'une situation dans laquelle différents maris apparaissent chez vous, un par un, et le monde change ?* Mais quand elle se reconnecte une demi-heure plus tard, son message a été supprimé : *Bienvenue, Tallulah Callebaut ! Ce forum porte uniquement sur des questions auxquelles il est possible d'apporter une réponse définitive. Une demande aussi hypothétique que la vôtre n'a pas de réponse claire, mais n'hésitez pas à retenter en étant plus précise.*

Ce n'est pas sa faute si la vie l'a mise face à une interrogation aussi spéculative. À ce stade, cependant, elle a redonné sa chance à un autre toast au beurre de cacahuètes (il est plus facile à avaler que la veille et elle réussit à en manger la moitié avant d'être écoeurée). Elle a aussi découvert, sur la quatrième ou la cinquième page des résultats de l'une de ses nombreuses recherches sur le Web, un long essai publié par un physicien, qui présente une théorie de la création spontanée de la vie à partir de champs magnétiques. Elle ne comprend pas tout mais elle envoie tout de même un message via le formulaire de contact. En utilisant de nouveau son faux nom, sans très bien savoir pourquoi.

Elle a presque arrêté de croire que les circonstances sur lesquelles elle se renseigne sont réelles : peut-être qu'elle a juste *tout faux* ? Mais le grenier vrombit dès qu'elle y passe la tête, puis voilà que Jason rentre à la maison, et sa présence est toujours aussi surprenante. Il lui a apporté une soupe pour l'aider à guérir, qu'il a récupérée dans un restaurant du coin. Elle est délicieuse, mais pour la réchauffer, il utilise trois casseroles, une poêle et cinq cuillères en bois, qu'il ne lave pas. Si elle l'avait créé à partir de sa seule imagination, elle aurait sûrement inventé un compagnon qui sait faire la vaisselle, non ?

Le mercredi matin, elle se déclare de nouveau souffrante pour ne pas aller au travail. Elle se connecte à sa fausse adresse mail : elle a reçu une réponse du physicien. Elle l'ouvre tout en essayant de ne pas se faire de faux espoirs. *Tallulah*, lit-elle, *ma chère, les vibrations de l'univers vous ont amenée à moi. Le prisme de l'éternité s'illumine. La dix-septième dimension a atterri là où il a toujours été prévu qu'elle parvienne. Destinée = $\Delta eS + iN3e$.*

Ah. De retour sur sa page Web, en regardant de plus près, elle peut lire que son doctorat est certifié par « la Lune, le Soleil et l'Immanence du Monde ».

Une notification : il lui a déjà envoyé un second e-mail. Dont le contenu intégral est le suivant : *Très chère, avez-vous une photographie macroscopique de la peau entre vos doigts écartés ?*

Elle se déconnecte.

L'après-midi, elle retourne sur les traces de la soirée de samedi. Le bus qu'elle a pris jusqu'à St Pancras. Les voyageurs et les étudiants en art devant lesquels elle est passée pour rejoindre le boui-boui qui vend du poulet, son visage dans les miroirs accrochés au mur de l'endroit. Un autre bus vers Soho,

où les bars dans lesquels elles ont festoyé s'avèrent fermés en journée. Elle regarde à travers les vitrines, écoute aux portes pendant que les livreurs à moto se croisent à toute allure et que les pigeons se réunissent autour d'un quignon de pain qui dépasse d'un sac abandonné sur le trottoir.

Rien.

Sur le trajet du retour, elle se dit qu'elle ne peut pas éviter le travail pour toujours.

Le jeudi, elle se lève tôt et fait le trajet jusqu'à la quincaillerie qui, apparemment, l'emploie. Le simple fait de s'y rendre la terrifie. Elle a parcouru le site Web du magasin, épluché sa boîte mail professionnelle, mais elle ne sait toujours pas ce qu'elle est censée faire concrètement ni comment s'y prendre.

Elle arrive une demi-heure avant l'ouverture et reste plantée de l'autre côté de la route. Les employés entrent par une porte latérale, certains sortent des chariots de plantes et les installent devant la vitrine. Au moins, elle fait de l'administratif, pas du service public : elle ne va pas devoir deviner comment fonctionne la caisse devant une file de clients impatientes.

Elle a attaché ses cheveux, ça lui semble le plus pratique. Et, quelques minutes avant que sonne l'heure où elle doit se présenter, quelqu'un ouvre la porte principale du magasin. Parfait : elle n'a pas besoin d'essayer de franchir la porte latérale au risque qu'il y ait un code. À l'intérieur, elle découvre un comptoir. L'employé qui est déjà en poste la salue d'un geste de la tête quand elle passe. S'ensuit un mur couvert de scies, de marteaux, de sécateurs et de tournevis. Une petite table présente quelques décorations pour fontaines ou aquariums. Enfin, elle trouve une porte qui annonce RÉSERVÉ AUX EMPLOYÉS. Il lui faut toute sa détermination pour l'ouvrir, mais elle tombe sur une petite cour pleine d'ustensiles de jardinage dépareillés, au milieu de laquelle se tient un homme très barbu en train de fumer une cigarette.

« Salut », lui dit-il.

Elle finit par trouver une porte sans signe distinctif, cachée derrière les présentoirs des différents types de bois, qui mène à une pièce étroite dotée d'une persienne. Il y fait chaud et elle ne voit pas de climatisation. Elle n'est là que depuis quelques minutes, essayant de déterminer quel bureau est le sien, quand débarque un homme qu'elle n'a pas encore croisé, un dossier à la main : « Ah, tu es de retour ! Génial, tu peux t'occuper de cette commande pour moi ? »

Il repart immédiatement. Un téléphone, sur un-bureau-peut-être-le-sien, sonne : quelqu'un qui s'appelle Bev souhaite savoir si C040338-14 est arrivée.

« Je reviens vers toi dès que j'ai fait le tour de ce que j'ai manqué ces derniers jours », parvient-elle à répondre.

Mais elle ne reviendra vers personne. Dans l'heure qui suit, l'homme au dossier repasse deux fois, à chaque reprise pour lui confier des papiers supplémentaires ; elle ne parvient pas à déterminer qui est son supérieur ;

l'homme à la barbe apporte un tréteau qu'il abandonne contre la porte en lui demandant de l'étiqueter ; au final, elle récupère les onze formulaires qui se sont retrouvés sur son bureau au fil de la matinée et les passe au broyeur, se faufile entre le tréteau et le mur, hors du bureau, pour prendre une pause déjeuner prématurée – il n'est que onze heures et demie – de laquelle elle ne reviendra pas.

Ce soir-là, elle a l'esprit ailleurs, et Jason essaie de lui remonter le moral : « Viens, on peut aller au resto du coin manger une pizza ! »

C'est gentil de sa part – toutefois, la conversation est pesante et il mange toujours la bouche ouverte et elle est désolée, mais elle va devoir le renvoyer au grenier.

Il n'est pas possible de rester mariée à quelqu'un toute sa vie au seul prétexte que la personne est apparue dans son grenier un après-midi comme un autre. Il l'a sauvée de Kieran et elle lui en est reconnaissante, mais elle ne le connaît que depuis quatre jours, quatre jours qui ne se sont pas révélés passionnants. Ils n'ont fait que regarder *Mindhunter*, lancer une machine pleine de vêtements de randonnée, et boire du café. Elle ne lui doit pas le reste de sa vie.

Elle ne veut pas qu'il vienne avec elle au mariage, qu'il soit avec elle quand Elena et Rob se déclareront leur amour éternel, qu'il attire les critiques d'Amos et de cette Lily dont elle ne sait rien avec sa façon de mastiquer bruyamment. Et, grâce au grenier, rien ne l'y contraint : elle peut le renvoyer là-haut sans devoir subir une conversation difficile.

Le lendemain matin, elle ignore les e-mails professionnels qui s'accumulent dans sa boîte de réception, des réponses à ses arrêts successifs, les quatre appels d'une certaine « Christine (pro) ». À la place, elle mange de la glace, allongée sur son canapé, et lit. Maintenant qu'elle sait qu'elle va tout modifier de nouveau, qu'il n'y a pas de conséquence à ses actions, elle s'autorise même à rappeler Elena avant que Jason ne rentre pour tenter de lui réexpliquer la situation, *ce que je t'ai dit à propos du grenier, je sais que j'ai l'air folle*, et bien sûr, Elena ne la croit toujours pas, mais elle finit par comprendre que Lauren en est, pour sa part, persuadée. Tout se déroule alors comme on pouvait s'y attendre, l'inquiétude, *ne bouge pas, j'arrive, laisse les fenêtres ouvertes, t'as vérifié que tu n'as pas une fuite de gaz ? Toby travaille de chez lui, tu peux lui demander de te tenir compagnie ?*

Puis Jason rentre et, avec lui, l'heure fatale.

« Bienvenue à la maison !

— Tu as fini tôt, remarque-t-il.

— Oui, je suis partie avant la fin de la journée. »

Prendre un ton qui sous-entend que tout est normal devient plus aisé au fil du temps.

« Chouette.

— Rien à voir, mais j'ai entendu un truc dans le grenier. Ça t'embêterait d'y

jeter un œil ? »

Comme une formule magique, une petite question innocente.

« Bien sûr, pas de problème.

— Je vais commencer à cuisiner, comme ça.

— On mange quoi ?

— Ton plat préféré. » Il doit forcément en avoir un.

Elle l'observe déplier l'échelle depuis la porte de la cuisine.

« Eh, l'interpelle-t-elle avant qu'il ne grimpe. Merci. » Elle dépose un baiser sur sa joue, en évitant sa bouche trop humide.

« De rien », répond-il en souriant. Puis il grimpe.

Chapitre 9

À l'instant où le pied du mari disparaît, le doute envahit Lauren. Peut-être va-t-elle désormais recevoir des maris de mal en pis ? Peut-être était-il le meilleur de ce que le grenier lui réservait, sa dernière chance ? Peut-être a-t-elle tout gâché.

Il ne se passe que quelques secondes avant qu'un nouvel homme apparaisse en haut de l'échelle. Il n'en finit pas. Il est si grand que c'en est déroutant, on dirait qu'il ne va jamais entièrement émerger. Non, pense-t-elle. On est vendredi. Le mariage d'Elena et Rob a lieu le samedi suivant, dans huit jours. Ce qu'elle souhaite, à cet instant, c'est trouver quelqu'un qui puisse l'accompagner, et quand ils iront à la cérémonie, ils devront ensuite dormir ensemble dans une tente au milieu d'un champ, et cet homme ne tiendra pas dans une petite tente de camping amateur.

« Une seconde, dit-elle avant même de l'avoir vu dans son intégralité, je crois que j'ai entendu quelque chose, tu peux remonter voir ? »

Le mari suivant ne pose qu'un pied sur le plus haut barreau de l'échelle. Il porte des chaussures aux doigts de pieds séparés. Encore une fois : c'est non.

Avant que le mari d'après n'entre dans son champ de vision, elle entend du bruit dans le salon. En jetant un œil, elle découvre un épisode de *Mindhunter* sur l'écran de télévision, le même que celui qu'elle a regardé avec Jason. Hors de question.

Mais ça fonctionne. Le procédé fonctionne.

Le quatrième mari porte des baskets, et un jean, et une chemise bleue au motif géométrique. Il a l'air asiatique, carré mais sans musculature excessive. Sa langue dépasse d'entre ses lèvres quand il descend de l'échelle, concentré, et Lauren trouve cela mignon. Il a un vase asymétrique dans une main, qu'il dépose dans la cuisine, où elle le suit.

« Coucou », la salue-t-il. Il sourit.

Elle se penche pour l'embrasser : son odeur lui évoque la mer.

Jusque-là, tout va bien.

Encore mieux : en allant se renseigner sur un bruit qu'elle a entendu dans le salon, elle découvre sa sœur, Natalie, allongée sur le canapé, le regard vissé sur son téléphone. Parfait !

Elle va encore devoir vérifier que ce mari possède un costume digne de ce nom. Et de quel travail elle a hérité en vivant à ses côtés. Mais, pour le moment, elle l'aime bien. Elle se voit sans mal se rendre à la cérémonie de mariage avec lui, siéger à la même table qu'Amos pendant le repas, admirer des chevaux en sa compagnie ou encore partager une tente avec cet homme. En plus, sa sœur

est là ! Sans les enfants ! Elle ne lui a pas rendu visite depuis plusieurs semaines, et la dernière fois qu'elles ont passé du temps ensemble sans les enfants remonte à plusieurs années. Si le mari la déçoit, elle pourra toujours en changer plus tard.

Elle retourne dans la cuisine. Ce sera plus simple si elles sortent : elle n'a pas envie d'avoir à découvrir le mari en même temps qu'elle prend des nouvelles de Nat.

« Eh, dit-elle à voix basse, de manière que sa sœur ne l'entende pas, Natalie est stressée à cause de Magda, je pense qu'on va aller au bar toutes les deux pour qu'elle se calme, OK ? »

— D'accord, répond-il. À cause de Magda ?

— Tu sais, avec la crèche et tout. Je te raconterai.

— OK. »

Il est non seulement mignon, mais aussi conciliant !

Elle va voir Natalie : « Eh, il a... » En le montrant d'un geste de la main, elle réalise qu'elle ne connaît pas le prénom de ce mari. « Il a mal au crâne, ça te dit qu'on aille au bar et qu'on le laisse faire la sieste ? »

— Sérieux ? Je viens de me poser. J'ai enlevé mes chaussures. C'est aussi mon appartement, tu sais, tu peux pas me virer comme bon te semble.

— Allez, réplique Lauren joyeusement, comme si de rien n'était, on se lève ! »

Cette fois, les tables de la terrasse du bar sont toutes occupées, même si le ciel gris laisse augurer une pluie imminente ; la salle intérieure, elle, est presque vide. Lauren envisage un instant de commander la bouteille de vin blanc la plus chère de la carte, mais elle choisira peut-être de rester dans ce monde quelque temps et elle n'a pas eu l'occasion de vérifier l'état de son compte en banque. Elle opte plutôt pour l'une des options les moins chères. Mais pas la moins chère ! Le luxe !

Pendant que le serveur va fouiller la cave (ils ne vendent pas souvent ce vin-ci), elle trouve dans son téléphone des informations sur le mari : Ben Persaud. Elle fait défiler quelques photos. Eux deux dans une ferme urbaine, Ben souriant en caressant un âne. Eux deux dans un salon de thé, en train de partager une énorme coupe de glace sophistiquée. Eux deux à la sortie d'un *escape game*, leurs mains jointes dans les airs en signe de victoire, aux côtés d'amis qu'elle ne reconnaît pas. Amos, évidemment, trouvait ces jeux ridicules, il disait que c'était un hobby destiné aux personnes qui n'avaient rien de mieux à faire, mais il est de toute façon impossible de trouver un mari qui soit imperméable à toute critique de la part d'Amos.

Quoi qu'il en soit, elle sait vers qui se tourner pour trouver les vrais potins.

« Bon, dit-elle à Nat quand cette dernière s'installe à son tour, dis-moi, qu'est-ce qui ne va pas dans ma vie ? Le truc principal. » Quelle meilleure

source que sa sœur pour avoir des détails sur sa vie, son mari, son mariage, ou n'importe quel autre problème potentiel ?

« Quoi ? Non. Tu veux pas qu'on boive nos verres tranquillement ? »

Évidemment, la seule fois où les critiques de Nat seraient les bienvenues, elle ne coopère pas. Lauren pourra le lui redemander après un verre ou deux.

« En plus, reprend Nat, la date limite pour demander ta promotion, c'était la semaine dernière, non ? Donc tu l'as ratée quoi qu'il en soit. »

Le travail ! Si l'enjeu majeur est professionnel, tout va bien. « Ouais, j' imagine, répond-elle en s'enfonçant dans son siège. » Quelle merveilleuse chose que d'apprendre que son plus grand écueil est de ne pas avoir demandé de promotion.

« Quelle belle journée », déclare-t-elle.

Ce n'est pas du tout le cas.

« C'est ça, dit Nat.

— Comment vas-tu ?

— Ça va. »

Hum. Lauren était tellement concentrée sur le problème des maris (à raison, croit-elle) qu'elle a du mal à tenir une conversation normale. « Comment va Magda ? Tu as trouvé une nouvelle garderie ? »

Nat fronce les sourcils. « Quoi ? »

Peut-être que Magda se comporte mieux dans cette version du monde, et qu'elle n'a pas encore été virée de la crèche à cause du tempérament qu'elle a hérité de sa mère.

« OK, dit-elle en changeant de stratégie, comment va Adele ?

— Je sais pas, je ne l'ai pas vue depuis des années. »

Attends. Merde.

« Désolée, reprend Lauren, je suis un peu perdue. Je sais que ça va être bizarre. Tu es bien sortie avec Adele ? »

— Oui. »

Lauren acquiesce. « Mais... vous avez rompu ?

— ... Oui. » Nat la fixe, elle attend quelque chose, une explication.

« Écoute. Joue le jeu un instant. Je suis vraiment désolée mais est-ce que tu peux me raconter exactement ce qu'il s'est passé ?

— Je me suis excusée pour ça des centaines de fois, Lauren, si tu n'arrives pas à tourner la page, alors je...

— Non, l'interrompt-elle, ce n'est pas ça. Je te promets que je t'expliquerai. S'il te plaît, Nat, redis-moi simplement ce qu'il s'est passé. »

Nat recule dans sa chaise.

« D'accord, finit-elle par concéder. Très bien. Adele et moi avons rompu à ton mariage, parce que tu es ma petite sœur et que tu avais l'air si sûre de toi, t'avais rencontré ce type à peine quatre mois avant et tu te mariais déjà, tu avais organisé une énorme putain de soirée, je ne sais même pas comment tu as fait

pour l'organiser aussi rapidement, et Adele et moi étions ensemble depuis des années et je n'étais toujours pas sûre de moi. Une vingtaine de tes invités nous ont entendues nous disputer. Je pleure à l'arrière-plan de la moitié de tes photos de mariage. La bouffe était délicieuse. »

C'est dur à encaisser. Si Nat et Adele ont rompu il y a plusieurs années, depuis combien de temps Lauren est-elle mariée, à quand remontent les changements cette fois-ci ? Pourquoi se serait-elle mariée à quelqu'un quatre mois seulement après l'avoir rencontré ? Si elle s'est précipitée, sa relation peut-elle être aussi bien qu'elle en a l'air au premier abord ? Mais, plus important encore, elle est en train de comprendre ce que cela signifie :

« Ah. Merde. Et donc tu n'as pas d'enfants.

— Quoi ? Non. Bien sûr que non, je n'ai pas d'enfants. C'est à cause de ce que j'ai dit sur ta promotion ? Tu m'as littéralement posé la question, t'aurais voulu que je te mente ?

— Non, répond Lauren, pardon, désolée. Je vais arranger les choses. »

Elle se lève et se dirige vers la sortie du bar, mais Nat est sur ses talons alors elle fait demi-tour et se réfugie dans les toilettes. Là, elle s'enferme dans la grande cabine, celle qui est réservée aux personnes handicapées, et elle appelle... Ben, c'est bien ça ? Oui, elle le trouve parmi sa liste de contacts. Elle appelle Ben. Elle ignore Nat, de l'autre côté de la porte, qui lui demande si elle va bien.

« Ben, dit-elle, tu es toujours à la maison ? J'ai une faveur à te demander, et je sais que ça va être agaçant. J'ai besoin que tu ailles dans le grenier. Il y a une boîte verte sur une des étagères, peux-tu vérifier qu'elle y est toujours et m'envoyer une photo ? Faut que je prouve à Nat que je l'ai toujours, elle est super inquiète. Je te promets de faire la lessive et la vaisselle, et de nettoyer la salle de bains de fond en comble si tu fais ça pour moi. T'es le meilleur, merci beaucoup, je t'aime. »

Elle raccroche. C'est la première fois, s'aperçoit-elle, qu'elle dit « je t'aime » à l'un des maris.

Elle écoute Nat qui toque à la porte, et elle visualise chaque étape du parcours de Ben : il déplie l'échelle, il enfle éventuellement des chaussures. Ça ne devrait pas durer plus d'une ou deux minutes, mais Nat est toujours là, devant les toilettes, ce qui veut dire que Caleb et Magda n'existent toujours pas. Lauren essaie de respirer calmement, mais elle n'y arrive pas tout à fait ; combien de temps cela peut-il prendre, de monter dans un grenier ?

Le délai entre les coups contre la porte s'allonge. Trois secondes. Cinq, dix. Vingt.

Elle sent le nœud dans sa gorge se dénouer.

Elle se met de l'eau froide sur le visage.

Lorsqu'elle déverrouille la porte, il n'y a personne qui l'attend de l'autre côté. Elle téléphone à Nat et tombe sur la messagerie ; elle rappelle, encore et

encore, jusqu'à ce que sa sœur décroche.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Un problème avec maman ? »

Comment Lauren pourrait-elle lui expliquer ? « Non, répond-elle, je voulais juste entendre ta voix. » Elle peut entendre, en arrière-plan, les cris furieux d'un bébé, comme un petit rugissement. « C'est Magda qui fait ce boucan ?

— Quoi ? Oui, évidemment. Lauren, tu ne peux pas appeler huit fois juste pour dire coucou ! J'ai cru que quelqu'un était à l'hôpital.

— Je sais, je suis désolée. Je peux parler à Caleb ?

— Quoi ?

— J'ai une anecdote à lui raconter sur les dinosaures. Hyper cool.

— Tu as bu ?

— Non, j'ai juste appris un truc sur les dinosaures. »

Elle attend.

« D'accord, soupire Nat après un moment d'hésitation. Mais il fait ses devoirs d'orthographe. Pas plus d'une minute. »

À l'autre bout du fil, elle entend Nat appeler son fils, et le bruit des petits pieds qui courent, puis Caleb lui parle – et, mon Dieu, quel soulagement.

« Je n'aime plus les dinosaures, déclare immédiatement le petit garçon. J'aime l'espace, maintenant. Tonton Rohan m'a dit qu'une météorite avait tué tous les dinosaures et que l'espace est beaucoup plus fort. »

Tonton Rohan : il doit s'agir du nouveau mari.

« Je crois qu'il a raison, dit Lauren. D'accord. Pas d'anecdote sur les dinosaures. » Elle n'avait rien en stock, de toute façon, donc ce n'est pas plus mal. « Tu peux retourner à ta dictée si tu veux. »

Elle se dirige à nouveau dans le bar où elle était, s'assoit et respire profondément. Tout va bien.

Mais elle va devoir faire plus attention à l'avenir.

Elle se lève et ressort. Elle s'appuie contre le mur du bar. Michael. Le mec tout nu. Le cuisinier féministe. Le gars qui aime *Monstres et Cie*. Kieran. Jason. Le géant. Une autre demi-douzaine, et elle n'arrive pas à se souvenir pourquoi elle les a renvoyés dans le grenier. Ben. Et l'inconnu qui est redescendu après que Ben a grimpé à l'échelle : tonton Rohan.

Elle décide de le garder pour la nuit, à moins qu'il ne représente un réel danger. C'en est terminé, de renvoyer quelqu'un pour un T-shirt de mauvais goût ou un choix douteux de parfum d'intérieur, à cause d'une coupe de cheveux faite maison, parce qu'ils sont en plein visionnage de *The Wire* ou parce que le salon est envahi de figurines Funko Pop. Elle n'a pas le courage, ce soir, d'explorer les paramètres du grenier ou de se lancer dans une entreprise de grande ampleur afin de trouver le parfait cavalier pour le mariage.

Qui plus est, les règles du jeu deviennent de plus en plus claires. Tous les maris sont des hommes qu'une version d'elle aurait été susceptible d'épouser, et

qui l'ont choisie comme femme. Aucun ne sera radicalement différent de ceux qui l'ont précédé.

Elle va donc rentrer chez elle et rencontrer un nouvel homme. Un homme dont la présence, comme elle peut le constater en approchant de son domicile, n'a rien changé de fondamental à l'apparence de l'appartement. Il sera un mari plausible. Il ne sera ni astronaute, ni roi de Ruritanie, ni quelqu'un de trop orgueilleux pour grimper sur une échelle.

Ce sera un type comme un autre.

Elle déverrouille la porte. Le tapis qui recouvre l'escalier est de retour.

« Coucou, je suis rentrée !

— Soyez la bienvenue, chère jouvencelle, déclare un mari vêtu d'un pourpoint brodé de fil rouge et de collants ornés de losanges. » Sa peau noire et sans aspérités brille ; ses cheveux sombres sont retenus en arrière par un énorme nœud de satin. « D'où provenez-vous ? continue-t-il. Quel accoutrement étrange vous portez donc ! »

Ah.

Chapitre 10

Il s'avère que le mari fait partie de la troupe de théâtre locale, qui va bientôt jouer *Rosencrantz et Guildenstern sont morts*. Il tient le rôle de L'Acteur et il a gardé le pourpoint après la dernière répétition pour s'habituer à le porter, mais aussi parce qu'il trouve cela extrêmement drôle. L'éclat particulièrement rayonnant de sa peau est lui aussi dû aux essais de maquillage de scène, qu'il retire soigneusement dans la salle de bains, mais il reste vêtu du pourpoint.

« J'ai promis de ne pas manger quand je le porte, dit-il en réapparaissant, mais je n'ai rien dit quant à boire ! » Joignant le geste à la parole, il récupère une bière dans le frigo. « Ni de... tu sais... »

Il fait des mouvements du bassin, amplifiés par les volants du vêtement. Ses mollets sont particulièrement dessinés sous les collants aux couleurs vives.

Lauren s'apprête à esquiver la proposition d'un sourire avant d'offrir de préparer du thé, mais elle observe le geste ridicule qui fait tournoyer le tissu, et les mollets musclés, et l'aura de confiance en lui qui émane de cet homme, et l'atmosphère *rigolote* du moment, et elle se dit : après tout, pourquoi pas ?

Elle en est au quinzième, ou peut-être au vingtième mari, et elle a à peine touché la plupart d'entre eux. Elle n'a fait l'amour qu'avec Jason, de la façon la plus expéditive qui soit. Ce qui se profile là semble plus novateur. Elle est presque certaine de n'avoir jamais couché avec un homme cinq minutes à peine après l'avoir rencontré. Elle est absolument sûre de n'avoir jamais couché avec un homme vêtu d'un pourpoint élisabéthain en velours rouge pétant.

La queue-de-cheval est une extension, accrochée au nœud de satin. Quand le mari l'a retirée, le reste de l'attirail a tout de suite eu l'air moins crédible. Mais ses mollets restent appétissants, moulés dans les bas qui commencent à glisser.

Elle le pousse sur le lit alors qu'il porte encore la fraise et le pourpoint. Le tissu gonfle quand elle grimpe sur lui, ce qui génère un petit bruit. C'est adorable.

Il ne se déshabille totalement qu'après qu'ils ont terminé. À ce moment-là seulement, il retire les bas et dénoue la collerette, puis il accroche précautionneusement le costume dans la chambre d'amis.

Nue, elle va dans la salle de bains, son téléphone à la main. Elle y cherche des indices sur Rohan – c'est bien son nom. Il travaille au conseil municipal en tant qu'assistant de direction temporaire délégué aux services électoraux. Elle-même est de retour au conseil : ils se sont probablement rencontrés au bureau.

Elle s'endort à côté de lui, de l'autre côté du lit par rapport à celui qu'elle occupait avec Jason. Le lendemain matin, samedi, elle fait la grasse matinée.

Quand elle se lève, Rohan lui prépare une tasse de thé. Elle suggère qu'ils aillent la boire dans le jardin. Elle découvre que celui-ci est de nouveau en piteux état : deux transats abîmés par le temps et quelques plantes qui sont techniquement en vie mais ont bien piètre allure. Grâce à Jason, elle est désormais capable d'identifier les deux qui fleurissent, capucine et géranium, bien qu'elle ne sache pas déterminer laquelle est laquelle.

Maryam est dehors et elle se penche par-dessus la barrière pour papoter.

« On revient à l'instant du marché. J'ai acheté les petites pâtisseries dont tu nous avais parlé, dit-elle à Rohan, à la prune. Je ne les ai pas encore goûtées, mais ce sera le dessert du soir.

— Elles sont excellentes, réplique Rohan.

— J'espère ! Si je mets fin à mon régime sans sucre, ça a intérêt à en valoir la peine !

— Oui, ça fait combien de temps que tu n'as pas mangé de gâteau ?

— Du gâteau ? Ça remonte littéralement à votre mariage. Mais j'ai mangé une crêpe, en mai, quand on était à Paris pour fêter l'anniversaire de Toby. Et j'ai léché un macaron.

— Je ne comprends pas le principe des macarons, lance Rohan. Je préfère quand les sucreries ont une certaine densité, et qu'on a quelque chose à se mettre sous la dent ! »

Il a du charme. Un mari charmant ! Qui ne voudrait pas de ça !

« Du coup je vais jeter à la poubelle ceux qu'on a et enfourner un peu de cuir en guise de pudding, ça te va ? blague Maryam.

— Pas la peine d'en faire tout un plat ! On vient à dix-neuf heures, c'est bien ça ?

— Exactement. »

Maryam sourit.

« On apporte quoi ? demande Lauren.

— Comme d'habitude : juste vous. Et du vin. Par pitié, apportez du vin. »

Rohan sort après le déjeuner : il a une répétition au centre culturel, à l'autre bout de la route. Si elle le garde assez longtemps, se dit Lauren, elle pourra le voir sur les planches. Ça lui permettra de cocher « Aller à un événement organisé par le centre » sur la liste des choses qu'elle doit prendre le temps de faire.

Elle devrait passer son après-midi libre à enquêter sur la situation, mais elle a eu une longue semaine. Elle mérite une pause. En conséquence, elle s'allonge sur le canapé et ne fait absolument rien.

Quand Rohan rentre, il sort une bouteille de vin blanc d'un placard et la

glisse au congélateur pour la refroidir.

« Ne me laisse pas l'oublier, sinon ça va exploser ! »

Lauren acquiesce. Elle prend même la précaution de mettre une alarme sur son téléphone.

Vers dix-huit heures trente, il se change et enfle une chemise cintrée qu'il boutonne jusqu'en haut. C'est un peu excessif pour un dîner chez les voisins du dessous, mais ça lui va bien. Qui plus est, quelqu'un qui prend soin de son apparence, c'est bon signe pour leur mariage.

Le téléphone de Lauren sonne à sept heures moins dix : NE PAS LAISSER LE VIN EXPLOSER.

« On sait ce qu'on va manger ? demande-t-elle en passant.

— Je crois que son nouveau truc, c'est de dépenser tout son argent en fromages. »

Effectivement, quand ils pénètrent dans l'appartement – presque le même que celui de Lauren, mais le salon et la chambre sont intervertis, et les murs sont tous peints du blanc cassé typique des locations –, ils tombent nez à nez avec un énorme plateau de fromages décoré de raisin, dattes, abricots secs : il y a un fromage orange, un autre jaune, un troisième couvert de cendres grises, et quatre types de crackers différents.

« Salut, dit Toby.

— Bienvenue ! »

Maryam porte son attention sur eux deux, mais surtout sur Rohan. Debout, derrière les fromages, elle a les mains sur la table et elle se penche en avant, vers lui.

C'est étrange. Quelque chose cloche. Maryam ne reste jamais concentrée sur quelqu'un aussi longtemps. Elle ne se *penche* jamais. Lauren les regarde tour à tour et elle parvient à la conclusion que Maryam et Rohan ont une liaison, ou qu'ils l'envisagent, qu'ils dansent sur la ligne ténue du flirt et des frissons que cela procure.

C'est quoi ce bordel ?

On l'a déjà trompée, mais cela remonte à plusieurs années, en tout cas de ce qu'elle en sait. Ça date de ses péripéties étudiantes. Et cette situation est inacceptable. Toby et Maryam sont le couple parfait à ses yeux, la preuve que deux personnes imparfaites peuvent faire fonctionner une relation, peuvent construire quelque chose de beau et de réel. Pas comme les disputes à répétition qui éclatent entre Elena et Rob, dont témoignent les deux mois durant le confinement où Elena est revenue vivre chez Lauren pour respirer. Pas non plus comme la parentalité épuisée qui lie Nat et Adele. Simplement deux personnes qui sont heureuses ensemble, attentionnées et tendres l'une envers l'autre, Maryam et sa tête en l'air face à Toby et son calme éternel.

Comment osent-ils mettre cela à mal ?

Rohan doit forcément être intéressé, lui aussi. Elle le connaît à peine, et

peut-être qu'il est simplement chaleureux et charmeur avec tout le monde. En tout cas, il est aussi affectueux envers Toby que Maryam. Mais Maryam est si jolie, avec ses grands yeux. Quand certaines personnes parlent, on dirait que chaque mot qui sort de leur bouche est neuf et précieux, qu'elles ne se répètent jamais d'une discussion à l'autre. C'est comme si elles créaient une pensée destinée au seul instant présent, et qu'elles l'offraient à leur interlocuteur comme une précieuse broderie faite à la main. Lauren trouve que Rohan correspond un peu à ce profil. Quant à Maryam, soit elle est ailleurs, soit elle se concentre sur ce que vous racontez et vous donne soudainement l'impression que chacune de vos pensées est totalement novatrice. Comment Lauren pourrait-elle s'attendre à ce qu'un acteur, quelqu'un dont le passe-temps consiste à attirer l'attention des autres, sache résister à ce genre d'incitation ?

Elle ne se soucie pas particulièrement de Rohan. C'est un coup à l'ego, mais, de toute façon, elle ne comptait pas le garder bien longtemps. Elle se rend compte à cet instant qu'elle n'aurait jamais tenu jusqu'à la première de la production de *Rosencrantz et Guildenstern sont morts*, et que la pièce aurait quoi qu'il en soit été d'un ennui interminable.

Elle est davantage blessée par Maryam, par la trahison de son amie.

Mais le pire, c'est l'affront à son idéal de bonheur amoureux.

La possibilité de cette liaison implique-t-elle que la relation de Maryam et Toby est moins parfaite que ce qu'elle imagine ? Peut-être. Ou alors c'est le signe que les circonstances peuvent tout gâcher. Si elle faisait défiler dix autres maris et que chaque fois Maryam les draguait, alors bien sûr, elle pourrait s'en inquiéter. Mais c'est une anomalie, et Lauren peut très facilement s'assurer que les choses n'iront pas plus loin.

Maryam est toujours penchée vers Rohan alors que sa main repose nonchalamment sur le bras de Toby. Rohan, pour sa défense, porte une attention équitable à ses deux hôtes, et il l'inclut, elle, sa femme ennuyeuse, à qui il est marié depuis des années (le nombre exact reste à déterminer). Ils parlent du fromage ; Maryam sert le vin ; Maryam rit élégamment ; Maryam, et c'est là qu'est la vraie surprise, se penche vers Lauren et dépose un baiser sur ses lèvres.

Oh, se dit cette dernière.

Ils n'ont pas de liaison. Ils sont *échangistes*.

Mais les échangistes ne sont-ils pas tous blancs et dans la quarantaine ? Elle est certaine d'avoir lu ça quelque part. Leur groupe ne correspond pas à cette description. Peut-être sont-ils plutôt polyamoureux ? Elle ne comprend pas vraiment la distinction, mais ils habitent dans la banlieue profonde de Londres, et aucun d'entre eux, à sa connaissance, ne travaille dans la *tech*. Ça ressemble donc davantage à de l'échangisme qu'à du polyamour, d'après elle.

C'est aussi tout à fait cohérent avec ce qu'elle s'imagine des individus qui pratiquent le théâtre amateur.

Cependant, ce n'est pas du tout son truc. Elle peut deviner ce qui, dans un autre monde, a pu la convaincre : rendre son époux heureux, être flattée par les attentions de Maryam, curieuse de découvrir des sensations dans les bras de Toby. Mais avoir abandonné le verger et le jardin immaculé de Jason, avoir laissé derrière elle les amis souriants de Ben et les somptueuses glaces qu'elle partageait avec lui, tout ça pour que son nouveau mari et elle puissent rouler des pelles à leurs voisins, aussi attirants soient-ils ? Non. Elle n'est pas sujette aux contraintes sexuelles qui façonnent la plupart des mariages, elle a la possibilité de pratiquer non pas une monogamie en chaîne mais une étrange monogamie parallèle. Elle n'a pas *besoin* de se prêter à ce ballet inattendu pour le bénéfice de deux bouches étranges et la nouveauté apportée par l'aimable empressement d'un pénis inédit. Elle recule donc et met fin au baiser de Maryam. Avec un sourire, elle annonce : « Je viens de me souvenir que j'ai laissé une autre bouteille de vin dans le congélateur ! Il ne faudrait pas qu'elle explose. »

Lauren quitte l'appartement et remonte dans le sien ; elle ouvre la trappe du grenier, observe le carré noir qui se découpe dans le plafond, et fait descendre l'échelle.

Elle retrouve le son de l'eau qui coule, mais dans ce monde-ci, elle ne met pas la main sur une enceinte. Elle glisse donc son téléphone dans le grenier, volume au maximum et écran contre le sol, aussi loin que possible. Elle procède à l'aveugle. Il y a un léger craquement quand sa main franchit la frontière que représente la trappe, mais la vidéo ne s'arrête pas.

Puis elle attend.

Enfin – sept minutes plus tard, huit ? Quel genre de mari met autant de temps à se préoccuper de l'état de sa femme bien-aimée ? –, elle l'entend monter l'escalier.

« Lauren ? » dit-il en arrivant en haut.

Sauf que ce n'est pas Rohan. Il n'a même pas pris la peine de venir lui-même vérifier si tout va bien. Il a envoyé Toby.

Chapitre 11

« Ça va ? lui demande Toby, les mains dans les poches, l'air un peu mal à l'aise.

— Oui, oui, répond Lauren. Il n'y avait pas de vin dans le congélateur, en fait.

— D'accord. »

Mais son intonation ressemble à celle d'une question. Il jette un œil vers le grenier, la source du bruit.

« C'est mon téléphone. Et une vidéo de bruits d'eau qui coule dans des tuyaux. C'est compliqué. Écoute, lance-t-elle tout à coup, et les mots débordent avant qu'elle n'ait le temps de réfléchir à ce qu'elle va dire, il faut que je te parle d'un truc.

— D'accord. »

Quand elle avait essayé de lui en parler, ça ne s'était pas très bien passé. Mais elle retente malgré tout, une dernière fois.

« J'ai... un grenier magique. »

Il regarde la trappe ouverte. « Comme dans *La Cabane magique* ? Une porte vers d'autres mondes ?

— Un peu. Sauf que celui-là génère des maris.

— ... Hein ? »

Elle décide de commencer par le début : « Tu connais Elena ?

— Elena, celle dont le discours à ton mariage consistait à lire à voix haute tous les SMS que tu lui avais envoyés en étant bourrée ? Elena qui m'a forcé à jeter ma veste dans le feu de joie à une soirée, l'an dernier, parce qu'elle trouvait qu'elle ne m'allait pas ? Oui, je connais Elena. »

La description qu'il fait de son amie est tout à fait plausible.

« Il y a une semaine, reprend Lauren, je suis allée à son enterrement de vie de jeune fille, et quand je suis rentrée, un mari m'attendait à la maison. Je portais une alliance, et lui aussi, et il y avait des photos de nous sur les murs. Il s'appelait Michael.

— Il avait remplacé Rohan ?

— Non. Avant qu'il débarque, j'étais célibataire. Je n'ai jamais été mariée. Puis ce mari est apparu. Et quand il est monté au grenier, c'est un autre type qui est redescendu. Puis un autre. Et encore un autre, jusqu'à Rohan. Et peut-être que j'aurais dû rester avec un des précédents, parce que je ne suis pas prête à... ça, dit-elle en faisant un grand geste dans le vide. Enfin, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi c'est toi qui es monté et pas Rohan ? Pourquoi ta copine est à fond sur mon mari ? Est-ce qu'on est censés... »

Elle redessine un arc de cercle dans les airs, trop embarrassée à la simple

idée d'évoquer à voix haute la situation.

« Pas si tu n'en as pas envie ! la rassure immédiatement Toby.

— Mais... on l'a déjà fait ? Par le passé ?

— ... Seulement les mercredis, d'habitude. On a changé d'organisation parce que Maryam a dû modifier son emploi du temps. Mais Lore, est-ce que tu as vraiment tout oublié ? Tu veux un thé ? Tu veux que j'aille chercher Maryam ? »

Oui, oui, Maryam est géniale, elle a des stéthoscopes, et ces petites lampes qui servent à regarder dans la pupille, et elle embrasse vachement bien.

« Je n'ai pas *oublié*, réplique Lauren, ça ne m'est juste jamais arrivé. Tout ça est nouveau pour moi. J'ai rencontré Rohan hier. Je n'ai jamais vécu un de vos mercredis. »

Elle sait de quoi elle a l'air. On a tous eu tort un jour. Les greniers sont rarement magiques. Mais elle est sûre d'elle, maintenant plus que jamais. Elle en veut à son mari, un mari qu'elle n'apprécie pas plus que cela, mais c'est par principe, parce qu'il est probablement à cet instant même dans les bras de Maryam. Elle est inquiète pour Toby, son ami, dans les bras de qui elle devrait visiblement se réfugier, mais elle ne croit pas qu'il soit particulièrement attiré par elle ni que le partage d'épouses lui convienne tant que ça. Elle est intimement convaincue de l'improbabilité du contexte, elle est certaine qu'il a fallu un travail de longue haleine pour qu'elle se retrouve dans cette situation. Tous les doutes qu'elle a dû faire taire, les rubriques d'aide qu'elle a dû lire, les conversations qu'elle a dû avoir avec Elena. Ce n'est pas quelque chose qu'elle aurait *oublié*. Si ça avait réellement eu lieu, elle le saurait.

« Tu es allée voir dans le grenier ? s'interroge Toby.

— Un peu.

— Tu veux que j'y jette un œil ?

— Non ! Imagine, s'il change n'importe qui ? Si je me retrouve avec un autre voisin ? »

Il fronce les sourcils. « Je vais monter voir. »

Elle réfléchit. Les maris n'ont changé que lorsqu'ils montent entièrement dans le grenier. Elle-même a grimpé l'échelle sans que ça l'affecte.

« D'accord, concède-t-elle. Mais fais attention, et s'il se passe quoi que ce soit d'étrange, tu redescends tout de suite. À part si l'ampoule s'allume toute seule. Ça, c'est normal.

— Promis. »

Elle tire l'échelle et Toby grimpe vers la trappe et le bruit d'égouttement. Sa tête disparaît. Lauren attend l'éclat habituel de la lumière ; mais rien ne se passe. Pas de lueur vacillante, pas de bruit blanc qui recouvre soudainement l'environnement d'une nappe sonore.

En voilà de nouvelles informations.

Toby pêche son téléphone au fond de sa poche, et de ce que Lauren peut

discerner d'en bas, elle devine qu'il le met en mode torche. Elle devrait ramener un parapluie et lui demander de récupérer son portable pour qu'elle puisse éteindre la vidéo.

Mais quand elle pivote vers l'échelle, parapluie à la main, Toby est plus haut que prévu.

« Non ! » s'écrie-t-elle – trop tard. Son pied disparaît et il est là-haut, il a disparu, elle n'aurait jamais dû le laisser monter, c'est sa faute. Elle fixe la trappe, paniquée.

« Quoi ? demande Toby, et son visage apparaît dans l'encadrement carré.

— Tu vas bien ? Pourquoi t'es là-haut ? Je t'avais dit de juste regarder !

— C'est ce que je fais, répond-il.

— Je voulais dire depuis l'échelle ! Bordel. Il aurait pu arriver n'importe quoi ! »

Est-ce qu'il a changé ?

« Ah, dit-il. Désolé. Tu veux que je redescende ? »

C'est un peu tard pour ça. « Non, répond-elle, j'imagine que c'est bon.

— Je regarde, alors ? »

Son visage disparaît de nouveau dans l'obscurité.

Pas de vrombissement. Rien que le bruit de ses pas. La bande-son qui émane du téléphone de Lauren s'éteint. Un *click*, et la lumière jaunâtre du grenier s'allume, régulière, stable. Normale. Et elle peut voir Toby.

« Tout a l'air en ordre, l'informe-t-il.

— Bon, ça suffit. Éteins la lumière et reviens ici. » Il s'exécute : il porte les mêmes chaussures qu'en montant, ses jambes lui sont familières, son visage aussi. « Peut-être que seuls les maris changent, constate-t-elle.

— Ouais ? »

Il lui tend son téléphone. Il doit se demander s'il s'agit d'une blague à laquelle elle l'invite à participer, ou si s'inquiéter serait légitime.

« Je n'invente rien, assène-t-elle. Je vais te montrer. » Elle grimpe à son tour, deux échelons, et tend le bras au-dessus de sa tête, dans le grenier. Elle n'invente rien, n'est-ce pas ? C'est bien vrai ? Au moment où sa main pénètre le grenier à travers la trappe, l'ampoule s'allume, moins intense que d'habitude mais indéniablement. Et il y a un craquement.

« Oh merde.

— Tu vois ? »

C'est un soulagement, maintenant, d'avoir un témoin. Elle redescend et va dans la cuisine, qu'elle fouille à la recherche d'une lampe de poche – qui n'est pas cassée, dans ce monde. Lorsqu'elle revient sur le palier, Toby est en haut de l'échelle, la tête glissée dans le grenier.

« Qu'est-ce que c'était ? T'as fait venir un électricien ? »

Elle soupire. Elle ne sait pas combien de fois elle va devoir se répéter : « C'est mon putain de grenier magique. Je te l'ai déjà dit. Redescends. »

Il obéit. À son tour, elle remonte, et lève le bras, la lampe allumée à la main : son faisceau gagne en intensité dès que la limite du grenier est franchie, puis *crack*, l'éclat éblouissant, le bruit. Elle redescend et donne la lampe à Toby.

« Non mais il faut que quelqu'un aille régler ça ! Tout avait l'air normal quand j'étais en haut. Ça ne doit pas être sécurisé ! Ça a commencé quand ? Rohan y a jeté un œil ? »

Rohan y a jeté un œil. Elle lui a expliqué les circonstances aussi clairement que possible, elle lui a montré le phénomène de la lumière et du bruit, et pourtant il n'y croit pas.

Elle se rend compte, et ça la surprend, qu'elle est en train de pleurer. Toby s'avance et la prend dans ses bras d'une manière inhabituelle, c'est trop intime, et son visage est trop proche du sien, et rien ne va, et pourquoi est-ce que c'est ça, *ça*, après la semaine infernale qu'elle vient de vivre, qui la fait pleurer ?

Elle est agacée par la peur qu'elle ressent. Agacée d'être en larmes. Agacée que le mari, ce mari qui ne lui plaît même pas tant que ça, soit en bas avec Maryam et qu'elle ne puisse pas l'échanger immédiatement en le faisant grimper au grenier.

Elle est agacée que la bouteille de bon vin soit aussi en bas. Elle s'échappe des bras de Toby et fonce dans la cuisine : il n'y a peut-être pas de vin blanc parfaitement frais, mais il y a une bouteille de rouge déjà entamée, du vin de cuisine, suppose-t-elle, mais ça fera l'affaire. Comme elle ne trouve pas de verres à vin, elle le verse dans une tasse à café, qu'elle avale d'une traite avant de se resservir.

Elle est aussi agacée, finit-elle par comprendre, à l'idée que Toby ait déjà couché avec elle alors qu'elle non. Ce déséquilibre de connaissance est injuste. Elle peut au moins pallier cela : elle l'embrasse, et on dirait un baiser d'entraînement, comme ceux que l'on fait au collège, sur son bras. Les lèvres de Toby sont fermes, il n'y répond pas réellement. Il hésite et lui demande si elle est sûre d'elle, et elle dit que oui, oui, elle était inquiète à cause du grenier mais elle appellera un électricien. Motivée, se dit-elle, par son aversion pour cette situation, elle l'emmène jusqu'à la chambre où ils s'adonnent à un coït vraiment, *vraiment* quelconque.

Dans la salle de bains, une fois l'affaire terminée, elle réfléchit au cliché sur les goûts sexuels des gens, selon lequel tout le monde désire ce qu'il n'a pas dans sa vie. Les P-DG qui veulent être attachés dans des boudoirs luxueux et humiliés par des femmes en talons aiguilles ; les rats de bibliothèque timides qui s'avèrent des bêtes sauvages au lit. Et elle se dit : ce n'est pas toujours le cas. Toby et elle sont tous les deux facilement menés à la baguette dans la vraie vie, serviables, ravis de laisser les autres prendre les décisions, peut-être un peu trop anxieux à l'idée de se tromper. Au lit aussi, ils sont plutôt passifs, bien que tout à fait disposés à aider l'autre. Polis, c'est certain, à l'écoute des intentions

de leur partenaire ; mais cette obligeance ne peut exister sans objet, elle ne peut pas prendre la forme d'une série d'attentes mutuellement imaginées et exécutées sans plaisir.

Tôt ou tard, l'un des deux protagonistes doit avoir du désir, et l'exprimer.

Elle ne connaît pas le mode d'emploi. Doivent-ils rejoindre Maryam et Rohan, maintenant ? Ont-ils déjà mis à mal les procédures habituelles ?

Elle réécrira bientôt toute cette scène, elle fuira les conséquences, elle aura un nouveau mari, et, avec lui, un nouveau monde à naviguer. Elle s'assurera que Maryam reste dévouée à son seul compagnon, et que leur duo continue de représenter son idéal de vie de couple.

Elle a été trop vague quant à ce qu'elle recherche, trop peu précise au sujet de ce qu'elle attend d'un époux. Il lui faut se concentrer, désormais. Pas d'échangiste. Pas de fan de théâtre. Pas quelqu'un qui mange la bouche ouverte. Elle veut seulement un homme gentil avec qui passer une semaine avant d'assister en sa compagnie à un mariage. Pas le mari parfait, seulement l'escorte parfaite. Elle s'inquiétera du reste plus tard.

Au final, elle garde Rohan une nuit de plus. C'est plus simple que de se lancer dans la chasse à l'homme idéal en pleine nuit. Allongée à côté de lui, elle tempère sa colère en se rappelant qu'il ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir.

Le matin, elle l'envoie au grenier. Pas de remerciements, pas de baiser d'adieu ; rien que la lumière, l'éclat, le bruit.

En retour, elle reçoit Iain, qui ambitionne d'être peintre. Il porte de grandes lunettes et ses toiles envahissent la chambre d'amis. Elle aime bien les grandes traces colorées de ses œuvres, ça lui fait penser aux reflets d'une fenêtre. Elle envisage de le garder : il est drôle, aussi, et il possède un costume gris anthracite. Mais chaque demi-heure, il se plaint de quelque chose : l'avocat prêt à consommer qu'il a acheté n'est ni mûr ni bon ; une de ses connaissances, une sculptrice, a décroché une résidence artistique à ses dépens ; ses antihistaminiques contre le rhume des foins ne sont pas là où il les avait rangés. Elle décide que non, ça ne le fera pas.

Celui qui le remplace s'appelle Normo (barbe de trois jours, en caleçon, et le nez chevauché de lunettes encore plus grandes que celles de son prédécesseur). Il est consultant en experts pour témoignages : il débusque des experts portés sur des sujets très particuliers (les imprimantes, les armes à feu ou l'origine de divers papiers peints) et se débrouille pour les faire témoigner lors de procès. Elle l'apprécie, il le lui rend bien, mais quand elle se rend dans la salle de bains, elle découvre d'abord que ses règles viennent d'arriver, ce qui n'est pas idéal, et ensuite que le seul produit menstruel dans son placard est une cup. Elle trouve

des schémas explicatifs sur Internet, qui lui conseillent de plier l'objet comme ceci, comme cela ou autrement, et elle s'y essaie, mais la cup n'arrête pas de se déplier avant qu'elle ne l'ait entièrement insérée, et répand au passage du sang sur le carrelage. À chaque tentative, ça glisse de plus en plus entre ses doigts. En dernier recours, elle parcourt l'intégralité de la FAQ du site de la marque mais tout ce qu'elle y apprend, c'est qu'il existe deux tailles de cups menstruelles, et que comme elle a trente et un ans, on lui conseille d'utiliser le plus grand modèle. Elle refuse purement et simplement de demeurer dans un monde qui, en première intention, se permet de commenter la taille de son vagin.

Le mari suivant lui fait un léger choc. Tout s'enchaîne très vite, les quatre ou cinq secondes qu'il lui faut pour descendre l'échelle, mais la scène se passe au ralenti, et sa prise de conscience se fait par étapes :

- Le mari qui descend tient une boîte à la main ;
- Il est grand, mince et ses cheveux ressemblent à ceux d'Amos ;
- Il pivote pour lui faire face ;
- Ses cheveux ressemblent à ceux d'Amos parce que c'est Amos ;
- Elle est mariée à Amos.

C'est une façon comme une autre de régler le problème de la personne à amener au mariage pour faire face aux critiques d'Amos. Mais ce n'est pas envisageable.

« Non merci, dit-elle à voix haute.

— Quoi ? répond Amos.

— Je crois que j'ai entendu un bruit en haut », déclare-t-elle immédiatement, et elle le renvoie au grenier.

Après Amos, il y a Tom. Il traverse une mauvaise passe, il a les yeux rougis et les cheveux en bazar, et elle se trouve un peu cruelle quand elle s'en débarrasse, mais ce dont elle a besoin, ce n'est pas d'un mari auprès de qui traverser le meilleur comme le pire. Non, elle cherche un mari pour samedi prochain. Tom laisse la place à Matthias, un de ces Anglais à la complexion si nerveuse qu'ils sont tout pâles, avec les arêtes du nez rouges, les doigts longs et fins, et la capacité de prononcer parfaitement le nom d'obscur villages de campagne et de lire Lytton Strachey. Elle aime les types nerveux, mais il ne saura pas tenir une conversation avec des inconnus. Non.

Gabriel remplace Matthias. Sur l'échelle des maris, il est en haut en termes d'apparence physique. Mais en ouvrant la porte de la chambre d'amis, un choc attend Lauren : elle y découvre une nurserie. Un enfant d'un autre mariage ? Ça ne ressemble pas à une pièce habitée en permanence. Il y a des feutres, des Lego, un unique poster représentant un dinosaure à califourchon sur une fusée. Quelle que soit la raison, elle ne veut pas d'enfants. Ce n'est pas pour rien qu'elle s'est fait poser un stérilet il y a plusieurs années. Et elle ne veut certainement pas amener un père divorcé et son fils au mariage d'Elena.

En conséquence, Gabriel devient un homme magnifique, appelé Gorcher Goble. C'est beaucoup trop ridicule à prononcer à voix haute. « Voici mon mari, Gorcher ». Mais elle est tombée sur un filon quant au physique : le mari suivant, si c'est possible, est encore plus attirant. Ses dents blanches brillent et il parle avec un accent américain traînant. C'est une présence étonnante dans son appartement, lequel n'a que peu changé. On dirait qu'il est trop à l'aise, ou d'une vivacité intense, en comparaison du ton terne et gris des environs. Il porte une chemise bleu marine, récemment repassée, et au niveau du col Lauren peut apercevoir un tricot de peau, un vrai de vrai.

Elle ne sait rien de lui, mais elle a la certitude qu'il sera magnifique en costard. Très bien, se dit-elle. Essayons avec lui.

Chapitre 12

Le mari s'appelle Carter.

Le lundi, elle se fait porter pâle au travail. Si elle continue à changer de mari tous les deux jours, se dit-elle, elle n'aura plus jamais à travailler : elle pourrait éternellement se reposer sur l'assiduité de ses avatars passés puis fuir dans un nouveau monde où elle n'a pas encore abusé de ses arrêts de travail.

Sa conversation WhatsApp avec Carter a débuté il y a presque deux ans. Elle n'arrive pas à déterminer le moment exact où ils se sont rencontrés mais il lui semble que c'était à une soirée organisée par une connaissance commune. Elle se rappelle y avoir été, et dans sa version des événements, être partie tôt. Il est inscrit dans ses contacts en tant que *Carter (soirée) (mari)*.

« Tu te souviens de notre rencontre ? » tente-t-elle.

Il sourit. « Je remercie Dieu chaque jour pour les petites vessies. »

Peut-être dans la file des toilettes, alors.

Leurs comptes bancaires sont séparés mais ils en ont également un commun, sur lequel sont prélevés le loyer et les charges. Aux fenêtres, il y a des stores au lieu de volets ou de rideaux. Ils possèdent une immense machine à café américaine d'où le breuvage coule goutte à goutte dans une tasse.

Dans la chambre d'amis, il y a un lit simple et l'armoire est remplie des vêtements de Carter, ce qui la surprend : ils ont dormi ensemble la nuit de son arrivée (mais pas de sexe, elle s'est couchée avant lui pour avoir l'occasion de fouiller les archives photographiques de son téléphone et faire quelques recherches Internet sur l'homme qui partage désormais sa vie). Peut-être qu'il a plus d'habits que les autres époux. Les SMS qu'ils échangent sont affectueux et fréquents, et elle trouve plusieurs occurrences de *Merci, je t'aime* dans le lot.

Elle se renseigne sur leur mariage, ce qui lui apprend beaucoup de choses.

Ce n'est pas un mariage blanc, pas tout à fait. Ils avaient entamé une relation, c'est certain. Mais ils ont signé les papiers sept mois après avoir commencé à se fréquenter, à la mairie, avec pour toute célébration une tournée des bars locaux après la cérémonie. Elle portait une robe bordeaux ornée de perles avec un jupon froufrouant et des roses dorées dans les cheveux, lui une veste et une chemise, mais pas de cravate. En lisant ses e-mails, elle trouve tout de même beaucoup de paperasse administrative autour du droit de Carter à rester sur le sol anglais.

La soirée au bar semble malgré tout avoir consisté en un moment agréable : cinquante ou soixante personnes, des amis que Lauren reconnaît, quelques étrangers, des baisers, des confettis. Et maintenant, un an et demi plus tard, ils sont toujours ensemble.

Le deuxième jour, il rentre tard parce qu'il joue au base-ball – à Londres ! Lauren ne savait même pas que c'était possible. Il arrive juste avant qu'elle ne se mette au lit, trempé par une pluie soudaine. Ses cheveux, naturellement ondulés, sont aplatis sur son front.

« Ne m'embrasse pas, je suis dégoûtant, ça s'est mis à tomber à l'instant où je suis sorti du train », la prévient-il. Et il enlève son haut. Quand son visage réapparaît, ses cheveux sont tout emmêlés par le geste.

En guise de pyjama, il porte un short et un T-shirt au col en V. Il propose de lui préparer un chocolat chaud.

Ils s'installent sur le canapé, la fenêtre ouverte, et elle déguste sa boisson chaude en écoutant la douce mélodie de la pluie fine contre la vitre.

« Tu vas voir, ça va recommencer », assure Carter.

Mais le déluge ne reprend pas. Ils finissent par entrouvrir la fenêtre de la chambre également, et Lauren s'endort à côté de lui en attendant un orage qui ne vient pas.

Le mardi, elle se rend au travail, au conseil. Elle commence à apprécier ce mari, et envisage peut-être de le garder, même après le mariage d'Elena. Auquel cas elle ne devrait probablement pas poser tous ses congés maladie en même temps.

C'est la première fois qu'elle travaille, depuis les maris, sans compter la brève visite à la quincaillerie. Elle est nerveuse. Mais personne ne lève la tête quand elle arrive. Sa première mission de la journée est d'assister à une réunion Teams avec un résident du quartier qui veut lui présenter son plan de développement pour la rénovation d'une boulangerie. Il veut conserver le nom original, « L'amour est dans le blé ». Elle passe en revue les formulaires et tente de le convaincre de changer le nom du commerce, mais elle échoue.

« En vrai, tous les noms de boutique avec des jeux de mots ne sont pas nuls », dit-elle à Zarah pendant la pause déjeuner.

Elle se souvient de la « Fishcothèque », qu'elle a prise en photo dans au moins deux versions du monde.

« Il y a un coiffeur près de Farringdon qui s'appelle "Barbier Streisand", réplique Zarah, ma mère l'aime bien, elle dit que c'est une référence à une vieille chanteuse. »

Zarah est la plus jeune de l'équipe, elle a presque dix ans de moins que ses collègues, et elle adore en jouer. Mais Lauren ne tombe pas dans le filet. « Tu ne me feras pas croire que tu n'as jamais entendu parler de Barbra Streisand. »

La journée est d'une banalité surprenante. C'est à son tour de répondre aux e-mails incessants qui s'empilent dans la boîte de réception commune : des questions sur les charges liées aux types d'entreprises, sur les taux de TVA et

sur les loyers des espaces de coworking. Puis elle met à jour un PowerPoint pour le prochain webinaire auquel son supérieur va participer. Tout ressemble tellement à ce dont elle a l'habitude qu'elle est obligée de régulièrement toucher l'alliance à son doigt pour s'assurer qu'elle n'a pas halluciné les événements des derniers jours. Elle écrit même au mari : *Comment se passe ta journée ?* Il répond quelques minutes plus tard en lui envoyant une photo de lui à côté d'un cheval, devant un abribus. *Pas trop mal*, commente-t-il. Quel type de boulot fait-il, pour traîner avec un cheval, dans Londres, à dix heures et demie du matin ? Professeur d'équitation ? Bookmaker ? Cow-boy, au sens premier du terme ? Elle lance une recherche Web à son propos : il travaille dans le secteur audiovisuel d'une agence de marketing. Elle comprend mieux.

*

Pour le déjeuner, Zarah et elle prennent des falafels au restaurant libanais, au coin de la rue. Lauren retrouve le serveur dont elle se souvient, et il connaît sa commande par cœur, comme dans le vrai monde. De nouveau, le doute et la panique se fraient un chemin en elle, l'impossibilité de cette histoire de maris s'impose à elle. À quatorze heures quinze, elle n'en peut plus. Elle fuit et rentre chez elle avant la réunion hebdomadaire. Plantée dans l'escalier, elle appelle Carter.

Il ne répond pas. Elle rappelle cinq minutes plus tard.

« Salut. Tout va bien ? » Même quand il est inquiet, comme c'est le cas à cet instant, sa voix est douce et lente.

« Oui, désolée, je... Je me disais qu'on pourrait dîner en ville, ce soir ? Je peux te rejoindre », ajoute-t-elle.

Ça se fait, entre personnes mariées, non ?

« Ah, répond-il, carrément ! Je ne finis pas avant vingt heures par contre, tu es sûre que ça ne te dérange pas de venir jusqu'ici ?

— Pas de problème. Dis-moi juste où te retrouver. Envoie-moi l'adresse par message. »

Cela constituera la preuve de son existence dont elle a grandement besoin. À seize heures, elle reçoit un SMS : un restaurant italien vers Pimlico.

Elle y arrive avant lui. Cinq minutes plus tard, le voilà. Elle se lève et il dépose un léger baiser sur ses lèvres. Comme la veille, il détonne dans cet univers. Il mange parfaitement ses pâtes : il plante sa fourchette, la fait pivoter dans l'assiette et dépose un petit paquet de spaghettis parfaitement compact dans sa bouche. Quand une nouille dépasse, il l'aspire avec précision en entrouvrant les lèvres de la manière la plus parfaite qui soit, si bien que la

nourriture disparaît sans qu'au passage la sauce se soit répandue sur son visage. Le parfait compagnon pour un repas de mariage. Il lui propose une bouchée de son plat et elle se dit que non, pas de spaghettis lors d'un rendez-vous amoureux, mais après tout, ils sont mariés. Elle peut se le permettre.

« Comment était le cheval ? demande-t-elle pour faire la conversation.

— Énorme. Un peu diva sur les bords. Et toi, ça a avancé avec le gars de la boulangerie ? »

Quel drôle de mariage, pour qu'elle lui parle de ses rendez-vous visio les plus anodins. Est-ce un bon signe, qu'ils communiquent autant ? Ou un mauvais signe, qu'ils n'aient rien de plus intéressant à se raconter ?

Le serveur leur apporte la carte des desserts et Carter se penche vers elle : « C'est quoi, des *maritozzi* ?

— Aucune idée, répond-elle. Commande-les, pour voir. » Mais il choisit le tiramisu. Elle opte pour les *maritozzi* en réponse. Il s'avère que c'est une assiette de petites brioches.

« Je peux goûter ? demande-t-il.

— Hors de question. »

Elle en glisse une, entière, dans sa bouche, puis cède à la demande de Carter.

« Ce n'est pas génial, hein ? décrète-t-il après en avoir dégusté une. Mais je t'aime plus encore pour avoir osé les essayer. »

Quand il prononce le verbe « aimer », elle ressent quelque chose d'inattendu, un moment suspendu, comme lorsqu'on marche sur une route pavée et que l'on sent une pierre bouger sous son pied.

Après le repas, ils marchent vers la rivière et s'appuient à un muret, près d'une petite étendue d'herbe triangulaire. La Tamise est à marée basse et révèle les talus humides de ses berges. De vieux bâtiments blancs s'érigent derrière eux, entourés d'espaces verts clairsemés de trous de terre là où l'herbe abîmée ne parvient plus à pousser, contrastant avec les complexes d'appartements neufs à l'esthétique bulbeuse. Des tours de verre vides, des grues qui en construisent davantage. Une mouette installée sur le parapet les fixe, et Lauren n'est pas sûre d'avoir déjà vu une mouette éveillée à une heure si tardive. Elle fait un geste dans sa direction pour la faire fuir, mais l'oiseau reste immobile, impassible.

« Oh non, s'écrie Carter, je pensais que ce serait romantique de regarder l'horizon près de la rivière, mais c'est tout le contraire. Je suis vraiment désolé, je t'ai amenée au pire endroit de toute la ville.

— Non, répond-elle du tac au tac, le pire endroit de tout Londres, c'est Cable Street. Là où ils ont promis de construire un musée de l'histoire de la femme, et à la place, on se retrouve avec une galerie sur Jack l'Éventreur.

— Ah, je croyais que ça avait fermé.

— Ah bon ? » Elle lance un regard autour d'elle avant d'enchaîner : « Dans ce cas, c'est effectivement ici le pire endroit de Londres. »

Il rit et s'approche d'elle pour l'embrasser, le geste banal d'un époux envers

sa femme, et bien sûr que ça ne signifie rien de particulier pour lui qui l'a fait des dizaines de fois. Mais pour elle c'est nouveau, et elle a conscience de ses avant-bras, de ses épaules, de la respiration de Carter, proche de la sienne. Il la regarde, il remarque sa réaction.

« Bonjour, toi, souffle-t-il en riant.

— Bonjour », répond-elle.

Puis un homme débarque et s'installe juste à côté d'eux, il s'adosse au même mur, à deux mètres d'eux, alors que toute la rue est vide. Il crie dans son téléphone et la mouette nocturne piaille, s'envole.

« Oui, lance l'inconnu, je les ai laissés dans la poubelle, mais c'était pour ne pas les perdre ! J'ai mis un bout de papier sur la poubelle, c'est une indication claire quand même ! Il ne fallait pas la vider. C'est comme quand on met un sous-bock sur sa pinte, on est d'accord ? Exactement ! Et je suis désolé, mais si vous ne comprenez pas les symboles anglais universels de communication, je ne crois pas qu'on puisse dire que c'est ma faute si les documents ont disparu ! »

Lauren et Carter s'écartent.

« Pire endroit de Londres », articule silencieusement le mari. Puis il reprend à voix haute : « On rentre ? »

Elle a conscience de son corps à côté du sien dans le train, mais quand ils rentrent à l'appartement, il a raté un coup de téléphone à propos du cheval, il doit rappeler.

« Désolé, ça ne devrait pas durer plus de dix minutes », lui assure-t-il – finalement, ça prend une demi-heure.

Quand il a fini, il doit faire ses valises pour un déplacement professionnel, puis il est tard, et elle laisse l'opportunité passer. Elle se rend compte qu'elle ne veut pas brusquer les choses avec lui.

Il est censé rentrer le vendredi midi. Elle déplace ses jours de télétravail pour être chez eux quand il arrivera. Lorsqu'il passe le pas de la porte, elle a l'agréable impression que tout est en ordre. Ils vont au lit à vingt-deux heures, car le lendemain, c'est le mariage, et la journée commencera tôt. Elle se sent tout à coup timide, mais elle se colle à lui, la tête sur son épaule, très attentive à son bras autour d'elle, à sa respiration, au rythme de son cœur. Au bout d'une dizaine de minutes, il lance : « À mon tour ! »

Il se décale et elle n'est plus dans ses bras ; à la place, il pose la tête sur son épaule à elle et se faufile dans le creux entre son corps et son bras.

Samedi : c'est le jour du mariage d'Elena. Lauren se réveille bien avant que l'alarme ne sonne et sort discrètement du lit, sans réveiller Carter, pour aller se rafraîchir.

Lorsqu'elle ouvre la fenêtre de la cuisine, elle sent l'odeur d'une journée qui

se réchauffe lentement, mais sûrement.

Elle s'apprête à se lancer dans un périple alambiqué, avant même d'avoir mis les pieds dans le train ; il implique un détour pour acheter des bagels au fromage frais, les préférés d'Elena, tout en se traînant sa robe et ses chaussures dans un sac.

« La tente et les cadeaux sont sur le palier, indique-t-elle à Carter, à moitié réveillé dans le lit. Tu pourras les apporter ?

— Oui, pas de problème », répond-il d'une voix ensommeillée.

Il lui donne une petite tape sur la fesse quand elle passe devant lui, sur le chemin vers la porte. « Attends, reviens, j'ai oublié quelque chose ! » s'écrie-t-il. Il se redresse et tend le bras pour étendre la courtoisie à sa seconde fesse. « Parfait, dit-il, visiblement très satisfait.

— D'accord, rit-elle. À tout à l'heure. »

Elle sort du métro à Aldgate, et dans l'escalator qui la mène vers l'extérieur, de petites feuilles mortes volent, qui se prennent dans le plastique de protection de sa robe. De part et d'autre de la chaussée, il y a deux magasins de bagels, presque identiques – elle constate avec soulagement que la queue est moins longue devant celui qu'Elena trouve moralement supérieur selon des critères qui lui appartiennent à elle seule. S'ensuivent une balade à travers la foule et une percée dans les recoins les plus calmes de la City, qui la conduisent à un train au départ de Fenchurch Street. Elle monte dans un wagon presque vide d'un convoi lent aux rouages bruyants.

Elle appelle sa mère, laquelle ne décroche pas, mais elle insiste et retente sa chance dix minutes plus tard.

« Coucou ! Je n'ai pas encore pu t'envoyer le pot de Marmite, désolée.

— Quoi ? Non, ne t'embête pas, ma chérie, j'en ai une douzaine dans le placard. Envoie-moi plutôt des Twix. »

L'histoire de la Marmite doit dater d'un autre mari.

« Ils n'ont pas de Twix en Espagne ?

— Ils sont bizarres. Natalie dit qu'il y a un ingrédient supplémentaire dans le chocolat pour éviter que ça ne fonde avec la chaleur qu'il fait ici. C'est intelligent, mais le goût n'est pas le même.

— Ah, d'accord.

— Et, bien sûr, personne n'est parfait, continue sa mère. Les Espagnols sont excellents quand il s'agit de produits de la mer ou de vins, ou encore ce festival, là, avec les tomates. Ou même l'huile d'olive ! Don Quichotte ! On ne peut pas s'attendre à ce qu'ils soient également doués pour faire de bons Twix.

— Non, j'imaginais que non.

— Picasso. Le jambon ! Je sais que tu n'en manges plus, mais si jamais tu changes d'avis, les Espagnols font le meilleur des jambons. Enfin, ma puce, tu voulais quelque chose ? Ou tu m'appelais juste pour les Twix ?

— Non, répond Lauren. Je voulais te parler de Carter.

— Carter ! s'exclame sa mère. Quel jeune homme charmant. Tu sais, un bar américain vient d'ouvrir, pas loin de la plage. Il a l'air très authentique, ils passent du basket à la télé et il faut donner un pourboire aux serveurs. La prochaine fois que tu viens me rendre visite, amène-le avec toi !

— Oui, je ferai ça.

— C'est de ça que tu voulais parler ? Tu prévois de venir bientôt ? Ce serait génial, de vous voir, tous les deux. Mais il ne faut pas que ce soit en août, tout est beaucoup plus cher à cette période, et de toute façon, je ne crois pas que tu sois parée pour la chaleur, tu prends si facilement des coups de soleil, et tes cheveux deviennent si ternes.

— Non, répond Lauren. Enfin, peut-être. Je voulais juste savoir si tu l'aimes bien. »

Un silence.

« Eh bien, évidemment, finit par répondre sa mère. Je ne vais pas nier que j'étais inquiète au moment du mariage, mais finalement tout le monde y trouve son compte.

— D'accord, dit Lauren, merci. C'est bon à savoir. »

Elle descend du train en pleine campagne et appelle un taxi. Il la conduit sur des routes bordées de haies et de champs où paissent des vaches, jusqu'à une ferme dont la façade est couverte de fanions décolorés par le soleil. Un lapin disparaît dans un fourré quand elle sort de la voiture, elle repère un oiseau qui dessine des cercles dans le ciel, et une femme vêtue d'un tablier la pousse à l'intérieur de la grande bâtisse. Tout est très bucolique, en dépit de la chaleur montante.

À l'intérieur, la demoiselle d'honneur d'Elena, Noemi – qui ne porte qu'une robe de chambre de coton blanche au-dessus de ses sous-vêtements, glamour sans effort, ou plutôt, se dit Lauren, glamour avec beaucoup d'efforts, mais quoi qu'il en soit, ça lui va bien –, bref, Noemi boit un café et Elena est allongée sur le canapé, sa tête en dépasse, ses jambes sont en hauteur, contre le mur. Elle a les yeux fermés et ses cheveux pendent dans le vide.

« Salut », dit Lauren.

Avec un gros soupir, Elena ouvre les yeux avant de se redresser en en faisant toute une histoire. « Il va faire trente-trois degrés, t'as vu ? Il fait beaucoup trop chaud. Tu veux bien demander si on a le droit de plonger dans l'étang ? On peut se marier sous l'eau ?

— Arrête de paniquer, intervient Lauren. Mange ça. »

Elle lui tend le sachet huileux. Elena en sort un bagel et le fourre dans sa bouche, en arrachant un bout avec les dents.

« Beu-erci », marmonne-t-elle avant de mâcher. Elle avale et répète : « Dieu merci.

— Comment ça va ? »

Elena reprend une bouchée avant de répondre. « Horriblement. Pourquoi j'ai décidé de me marier ? Et s'il faut vraiment que je me marie, pourquoi choisir un comptable qui n'est même pas capable de faire une omelette ? Quel désastre. Où est mon pilote d'hélicoptère, mon chef cuisinier, mon meneur de troupe de danse de rue révolutionnaire ?

— Si ma mémoire ne me trompe pas, lance Lauren, le pilote d'hélicoptère avec qui tu es allée boire un verre s'est révélé être un menteur et il étudiait pour devenir comptable. Je crois que c'est juste ton style de mec.

— Je suis carrément d'accord, renchérit Noemi. Tu te rappelles quand tu te masturbais en pensant au comte de Sesame Street ?

— Je ne me masturbais pas, la reprend Elena, j'avais quatre ans. Je ne savais même pas ce qu'était la masturbation.

— Les pigeons savent pas ce que "chier" veut dire mais ça les en empêche pas, réplique Noemi.

— Je gigotais, c'est tout.

— Ce n'est absolument pas ce que je vais dire dans mon discours. »

Noemi remplit trois tasses de café.

« Et tu ne veux pas de quelqu'un qui sache faire les omelettes, reprend Lauren. Tu détestes quand on cuisine pour toi. Tu te rappelles quand tu es venue à la maison et que tu as fait tout le trajet en bus avec une casserole de soupe, "au cas où" ?

— C'est pas ma faute si je fais pas confiance à la gastronomie anglaise ! Et ça aussi, c'est un problème, se lamente Elena. Pourquoi j'épouse un Britannique ?

— Tu es tout aussi anglaise », fait remarquer Lauren.

La mère d'Elena est née à Turin, mais Elena, pour sa part, a vu le jour à Croydon et n'a jamais pris la peine de demander un passeport italien.

« C'est pas pareil. »

Lauren est persuadée qu'Elena ne fait qu'envisager les pires hypothèses, donner satisfaction à son côté le plus pessimiste, qu'elle dit les choses les plus affreuses qui lui viennent en tête afin de s'en purger et de ne pas les répéter plus tard. « Effectivement, lance-t-elle. Peut-être que tu as raison, que c'est une erreur. Débarrasse-toi de lui, trouve un autre mari. »

Noemi enlève son peignoir et dézippe le sac de protection de sa tenue tout en continuant la conversation, sur la lancée de Lauren : « Ne te marie pas du tout. Tu pourrais utiliser l'argent pour te payer des leçons de vol. Deviens ton propre pilote d'hélicoptère ! »

Elle jette un coup d'œil à Lauren et articule silencieusement : *Elle va s'en remettre*, et Lauren acquiesce.

Elena grogne encore. « C'est trop tard.

— Il n'est jamais trop tard, répond Lauren. Tu veux fuir ?

— On vient avec toi, si tu le fais, reprend Noemi. Mais j'ai un truc important

au boulot mardi donc je pourrai pas te suivre, genre, jusqu'au Pérou. Mais au Lemington Spa, ça te dirait ? »

Elena se tourne, se redresse. « Vous êtes les pires, pour les discours d'encouragement.

— C'est vrai », concède Lauren.

Elle a passé en revue pas mal de maris ces derniers jours et ils n'étaient pas tous géniaux.

Elle tente une autre approche : « Je sais pas, Rob n'est pas parfait, évidemment. Mais ce n'est pas comme s'il y avait une version magique du monde dans laquelle tu ne serais pas nerveuse en cet instant, tu vois ? Tu te maries. C'est un moment important. Stresser, ça ne veut pas dire que tu te trompes. Ça fait partie de l'aventure. La question, c'est de savoir si tu veux quand même te lancer. Si tu veux pas, c'est pas grave, on dira aux gens qu'on annule. Enfin, Noemi ira leur parler, prendre la parole en public c'est pas trop mon truc.

— Je serais très douée pour annuler un mariage, admet Noemi. Je ferais ça en grande fanfare.

— Purée, lance Elena, d'accord, oui, félicitations, vous m'avez démasquée, je suppose que j'aime Rob et que je veux l'épouser.

— Parfait, dit Noemi. Dans ce cas, c'est parti : faut qu'on te fasse rentrer dans cette énorme putain de robe. »

Chapitre 13

Lauren réfléchit : elle n'a jamais particulièrement souhaité convoler en grande pompe, elle n'a jamais prévu ou imaginé l'événement, n'a jamais conservé de photos de belles robes blanches dans un dossier secret. À un moment, durant sa relation avec Amos, elle avait voulu être mariée, mais pas pour la cérémonie, seulement pour la certitude que cela apporte. Pour la sensation d'avoir choisi. Elle voulait s'assurer qu'en cas de pépin la première question qu'elle se poserait serait *comment régler ça ?* Et pas *devrais-je le quitter ?*

Quand Elena s'est fiancée, cela n'avait pas éveillé en elle un désir désespéré d'avoir à son tour cette grande journée en son honneur. Elle s'était simplement dit *ça doit être agréable d'avoir rayé cet objectif de la liste des choses à accomplir dans une vie*.

À ce stade, elle en a vu, des photos de ses propres mariages. Chaque fois, elle a l'air heureuse ; mais la cérémonie en elle-même varie. Elle s'est vue en robe de mariée, dans un costume blanc, en sari, en blouse estivale, posant sous un kiosque à musique ou devant le centre communautaire. Elle a observé des tables d'hôtel dressées avec une argenterie ornementée, un immense buffet à volonté, un van qui proposait des burritos. Elle n'a pas trouvé d'élément récurrent au fil de ces célébrations, rien que chaque version d'elle aurait systématiquement souhaité.

Le mariage d'Elena et Rob, quant à lui, est très beau. La cérémonie se déroule sous une véranda construite à l'extrémité du bâtiment principal de la ferme ; pour des raisons légales, cela compte comme un intérieur. Des rangées de chaises en font le tour, sur la pelouse. Des poules en liberté se baladent à travers le domaine, participant à l'atmosphère pittoresque du lieu. Le vent souffle à travers le feuillage des arbres. Lauren pleure un peu. La confusion face à ses propres mariages passés joue un rôle, mais c'est surtout, comme pour tout le monde, l'émotion face au spectacle. Elena et Rob semblent sûrs d'eux, et heureux, et ils choisissent d'officialiser cela même si rien n'est jamais certain, pour personne, et que le monde tombe en ruine tout autour d'eux.

Carter est le parfait cavalier. Elle le cherche du regard, pendant les vœux : il est dans les derniers rangs, tout à gauche. Une fois que les mots consacrés ont été prononcés et les documents signés, elle le rejoint. Il fait la conversation à un vieil homme, peut-être un oncle. Il la gratifie d'un signe de tête en l'apercevant et pivote vers elle quand elle approche.

« Salut, dit-il. J'étais en train d'apprendre plein de choses sur les pics-verts. »

Son attention retourne vers le *peut-être-oncle* et il entraîne Lauren avec lui dans la conversation.

Elle lui prend la main et la serre doucement ; elle se sent en sécurité.

Elle n'a que dix minutes en compagnie de Carter avant qu'il ne soit temps d'aller poser pour les photos, ce qui dure presque une heure. Les membres de chaque famille, les amis, disposés précautionneusement pour chaque tableau bucolique : sous cet arbre, devant ces bosquets de roses, à côté de cette chèvre (chèvre qui tente – mais elle échoue – de manger le bouquet de la mariée). Les proches de l'époux. Les proches de l'épouse.

Lauren trouve une minute pour échanger avec Elena pendant que Rob et ses frères se pavanent devant l'objectif.

« Félicitations !

— Merci, répond Elena. Je suis contente de l'avoir fait, finalement. »

Un instant, Lauren est traversée par l'écho de ses anciens sentiments : une pointe d'envie face à cette certitude, un peu d'inquiétude à l'idée d'être abandonnée. Ce doit être agréable d'avoir une certitude absolue, de prendre le risque de se tromper, d'organiser une fête de cette envergure.

Puis elle se souvient : dans cette version du monde, elle l'a fait, elle aussi.

Les serveurs font le tour des invités, évitant les poules pittoresques avec agilité, bouteilles de champagne à la main. À chacun de leurs tours d'orbite, les gens se précipitent vers eux au cas où ce serait leur dernière chance de remplir de nouveau leurs coupes, mais ça n'est jamais le cas. Bon Dieu, le prix d'une telle extravagance, l'intensité du soleil qui brille.

« Est-ce que mes cheveux sont ternes ? » demande soudain Lauren à Carter. Les mots de sa mère, dans le train, lui reviennent en mémoire.

« Quoi ?

— Avec la chaleur. Mes cheveux, ils ont l'air ternes ? J'ai le visage rouge ?

— Non, répond-il. Quoi ? Tu es magnifique. Les petits tourbillons... les trucs de demoiselle d'honneur, dans tes cheveux, je ne sais pas comment ça s'appelle. Attends, de quoi j'ai l'air, moi ? » Il jette un regard oblique sur sa tenue, époussette sa veste.

Elle manque de se moquer de lui avant de se rendre compte qu'il est sérieux.

« Tu es parfait, évidemment. »

Quand l'assemblée se réunit sous le chapiteau pour le dîner, la moitié des convives commencent à être passablement alcoolisés.

Le placement des invités à table est presque le même que celui que Lauren a vu l'autre soir chez Elena, en dépit du changement de mari. Son inquiétude principale, à ce moment-là, était la perspective de faire face à Amos ; mais elle se rend compte que, après l'épisode Rohan, partager le repas avec Toby et Maryam va également être un peu étrange.

Elle les a évités, ces derniers jours – ils ont un colis à son nom qu'elle n'a toujours pas récupéré, elle n'a pas répondu à leurs messages. Mais ils ne sont pas au courant pour l'échangisme. Tendue, elle croise d'abord le regard de Maryam (elle repense au baiser), puis elle prend son courage à deux mains et regarde Toby (elle a couché avec lui, désormais, mais pas lui ; elle était pleine de rancœur quand les circonstances l'avaient placée dans la position inverse, mais ce n'est pas beaucoup mieux ainsi). Elle se répète que tout va bien. Tout va bien.

Une fois installée, elle récupère le sachet de dragées à son nom et commence à dénouer le lien. Elle sait qu'on n'est pas censé les manger. La tradition veut qu'on les conserve en mémoire de la célébration, puis qu'on les jette une décennie plus tard pour que le souvenir vive à jamais au fond d'une poubelle, une trace de l'existence humaine gravée dans la terre. Mais elle a besoin de s'occuper les mains.

« Coucou vous deux ! » salue-t-elle Toby et Maryam – de façon peu naturelle, trouve-t-elle.

Puis elle se tourne vers Amos, qui a rejoint la table : « Bonjour. Ça me fait plaisir de te voir !

— Ouais, répond Amos, moi aussi. Tu as déjà rencontré Taj, n'est-ce pas ? »

Aux dernières nouvelles, il était marié à une certaine Lily, mais elle s'imagine qu'un changement dans son propre passé peut avoir un impact sur celui d'Amos, c'est cohérent.

« Taj, répète-t-elle. Bonjour. »

Taj est petite et grosse et jolie, la masse de ses cheveux dessine une espèce de triangle autour de sa tête. Elle porte une combinaison grise qui est suffisamment claire pour être adaptée à un mariage en plein été, mais de justesse. Elle donne l'air de n'avoir aucune envie d'être présente à une cérémonie où elle ne connaît que le couple qui se marie, son propre époux, l'ex de son époux et personne d'autre. Amos lui chuchote quelque chose à l'oreille et elle rit sans conviction.

Les deux dernières places à leur table sont occupées par l'ancienne colocataire de Lauren, Parris, qu'elle n'a pas vue depuis au moins un an, et la petite amie de celle-ci, Tabitha. Il s'avère que cette dernière est sortie avec Rob quand ils étaient à l'université, et qu'elle est ravie qu'il soit si heureux avec Elena, si ravie, vous ne pouvez pas savoir à quel point elle est ravie.

L'atmosphère est étrange, mais le repas se déroule plutôt bien.

Tabitha rentre progressivement dans les détails quant à ce qu'elle apprécie chez Elena et ce qui en fait l'épouse parfaite pour Rob, et eux un couple idéal. Maryam est captivée, et ne se penche pas vers Carter, ne le regarde pas à travers ses longs cils noirs, n'interagit pas avec lui au-delà des politesses de circonstance ; elle ne montre aucune appétence particulière à son égard. Carter, pour sa part, est merveilleux, il mène la conversation à travers le groupe en

s'assurant que personne ne soit exclu.

« Ils ont eu de la chance, avec cette météo », lance Taj.

Lauren jette un œil vers le ciel, où l'oiseau plane toujours sur des courants d'air invisibles.

« C'est nous qui avons de la chance, réplique Amos. Imagine si on avait dû monter nos tentes dans la boue. Eux, ça ne les aurait pas dérangés, ils dorment dans la ferme quoi qu'il en soit. »

Carter n'a pas oublié la tente, n'est-ce pas ? Lauren lui lance un regard. « Je l'ai déjà montée, la rassure-t-il. Les doigts dans le nez ! »

Quel savoir-faire ! Et pendant qu'ils dégustent le plat principal, alors que Maryam sert une deuxième bouteille de vin, il se penche vers elle et chuchote : « C'est très chouette, mais notre mariage était mieux. »

Bon Dieu. Quel dommage qu'elle n'y ait pas assisté.

« Vous pensez qu'ils auront des enfants ? demande Maryam en regardant Rob et Elena, à la table principale.

— Aucune idée, répond Lauren, même si elle sait qu'Elena en a envie.

— Rob a toujours voulu être père, intervient Tabitha, même quand on était en plein dans nos études. Il sera très bon dans ce rôle, il a les mains faites pour. »

Quelqu'un bouge le micro ; le tintement d'un couvert contre le verre d'une flûte de champagne résonne prématurément. Les discours vont bientôt commencer. Maryam attrape son verre et la bouteille de vin à moitié vide.

« Ça va durer des plombes, déclare-t-elle. Qui veut fuir ? » D'un signe de tête, elle indique les arbres et la grange.

« Je suis demoiselle d'honneur, répond Lauren, je ferais mieux de rester.

— Ah oui. Quelqu'un d'autre ? Tabitha ? Tabitha, viens, on y va. »

Maryam et Tabitha disparaissent et Lauren se dit que c'était une excellente stratégie, à vrai dire. Ça lui épargne les interventions de Tabitha pendant les prises de parole. Bien joué, Maryam. Elle se saisit de son propre verre (le champagne, se souvient-elle, est la seule boisson pétillante qu'Amos estime acceptable pour les adultes) et s'enfonce dans sa chaise pour écouter.

Les discours sont longs et la liste des personnes que Rob veut remercier est vaste : chaque parent, individuellement, chaque frère et ce qu'il a apporté à la journée, *Noemi pour tout mais surtout pour avoir convaincu Elena de ne pas fuir la cérémonie, ça a dû être une sacrée mission ce matin ! Lauren, qui a été une excellente amie pour nous deux au fil des ans, et qui a effectué un travail incroyable avec les dragées.* Mais il y a aussi des moments adorables. Et c'est agréable que Carter soit là, il lui suffit de poser les yeux sur lui pour se détendre, certaine d'avoir quelqu'un avec qui elle va rentrer chez elle, quelqu'un vers qui se tourner par défaut.

Même Amos se comporte presque décemment. Il est davantage supportable quand elle a Carter à ses côtés. Quand le dessert arrive, Lauren est gratifiée de l'un des coins du gâteau, avec du glaçage sur trois côtés – beaucoup trop sucré à

son goût. Amos le constate et il lève sa propre assiette, une part découpée dans le centre du gâteau, où il n'y a du glaçage que sur le dessus. Il la penche vers elle, les sourcils levés : une proposition. Elle acquiesce et ils échangent leurs assiettes discrètement, sans un mot ; mais c'est agréable qu'il se souvienne d'elle, de ses goûts, et qu'il prenne la peine d'agir en fonction. C'est presque comme s'ils étaient en bons termes, ce qu'ils n'ont jamais réussi à accomplir dans la version du monde que connaît Lauren.

Le ciel est encore clair quand on les invite à rejoindre la grange pour la première danse de la soirée. Carter et elle sont parmi les derniers à franchir l'immense double porte. Elle cherche du regard les personnes qu'elle connaît. Maryam et Toby, Tabitha et Parris : sur les bottes de foin, au fond. Amos et Taj : adossés à un mur, probablement occupés à établir la liste des défauts de chaque invité. Noemi en pleine conversation avec son garçon d'honneur favori. Les parents d'Elena. Elena et Rob au centre de l'assemblée.

Dehors, l'oiseau dessine toujours des cercles dans le ciel, sous la lumière dorée et lourde du soleil de fin de journée. C'est magnifique. Au moment où la musique commence, l'oiseau descend en piqué, comme une bénédiction offerte à cette danse, se dit Lauren un instant – et elle se trouve un peu ridicule à adopter une vision du monde aussi niaise – puis l'oiseau est proche, de plus en plus proche, vraiment très proche et il fond à toute vitesse sur les poules pittoresques.

Les volatiles se mettent à brailler et à courir dans tous les sens.

Ils courent vers la grange, vers Rob et Elena, qui dansent, enlacés.

Lauren attrape le bras de Carter et il se tourne vers elle. « Un aigle », lui souffle-t-elle. Il ne lui faut qu'un instant. Carter sort du bâtiment, entraînant Lauren à ses côtés, et lui dit : « Ta jupe. » Elle la tend autour d'elle, la tient du bout des mains et la secoue pour chasser les poules qui approchent de la grange. Momentanément désorientées, elles finissent rapidement par relancer l'assaut vers le bâtiment mais Carter intervient à son tour, et les fait déguerpir à l'aide de sa veste. La majorité du poulailler se détourne de l'abri de fortune et se met à courir, piaillant toujours, mais dans la direction opposée à la douce valse d'Elena et Rob.

Dans le ciel, l'aigle tourne encore.

Les poules se réunissent sous un arbre, inquiètes, bruyantes. Lauren jette un coup d'œil vers la piste de danse : quelques invités, les plus proches des portes, regardent vers l'extérieur.

« Est-ce que... est-ce qu'on les laisse se débrouiller en espérant que l'aigle ne reviendra pas ? demande-t-elle.

— Non, répond Carter, donne-moi trente secondes. J'ai perdu l'habitude mais je peux le faire. »

Il peut faire... quoi ? Elle l'observe alors qu'il étend sa veste sur une des

chaises, non loin d'eux, puis s'avance vers les poules. Lentement, il se penche vers elles. Mais non ? Ce n'est pas possible, si ? Et si : il en ramasse une, les mains sur ses ailes, et elle proteste d'un petit cri mais ne bat pas des ailes, elle s'abandonne à lui totalement.

Il marche vers Lauren, triomphal. La satisfaction se lit sur son visage. « J'ai pas perdu la main ! Tu les gardes éloignées de la grange pendant que je les ramène dans le poulailler ? »

Et il s'exécute. Tout au long de la première danse et de la chanson qui suit, il récupère les poules, d'abord une par une puis, quand il prend confiance en ses gestes et qu'il remarque que Lauren est impressionnée, deux par deux, une sous chaque bras. C'est formidable.

« Tu veux t'occuper de la dernière ? lui demande-t-il.

— ... Comment ?

— Comme si c'était une balle. Ou une miche de pain. D'un mouvement assuré, tu la ramasses. Sans hésitation, faut juste y aller. »

La poule picore l'herbe à l'endroit où un enfant a renversé un paquet de chips plus tôt dans la journée. « D'accord.

— J'ai confiance en toi ! » lui assure-t-il.

Elle avance, déterminée, se penche et tend les bras, de chaque côté des ailes, elle sent les plumes douces. Elle devine une tentative de fuite mais elle attrape la poule et la soulève, elle l'a fait ! Le volatile glousse d'indignation mais ne se débat pas, et véritablement, elle l'a fait, elle tient une poule en chair et en os entre ses mains.

« Oh, bon sang, souffle-t-elle, je fais quoi, maintenant ?

— On court, non ? On tente le tout pour le tout avec notre poulet gratuit ! »

Et il la guide jusqu'au poulailler, dont il entrouvre la porte. Lauren pousse délicatement la poule dedans et la libère. Cette dernière bat des ailes et remue la queue, puis court se réfugier au fond de l'espace après un dernier gloussement outré.

« C'est le truc le plus cool que j'aie jamais fait.

— On dirait que t'as fait ça toute ta vie. »

Il la prend par la main et la fait tourner au rythme de la musique qui leur parvient depuis la grange.

« Tu es formidable quand il s'agit d'essayer de nouvelles choses, tu sais, continue-t-il. Les *maritozzi*, attraper une poule, sauter dans un lac, cet étrange milk-shake violet au restaurant. M'épouser. Toujours prête pour l'aventure. »

Elle avait toujours vu sa facilité à s'adapter au contexte, et le fait qu'elle abandonnait les prises de décision à ses amis ou à des circonstances externes comme de la passivité, et non du courage. Mais du point de vue et dans la bouche de cet homme qu'elle apprécie terriblement, elle peut presque se croire téméraire.

« C'était quoi, le détail que tu as préféré, à notre mariage ? demande-t-elle.

— Le gâteau était bon. J'ai aussi bien aimé ne pas devoir quitter le pays. Mais je crois que mon moment préféré, c'était à la fin, quand l'ambiance s'était calmée et qu'on a pu se détendre, et que je me suis vraiment rendu compte qu'on était mariés.

— Bonne réponse. »

Elle l'attire contre elle et tend son téléphone à bout de bras pour prendre une photo d'eux. Le cliché n'est pas génial : il n'y a que la moitié de leurs visages respectifs, plongés dans l'obscurité devant la grange illuminée, qui attire toute l'attention.

« Nous formons un couple très flou ! » déclare Carter.

Ils retournent dans la grange et se joignent aux danseurs, qui finissent par former une queue leu leu hésitante. Bien plus tard, quand la ferme est plongée dans l'obscurité de la nuit, des guirlandes lumineuses s'allument près du bar, sous le chapiteau. Certains convives murmurent sous les arbres, les grillons chantent.

Carter est effectivement un peu flou ce soir-là, dans la tente, alors que, allongés sur le matelas gonflable, ils écoutent les bruits : des gens qui chantent, qui se disputent, quelqu'un qui urine trop près de leur abri, un mouton agacé. Ils se tiennent chaud dans la nuit chaude, et Lauren dort bien mieux qu'elle ne l'a fait depuis l'arrivée du premier mari.

Elle n'a presque pas bu pendant la cérémonie, au cas où ses devoirs de demoiselle d'honneur l'auraient appelée, mais, le matin, il y a des petits pains sucrés et des cocktails mimosa qui l'attendent sous le chapiteau. Elle prend deux de chaque mets, puis un troisième verre. Le ciel est nuageux et il fait frais, les invités sont débraillés, avec leurs tenues disparates qui mêlent le confort de leurs vêtements de camping et l'élégance des habits de la veille, désormais froissés. Lauren porte sa robe de demoiselle d'honneur, sans le jupon, des baskets bien plus pratiques que ses escarpins, et un gros cardigan gris qui lui tient chaud. Carter a apporté une chemise de rechange, mais elle est orange ; il ne s'attendait pas, explique-t-il, à ce qu'il fasse froid au point qu'il ait besoin de porter sa veste bleu électrique par-dessus. Ils sont ridicules. Lauren n'en a que faire.

Dans le train qui les ramène à Londres, Carter sort de son sac deux bouteilles, l'une de prosecco et l'autre de jus d'orange, qu'il a piquées à la ferme. Ils se font leurs propres mimosas dans une bouteille en plastique et partagent la boisson, qu'ils dégustent directement au goulot.

Dans le taxi qu'ils attrapent à Fenchurch Street, ils sont tous les deux éméchés – pas trop, juste ce qu'il faut.

« Eh, l'interpelle Carter avec un sérieux soudain. Je t'aime tellement, tu sais. »

Elle rit. « Moi aussi. Tu es très beau.

— Je sais, répond-il, toujours solennel, c'est la symétrie. Je suis très symétrique dans le... du visage. »

Quand ils arrivent chez eux, ils s'embrassent dans l'escalier. Lauren touche la mâchoire de Carter, et son lobe d'oreille, et le creux de ses sourcils. Puis elle se penche et ses mains trouvent son torse, où elles serrent le tissu de sa chemise. Elle l'attire vers elle, mais les marches sont trop étroites et elle a toujours son sac au bras et Carter porte la tente, leurs bagages les encombrent, percutent les murs, alors ils montent en riant. Il n'y a pas d'urgence. Elle va faire un café pendant qu'il fouille le salon.

« Tu sais où sont nos photos de mariage ? l'interroge-t-il.

— Non, répond Lauren. Essaie la bibliothèque. »

C'est une hypothèse plausible.

Elle a aussi des images du mariage dans son téléphone. Elle l'allume pour les retrouver mais elle se perd en chemin, son attention se pose sur les clichés qu'elle a pris la veille. Surtout sur le selfie de Carter et elle, à contre-jour devant la grange. Ce n'est pas une bonne photo mais c'est au moins quelque chose dont elle se souvient, même si ça ne date que de la veille. Ce serait agréable de se rappeler son propre mariage, mais à défaut elle est heureuse d'avoir celui d'Elena en mémoire. Les fleurs sur la table, les poules boudeuses dans leur poulailler, la chèvre, Noemi pendant son discours. Le café bout dans la machine mais Carter fouille encore. Elle espère qu'il va retrouver les photos : elle aimerait beaucoup avoir du tangible, pouvoir toucher du doigt un souvenir de leur mariage. Puis ils s'embrasseront de nouveau, et ils iront au lit ; elle ressent un peu d'anticipation et de nervosité à cette idée, dans son estomac et entre ses jambes. Elle se demande comment ce sera ; elle sait que ce sera bien. Peu importe comment cela se déroulera, ça se passera bien. Parce qu'elle l'apprécie vraiment. Peut-être est-ce de l'amour ? Peut-être qu'elle commence à tomber amoureuse.

La machine à café siffle et goutte. Gronde, éclabousse le plan de travail.

En attendant, elle continue à faire défiler les images, remonte les archives de son téléphone : Carter et elle lors d'un pique-nique, sur la jetée à Brighton, dans leur jardin. Dans la plupart, Carter fixe l'objectif, un sourire photogénique plaqué aux lèvres, mais parfois elle trouve une photo où il rit, où il est naturel. Parfois, ils sont serrés l'un contre l'autre et il la regarde.

Le café fait des bulles et menace de déborder.

« Eh », appelle-t-elle en retournant sur le palier.

Et elle voit l'escabeau déplié.

Toute chaleur corporelle la quitte. Elle ferme les yeux, et instantanément, elle est sobre. Plus de mimosas maison dans le train, de rires dans l'escalier, leur matinée en commun a disparu et Carter avec elle.

Oh, mais elle aimait tant son accent, et ses tricots de peau et son visage, son enthousiasme très sérieux, son odeur.

Elle aimait beaucoup être mariée à lui.

Elle ne saura jamais combien de temps cela aurait pu durer, elle ne le verra jamais galoper sur un cheval – elle est certaine qu’il en était capable bien qu’ils n’en aient pas parlé – et elle ne pourra plus écouter la pluie, allongée dans un lit tout contre lui. Tout ça parce qu’il voulait retrouver les photos de leur mariage. Parce que lui aussi, il l’aimait beaucoup.

Elle jette un œil à son téléphone, à la galerie : pas de visages flous dans la nuit. Les fleurs, une photo d’Elena, une de Toby et Maryam, et une d’elle à côté d’un homme, un homme quelconque, un mari parmi les autres.

« Et voilà », annonce l’homme en descendant du grenier, un oreiller à la main.

Retourne là-haut, pense Lauren. Va-t’en. S’il te plaît, va-t’en.

Chapitre 14

Le nouveau mari lui sourit mais elle le déteste immédiatement. Elle déteste son visage, sa barbe. Elle le bouscule et grimpe l'échelle jusqu'au grenier, comme si elle pouvait rattraper Carter, le récupérer. L'ampoule s'allume et grésille, un robot ménager, posé sur une chaise dans un coin, se met à vrombir, mais il n'est pas là, il a disparu. Elle retraverse la trappe dans l'autre sens et renvoie le nouveau mari. Le suivant débarque et la réinitialisation essuie les larmes qui coulaient sur les joues de Lauren. Mais elle n'aime pas celui-là non plus. De nouveaux sanglots gonflent dans sa poitrine, une nouvelle décharge chimique traverse son corps. Si elle fait l'échange assez rapidement, peut-être que le grenier créera un nouveau Carter.

Un autre mari ; pendant un court instant, la gorge de Lauren n'est plus serrée par l'émotion, son corps est réinitialisé comme le monde autour d'elle. Mais elle ne peut pas modifier le cours des événements et il ne faut que quelques secondes pour que la physiologie de son désespoir se réveille, et qu'elle le ressente une fois de plus. Il y a un autre mari, et encore un autre, et elle n'arrive pas à pleurer à sa soif, chaque mari entraîne une réinitialisation de sa réaction physique. Elle en fait défiler dix, quinze, c'est comme casser de la vaisselle, jeter des briques.

Elle les renvoie, encore et encore, jusqu'à ce que son énergie se tarisse. Face à un homme qui, découvre-t-elle, s'appelle Tarik. Il a l'air... décent.

« Tu vas bien ? » demande-t-il après qu'elle a pris une douche et enfilé son pyjama, alors qu'elle lui annonce qu'elle va faire une sieste.

Il lui touche doucement l'épaule. Elle sait qu'elle ne va pas le garder : ce n'est pas un bon début de relation, de perdre un mari qu'on apprécie réellement au profit d'un moustachu à la barbe mal entretenue. Elle s'allonge et essaie de réfléchir – puis de ne pas réfléchir. Elle se lève en fin d'après-midi avec la nausée. La tempête n'a toujours pas éclaté.

Elle veut récupérer Carter.

Elle échange Tarik et se retrouve avec un époux aux coudes étranges. Le suivant a un accent qui lui rappelle Carter, ce qui est probablement une mauvaise idée. Suit un homme aux yeux rougis, en pleine gueule de bois, un état qu'il tente de régler en buvant deux bières à la fois. Puis un autre qui doit avoir dix ans de plus qu'elle, et la maison est trop propre, franchement, et les étagères sont vides. Où sont ses livres ? Où est le petit cactus avec le pot qu'elle a peint à l'enterrement de vie de jeune fille d'Elena ?

Elle a conscience d'être injuste.

Bon. Elle informe Monsieur Propre qu'elle sort se balader, et s'éloigne de

l'appartement, grimpe la colline en direction du parc. Elle évite les familles heureuses et les promeneurs de chiens et va jusqu'au lac, où elle observe les canards. Elle n'est pas très renseignée sur le mode de reproduction des canards mais elle sait que ce n'est pas une expérience plaisante, que ça implique un pénis en forme de tournevis ; les choses pourraient donc être pires.

Sous un arbre, à l'abri de la bruine, elle tente de se raisonner : elle connaissait à peine Carter, il ne s'agit pas d'un divorce, c'est comme si quelqu'un arrêta de lui répondre après trois rendez-vous. Mais, même si elle ne le connaissait pas très bien, ils étaient quand même mariés, le troisième rendez-vous était en fait le trentième, ou le trois centième. Additionnés, tous ces rendez-vous formaient une vie.

Peut-être devrait-elle partir une semaine, aller à Milan ou à New York, s'endetter dans un bel hôtel en abusant des petits déjeuners de luxe servis en chambre. En revenant, prier pour que le mari soit toujours là afin qu'elle remette tout à zéro.

La pluie s'intensifie, devient la tempête qu'elle avait attendue avec Carter, celle qui n'est jamais venue quand il était encore présent.

Son téléphone sonne, c'est un certain Felix – elle suppose que c'est le mari.

« Eh, il pleut des cordes, où es-tu ? Tu veux que je vienne te chercher en voiture ? »

En voiture. Ils vivent à Londres, pourquoi ont-ils une voiture ? C'est ridicule. C'est peut-être pour ça qu'il n'y a pas de livres dans l'appartement, ils ont dû les vendre pour payer l'essence.

Mais quand même. Il pleut vraiment fort.

« D'accord », accepte-t-elle en se réfugiant sous l'arbre au feuillage le plus dense, alors que les canards s'éclaboussent. « Oui, je veux bien. Je suis au parc, je peux te retrouver à l'entrée principale ? »

— J'arrive tout de suite. On doit bientôt partir, en plus. »

Partir. La dernière chose dont elle a besoin aujourd'hui, alors qu'elle est trempée et chagrine, c'est d'une excursion. Pourquoi ont-ils prévu un départ le lendemain du mariage d'Elena ? De quoi s'agit-il ? Une belle-mère à qui rendre visite ? Un brunch en service à volonté ? Une visite à Ikea ? Elle n'a qu'à dire qu'elle est malade et laisser Felix y aller seul. Elle a bien besoin de quelques heures de solitude. Elle l'échangera quand il reviendra.

La voiture qui s'arrête devant l'entrée du parc est... raffinée. Elle est vert foncé et Lauren n'y connaît rien mais elle pourrait jurer qu'elle est neuve. Elle ne se trompe pas, si ? Elle n'a pas fait très attention au nouveau mari, plus tôt, mais en se penchant à la fenêtre du véhicule, elle le reconnaît – elle croit. Elle n'est pas en train de monter dans la voiture d'un inconnu, n'est-ce pas ?

Enfin, si, mais c'est un inconnu à qui elle est mariée.

« Il s'est mis à pleuvoir d'un coup, dit-il.

— Oui, répond-elle. Le ciel s'est retenu pour le mariage.

— Quelle météo attentionnée. »

Le mari est blanc avec les yeux gris et un accent qu'elle n'arrive pas tout à fait à identifier. Il est peut-être suédois, ou norvégien. Il est plus vieux qu'elle ne l'avait remarqué – elle s'était imaginé un écart de dix ans, mais il a au moins quinze ans de plus qu'elle. Toutefois, ses cheveux sont épais et son attitude sereine.

En plus de cette sérénité, il possède aussi, découvre-t-elle, une maison de campagne.

Voici comment les événements se déroulent : « Ah, tu voudras bien jeter un œil au grenier, plus tard ? » demande Lauren alors qu'ils attendent à un feu rouge. « J'essaie de retrouver ma grande couverture rouge. J'aimerais l'offrir à Elena quand elle reviendra de sa lune de miel, elle l'a toujours adorée quand elle vivait ici. Je ne l'ai pas vue, mais j'ai dû la rater.

— Je regarderai, répond Felix. Mais elle est peut-être à la maison, non ? Je croyais qu'on avait déplacé tous les cartons ?

— Ah. Peut-être. Oublie ça.

— J'irai voir quand même, on ne sait jamais.

— Non, répond-elle, tu as raison. » Elle ne veut pas qu'il disparaisse avant de comprendre ce dont il parle quand il dit « à la maison ».

De retour à l'appartement, elle est obligée de laisser le mari passer devant elle pour ouvrir la porte car elle n'a pas de clés et il n'y a pas de serrure. À la place se trouve un clavier numérique sur lequel il faut entrer un code. Ses soupçons se confirment alors qu'elle fait couler deux cafés, sur une machine à capsules, cette fois. Pour Felix, elle décide au hasard de préparer une tasse sans sucre mais avec du lait, et en ouvrant le frigo, elle découvre qu'il est presque vide : il n'y a qu'une brique de lait, du beurre, un pot de cornichons et quelques confitures alignées au fond.

Ils n'habitent pas ici.

Sur son téléphone, elle trie les photos par localisation. Il y en a deux principales : le sud de Londres, et un village dans le Sud-Ouest, à l'opposé de la ferme où Elena s'est mariée la veille. Ce n'est pas loin de l'endroit où Nat et elle ont grandi mais elle doute que ce soit la raison pour laquelle elle y passe autant de temps. Elle ouvre les images : des champs, un mouton, la verrière d'une véranda décorée de meubles en osier, des fleurs, encore des fleurs, et des arbres, et d'autres fleurs.

Elle ouvre sa boîte mail et découvre qu'elle n'a pas d'adresse professionnelle, à moins que celle-ci ne soit pas reliée à son téléphone. Elle n'est pas certaine de savoir si cela signifie qu'elle ne travaille pas du tout, mais en tout cas elle ne trouve aucune indication quant à des réunions prévues dans son calendrier. Il n'y a qu'un dîner, un café, et « les filles ». Est-elle une femme entretenue ?

Après qu'ils ont bu leurs cafés, Felix dit qu'il doit s'occuper de deux-trois trucs : il allume son ordinateur portable et s'installe sur la table. Lauren en profite pour jeter un œil à la penderie, qui est elle aussi presque vide. Un costume d'homme, quelques chemises, une robe et une combinaison. Comme la voiture, tous les vêtements sont... raffinés. La combinaison est de la marque TOAST, un magasin dont elle a vaguement connaissance mais auquel elle n'a jamais prêté plus d'attention que cela car – et elle le vérifie d'une rapide recherche Internet – tous leurs produits coûtent une somme ridicule. Dans le cas de cette combinaison : quatre cent soixante-cinq livres. La robe est asymétrique, avec un col si complexe qu'elle ne parvient pas à comprendre comment l'enfiler. Elle provient d'une boutique dont Lauren n'a pour le coup jamais entendu parler, mais une rapide enquête la mène à penser que cela correspond à une dépense récente, pour un montant de mille cent vingt-cinq livres.

Ils ne sont pas simplement riches au point de pouvoir se permettre un taxi jusqu'à la zone 4 de Londres. Ils sont vraiment riches.

Felix l'appelle : « Ça va me prendre plus longtemps que prévu, tu peux vérifier que tout est prêt pour les hôtes ? Si on part dans environ une heure, on pourra s'arrêter au Shepherd sur le chemin du retour, ça te dit ? »

Les pièces du puzzle commencent à dessiner une image : ils vivent ailleurs, mais elle est toujours propriétaire de cet appartement. C'est un Airbnb. Son Airbnb, ce qui signifie qu'elle s'en occupe. Elle le confirme d'un clic, en ouvrant l'application sur son téléphone : elle découvre le côté propriétaire de l'interface. Ils n'ont pas campé dans le jardin de la ferme, la veille, parce qu'ils ont une voiture, qu'ils ont conduit jusqu'ici pour dormir dans un vrai lit, un point de chute pratique à mi-chemin entre le lieu de la cérémonie et leur véritable domicile.

Elle n'aurait jamais cru pouvoir épouser quelqu'un pour l'argent mais Felix est plutôt bel homme, avec une espèce d'aura professorale. Et il a proposé de venir la chercher quand elle était sous la pluie. Elle a déjà eu des maris moins prévenants. Elle n'est toujours pas d'humeur à lui donner une véritable chance, pense-t-elle. Mais elle est tout à fait d'humeur à partir en vacances.

À la campagne, loin de Londres, ce sera concrètement plus compliqué de le faire monter au grenier pour l'échanger ; mais après tout, pourquoi pas, se dit-elle. Elle a tout organisé en vue du mariage, pour y aller avec le parfait époux à son bras, et ledit mariage a eu lieu. Le parfait époux a disparu de toutes les mémoires sauf la sienne. Alors, pourquoi pas se barrer loin de tout pour mener une vie de luxe pendant une semaine ?

Chapitre 15

Elle n'est pas certaine de savoir ce que préparer l'appartement pour leurs hôtes implique. À première vue, le lit a déjà été fait, et les vieux draps sont en tas près de la porte. Elle vide le reste de la brique de lait dans l'évier et jette l'emballage dans la poubelle à recyclage, dehors (elle a trouvé les codes pour pénétrer dans l'appartement en lisant les messages qu'elle a envoyés depuis l'application Airbnb). De retour à l'intérieur, elle repère un cadenas ouvert sur un petit meuble de rangement, dans la cuisine. Elle y trouve du papier toilette, des briques de lait pasteurisé (elle en met une neuve dans le réfrigérateur), des petits tubes de gel douche, de shampoing et d'après-shampoing, huit bouteilles de vin identiques et une pile de sachets en papier auxquels sont agrafés de petites cartes. Le mot « Bienvenue » est imprimé dessus, dans une police d'écriture type calligraphie. Elle place une bouteille de vin et un sachet sur la table dans le hall d'entrée, et recule d'un pas pour observer son œuvre. Est-ce crédible ? Elle referme le petit placard et verrouille le cadenas. A-t-elle fait ce qui est attendu d'elle ? Depuis la fenêtre de la cuisine, elle peut apercevoir le jardin : de nouveaux meubles et des plantes en pot à l'air triste. Doit-elle les arroser ? À moins qu'elles n'aient trop d'eau à cause de la tempête. Elle descend et fait le tour de l'immeuble pour vérifier.

Maryam ouvre la porte depuis sa cuisine :

« Vous repartez ? demande-t-elle.

— Oui, je crois.

— La prochaine fois que vous avez des hôtes comme le dernier groupe, je dépose une plainte auprès de notre propriétaire et du conseil », déclare Maryam.

Ah.

« D'accord », dit Lauren sans trop savoir quoi ajouter. « Désolée pour ça. Ça n'arrivera plus.

— Si, probablement », réplique Maryam.

Toute son attention est portée sur Lauren, mais c'est la mauvaise sorte d'attention. « Je t'informe simplement de ce qui se passera si c'est le cas. »

Et elle referme la porte.

Au moins, si Maryam est énervée contre son mari et elle, elle ne risque pas d'essayer de coucher avec eux. Lauren ouvre sa messagerie téléphonique pour vérifier qu'elle est en bons termes avec Toby et... ils ne sont pas en mauvais termes, mais ils ne discutent pas régulièrement. Elle n'a pas à remonter la conversation très longtemps pour tomber sur ce message, *Je voulais juste t'informer que vos hôtes de ce week-end ont invité des gens, le tapis n'a pas aidé avec le*

bruit. Pour Toby, c'est une harangue furieuse. Elle se rend aussi compte qu'il n'y avait pas de robe de demoiselle d'honneur dans la penderie, mais elle ne sait pas si c'est parce qu'elle n'a pas tenu ce rôle la veille, ou si elle a déjà envoyé sa tenue au pressing.

Elle trouve quand même la photo d'elles deux qu'Elena lui a envoyée le soir où tout a changé : elles sont encore proches. Et elle est en contact avec Nat, qui a bien deux enfants. Un message apparaît en haut de son écran et, en cliquant dessus, elle découvre une discussion de groupe avec des personnes dont elle ne reconnaît pas les noms. Elle désactive les notifications.

Felix est en train d'éteindre son ordinateur portable quand elle remonte l'escalier. Il part vérifier le contenu d'un coffre-fort dans la chambre et elle l'entend s'exclamer : « Oh, j'ai failli les oublier ! »

Il tient deux boîtes, à bijoux peut-être ? Bien.

Maintenant qu'elle la voit sous une pluie plus calme, leur voiture est clairement, très clairement, de luxe. Heureusement, ce n'est pas une de ces voitures de sport, ce qu'elle redoutait vu l'âge de Felix et le fait qu'il ait épousé une femme bien plus jeune que lui (cela étant, elle a trente et un ans – la voiture de sport irait davantage avec une jeune de vingt-deux ans).

Ils roulent en direction du Sud-Ouest. Au bout de dix minutes, Felix lance un podcast qui parle des leçons que pourraient tirer les économistes de l'héritage des traits génétiques chez les serpents. C'est extrêmement ennuyeux. Les trois hôtes ont presque la même voix et deux d'entre eux se prénomment Matt. Rester assise et regarder par la fenêtre s'avérant plutôt relaxant, Lauren se laisse aller. Elle est en vacances. Elle s'autorise à prendre le temps. Les Matt interrogent une femme du nom de Maddie, qui est économiste, ou peut-être éleveuse de serpents.

Le Shepherd se révèle être un bar qui sert un rôti du dimanche jusqu'à vingt heures. Ils arrivent juste à temps. Elle choisit le Wellington de champignons. Il coûte vingt livres et la pâte est trop mouillée, mais la sauce est délicieuse.

« Le mariage était très beau, hier, dit le mari.

— Ah. Oui, très. »

Après un silence, elle lance : « Tu veux bien m'expliquer cette histoire d'héritage génétique retranscrit à l'économie ? Je n'ai pas tout compris en écoutant le podcast. »

Elle ne veut pas discuter de la version du mariage qu'elle a vécu avec cet homme, découvrir à quel point tout s'est déroulé différemment, savoir si les poules ont couru vers la grange, laisser la version des événements racontée par Felix effacer les souvenirs qu'elle a de Carter.

Il fait noir quand ils sortent du restaurant. Comme elle ne sait pas où ils se

dirigent, Lauren a l'impression de se faire conduire à la manière d'un enfant. Un muret. Un virage dans une route descendante, à travers champ. Derrière les arbres, une maison se dessine : de la pierre grise, trois rangées de fenêtres superposées, des toits pointus.

Des lumières s'allument quand ils approchent. Ils se garent et Felix récupère deux petites valises dans le coffre.

Même la porte est immense.

Felix l'ouvre à l'aide d'un code et ils pénètrent dans une grande alcôve. Au-delà, Lauren découvre un hall d'entrée carrelé de la taille de son salon. Deux escaliers en colimaçon l'encadrent. Elle ne voit pas les détails dans l'obscurité mais elle devine la présence de portes le long des murs. La maison est silencieuse, il n'y a pas de trafic dehors, pas de voisins en dessous et il est trop tard pour que les oiseaux chantent.

« Lumière ! » prononce Felix, et ça s'allume progressivement.

Les formes floues se précisent. Des portes closes tout autour d'eux, et en face une double porte grande ouverte, qui donne sur un salon en bois sombre où trônent d'énormes canapés. Un tapis au motif complexe recouvre presque tout le sol. La pièce est si vaste que la lumière qui provient de l'entrée n'en illumine qu'une partie et Lauren manque de ne pas voir le piano, jaune fluo.

Felix ouvre une porte sur leur gauche et elle le suit dans un couloir, qui s'allume délicatement à leur passage. Davantage de portes fermées. Elle reste à proximité du mari, un peu intimidée par la taille de la demeure, l'étrangeté de la situation. Il les guide à travers ce qu'elle devine être une énorme salle à manger, une vingtaine de chaises autour d'une immense table plongée dans l'obscurité, et jusqu'à la cuisine, grande elle aussi, avec, en plein milieu, une seconde table capable d'accueillir huit personnes.

Felix ouvre le réfrigérateur et en sort une bouteille d'eau, laquelle ressemble à un cylindre. Lauren tend le bras pour allumer et y voir plus clair, mais il y a une demi-douzaine d'interrupteurs. Elle tente celui du haut, à gauche. Les stores glissent le long des fenêtres ; elle rapplie sur le même bouton et ils s'immobilisent. Elle appuie sur un autre bouton et ils continuent à descendre.

« Tout va bien ? » demande le mari.

Elle ne veut pas s'essayer à dire « Lumière ! » devant lui, au cas où cela ne fonctionnerait pas. Elle s'éloigne des interrupteurs.

« Oui, oui. »

Il ferme le frigo et se dirige vers une autre porte. Elle commence à le suivre mais il la ferme juste derrière lui et elle comprend : ce sont des toilettes. Très bien.

Elle est seule, et l'air de la nuit, de l'autre côté de la vitre des fenêtres, lui semble plus proche, plus dense qu'à Londres. Pas de voitures, pas de lumière, rien que l'obscurité.

Elle a émis l'hypothèse que Felix est avocat ou quelque chose dans cet esprit,

mais les avocats deviennent-ils riches à ce point ? Elle ne connaît pas encore son nom de famille. Quand elle vérifie dans ses contacts, il est simplement enregistré en tant que « Felix B. ». Elle ne trouve ni factures ni courrier abandonné dans l'entrée. Il y a son léger accent, bien sûr. Elle lance une recherche Internet : « Felix avocat Londres », « Felix banquier Londres », « Felix Norvège pétrole Londres », « Felix millionnaire de la tech Londres », et en constatant qu'aucun de ces termes ne la mène vers ce Felix-là, elle élargit à « Felix lord scandinave Londres » et « Felix Londres crime organisé ».

La porte s'ouvre et il est de retour.

« Je voudrais travailler encore un peu avant que la semaine commence, ça ne te dérange pas ?

— Pas du tout, répond-elle. Parfait. Oui. Très bien.

— Ça devrait me prendre une heure environ.

— D'accord », dit-elle.

Elle s'apprête à lui poser une question – *est-ce que je peux visiter, ou comment fonctionnent les lumières*, ou encore *où devrais-je t'attendre* – mais non, car c'est son mari, ils sont mariés et elle habite ici.

Il récupère son ordinateur et s'installe à la table de la cuisine. Et voilà. Toute son attention est concentrée sur l'écran, et elle doit se débrouiller.

La porte de ce qu'elle croyait être des toilettes mène en réalité à un débarras, puis à une buanderie, laquelle débouche sur une salle de bains. Au fond de celle-ci se trouve une autre porte, large, accessible depuis l'extérieur via un boîtier chiffré. Elle l'ouvre et regarde dans l'obscurité, soudaine et étonnamment froide. Mais si elle s'aventure plus loin, elle ne pourra pas rentrer sans le code. Retour à la cuisine, donc ; Felix est absorbé par son travail. Elle longe l'interminable salle à manger toujours éteinte et détaille mieux les meubles : ce sont de vieilles chaises en bois couvertes d'un tissu coloré, rêche quand elle le touche. Et la voilà de nouveau dans le hall d'entrée.

Il y a une autre double porte. Elle la pousse et révèle un autre salon. Lui aussi, la lumière du hall ne l'éclaire qu'à moitié. Des formes sombres pendent du plafond.

« Lumière », tente-t-elle.

Elle prononce le mot tout doucement d'abord mais, comme rien ne se passe, elle prend son courage à deux mains et répète plus fort : la pièce obéit. Les formes s'avèrent être des oiseaux empaillés accrochés au plafond, les ailes déployées. Un paon. Trois pies. Quinze ou vingt petits moineaux bruns à diverses hauteurs, tous tournés vers elle, vers la porte d'entrée, suspendus en plein vol. C'est quoi, ce bordel ?

Ce salon est situé juste à côté de l'autre pièce à vivre, celle dans laquelle il y a un piano jaune, littéralement à côté.

Son premier réflexe, c'est de prendre une photo sur-le-champ pour l'envoyer

à Elena, mais elle imagine l'avoir déjà fait la première fois qu'elle a mis les pieds ici, sauf si elle a atterri dans un monde où une pièce dédiée à des oiseaux morts est considérée comme élégante et accueillante. Elle recule et referme la double porte. Non merci. Puis, hésitante désormais, elle ouvre la dernière double porte accessible depuis le hall d'entrée. Une véranda qui déborde de plantes. Elle pourrait apprécier l'endroit, mais les murs sont en verre du sol au plafond, et la nuit, dehors, indiscernable, l'opprime. Non.

Les escaliers de part et d'autre de l'entrée sont en bois et le bord de chaque marche est peint d'une couleur différente. Les choix architecturaux dans cette maison sont incroyablement étonnants, à mi-chemin entre une vieille maison de campagne et une hallucination visuelle. En grimpant, elle découvre que l'une des dernières marches grince. L'argent ne peut pas tout.

Parvenue au sommet, elle tombe sur une grande pièce sombre. Elle hésite encore, prononce l'incantation : la lumière s'allume. Elle se trouve dans un énième salon, mais celui-ci est occupé par une table de billard, trois flippers et une borne d'arcade contrôlée par une fausse moto grandeur nature. Ce doit être la salle de jeux. Elle tire sur le piston de l'un des flippers et le relâche mais la machine est éteinte, il n'y a pas de balles avec lesquelles jouer, rien ne se passe. Seul le choc du piston résonne bruyamment.

C'est la plus grande des pièces qu'elle a visitées pour le moment, elle possède trois fenêtres distinctes. Le monde extérieur pourrait tout aussi bien ne pas exister, étant donné ce qu'elle peut en discerner à travers les vitres : elle s'approche et y colle son visage, les mains autour des yeux pour bloquer la lumière de l'intérieur, sans plus de succès.

Un couloir. Une salle de bains. Une chambre : vide. Une autre chambre : vide. Une troisième. Un bureau, celui de Felix, suppose-t-elle, avec un placard en verre dans lequel des rangées de dossiers sont alignées. Dans certaines pièces, l'incantation vocale n'allume aucune lumière alors elle essaie les interrupteurs, déclenchant la fermeture involontaire de plusieurs stores ou, à une occasion, enclenchant un mécanisme intégré au lit, qui se met à vrombir et à vibrer en se redressant jusqu'à atteindre la position semi-assise.

Il n'y a qu'une chambre dans laquelle elle repère des signes de vie : une chambre d'enfant. Au mur sont accrochés des posters de jeux vidéo encadrés. Sur le bureau, quelques livres parascolaires traînent autour d'un grand ordinateur. Un beau-fils ou une belle-fille, semble-t-il. C'est logique : elle a la sensation d'être sa seconde femme, peut-être même la troisième. Elle traverse le couloir en sens inverse et retourne dans la salle de jeux.

Elle reprend l'escalier pour atteindre le dernier étage. Là, il n'y a que deux portes. L'une mène à une énième chambre vide dont les murs sont peints d'un dégradé qui va de l'orange au sol à un rose éclatant au plafond. Elle adore et déteste tout à la fois ce choix esthétique. Quelqu'un, dans cette maison, a terriblement mauvais goût, et elle commence à se demander si ce n'est pas elle.

Derrière l'autre porte se cache la pièce qui est, elle présume, leur chambre. Énorme, un lit immense, aussi large que long. D'autres portes (qu'elle laisse ouvertes derrière elle, s'aperçoit-elle, mais tant mieux, sinon elle se perdrait). Une salle de bains. Une penderie remplie de vêtements d'homme et de miroirs. Une autre : la sienne, des robes raides, des cols hauts, des tours de taille inattendus, deux tiroirs entiers de pyjamas. La dernière porte s'ouvre, bien sûr, sur un ultime salon. Un canapé d'angle, deux fauteuils, une kitchenette dans un coin, une bibliothèque à la forme irrégulière envahie d'objets qu'on achète quand on possède une bibliothèque irrégulière et qu'il faut la remplir : un poisson en porcelaine, un sablier, une règle à calculer, une jarre pleine de minuscules pommes de pin en céramique.

C'est la pièce la plus normale qu'elle ait trouvée. Malgré tout, il fait toujours si sombre dehors qu'elle finit par ouvrir une fenêtre et allumer la lampe de son téléphone, juste pour vérifier que le monde extérieur existe vraiment. Des arbres, un autre bâtiment, le mur de la maison si elle baisse le regard. L'étrangeté de la maison est due pour moitié, comprend-elle, au silence qui règne à l'intérieur. Les fenêtres sont parfaitement insonorisées, mais désormais ouvertes, elle peut entendre le vent, un cliquetis au loin, le cri d'un animal dans la nuit.

Elle s'assoit sur le canapé-presque-normal, qui s'affaisse sous elle à la manière d'un matelas, et elle se lance dans son enquête. Elle trouve le mari dans ses e-mails : il s'appelle Felix Bakker, il est néerlandais et directeur financier. Techniquement, elle devrait comprendre ce que cela veut dire car elle travaille elle aussi dans l'administratif entrepreneurial. C'est peut-être comme ça qu'ils se sont rencontrés : il est possible que sa boîte soit parmi celles qu'elle a essayé de convaincre de s'installer à Croydon. Mais, après quelques minutes de recherches, elle n'est toujours pas certaine de comprendre en quoi consiste le métier de son mari. Par contre, sa propre activité devient évidente à mesure qu'elle lit ses e-mails : elle ne fait pratiquement rien.

Elle grimace d'appréhension en fouillant pour trouver les photos de leur mariage. Elle se figure déjà des châteaux, une cathédrale, des candélabres à douze branches. À la place, elle découvre une quarantaine de personnes dans une villa en Italie. Nat (enceinte jusqu'aux yeux, probablement de Magda), Adele, Caleb, sa mère, Elena. Il y a un garçon qui a l'air d'avoir dix ou onze ans, dont elle suppose qu'il est l'habitant de la chambre avec les posters de jeux vidéo.

Tout est... curieusement sobre, compte tenu des circonstances.

Elle est encore en train de regarder des photos quand Felix la rejoint.

« Désolé, ça a duré longtemps.

— Ce n'est pas grave. »

Elle est ici dans l'espoir de tourner la page sur ses sentiments pour un homme qui n'existe plus. Elle n'est pas pressée. Elle peut s'installer dans un

nombre incalculable de salons, faire la sieste, prendre un bain dans l'une des gigantesques baignoires qu'elle a repérées, se doucher sous un mécanisme qui fait couler l'eau du plafond, passer le temps dans le jacuzzi externe qu'elle a aperçu sur quelques photos. Elle compte se mouiller de toutes les façons possibles et imaginables.

En plus, il n'y a pas de télévision ici ! À bien y réfléchir, elle ne se souvient pas d'en avoir croisé une seule dans son exploration de la maison. Peut-être n'en ont-ils pas du tout ? Peut-être qu'avec cet époux elle pourra enfin échapper au visionnage de...

« *Mindbunter* ? » propose le mari avant d'enchaîner sans lui laisser le temps de répondre : « Projecteur ! »

Il utilise sa voix-qui-parle-à-la-maison. Un carré de lumière apparaît sur le mur qui fait face au canapé.

Chapitre 16

Le réveil de Felix sonne à sept heures. Lauren se lève en même temps que lui. Elle a du mal à sortir du lit, ferme et souple tout à la fois, mais ça lui semble poli. Les fenêtres, maintenant qu'il fait jour, révèlent des collines au loin, des arbres, des champs qui dessinent des motifs géométriques. En chemin vers le rez-de-chaussée, elle se rend compte qu'elle a laissé une trace sur la vitre, dans la salle de jeux, là où elle a essayé de voir à travers la vitre, la veille.

« Qu'as-tu de prévu aujourd'hui ? demande-t-elle à Felix.

— Des réunions, répond-il. Ah, et j'amène les Canadiens au stand, ce soir. Tu es toujours d'accord pour récupérer Vardon et le mettre au lit ? »

Vardon : il doit s'agir de l'enfant.

« Oui, c'est à quelle heure déjà ?

— Comme d'habitude. »

Voilà qui n'aide pas.

Une fois Felix parti, elle essaie de faire du café. Il y a une machine dans le buffet de la cuisine, connectée à sa propre arrivée d'eau. Elle appuie sur le plus gros bouton qu'elle trouve : de la vapeur émerge de l'un des trous.

« Allumer la machine à café », dit-elle d'une voix qui se veut assurée. Rien.

« Faire un café. » Toujours pas.

Elle appuie sur un autre bouton. Une diode rouge s'allume. « Café ! » La lumière devient verte, puis rouge de nouveau, puis s'éteint avec un clic mécanique.

Bon. Elle ne peut pas aller dans un bar ou une station-service et y prendre un café, car elle est au milieu des champs. Elle ne peut pas se faire livrer par un type à vélo car, encore une fois, elle est perdue au milieu des champs. Elle ne peut même pas improviser à l'aide d'une casserole, d'un tamis et d'une paire de collants car cette machine fonctionne, découvre-t-elle en réussissant à ouvrir un compartiment, avec des grains de café entiers.

Ce sera donc une tasse de thé.

Toujours vêtue du pyjama en soie de couleur vive qu'elle a trouvé dans son dressing la veille au soir, sa boisson chaude à la main, Lauren retourne dans le hall d'entrée principal. Cette maison existait-elle déjà, ou a-t-elle été créée en même temps que le mari ? Si le grenier a dû faire apparaître tout ça par magie, ça pourrait expliquer certains des choix architecturaux.

La maison est moins intimidante à la lumière du jour, mais toujours aussi fantasque. Lauren retourne dans la pièce qui donne la chair de poule, celle avec les oiseaux, et remarque de nouveaux détails. Sur une petite colonne, dans un coin, un autre volatile : celui-là est un squelette aux ailes osseuses déployées.

Une défense de narval et trois pistolets reposent sur un cabinet accroché au mur. Cela explique pourquoi Felix parlait de « stand », se dit-elle. Au-dessus de la cheminée, il y a une couronne tressée en – Lauren en est quasi certaine – cheveux humains, naturels ou teints dans des couleurs pastel. Elle lève le bras et touche l'un des oiseaux les plus bas : ses plumes sont douces, et quand elle le pousse, il oscille tel un pendule.

La véranda avait l'air plus agréable. Elle va aller voir.

Mais en y parvenant, elle découvre un détail qui lui avait échappé dans l'obscurité. À l'extrémité de la véranda, une porte en verre mène au jardin. Et, juste à côté, sur un petit présentoir, sont alignés une demi-douzaine de pots fleuris, un arrosoir, un brumisateuse en bronze et... une mini-plante grasse, dans le pot qu'elle avait maladroitement décoré en compagnie d'Elena, sa plante à elle, la première chose qu'elle reconnaît dans cette nouvelle vie. Elle a besoin de s'asseoir sur l'un des sièges en osier pour reprendre son souffle.

Il y a une paire de chaussures de jardin sur le présentoir, habituées à la forme de ses pieds. Elle a dû les porter des centaines de fois pour effectuer ce même trajet : ouvrir la porte de la véranda, sortir et suivre le chemin de briques. Un énième boîtier numérique conditionne la réouverture de la porte ; elle tire derrière elle une énorme fougère en pot pour bloquer le battant.

L'air est encore frais (il doit être huit heures, pas plus) : la rosée du matin brille sur l'herbe, les fleurs sont en train de s'ouvrir. Le ciel est dégagé. Des parterres fleuris, un banc, des vignes qui grimpent sur une arche. Des arbres au feuillage fou plantés régulièrement, dont les branches ploient sous le poids de pommes rouges et vertes.

Elle repère une mauvaise herbe qui se faufile au milieu d'une gerbe de fleurs blanches – elle se dit que c'est une mauvaise herbe, en se remémorant ce qu'elle a appris aux côtés de Jason. Elle s'accroupit et l'arrache : elle se retrouve avec une mauvaise herbe dans une main et une tasse de thé dans l'autre. La plante est épineuse, pleine de grandes feuilles vertes ; la racine est toujours en terre. Il n'y a pas d'endroit où la jeter, pas de poubelle, pas de tas de détritus végétaux, pas de brouette, alors elle se baisse, la dépose à côté de l'endroit où elle l'a arrachée et la tapote doucement.

Vers dix heures et quart, elle a exploré toute la maison une deuxième fois, vaporisé de l'eau sur toutes les plantes de la véranda à l'aide du petit brumisateuse, et taillé sa surprenante abondance de poils pubiens (elle suppose que Felix les préfère naturels, mais elle décide que sa préférence à elle est prioritaire, elle ne veut pas risquer d'avoir à démêler un nœud à cet endroit). Elle trouve une collection de masques pour le visage, dont les ingrédients comportent de la gelée royale, de l'or et de la poudre d'opale. En effet, se dit-elle en se penchant pour s'observer dans le miroir, elle a bonne mine. Ses cheveux brillent. Ses dents sont parfaites. La ride droite, au milieu de son front,

qui surplombe ses sourcils depuis ses vingt ans a l'air d'avoir diminué. La poudre d'opale serait-elle le secret ? Plus vraisemblablement, elle a dû faire des injections de Botox. Quoi qu'il en soit, ça fonctionne.

Elle étale l'une des crèmes sur ses joues. C'est froid et granuleux contre sa peau (les instructions disent de laisser le produit agir une heure : les riches ont donc du temps à tuer). Puis elle retourne à la cuisine, où elle trouve le frigo à vins, qu'elle trie. Pour continuer sur sa lancée aventureuse et profiter de son incroyable richesse, elle ouvre une bouteille de champagne. Il est amer : elle le mélange à du jus d'orange. Pendant une seconde, elle pense à Carter, aux mimosas dans le train. Elle essaie de fuir le souvenir mais c'est trop tard, elle a perdu toute appétence pour la boisson. Elle la verse dans l'évier. Un autre thé, plutôt. Elle prépare la tasse et retourne dans la véranda avec. En chemin, elle trouve un iPad sur une bibliothèque ; il se déverrouille avec l'empreinte de son pouce.

Elle est installée depuis dix minutes, en théorie pour poursuivre ses recherches, en pratique pour observer les fleurs, quand elle entend une voiture approcher.

Felix est-il rentré ? Elle a de la visite ? Elle rouvre la porte de la véranda, grimpe sur un banc et, par-dessus un muret, regarde la route qui mène à l'entrée principale du bâtiment. Un van blanc avec un arbre peint sur la portière se gare.

Et Jason en sort.

Jason, son mari.

Qui existe ici. Dans ce monde.

Comment se fait-il qu'il soit ici ? Que se passe-t-il ? Est-ce qu'il... l'a trouvée ? Est-ce qu'il va lui demander de se remettre avec lui ? Si les maris existent toujours après être partis, ont-ils conscience de ce qui leur est arrivé ? Est-ce qu'ils se souviennent ?

Elle n'avait jamais pensé à la possibilité que les maris existent en dehors de leur rôle dans sa vie à elle. Elle s'était imaginé qu'elle les conjurait, qu'ils étaient une manifestation de ses désirs les plus secrets ou le résultat de décisions qu'elle n'avait pas prises dans sa vraie vie, que le grenier les créait à partir de rien.

Jason ouvre le coffre de son camion et en sort un tablier et des gants de jardinage. Il enfile le premier et glisse les seconds dans sa poche ventrale.

Un chapeau. Un plateau de plantes. Un deuxième.

Jusque-là, rien n'indique qu'il soit à la recherche de son épouse disparue.

Il n'est pas venu la chercher. Il travaille ici.

Elle a dû émettre un son car il lève soudain la tête vers elle et la salue d'un signe de la main.

« Ce n'est que moi, la rassure-t-il. Je vais faire un peu d'élagage et planter de nouveaux massifs, comme on en a discuté.

— Oui ! Bonjour ! Je... J'arrive...

— Prends ton temps, j'ai de quoi m'occuper. »

Elle descend de son perchoir.

Jason existe, et il est là pour s'occuper du jardin. Elle traverse la véranda, puis la bibliothèque, à toute vitesse – pourquoi leur chambre est-elle tout en haut de cette immense demeure ? Elle doit grimper deux étages avant de pouvoir nettoyer la poussière d'opale de son visage et troquer son pyjama contre de vrais vêtements.

Elle se coiffe et fouille sa garde-robe : de très nombreuses robes, quelques pantalons larges. Rien, absolument aucun vêtement qu'elle se rappelle avoir possédé. Elle enfle une chemise et un jean, ça fera l'affaire. Bordel, qu'est-ce que ce pantalon est seyant !

Elle dévale les marches en sens inverse, enfle des sandales, *clac, clac* contre le sol, ça résonne dans la grande maison vide. Elle ouvre la porte d'entrée, sort sur le palier et il est là : Jason, une brouette devant lui, accroupi près des parterres qui longent l'allée, avec ses gants, sa pelle, son van. Ne laisse pas la porte se fermer, se souvient-elle à temps. Elle se place donc dans l'encadrement pour la maintenir ouverte en s'appuyant dessus.

« Jason, dit-elle. Bonjour. » Comment est-ce possible ?

Il se redresse et lui sourit en se dirigeant vers elle. Son mari d'il y a deux ou trois semaines. Il n'y a rien d'ambigu dans la manière dont il s'approche d'elle. Mais son regard glisse sur elle avant qu'il ne le relève, sans s'arrêter sur un élément précis, juste pour l'observer, comme s'il prenait note de son existence physique.

« Salut, répond-il. Je suis juste là pour la maintenance, les parterres et les plantes pour l'année prochaine. Et il est aussi temps de jeter un œil au verger.

— Super. Cool. » Elle reste méfiante malgré tout.

« J'ai quelques propositions pour le mur du fond, si tu as le temps de les passer en revue avec moi. Je pense qu'on a fait le deuil de la glycine, depuis le temps.

— Oui, bien sûr. Je peux... te servir quelque chose ? De l'eau ? Un jus de fruits ?

— Un peu plus tard, peut-être ? Il faudrait que je m'y mette d'abord. Que je transpire un bon coup, tu sais. »

Est-ce qu'il flirte ? Il a enfilé ses gants de jardinage donc elle ne peut pas voir s'il porte une alliance. Si c'est le cas, leur interaction est déplacée. À moins que cela ne fasse partie de son travail ? Elle est un peu vexée au nom de sa femme – femme qui n'est pas elle.

Le gravier bouge sous ses pieds. « Les plantes sont en forme, déclare-t-elle. J'ai retiré quelques mauvaises herbes tout à l'heure.

— Ouais, le soleil juste après la pluie, ça leur réussit. » Elle l'a déjà entendu dire cela à propos des mauvaises herbes.

« Très bien, finit-elle par dire, je laisse la véranda ouverte si tu as besoin de la salle de bains ou de quoi que ce soit. Je dois avancer sur mon travail. » Merde, elle ne travaille pas, si ? Est-ce qu'il le sait ? « Mais je te ferai un café d'ici environ une heure. Ça te va ? »

Elle se rappelle la machine à café. « Un thé, se reprend-elle.

— Parfait », dit-il.

Jason Paraskevopoulos. Dans le jardin de son mari.

Chapitre 17

Les nouvelles informations refusent de se mettre en ordre dans son esprit, tout déborde. Elle a besoin de papier, d'un tableau blanc.

Bon.

Il faut prioriser. À un moment, dans l'après-midi, elle doit récupérer l'enfant au nom improbable, Victor, Vander. À partir des informations récoltées dans sa chambre et des photos de mariage, elle estime qu'il doit avoir environ douze ans, donc il est certainement à l'école. Ça finit autour de quinze heures, non ? Jusque-là, elle n'était pas pressée de résoudre ce mystère spécifique, mais désormais son cerveau vrombit, elle a besoin de réponses et c'est la plus facile à obtenir.

Le nom de l'enfant est Vardon, apprend-elle en lisant ses e-mails, et il s'agit bien du fils de Felix, donc de son beau-fils. Elle trouve des échanges entre Felix et une certaine Alicia, sûrement la mère. Lauren et une mystérieuse Delphine sont en copie – quelques recherches lui confirment qu'il s'agit de la nourrice du garçon.

Les e-mails font mention de l'école de Vardon. Sur Internet, elle n'en trouve pas les horaires, mais elle obtient l'adresse : c'est à une vingtaine de minutes en voiture.

Elle met un réveil pour quatorze heures trente et libère un coin de son esprit.

Elle s'est de nouveau installée dans la véranda, la porte ouverte, et de temps en temps elle entend Jason s'activer au loin. Ses pas sur le gravier. La porte de son van qu'il ouvre et referme.

Elle trouve son site Internet : jardinage et paysagisme, sud de Londres et Sussex. Il y a une photo des massifs plantés près de la véranda, devant le verger, avec la légende Jardin privé, ouest de Sussex. Elle date du printemps : on aperçoit des jonquilles, les arbres ont un feuillage dense, parsemé de bourgeons roses et blancs. Il y a d'autres jardins : une cour avec des petites haies, une allée bordée de jeunes arbres et d'arches végétales, cette même allée cinq ans plus tard. Son activité est florissante.

Très bien. Qu'en est-il des autres maris ? Si Jason existe, eux aussi.

Une question l'envahit, mais elle n'ose pas se la poser directement. Elle la contourne et commence à passer en revue les époux précédents.

Michael... Quel était son nom de famille ? Mari Numéro 1. Callebaut. Michael Callebaut. Il a un enfant, une fille : il y a des photos de l'enfant sur la page Instagram de Michael. On l'y voit debout sur un banc, en train de courir dans un parc ou devant un bol dont elle touille le contenu, une toque de chef sur la tête. Pas de trace d'une mère, jusqu'à ce que Lauren fasse défiler la page

assez loin. Elle trouve un post d'anniversaire : *Deux ans depuis que Maeve nous a quittés, des jacinthes dans un sous-bois, ses préférées. Tu nous manques à jamais.*

Mon Dieu. Le pauvre homme. La pauvre femme.

Kieran, dont elle ne connaît pas le nom de famille. Elle le cherche quand même, y compris dans les journaux, au cas où il s'avère être un meurtrier et pas seulement un mari mal luné – sans succès.

Après Kieran, il y a eu Jason, qui... le voilà, elle l'aperçoit à travers les arbres, avec sa brouette pleine de graines, qui suit un chemin qu'elle n'a pas encore exploré. Elle oriente son écran de manière qu'il ne soit pas visible depuis l'extérieur. Après Jason et plusieurs hommes éphémères ont suivi Ben, dont elle découvre qu'il a déménagé à Dublin, et Rohan l'échangiste, qui joue le soir même dans une production amateur des *Pirates de Penzance*, à Richmond, loin de Toby et Maryam et de leur bonheur parfait. Bon débarras.

Dehors, la lumière baisse en intensité puis reprend ses droits.

Elle est en train de se déconcentrer. Rohan, donc. Ensuite, Iain le peintre. Normo l'expert consultant en témoignages. Elle essaie de suivre l'ordre chronologique dans lequel ils sont apparus, de garder son calme.

Puis vient son tour à lui.

Carter.

Elle n'a jamais été du genre à chercher ses ex sur Internet, et pourtant.

Il est retourné aux États-Unis.

Il est aux États-Unis, et c'est hyper loin, mais ça veut dire... elle espère que ça veut dire qu'il n'était pas prêt à épouser n'importe qui, à faire n'importe quoi pour pouvoir demeurer au Royaume-Uni. Ça veut dire qu'il l'appréciait, elle, en tant que personne, qu'elle n'était pas qu'un prétexte pour obtenir ses papiers. Leur relation était réelle.

Il est en couple. Évidemment, il a trouvé une partenaire, évidemment, il n'allait pas mener un embryon de vie en son absence. Évidemment qu'il est heureux avec quelqu'un d'autre. Elle le sent dans son estomac, dans son bas-ventre, le nœud dans sa cage thoracique, le blocage juste derrière ses genoux, tandis qu'elle fait défiler les images : Carter et cette femme qui rit, avec son grand chapeau de plage, ses sourcils parfaits, une tasse de café, ils sont sur un bateau et font la fête avec des amis, c'est l'hiver et les voilà engoncés dans des vestes chaudes (il est si beau dans son manteau). Elle continue jusqu'à trouver une photo d'eux en costumes d'Halloween : ils sont adorables. Pas de demi-mesure, de tenue banale qui prétend être un déguisement à l'aide de quelques accessoires, pas de minijupe sexy, rien qui lui permette de se sentir supérieure à cette inconnue. Lui campe le rôle de Tumnus, son pantalon imite la fourrure du faune et il a des sabots en carton aux pieds ; elle est la Sorcière blanche, avec une robe de mariée probablement achetée d'occasion et recouverte de strass à l'aide d'un pistolet à colle qu'elle a dû user jusqu'à la moelle.

Fait chier.

Lauren pourrait prendre l'avion. Elle a tellement d'argent. Elle pourrait réserver un vol, en première classe si elle le souhaitait ; ce serait comme patienter dans un énième salon, avec des gens qui lui apportent du vin. À l'atterrissage, elle chercherait Carter et se planterait à côté de lui, et quoi ? Elle le regarderait commander un café ? Lui donnerait rendez-vous ? L'embaucherait, quel que soit son travail, en le payant avec l'argent du mari actuel ? Essaierait de le voler à quelqu'un qu'il aime clairement autant qu'il l'aimait elle, dans une réalité alternative ? La joie qu'il ressent avec cette femme est visible sur les photos : elle la reconnaît, c'est la même que quand ils étaient ensemble. Il la regardait, elle, avec cette même satisfaction qu'il réserve désormais à cette intruse.

Même si elle pouvait faire tout ça, elle serait alors coincée dans ce monde. Si elle rendait Felix au grenier, tout se réinitialiserait et Carter n'aurait encore une fois plus aucun souvenir d'elle, d'eux. Le scénario idéal serait alors : elle prend l'avion, détruit une relation, se remet en couple avec un ex qui, pour sa part, ne se souvient pas d'elle, demande le divorce à Felix et devient à jamais celle qui a utilisé l'argent de son époux pour s'imposer à un homme qu'elle n'a, dans ce monde, jamais rencontré.

Elle devrait réfléchir à ce qu'implique de manière plus large le problème des maris, leur existence dans les réalités alternatives où ils ne sont pas avec elle. Mais c'est trop, elle n'arrive pas à appréhender la situation. Va-t-elle finir par aller au bout des maris possibles, s'ils sont tous choisis parmi les hommes qu'elle aurait vraisemblablement pu épouser à un moment de sa vie, plutôt que créés à partir de rien pour elle ? Y a-t-il une logique dans leur succession, du plus probable au moins plausible ? Ou en sens inverse ?

Elle essaie encore, aborde la question sous un autre angle.

Elle pourrait commencer par des détails. Le contexte actuel, cette maison, Felix. Si elle demande à Felix de monter au grenier, cette maison ne va pas disparaître. Elle existera toujours, et aux côtés de Felix, il y aura sûrement une autre brunette de quinze ans de moins que lui.

Elle ouvre leur conversation et fait défiler les messages pendant plusieurs minutes. Récemment : quelques mots tendres quand l'un ou l'autre est en déplacement. Des informations pratiques, des horaires, des lieux de rendez-vous. Avant ça : des taquineries charmantes, quelques photos, des blagues quand ils avaient cinq minutes de retard au moment de se rejoindre, d'autres blagues : *oui, je mets pas de lettres capitales, comme les jeunes ; mais je t'ai dit que je m'adaptais à tout. regarde : pas de point final* et elle devine aisément comment leur relation s'est ensuite développée. Avant ça, si elle remonte aux premiers messages : *Ça m'a fait plaisir de te voir* et *Merci pour cette soirée très plaisante*, le mot « plaisir » qui va et vient entre eux, plaisir plaisir plaisir.

Elle cherche le nom de Carter dans ses contacts, on ne sait jamais : il n'y a personne qui porte ce patronyme.

Puis Jason.

Elle a son numéro, parce qu'elle l'emploie comme jardinier. Un instant, la panique la saisit, elle croit avoir appuyé sur le contact et être en train de l'appeler par erreur, mais non, les échanges écrits s'ouvrent : des photos du jardin, des notes, des questions. *Que penses-tu de ça pour la cour* avec l'image d'un cactus auquel sont suspendues des décorations de Noël. Mais la plupart de leurs échanges sont sérieux : *Peut-être celles-ci* avec des images de fleurs et leurs noms, des vignes sinueuses mêlées à des sphères brillantes de dizaines de couleurs pastel, une plante aux bourgeons blancs dont les six pétales les font ressembler à des étoiles – si sa mémoire ne la dessert pas, ils en avaient une dans le jardin, à Norwood Junction.

Les messages sont plus formels à mesure qu'elle remonte le temps. Lui : *Oui, appelle-moi, nous pouvons en discuter.* Elle : *Salut, désolée de t'écrire comme ça, est-ce que tu t'occupes toujours de jardins dans le Sussex ? J'ai peut-être du travail pour toi...* Avant ça, plusieurs années plus tôt, de sa part à elle : *je comprends, je suis pas mal occupée moi aussi. c'était chouette d'apprendre à te connaître quand même, on reste en contact !* Le message précédent, de Jason : *Hey, j'ai passé un super moment mais je me suis rendu compte que je ne suis pas vraiment dans le bon état d'esprit pour entamer une relation.*

Lauren lève les yeux de son écran. Jason s'active dans la cour, il plante de nouvelles fleurs, jaunes et blanches. Si elle comprend bien, ils ont eu un rendez-vous amoureux il y a quelques années, peut-être après qu'elle et Amos avaient rompu (si elle a même été en couple avec Amos dans cette version du monde). Et il l'a rejetée, mais plutôt gentiment, il a fait l'effort de lui envoyer un message. Elle sait qu'elle est censée apprécier l'attention, mais dans les faits, elle a toujours préféré quand ses prétendants finissent par ne plus donner de signes de vie sans se faire remarquer.

Et, trois ans plus tard, elle l'a recontacté pour qu'il s'occupe du jardin de la ridicule maison de campagne de son nouvel époux – et qu'il flirte avec elle par la même occasion –, alors qu'elle est une épouse oisive et la gestionnaire ponctuelle d'un Airbnb.

Le ton des messages est tout à fait correct et indique qu'elle cherchait simplement un paysagiste pour le domaine, mais c'est obligé, obligé, elle voulait remuer le couteau dans la plaie et lui montrer ce qu'il avait raté. Implicitement, elle lui disait : regarde, tu n'as pas voulu de moi, mais Felix si, regarde comme je suis riche. Regarde, ton refus m'affecte si peu que je serais ravie que tu t'occupes de mon immense jardin, regarde mon jardin. Parce qu'il lui aurait été aisé, se dit-elle, bien qu'elle n'en ait jamais eu l'occasion, de trouver un jardinier en activité dans le coin. Elle suppose que la plupart des gens qui emploient des jardiniers paysagistes ne les ont pas trouvés suite à deux rendez-vous galants ni recontactés des années plus tard.

Toute cette histoire complique son regard sur elle-même, elle qui se voyait plutôt comme une personne bien intentionnée et sympathique.

Elle jette encore un œil vers l'extérieur. Jason est plus proche, il est du côté du verger attenant à la véranda.

Est-ce avec Jason qu'elle est censée être ? Est-ce pour ça qu'elle le recroise ? Est-ce qu'elle est coincée dans la boucle des maris renouvelables jusqu'à prendre la bonne décision ? Difficile d'en être certaine, car elle n'a aucun moyen de communiquer avec le grenier ; elle ne peut qu'envoyer les maris là-haut et observer les conséquences.

Elle se lève et se penche par la porte entrouverte.

« Viens, lance-t-elle, c'est l'heure de la pause thé, non ? »

Une fois leurs thés bus, ils marchent à travers le jardin jusqu'au mur dont Jason parlait plus tôt.

« Bon, lance-t-il, on avait dit vert et blanc. Le plus simple serait de mettre du jasmin et de le laisser faire ce qu'il fait de mieux, n'est-ce pas ?

— Oui », répond-elle.

Elle cueille une fleur dans un buisson et commence à arracher les dizaines de pétales, un à un, pendant qu'ils discutent.

« Toutefois, j'opterais plutôt pour un choix à long terme, même si ça ne portera pas ses fruits tout de suite. Pourquoi pas des rosiers grimpants, à l'ancienne, qu'en dis-tu ? J'ai pensé à la Pierre de Ronsard : au début, les fleurs sont légèrement rosées, ce qui leur donne de la texture, mais quand elles s'ouvrent, elles sont d'un blanc éclatant. Il y a aussi la Lamarque, c'est une version plus sophistiquée de l'Iceberg, que tu as déjà. » Il lui tend une tablette sur laquelle il fait défiler des images.

« Oui, bien vu. » L'étendue de ses propres connaissances sur le sujet, dans cette version du monde, l'intrigue. Même quand elle était mariée à Jason, il ne s'adressait pas à elle de cette manière. Il s'occupait seul du jardin, et elle lui en était reconnaissante. Elle laisse tomber le dernier pétale de la fleur qu'elle tient dans les mains.

« Tu sais qu'il faut toujours commencer par la réponse que tu désires, hein ?

— Pardon ? »

Il désigne la tige dénudée. « Je ne garantis rien, mais en général, les fleurs ont un nombre impair de pétales. C'est pour ça qu'on commence par "il m'aime", tu vois ? La réponse par laquelle on commence, c'est généralement celle qu'on obtient à la fin.

— Je l'ignorais. »

Épouserait-elle cet homme ? Elle l'a fait, dans une version du monde.

« Je devrais m'y remettre, dit-il. Je t'enverrai le diaporama pour que tu puisses regarder les options, tu me diras ce que tu en penses.

— Très bien », répond-elle.

Rien ne lui interdit d'émettre une opinion sur le choix des fleurs. Même si elle ne sera plus là pour les voir éclore.

Chapitre 18

Elle passe le reste de la matinée dans un coin de la véranda à fouiller le moindre recoin d'Internet pour trouver des détails sur Carter, comme si les bons mots-clés allaient la mener à une base de données magique sur toutes les vies possibles de cet homme fascinant. Elle essaie « mondes parallèles », « maris alternatifs », sans résultat. Elle fait une pause et tente de refaire fonctionner la machine à café, laquelle ne coopère absolument pas.

Dans un recoin des placards de la cuisine, elle trouve par contre un écran qui, en glissant un doigt dessus, révèle les prises de vues d'une douzaine de caméras de surveillance à travers la maison : l'entrée principale, le grand hall, deux des salons, l'allée pavée (elle s'arrête dessus et observe Jason, qui arrache une mauvaise herbe et regarde son téléphone). La cuisine : elle se voit, debout devant l'écran, le dos raide, son mouvement quand elle pivote. Au-dessus des étagères, elle repère un petit cylindre gris, très discret. Elle se force à s'en détourner et passe en revue les autres écrans : la véranda est aussi surveillée, mais, Dieu merci, la perspective ne permet pas de voir ce qu'elle a passé la matinée à faire. Un abri de jardin. Une pièce avec un vélo, un tapis de course et des machines de sport, qu'elle n'a pas repérées dans la maison – peut-être un autre bâtiment. Rien dans les chambres. Mais elle n'aime pas ça.

Elle se sent encore moins bien quand elle découvre un menu déroulant qui lui permet de sélectionner « Autres propriétés » : elle a vue sur un cottage quelconque, puis sur son propre appartement. L'escalier dans l'entrée, et le salon, presque vide, où deux étrangers sont installés sur le canapé. Elle est obligée d'arrêter : il y a comme un creux dans son ventre et un vrombissement entre ses tempes.

Jason toque à la porte de la véranda pour la saluer avant de partir. Les nuages sont plus denses, et quand elle lui ouvre, elle remarque que la température a augmenté ; la chaleur s'engouffre et se mêle à la fraîcheur de l'intérieur. La pluie revient une demi-heure plus tard. Elle cogne contre le toit de la véranda, d'abord une goutte isolée, une seconde, puis des centaines, irrégulières et rapides – ça s'arrête peu après, tout aussi brusquement.

Son réveil sonne. Merde, oui, il lui faut récupérer Vardon. Vardon, quel drôle de prénom. Lauren se sent légère, molle, comme si toutes les émotions dans son corps formaient des entités séparées et flottaient en elle sans entrer en contact.

Elle se gare à quelques minutes à pied de l'endroit où... eh bien, de l'endroit où son téléphone indique qu'elle se rend régulièrement à quinze heures vingt. Des femmes sont réunies non loin, ainsi qu'un homme. Ah, non, il y en a deux autres, près du portail. La plupart portent des tenues sportswear chics et chères,

ou un combo typique télétravail, le legging avec un haut professionnel. Si elle doit revenir ici, il lui faudra trouver un pantalon de yoga raffiné. Peut-être même devra-t-elle se mettre au sport.

Quelques minutes plus tard, le garçon qu'elle a vu en photo s'approche d'elle. Il a l'air boudeur. « Vardon », dit-elle.

Le garçon la fixe. « Je t'ai déjà dit de m'appeler Mikey. » Logique. Si elle était un enfant du nom de Vardon, elle aussi préférerait qu'on la surnomme Mikey.

« Désolée, Mikey. Comment s'est passée ta journée ? »

Il ne tient pas en place.

« On peut y aller ? Je ne veux pas qu'ils me voient avec toi. » Il lui lance un regard noir et grimpe à l'arrière de la voiture. Il doit la traiter comme un chauffeur pour se faire remarquer, comme le font les préadolescents, avec leur caractère maussade. Si elle faisait un réel effort pour créer une relation avec lui, ce serait blessant, remarque-t-elle.

« Est-ce que tu as... des Pokémon ? »

Il lève les yeux au ciel et laisse échapper un grognement dégoûté.

« Je sais pas, se reprend-elle, est-ce que tu as des devoirs, dans ce cas ? »

— J'ai douze ans. »

Elle ne sait pas ce qu'elle doit en conclure. Est-il trop vieux pour jouer aux Pokémon ? Trop jeune pour avoir des devoirs ? L'inverse ?

« C'est exact, répond-elle alors.

— Je veux un McDo.

— Vraiment ?

— Oui ! »

Elle se gare en double file et lance une rapide recherche : il y a un drive à une vingtaine de minutes d'ici. « Y aller nous prendrait une demi-heure, l'informe-t-elle. Tu veux passer une demi-heure en voiture avec moi pour un hamburger ? »

Il se laisse tomber contre le dossier de son siège et lâche un nouveau bruit de désespoir.

« Ramène-moi juste à la maison. »

Arrivée devant la double porte de l'entrée, Lauren se rend compte qu'elle ne connaît toujours pas le code. Heureusement, Mikey la bouscule sans ménagement et appuie brutalement sur les touches. Une petite loupote verte s'illumine.

Il entre et se précipite dans l'escalier, qu'il grimpe à grandes enjambées. Pas de problème ! Ils n'ont pas besoin de passer de temps ensemble. De toute façon, il aura une nouvelle belle-mère dans une semaine.

Elle se dirige plutôt vers sa propre chambre, et sa penderie. Elle ouvre des tiroirs au hasard jusqu'à trouver ses vêtements de sport de luxe. Peut-être que ça lui donnera moins l'impression d'être sur le fil de l'existence, à deux doigts de disparaître en poussière.

Elle trouve Mikey dans sa chambre. « Je vais faire un peu de sport », l'informe-t-elle. Il la regarde, impassible, puis remet ses écouteurs et recommence à jouer. « C'est quoi, le code pour y entrer ? J'ai oublié.

— C'est mille merde bordel putain », répond-il.

D'accord.

« Si tu ne veux pas que j'y aille, reprend-elle, on peut passer du temps ensemble pour renforcer notre relation. »

Il laisse échapper un bruit mi-grognement, mi-gémissement. « Je ne connais pas le code de la salle de sport, j'ai pas le droit d'y aller au cas où je me noierais. Cherche dans ton téléphone.

— Ah oui. Très bien. »

Elle commence par chercher une application dédiée, et elle en trouve une, dans un sens : une icône avec une caméra et un cadran. Quand elle clique dessus, l'interface des caméras de surveillance apparaît sur son écran. Elle ferme l'application à toute vitesse. Les codes des boîtiers sont dans ses notes, sans aucune protection. Felix ne serait certainement pas ravi de l'apprendre. Une série de neuf chiffres pour la maison, huit chiffres pour les bâtiments annexes.

Dehors, il fait encore chaud. Elle parcourt le domaine à l'aveugle, ouvre des portes au hasard. Elle tombe sur un abri de jardin qui s'avère être rempli de râdeaux et de terre, et sur un autre qui n'était pas dans les lieux surveillés par les caméras – elle n'a pas le code de celui-ci. Et enfin, elle trouve la salle de sport.

Il y a des machines, des raquettes de tennis, des balles. De l'équipement, des poids. Un tapis de course.

Et aussi : une odeur de chlore.

Mikey a parlé de se noyer. Effectivement : une porte sur le côté ouvre sur une piscine, qui doit faire quelque dix ou douze mètres de long. Des chaises en osier sont installées tout autour, ainsi que trois plantes en pot de taille moyenne, en bon état. Les murs de verre ne sont pas orientés vers la maison : il n'y a que les champs, à perte de vue.

Une véritable piscine.

Il y a une demi-douzaine de boutons sur un panneau près de l'entrée, deux desquels allument et éteignent la lumière. Un autre active de douces vagues dans la piscine, mais l'eau est encore recouverte de sa bâche de protection, donc Lauren désactive le mécanisme. Elle tente un autre bouton : la bâche se rétracte lentement et révèle un rectangle bleu, dont la taille augmente au fur et à mesure.

Elle enlève son pantalon de yoga et met les pieds dans l'eau. Sur ses chevilles, l'eau est froide quelques secondes avant qu'elle ne s'y habitue : la température s'avère parfaite. La bâche est toujours en train de s'enrouler, devant elle : elle la suit, de plus en plus loin, jusqu'à avoir les mollets

entièrement immergés. Elle enlève son haut, le lance sur le côté puis, après une hésitation et un regard alentour pour repérer d'éventuelles caméras de surveillance, son soutien-gorge de sport rejoint le T-shirt. Elle est dans l'eau jusqu'à la taille, le ventre, et elle se laisse aller. Elle flotte, ses cheveux se déploient autour de son visage. La tension dans tout son corps se dénoue. Lauren se redresse et replonge, et les émotions qui valsaient en elle se remettent en place, un tout petit peu.

Dans la piscine, pas de recherches. Pas de prises de notes. Pas d'albums photo à examiner. Pas d'indices à trouver ni d'enquêtes à réaliser sur son ancien lieu de travail. Elle peut pleinement se consacrer à elle.

Elle reste là environ une heure. Ses doigts sont fripés et elle a du mal à sortir de l'eau, mais elle pourra revenir avec un maillot de bain, des lunettes. En plus, elle ne devrait pas laisser l'enfant seul trop longtemps (si quelque chose lui arrive, elle n'a qu'à réinitialiser le monde, mais quand même). Et elle a faim, constate-t-elle, une faim purement physique comme elle n'en a pas ressenti depuis que le premier mari est apparu.

Il y a des boîtes et des boîtes de repas livrés, prêts à la consommation, alignés dans le réfrigérateur. Elle appelle l'enfant. « Choisis celui que tu veux », lui dit-elle. Il fouille et fait la grimace. Il veut des hamburgers, mais ils n'en ont pas, ou de la glace – ils en ont. « Fais-toi plaisir. » Elle lui donne le berlingot et une cuillère. C'est facile, la parentalité ! En tout cas, quand il n'y a pas à considérer les ramifications de ses décisions au-delà de la semaine à venir. Pour sa part, elle sélectionne un tajine petits pois-abricots parce que c'est le plat qui nécessite le moins de temps au four. Pendant qu'elle attend, elle casse des morceaux de fromage à la main et les mange sans plus de cérémonie.

Après son dîner, elle s'installe dans l'épouvantable pièce de la mort, où il n'y a pas de caméra de surveillance, probablement parce que les oiseaux suspendus au plafond gêneraient la prise de vues. Elle fait défiler des photos de Carter, à Denver avec quelqu'un d'autre, ferme la page Instagram, la rouvre. Elle appelle Natalie, qui ne répond pas, et leur mère, qui répond mais qui n'a que quelques minutes devant elle, elle doit aller à la réunion des habitants de l'immeuble, sans quoi Sonia aura gain de cause concernant l'eucalyptus et ce serait le début de la fin.

Un message apparaît sur l'écran de Lauren : il s'inscrit dans une conversation de groupe à propos de l'enfant. La mère leur rappelle, à Felix et à elle, qu'il ne faut pas lui donner de belladone. Tout va bien : on peut être sûr qu'il n'y en a pas dans la glace à la vanille.

Un peu avant vingt heures, l'enfant descend avec, à la main, un fusil – un jouet, mais il est très réaliste – noir et vert. Il lui dit qu'il va aller tirer sur des écureuils.

« Euh, dit-elle.

— Ça me fait faire de l'exercice, argumente-t-il.

— Je... je ne crois pas que ce soit une bonne idée. »

Son grognement est encore plus dégoûté que les précédents. « D'accord. Je vais m'entraîner sur les cibles, dans la grange.

— Je ne... Tu as douze ans, proteste-t-elle. Je ne crois pas que tu aies le droit d'avoir un pistolet. » Il n'a même pas le droit d'aller seul dans la piscine.

« Je t'ai déjà dit que c'est un fusil à air comprimé, marmonne-t-il.

— Je crois que... Laisse-moi en discuter avec ton père. »

Ce n'est pas normal, si ?

« Et je suis censé faire quoi, en attendant ? »

N'est-ce pas à cela que servent les dessins animés ? Elle obtient qu'il retourne dans sa chambre en lui promettant qu'elle ne viendra pas l'embêter s'il n'en sort pas. Il accepte à contrecœur mais refuse absolument de se laver les dents. Il ne veut pas non plus lui abandonner son fusil. « Il est à moi, c'était un cadeau d'anniversaire. »

Elle rappelle Nat, qui répond, ce coup-ci.

« Salut, dit Lauren. Tu connais Vardon. Mikey.

— Oui, répond Nat. Écoute, je sais qu'il se sent seul mais je ne crois pas que Caleb ait passé un très bon moment la dernière fois. Et puis, quatre ans, c'est un grand écart à cet âge-là. Vardon fait plein de choses qui sont interdites à Caleb.

— Non, ce n'est pas ça. Enfin, un peu. Il a un fusil à air comprimé. Est-ce que c'est normal, pour un enfant de douze ans ?

— Ça ne me surprend pas, soupire Nat, mais ce n'est pas légal.

— Je sais pas, reprend Lauren, j' imagine que sa mère est d'accord ? Je devrais le laisser faire ce qu'il veut, non ?

— Honnêtement, je ne sais pas quoi te dire de plus. »

Quand Felix rentre, Mikey dort comme un ange. Dans la kitchenette du salon, à l'étage supérieur de la maison, Lauren prépare une infusion aux fruits rouges à l'aide de grands sachets en forme de pyramide.

Elle mentionne le fusil et Felix rit.

« C'est un bon moyen pour qu'il ne joue pas tout le temps aux jeux vidéo, explique-t-il. Je sais que tu n'aimes pas ça, mais Alicia et moi avons tous les deux pratiqué la chasse dans notre enfance. C'est normal, à la campagne. Et ce n'est qu'un jouet. »

On dirait qu'ils ont déjà eu cette conversation.

« Ah, je t'ai acheté quelque chose », lance Felix. Une voiture de sport ? Des tickets pour aller à Coachella ? Une de ces vieilles machines qui représentent les planètes en orbite, sur de longues tiges, le tout incrusté de pierres précieuses ? Rien de tout ça : il s'agit d'un paquet de M&Ms « bretzels

américains », qu'elle n'a jamais goûtés, mais elle présume qu'elle les aime dans cette version du monde. Elle en grignote un : effectivement, c'est délicieux, peut-être le côté croustillant ou le contraste des textures.

« Merci, dit-elle.

— Tu m'en donnes quelques-uns ? demande-t-il en se penchant vers elle.

— D'accord, mais t'en prends pas plus que trois. »

Il en attrape deux et la regarde à travers ses cils, lesquels sont étonnamment longs sous le rocher escarpé de ses sourcils d'homme d'âge mûr. Il lui sourit tendrement, se délecte de sa présence. Dans le lit, il s'allonge sur le dos et tend une main, qu'il pose sur la hanche de Lauren. Ils s'endorment sous des draps d'une douceur incroyable.

Ce qu'il y a, avec le fait d'être extrêmement riche, se dit-elle après avoir trouvé le tiroir à maillots de bain et avoir piqué une tête le lendemain matin, c'est que c'est génial. Elle vient de passer une semaine à partager son appartement, de taille moyenne, avec tout un tas de maris inattendus. Avoir autant d'espace désormais, les collines, les arbres, le ciel d'été à perte de vue, c'est magique. Sans parler de la climatisation. Il fait de nouveau chaud aujourd'hui, et si elle était chez elle, elle aurait dû laisser des glaçons fondre dans son T-shirt pour se rafraîchir. Ici, elle est à deux doigts d'apprécier la chaleur pendant le rapide trajet qui sépare la piscine de la maison principale.

Comment occupe-t-elle ses journées, d'habitude ? A priori, elle ne nettoie pas les draps ni ne lessive les sols. Une des raisons pour lesquelles elle s'est réfugiée dans la piscine ce matin est la présence d'une inconnue dans la demeure, qui nettoie, fait la vaisselle (il n'y a que les tasses de la tisane de la veille).

Peut-être que la réponse est : pas grand-chose ?

Elle ne peut pas rester, bien sûr.

Enfin. Elle suppose qu'elle ne peut pas rester.

Il est pourtant clair qu'une version d'elle-même a décidé qu'elle pouvait rester.

Ce n'est pas bien de rester avec un mari pour l'unique raison qu'il possède un manoir en campagne, certes, mais il ne faudrait pas non plus congédier un époux au seul prétexte que sa maison est trop bien pour soi.

En fait, éconduire un mari à cause de sa fortune ne rendrait pas service au monde car, par le biais de cet homme-là, elle a accès à de l'argent et à du pouvoir. Elle pourrait faire don de, disons, la moitié de son budget vêtements, qui est clairement énorme : imaginez le bien que cela causerait ! Ou son budget voyage ! Elle a fouillé dans son calendrier et dans sa boîte mail à la recherche de billets d'avion, et elle en a trouvé tout un tas, certains en classe affaires, d'autres

en première classe. C'est un agent de voyages qui les lui a envoyés, un métier dont elle a été surprise d'apprendre qu'il existe encore. Il lui suffirait de voyager en économie premium, ce qui reste bien plus confortable que la classe économie standard. La différence pourrait être reversée à des ONG caritatives, ce qui aurait un impact positif sur le monde bien plus important que ce dont elle aurait pu rêver dans son ancienne vie. Donc, d'un certain point de vue, on pourrait considérer qu'elle a l'obligation morale de rester.

Mais elle ne va pas le faire, se dit-elle en rejoignant le bord de la piscine, où elle s'accroche, les bras hors du bassin. Elle sent l'eau qui remue autour d'elle. Elle ne restera pas, mais elle comprend comment elle a précédemment pu prendre cette décision. En théorie.

Chapitre 19

Elle décide que ses vacances dureront exactement une semaine. Elle est arrivée un dimanche : elle repartira le dimanche suivant, ou le lundi, puisqu'il s'avère que Felix se rend en Suisse le vendredi matin et qu'il ne reviendra que tardivement le dimanche soir.

Ils font l'amour le mercredi soir, à son initiative à lui. L'expérience est moins bizarre qu'avec Jason, et bien moins bizarre qu'avec Toby. Felix a un penchant pour la paresse : il l'invite à faire tout le travail et elle se penche, se tortille et lèche pendant qu'il reste allongé. Ce n'est pas ainsi qu'elle a l'habitude de procéder mais elle apprécie la transparence des désirs de l'homme. Et, après tout, il est plus vieux qu'elle, comme en témoignent les poils argentés sur son torse. Il est probablement l'homme le plus vieux avec lequel elle a jamais couché. En comparaison, elle se sent jeune et elle profite de ce qu'il la trouve belle sans que se réveillent ses complexes, comme ç'aurait été le cas si elle avait été à califourchon sur un homme plus jeune. Elle bouge et se remue tout en observant les réactions de Felix, les changements subtils de ses expressions, les légères variations dans sa respiration. C'est agréable de faire profiter autrui de sa peau lisse entretenue avec diligence. Elle est surprise de constater qu'elle finit par apprécier le moment, au point de proposer d'elle-même qu'ils réitérent l'expérience le jeudi.

Le reste du temps, ils évoluent sur leurs orbites respectives et ne se croisent que brièvement. Elle trouve un moyen mnémotechnique pour se souvenir du code de l'entrée afin de l'ouvrir sans hésitation : 833564276, le nombre de lettres dans *souviens-toi des douze hommes dans ta chambre, poulpe* (les astuces du genre n'ont jamais été son point fort). Felix lui apporte régulièrement des preuves de son affection, comme pour marquer des points, à la manière des M&Ms ou des SMS sans majuscules : un gin-tonic dans lequel il a mis une petite fleur (« Celles-ci sont bien comestibles, hein ? » a-t-il vérifié auprès d'elle), un châte quand il commence à faire frais et qu'elle est installée dans le jardin. Chaque fois, il semble attendre son approbation. Elle le remercie et souligne à quel point il est attentionné, et il sourit d'un air satisfait avant de retourner à ses occupations. Un jour, alors qu'il travaille dans son bureau, elle lui apporte un biscuit pour lui retourner la pareille, mais il n'est pas du tout aussi ravi que quand c'est dans l'autre sens.

Elle se sent un peu seule, parfois.

Elle écrit à Toby, qui ne répond pas régulièrement, et les tensions autour du Airbnb lui reviennent en mémoire.

Elle se lance dans la rédaction d'un e-mail à l'attention de Carter, qu'elle n'envoie évidemment pas, même depuis la fausse adresse mail qu'elle a créée au cas où. Si seulement elle avait pu passer davantage de temps en sa compagnie, apprendre ses secrets, son histoire, des détails qui lui permettraient d'écrire dans son message *Je sais que ça paraît fou mais comment pourrais-je être au courant que tu as volé un chewing-gum quand tu avais six ans, sinon ?* Malheureusement, elle n'a que les quelques jours qu'ils ont passés ensemble.

Elle appelle sa mère, qui veut surtout parler de toutes les maisons en Espagne, non loin de la sienne, qu'elle conseille à Lauren d'acheter.

« Ce serait logique que tu aies un pied-à-terre ici, et bien sûr, Natalie et son amie et les enfants pourraient y séjourner aussi, je sais qu'elles veulent nous rendre visite plus souvent mais il n'y a pas assez de place dans mon petit cottage.

— Bien sûr, répond Lauren, envoie-moi les liens. »

Elle peut faire semblant d'avoir l'intention d'acheter une maison en Espagne. Pourquoi pas, après tout ?

Elle essaie de ne pas déranger Elena pendant sa lune de miel, mais après vingt minutes à tenter de faire fonctionner les machines à flipper, elle accepte sa défaite, se laisse choir dans le canapé de la salle de jeux et sort son téléphone.

C'est comment, la vie de femme mariée ?

Génial, répond Elena à peine quelques minutes plus tard. *Bordel, et dire que je dois retourner au boulot dans une semaine. Ça craint.*

Dis-leur que t'as décidé de ne pas rentrer, que tu emménages dans les îles pour toujours.

On peut pas toutes épouser un millionnaire maléfique, répond Elena.

C'est une blague, évidemment, songe Lauren. Felix ne peut pas être maléfique. Elle s'est renseignée sur l'entreprise dont il est directeur financier, Wardrell Stern. C'est une boîte de high-tech comme les autres, qui propose « des solutions ».

Au cas où, elle lance une recherche en associant l'entreprise au mot-clé « maléfique ».

Ah.

Elle trouve... beaucoup de choses. C'est en partie les âneries traditionnelles qu'on trouve sur le Web : certains croient que Wardrell Stern a truqué les élections en Nouvelle-Zélande, ou qu'ils sont à l'origine des *chemtrails* (en enquêtant, il lui semble certain que l'entreprise n'est pas implantée en Nouvelle-Zélande ni, s'il fallait le préciser, dans les couches supérieures de l'atmosphère). Il y a aussi les éternelles théories antisémites parce que l'un des fondateurs s'appelle Elijah Wardrell (Elijah Wardrell n'est même pas juif, lui indique sa page Wikipédia).

Mais elle découvre aussi que... les images filmées par leurs caméras de surveillance sont stockées de façon centralisée et ont déjà été partagées avec la police.

Les caméras Wardrell Stern et leurs logiciels de reconnaissance faciale ont été utilisés lors d'événements publics à forte affluence pour identifier les cibles de mandats d'arrêt en cours.

Les drones Wardrell Stern sont envoyés en patrouille le long des frontières nationales.

Les techniques d'analyse des micro-expressions développées par Wardrell Stern permettent aux employeurs d'avoir l'avis de l'entreprise quant à savoir si leurs employés mentent lorsqu'ils déclarent un arrêt maladie, s'ils déforment les faits lors d'un entretien d'embauche, ou si leur attention chancelle pendant leurs journées de télétravail contrôlées par vidéosurveillance. Wardrell Stern fait partie d'un programme pilote pour utiliser ces mêmes techniques d'analyse des micro-expressions dans le cadre des demandes d'allocations et d'assurances, ou lors de contrôle aux frontières.

Wardrell Stern n'est... peut-être pas une si bonne entreprise.

Elle aurait dû s'en douter quand elle a découvert les caméras de surveillance.

Elle lève le nez de son téléphone. Bien sûr, bien sûr que c'était trop beau pour être vrai. Elle n'aurait pas pu vivre dans un château à la campagne toute sa vie. Elle serait restée, s'en rend-elle compte, évidemment qu'elle serait restée. Une semaine d'abord, puis une semaine de plus, et encore une autre ; mais ce n'est désormais plus une option. Elle doit renvoyer Felix au grenier avant de parvenir au point de non-retour, celui qu'elle a forcément atteint à un moment pour choisir de fermer les yeux sur les agissements de Wardrell Stern, pour accepter la vidéosurveillance dans la maison, pour rigoler avec Elena du concept de millionnaire maléfique.

Elle sent qu'elle est déjà sur la pente glissante, en périphérie de ses pensées : *Si j'ai décidé de rester, ça ne peut pas être si terrible, il y a forcément quelque chose qu'un inconnu sur Internet ne peut pas savoir.* Non. Felix retournera au grenier. Elle-même retournera à son petit appartement, lequel la consterne par sa taille, son isolation, la proximité qu'il implique avec les maris. Comment cinq jours dans un manoir ont-ils pu suffire à ce qu'elle envisage l'appartement dont elle est copropriétaire avec sa sœur comme un piège à souris ? Il lui faut reconfigurer sa manière de penser, et reconsidérer ce séjour comme des vacances de courte durée. La piscine. La nourriture. Un mari distant mais agréable, avec lequel elle n'a pas besoin de passer trop de temps. Puis elle rentrera chez elle.

Elle préférerait être avec Carter qu'ici, se rappelle-t-elle ; cela prend quelques secondes, mais elle le ressent au plus profond d'elle-même. Elle regarde de nouveau les photos de lui avec sa superbe petite amie. Il y en a une récente : ils sont à côté d'un lac. Elle n'a jamais mis les pieds en Amérique mais on dirait bien qu'ils sont tous passionnés par les lacs, là-bas.

Elle retourne à l'intérieur de la maison. Felix est encore en déplacement, donc elle ne peut pas remédier à la situation dans l'immédiat. Il n'y a qu'elle,

seule, qui erre de pièce en pièce sous la surveillance des caméras. Elle en recouvre une avec une serviette de table et, dix secondes plus tard, elle reçoit une notification push sur son téléphone : caméra obstruée.

Elle passe le samedi assise dans le jardin, à éviter la maison, tant les tentations que les menaces qu'elle représente. Felix lui écrit vers minuit : *Coucou ma belle ! Tu t'amuses bien ? T'es sortie ? J'ai remarqué que tu n'étais pas à la maison*

Bordel de merde. C'est déjà horrible qu'il y ait des caméras partout, elle n'avait pas besoin de savoir, en plus, qu'il les consulte activement. Elle marche jusqu'à la véranda et fait coucou. *Je suis là ! J'étais dehors, je profite du jardin !*

Le dimanche, Lauren essaie de profiter de son dernier jour de vacances. Mais après avoir ouvert une bouteille du vin le plus cher qu'elle a trouvé et en avoir pris une gorgée à même le goulot, elle n'a plus envie de boire le reste. Elle sort de la piscine où elle flottait oisivement. Peut-être qu'elle pourrait lire ? Faire une balade ? Appeler sa mère et continuer à discuter de la maison espagnole qu'elle n'achètera pas, obtenir le prêt à cet effet, mais quel intérêt en sachant que tout cela va disparaître le lendemain ? Elle prend la voiture et roule à l'aveugle. Elle se retrouve dans une ferme touristique, où elle observe des poules dans leur basse-cour. Elle se demande si elle arriverait à les attraper.

Felix est censé rentrer vers vingt heures. Elle lui dit que le repas sera prêt. Une dernière nuit agréable, quelques heures de plaisir partagé pour remplacer l'étrangeté des derniers jours. Elle trouve une recette de dhal pour laquelle elle croit qu'ils possèdent tous les ingrédients, bien qu'il soit évident que ce n'est pas une cuisine régulièrement utilisée à cet effet.

« Waouh », souffle Felix en arrivant. Il l'observe, dans son tablier, devant la casserole bouillonnante. « Ça a l'air délicieux.

— Ça l'est ! »

Elle a goûté pendant qu'elle cuisinait, et comme ça n'était pas génial, elle a réchauffé un dhal tout prêt au micro-ondes et l'a mélangé à son propre plat, en faisant attention à ne pas être repérée par les caméras. Elle espère avoir bien mis l'emballage tout au fond de la poubelle.

« Tu m'as manqué », lui dit-il.

Ils s'embrassent doucement.

« Faut mélanger ! » dit-elle en brandissant sa cuillère en bois.

C'est bientôt le moment.

Ils dînent installés à l'extrémité de l'une des interminables tables de la salle à manger – après tout, elle a cuisiné. Felix allume même l'un des candélabres, dont la lueur vacillante illumine les chaises bariolées alignées jusqu'au fond de la pièce, où elles finissent par disparaître dans l'obscurité.

« Ah, dit-elle nonchalamment, prudemment, je crois que j'ai laissé quelques

papiers dans mon vieil appart, à Londres. Dans le grenier. Je sais qu'on a déjà déplacé quasiment toutes mes affaires mais j'ai vraiment cherché et je suis presque sûre qu'il manque au moins un carton. C'est casse-pieds, je m'en rends compte, mais on n'a pas d'hôtes pour le moment. Si tu vas en ville demain, tu voudras bien y passer ? »

Chapitre 20

Une fois encore, elle se lève en même temps que Felix. Elle sait désormais faire le café : elle appuie sur le troisième bouton en partant de la gauche puis elle dit à voix haute *flat white* et *macchiato*.

Felix lui dit qu'il rentrera tard, vers vingt et une heures, vingt et une heures trente. Il lui apportera son carton de documents.

Elle calcule qu'elle a donc environ douze heures pour se préparer à la réinitialisation du monde.

Elle décide de passer sa dernière journée en tant que femme riche à faire des recherches. Par là, elle entend s'installer au bord de la piscine et regarder des films qui abordent le sujet des boucles temporelles sur son ordinateur portable (qui est étanche, apprend-elle par la même occasion).

Non pas qu'elle soit vraiment dans une boucle temporelle. L'horreur des boucles temporelles, c'est qu'il n'y a pas de progression, on revient toujours au point de départ. Agir devient inutile, car quoi qu'on fasse, ça n'a aucun effet sur le long terme. L'avantage qui en découle, c'est qu'on a un temps infini devant soi : on ne vieillit pas, il n'y a pas de conséquences à nos erreurs, on ne meurt pas. Cadeau que l'on peut considérer comme empoisonné, ou pas : on a des années, des décennies, des siècles devant soi. Cela laisse le temps d'apprendre la physique théorique, de devenir un prodige du piano, de maîtriser des dizaines de langues ou encore de se réconcilier avec son enfance. Le temps de devenir une meilleure personne.

Lauren, elle, ne dispose pas de davantage de temps, concrètement. Elle n'a pas reçu un miracle qui permet de figer le temps. Le calendrier ne revient pas à la date initiale quand un nouveau mari apparaît. Les jours passent au même rythme qu'avant, et elle-même évolue continuellement.

Cela ne fait que trois semaines que le premier mari est arrivé mais les détails de son ancienne vie lui paraissent déjà distants, immatériels, comme si elle avait mené une existence au cours de laquelle rien ne se passait, à attendre que les jours se transforment en nuits. Que faisait-elle ? Que ressentait-elle ? Elle inscrivait les événements dans son calendrier puis, à la date prévue, elle s'exécutait. Le jeudi, après le travail : boire des verres avec les collègues. Le mardi, avant d'aller au bureau : passage par la piscine. Quand elle travaillait de chez elle, si Toby était là, ils buvaient le thé ensemble au milieu de la matinée. Environ une fois par mois, elle allait au cinéma. Elle se rappelle avoir cuisiné beaucoup de *frittatas* avant que tout ne change. Elle avait perdu l'habitude de lire. Parfois, elle allait jusqu'au parc le plus éloigné de chez elle pour regarder les patineurs sur leurs rollers. Elle avait passé un week-end à Florence avec

Elena en avril. De temps à autre, elle se demandait si elle devait chercher à se mettre en couple, puis elle réfléchissait aux démarches interminables pour trouver la bonne personne et elle décidait qu'elle était très bien seule. Elle était plutôt heureuse, se dit-elle. Elle vivait sa vie, avec ses habitudes, ses amis, ses commandes de courses régulières autour desquelles ses semaines s'organisaient, sans prise de risque.

Elle devrait se préparer. Être dans la maison de Felix, avec toutes les caméras de surveillance, au moment où il ne sera plus son mari, voilà une très mauvaise idée.

À seize heures, elle rejoint leur chambre, récupère une robe en soie asymétrique qu'elle n'a pas encore portée, et fait une dernière fois le tour de leur maison ridicule. Elle marche à travers le jardin. Cueille un bourgeon en train d'éclore, dans un buisson, et le coince derrière son oreille.

Elle n'ose pas conduire : si Felix entre dans le grenier pendant qu'elle est sur la route, que se passerait-il ? Imaginons que la voiture disparaisse instantanément. Elle se retrouverait alors projetée à cent trente kilomètres à l'heure sur la route. Ou alors le véhicule appartiendrait à quelqu'un d'autre, qui le déclarerait volé. Alors elle marche jusqu'à la gare, ce qui lui prend environ une heure. Ses chaussures de luxe, découvre-t-elle avec une pointe d'agacement, sont extrêmement confortables, même après avoir crapahuté sur des routes de campagne.

Dans le train, il fait frais, et le trajet est paisible. Bien que ce soit l'heure de pointe, il n'est pas trop rempli. Elle est assise dans le sens contraire de la marche, si bien que les bâtiments semblent la fuir, les jardins avec des trampolines, les champs avec leurs gros moutons, tandis que les wagons s'enfoncent dans les terres.

Elle commence à se détendre, bercée par les soubresauts des rails, quand elle reçoit un message de Felix. *Je n'ai pas trouvé la boîte, on demandera à Nia de regarder dans le garde-meuble demain. Je suis en route, à tout de suite*

Elle se redresse et relit le SMS.

De nouveau, une deuxième fois, une troisième fois, en boucle.

Il a essayé de trouver la boîte (sans succès, bien sûr – elle présume qu'il n'y a rien dans le grenier, mais elle n'en a aucune idée). Pourtant, il lui écrit, à elle, pas à une autre femme.

Il la connaît encore.

Ils sont toujours mariés.

Il n'a pas changé.

Elle aurait dû s'en douter. Elle ne pouvait pas s'en remettre au grenier pour toujours. Peut-être que le nombre de changements était limité et qu'elle en est arrivée à bout. Peut-être qu'elle est trop loin, que ça ne fonctionne que si elle est dans un périmètre de dix kilomètres de l'appartement. Peut-être qu'elle doit éteindre et rallumer le mécanisme magique.

Merde. Merde.

Bon. Elle vérifie sur son téléphone qu'aucun événement bizarre n'a eu lieu récemment, une éclipse solaire inattendue, des aurores boréales au mauvais endroit. Dans un sens, c'est assez normal qu'un grenier ne transforme pas un mari en un autre homme, donc son problème est compliqué à résoudre.

Le train continue sa route et son ancien appartement est de plus en plus proche. Elle se demande : et si elle était coincée pour de bon avec Felix ?

Que se passerait-il alors ?

À part la question de la surveillance maléfique, c'est un bon mari. Il est gentil, attentionné, il la laisse vaquer à ses occupations. Il maintient une distance entre eux qui la rassure : ils ne pètent pas en présence de l'autre pour rigoler, ne laissent pas la porte ouverte quand ils vont aux toilettes, ne parlent pas de leurs sentiments. Rien avec lui ne ressemble au moment où Jason est sorti de la salle de bains, un Coton-Tige à la main, pour lui montrer un énorme bout de cire d'oreille dentelé, une montagne, et Jason avait l'air ravi. Elle sait qu'une telle complicité est considérée comme saine dans une relation, mais se retrouver parachutée face à un inconnu qui lui demande de percer un bouton sur son derrière, ou qu'on lui propose de regarder un film porno bizarre découvert en son absence, c'est trop. Elle chérit la tendresse lointaine qu'elle partage avec Felix. La distance entre eux lui semble être un espace de communication possible, pas une barrière d'interdits.

Le beau-fils n'est pas idéal et l'idée de tirer sur des écureuils ne lui plaît définitivement pas. Mais Felix faisait de même dans son enfance et il n'est pas devenu une horrible personne, n'est-ce pas ? Hormis son côté maléfique. En plus, l'enfant n'est là qu'un ou deux jours par semaine.

Si elle reste, se dit Lauren, elle saura bien mieux que la plupart des individus fortunés comment profiter du petit miracle que représente le pactole dont elle dispose. Elle sera l'une de ces riches que personne ne déteste, qui donne de généreux pourboires, qui est polie, aimable, dont on dira qu'elle est étonnamment décente. Elle ne considérera pas ce qu'elle a comme acquis : le jardin, la femme de ménage, la piscine, les vêtements de luxe, choisir un plat avec pour seul critère son envie du moment ou ses besoins nutritifs, et non parce que c'est le moins cher sur la carte. Elle n'a pas choisi cette vie, mais ça ne veut pas dire qu'elle ne peut pas en tirer profit.

Si elle a perdu la possibilité de quitter ce monde, elle en a aussi perdu l'obligation morale.

Ou bien, songe-t-elle, si ça n'est pas un plan tenable sur le long terme, elle pourra toujours demander le divorce. Elle s'en sortirait sûrement très bien. Après tout, rien ne dit qu'une fois mariée elle doit le rester à jamais – à part, bien sûr, les vœux de mariage. Elle lance une recherche Internet sur les procédures de divorce au Royaume-Uni. Apparemment, c'est considéré comme l'une des cinq choses les plus stressantes à entreprendre, mais elle suppose que

les personnes qui ont rédigé cette liste n'ont pas d'abord écumé une infinité de maris sortis d'un grenier magique.

Elle devrait quand même jeter un œil à l'appartement londonien. L'application de surveillance, sur son téléphone, s'ouvre d'abord sur les images de la maison de campagne. Mais, quand elle clique sur « Autres propriétés », elle aperçoit une petite bulle rouge, une notification : « Activités du jour ». Ce doit être Felix, quand il est allé chercher la boîte qui n'existe pas. Sauf qu'en regardant la vidéo... ce n'est pas lui.

C'est un mari.

Un autre mari.

Elle a vue sur l'escalier de l'entrée, et sur cet homme. Bien coiffé, jeune, il porte des lunettes. Il grimpe et disparaît hors du champ de cette caméra. Il réapparaît dans le salon, un verre d'eau à la main.

Un homme chez elle. Pas Felix.

Elle n'est pas censée avoir deux maris en même temps. Ce n'est même pas logique : comment pourrait-elle observer un nouveau mari à travers les caméras installées par son précédent mari ? Les règles du jeu se désagrègent.

Elle téléphone à Felix et tombe directement sur la messagerie. « Rappelle-moi. » Elle se met ensuite à fouiller son portable à la recherche de photos en compagnie du nouveau mari, mais il n'y a rien. Pas de messages qu'elle lui aurait envoyés non plus.

La batterie de son téléphone commence à baisser, elle a moins de vingt pour cent. Elle ne pensait pas en avoir besoin aussi longtemps, elle s'imaginait déjà parachutée dans une nouvelle version du monde en cet instant. Elle n'a même pas pris son chargeur. Accélère, train, se dit-elle en observant le paysage défiler par la fenêtre. Elle essaie de nouveau de joindre Felix, encore, encore et encore.

Elle est en train de marcher sur l'itinéraire familial entre Norwood Junction et son appartement, qu'elle va bientôt atteindre, et il ne lui reste que six pour cent de batterie, quand Felix la rappelle enfin.

Chapitre 21

« Coucou, dit-il. T'es où ? L'appli indique que tu es à Londres. »

Évidemment, la putain d'application lui indique sa géolocalisation.

« Le carton, répond-elle. Désolée, c'est important. Il y avait quelqu'un d'autre à l'appart quand tu y as été ? »

Elle est à deux minutes de sa rue, à peine. Ses doigts sont moites sur le téléphone.

« Quoi ? Attends, je vérifie. » Elle entend du mouvement à l'autre bout de la ligne, puis la voix de Felix résonne, plus claire. Il a dû passer en mode haut-parleur. « Non. J'ai envoyé un interne, mais il ne m'a pas dit avoir croisé qui que ce soit. Tu as vérifié sur les caméras ? »

Il faut un moment à Lauren pour comprendre la phrase, faire sens de la situation.

Elle tourne au coin de sa rue et l'appartement est devant elle, quand la vérité la frappe : le grenier fonctionne toujours.

« Je te rappelle », dit-elle, et elle raccroche.

L'homme qu'elle a vu sur les images de surveillance n'est pas un mari. Felix n'a évidemment pas pris le train ou un taxi ou une voiture de fonction pour faire le déplacement jusqu'au vieil appartement londonien. Évidemment, il a envoyé un de ses employés. Évidemment.

Elle est obligée de s'immobiliser en pleine rue pour savourer le soulagement qui l'envahit. Elle ferme les yeux et le laisse la submerger comme les vagues de la piscine.

Elle a assez passé de temps ici. C'est terminé. Elle veut sa nouvelle vie.

Le truc, c'est que tant qu'elle est contente d'abandonner cette vie, peu important les remous occasionnés sur le chemin.

Elle se remet à marcher à grandes enjambées jusque chez elle et ouvre la porte – elle se souvient des deux codes notés dans ses messages sur l'application d'Airbnb, celui qui déverrouille la porte de l'immeuble et le suivant, pour l'appartement lui-même. Elle grimpe les marches deux à deux.

L'appartement est toujours un étrange lieu vide, comme quand elle l'a quitté une semaine plus tôt. Elle explore les placards de la cuisine à la recherche d'un chargeur mais ne trouve que quatre petits pots de fines herbes gris-vert et un tas de livres de recettes qui n'ont clairement jamais été ouverts.

Le personnel de ménage a déposé un paquet de bienvenue sur la table dans l'entrée, un de ceux qu'elle avait elle-même disposés ainsi la semaine d'avant. Elle l'ouvre : il contient des sachets de thé et quelques biscuits au chocolat. La bouteille de vin rouge qui l'accompagne coûte cinq livres quarante-neuf,

apprend-elle sur Internet. Elle est fermée d'un bouchon à vis, si bien qu'elle est beaucoup plus facile à ouvrir que les bouteilles à plus de cent livres que Lauren a consommées cette semaine. Elle en prend une gorgée. Il n'est pas mauvais, mais elle est bien obligée d'admettre que les breuvages de luxe étaient meilleurs.

Je suis chez moi, écrit-elle à Felix. Mon ancien chez-moi. Et j'y reste.

Son téléphone sonne immédiatement. Elle refuse l'appel.

La sonnerie retentit de nouveau. Elle raccroche une nouvelle fois puis elle envoie un second SMS : *Je suis à l'appartement et je n'en partirai pas tant que tu ne seras pas ici. Je t'expliquerai plus tard.* Puis elle met son portable en mode avion pour conserver de la batterie et des arguments.

Prochaine étape : vérifier que le grenier fonctionne toujours. Elle tire sur l'échelle, avec le petit à-coup à gauche quand ça coince, comme toujours : visiblement, il n'y a pas un seul monde où les maris et elle ont pris la peine de le réparer. Elle grimpe deux échelons, ce qui suffit pour glisser sa main à travers la trappe. Et voilà : la lumière chaude. Le vrombissement dans l'air. Le grenier, qui fait toujours son truc bizarre.

Elle ne veut pas aller dans le salon, être sous l'œil de la caméra. Elle récupère un livre de recettes dans la cuisine, pour s'occuper, en attendant, et se dirige vers la chambre. Elle se laisse choir sur le lit – elle est presque certaine que c'est celui qu'elle avait déjà avant. Bons Biscuits. Gâteau Gourmand. Parfait Pudding.

Elle en est aux Succulents Scones quand elle entend le bip qui indique qu'on ouvre la porte. Des pas suivent. Ça ne peut pas être Felix, si ? C'est trop rapide. Effectivement : c'est une femme en tailleur. « Lauren ? » lance-t-elle depuis le palier, avant d'allumer la lumière.

C'est vrai qu'il commence à faire sombre.

« Bonjour, la salue Lauren depuis l'encadrement de la porte de la chambre. Vous n'auriez pas un chargeur de téléphone, par hasard ? »

La femme regarde dans son sac. « Non, finit-elle par dire. Désolée.

— Pas grave. C'est Felix qui vous envoie ?

— Oui, je... Je m'appelle Siobhan, nous nous sommes rencontrées lors de la fête estivale.

— C'est vrai ! répond Lauren avec un grand geste. Bienvenue. Je n'ai presque plus de batterie donc je ne peux pas joindre Felix directement mais je vous serais reconnaissante si vous pouviez lui dire que je vais bien, que je compte simplement rester ici jusqu'à ce qu'il vienne me voir.

— Y a-t-il quelque... Vous allez bien ?

— Très bien, merci. Et vous ?

— Bien. »

Siobhan est jeune, elle ne doit pas avoir plus de quelques années d'expérience au poste qu'elle occupe. Ce n'est pas gentil de la part de Felix de

l'avoir envoyée courir après sa femme.

Siobhan continue : « Est-ce que vous voulez que j'appelle quelqu'un ? Vous êtes sûre que vous voulez que Felix vienne ? Ou bien... Je me suis renseignée, il y a des organismes qui aident pour, vous savez ? »

Lauren met un moment à comprendre où elle veut en venir.

« Ah, dit-elle. Oh, mon Dieu, non ! Je ne crois pas... Non, je suis certaine que non. »

Elle regarde Siobhan. Il faut s'imaginer à sa place : vous avez quoi, vingt-deux ans, et votre chef vous envoie gérer la crise de nerfs de sa femme. Et, dans cette position, vous avez la force morale de vérifier que ladite femme n'est pas dans une situation abusive. Ce n'est pas ce que souhaitait Lauren, qu'une employée subalterne soit contrainte de venir jusqu'à l'appartement, effectuant par la même occasion des heures supplémentaires. Toutefois, elle se souvient : pas de conséquences. Siobhan aura passé une soirée tout à fait banale dès que Felix sera là.

« Voulez-vous du vin ? demande-t-elle. Ou des biscuits ?

— Non merci, répond Siobhan. Peut-être de l'eau ?

— Bien sûr. » Dans la cuisine, Lauren ouvre les placards à la recherche de verres. « Asseyez-vous », ajoute-t-elle.

Siobhan s'installe sur un tabouret.

La porte sonne. Siobhan se lève.

« Ne soyez pas ridicule, intervient Lauren, asseyez-vous. Ce n'est pas votre travail. Je n'apprécie pas que Felix vous ait fait venir ici pour vous occuper de ses problèmes. J'espère que vos heures supplémentaires sont rémunérées. »

Elle se laisse un instant consumer par son désir de justice.

« Ça n'est pas très grave, souffle Siobhan.

— En fait, se reprend Lauren, pourriez-vous aller ouvrir, finalement ? »

Elle vient de se rendre compte que ça ne peut pas être Felix – il connaît le code. Mais peut-être a-t-il appelé une équipe d'urgence pour personnes riches. Une ambulance que les hommes riches dépêchent pour récupérer leurs épouses récalcitrantes et les emmener de gré ou de force dans un centre de traitement de luxe ? Elle récupère la bouteille de vin et les gâteaux secs, retourne dans la chambre et ferme la porte derrière elle. Elle a appris, la première nuit de toute cette aventure, qu'une chaise coincée sous la poignée n'a pas grand effet. Elle déplace donc la commode pour complètement bloquer le passage. Ho hisse.

Elle entend quelqu'un parler avec Siobhan sur le palier. Ah. Pas de pompiers de luxe. Juste Toby.

« Eh, salut, dit-elle à travers la porte close.

— Euh, bonsoir, répond-il. Tout va bien ? Felix m'a appelé. »

Felix devrait apprendre à s'occuper lui-même de ses soucis.

« Tout va bien, répète Lauren. Je ne partirai pas tant qu'il ne sera pas là, c'est

tout. J'ai été très claire.

— D'accord, finit par répondre Toby. » Elle entend Siobhan murmurer quelque chose sans parvenir à la comprendre.

« Je peux entrer ? demande Toby.

— Je ne préférerais pas. » La dernière fois qu'elle a été dans cette chambre avec lui, c'était très étrange. « Mais, tu sais quoi, je veux bien que tu me fasses une tasse de thé, si ça ne te dérange pas. »

Elle n'en veut pas, et elle n'a pas l'intention de déplacer de nouveau la commode pour qu'il la lui remette, mais ça occupera Toby un moment.

Elle fait de son mieux pour que ça se passe correctement.

Elle a juste besoin que Felix joue son rôle, lui aussi.

Quelques minutes plus tard, on toque à la porte. « C'est moi, dit Toby. » La poignée de la porte tourne, et le battant s'ouvre vers l'extérieur. Ah.

Toby regarde la commode, dépose la tasse dessus. « Euh, voilà ton thé.

— Je suis désolée pour les hôtes bruyants, dit-elle. S'il te plaît, dis-le aussi à Maryam. Je vais mettre fin à tout ça.

— D'accord, répond-il. Le plus important, c'est que tu ailles bien. Tu es sûre que tu ne veux pas me laisser entrer ?

— Oui », répond-elle, debout derrière sa commode, comme s'il s'agissait d'un comptoir.

Il patiente.

« Tu peux refermer la porte ? » Il hésite puis s'exécute d'un geste délicat.

Elle cherche Carter sur Internet. Trois pour cent de batterie : c'est ridicule de les utiliser pour ça, mais il y a une nouvelle photo de lui avec la femme. Il ne peut pas réellement être aussi heureux qu'il en a l'air, si ? Ce n'est pas possible qu'il ait monté une tente et couru après des poules, puis qu'il ait fait un pas de côté et atterri dans une autre vie qu'il chérit tout autant.

La batterie du portable faiblit davantage et la machine s'éteint poliment. Lauren se retrouve seule sur son lit. Elle entend la porte d'entrée. C'est peut-être Toby qui s'en va.

Du bruit sur le palier. Cette fois, enfin, c'est Felix. Elle l'entend remercier Siobhan, puis il toque à la porte de la chambre et l'entrouvre.

« Salut.

— Salut, dit-elle. Je croyais que la porte s'ouvrait vers l'intérieur », ajoute-t-elle en désignant la commode.

Il y a un court moment de silence.

« Siobhan, dit Felix, merci beaucoup. Je peux m'en occuper, maintenant. »

Siobhan récupère ses affaires. « Aucun problème, dit-elle de manière presque convaincante. Ravie d'avoir pu aider. »

Lauren observe Felix, qui ne bouge pas avant d'entendre la porte se refermer derrière son employée.

« Bon, que se passe-t-il ? » Elle s'attendait à ce qu'il soit inquiet ou fâché,

mais il n'en est rien. Il adopte une neutralité prudente, comme s'il évaluait la situation.

« Si tu montes au grenier, je t'expliquerai. Il y a quelque chose là-haut que je voudrais que tu voies. » L'échelle est toujours déployée, derrière lui.

« Je... ne crois pas que cette proposition me plaise beaucoup, répond-il. Pas si tu ne m'expliques pas ce qu'il se passe. Tu dois bien comprendre que tout ceci est étrange, n'est-ce pas ?

— Je te promets que tu ne le regretteras pas. Il n'y a rien de dangereux ni de dégoûtant. Je ne peux rien t'expliquer pour le moment. Mais je te demande de me faire confiance. En tant que ton épouse. »

Il hésite, puis : « Il va me falloir davantage que cela. »

OK.

« Je n'aime pas devoir t'imposer ça, dit-elle, mais tu comprendras quand tu le verras. Je vais te demander encore une fois de monter au grenier. Une requête toute simple, pour moi, parce que tu m'aimes et que tu me fais confiance. »

Felix jette un œil vers la trappe, puis vers elle.

« Et si tu ne le fais pas, je n'aurai pas d'autre choix que de révéler ton secret. »

C'est comme avec le plat préféré de Jason, se dit-elle : il en a forcément un.

Les yeux de Felix s'écarquillent, un tout petit peu. « Mon...

— Tu sais de quoi je parle. »

Il est multimillionnaire, il est directeur financier d'une entreprise qui est clairement maléfique, il a divorcé trois fois et s'est remarié, il laisse son fils utiliser un fusil à air comprimé pour tirer sur des écureuils vivants et il possède une pièce dédiée à l'exposition d'oiseaux morts. Elle ne sait pas de quel secret elle parle, mais il en a forcément un.

« Je ne voulais pas en arriver là », ajoute-t-elle.

Soudain, le visage de Felix change. Un instant, Lauren se demande si elle a fait une erreur, si Siobhan avait connaissance d'informations cruciales qui lui manquent, si elle aurait mieux fait de ne pas menacer un homme riche et puissant alors qu'ils sont seuls. Elle envisage d'appeler Toby à l'aide, ou de sauter par-dessus la commode pour rejoindre le salon et l'œil vigilant de la caméra. Mais là, il reprend : « Lauren, je ne sais pas de quoi tu parles. » Il est évident qu'il en a au contraire une vague idée. Peu importe la nature du secret, pour Lauren, donc elle continue sur sa lancée : « Tout va bien, ce n'est pas grave. Je ne dirai rien à personne, je t'aime, ce n'est pas grave. J'ai simplement besoin que tu montes au grenier, dix secondes. Cinq, même. Je te promets que tu comprendras quand tu seras en haut. »

Et elle se sent mal. Elle n'a pas l'habitude qu'il ait des émotions fortes. Mais il se sentira mieux dans un instant.

Il grimpe, un échelon, un deuxième. Sa tête disparaît dans le noir, puis son torse. Lauren peut voir la lumière qui s'allume, elle entend le vrombissement.

La première chose qu'elle remarque, c'est que la tension dans sa vessie, alors qu'elle n'avait pas remarqué qu'elle se retenait, disparaît. Tout son corps se détend alors que le monde autour d'elle se réinitialise et qu'elle atterrit dans un monde où elle n'était pas en train de se barricader dans sa chambre.

Le grenier a fonctionné.

Elle fait un pas en avant et se glisse dans l'entrebâillement de la porte de la chambre, là où une seconde plus tôt une commode lui barrait le chemin. Elle attend que le nouveau mari descende. Tout a changé ; tout est revenu à la normale, et tout est différent.

Chapitre 22

Le nouveau mari aime se coller à elle en calant son nez contre le sien, si bien que la pointe lui rentre presque dans l'œil – même fermé –, et il la serre fort dans ses bras. Le suivant a un goût pour ses oreilles, qu'il lèche, glissant sa langue dans tous les recoins. Celui d'après s'amuse à prétendre qu'il fait de la musique sur les doigts de pied de Lauren. L'un d'entre eux place un *egg-cosy* sur l'extrémité de son pénis (oui, dans ce monde, elle possède des mini-bonnets pour ne pas que ses œufs refroidissent). Elle les laisse défiler comme les feuilles mortes soufflées par le vent. Ils entrent dans sa vie, elle passe un jour ou deux avec eux, puis elle récupère le suivant.

Au début, elle se force à continuer ses recherches. Elle vérifie systématiquement son métier, où en sont ses relations avec ses amis, elle se renseigne sur ceux qu'elle a préférés, Carter, Jason, parfois Rohan ou même Felix, pour vérifier qu'ils vont bien (dans un des univers, Felix est en prison, ce qui la surprend, mais elle découvre qu'il a seulement menti quant au chiffre d'affaires de son entreprise, et honnêtement elle ne savait même pas que c'était un crime). Une part d'elle espère toujours qu'elle finira par tomber sur un Carter malheureux, déprimé, mais ce n'est jamais le cas. En général, il est avec la même femme, ils sont heureux dans les bars de Denver.

Elle finit par arrêter. Le monde changera inévitablement, de toute façon. Elle dépense ses jours d'arrêt maladie sans compter, puisqu'ils sont réinitialisés chaque fois, et passe son temps à cuisiner, à se balader ou à lire des livres. Elle rend visite à Elena quand celle-ci rentre de lune de miel, lors de sa pause déjeuner, ou elle boit un café avec Toby, avec lequel elle est presque toujours en bons termes. Parfois, elle prend une journée pour aller en ville, où elle dépense un argent qu'elle n'a pas : elle goûte des menus élaborés, se permet une manucure sophistiquée, achète un sac de créateur chez Selfridges après les avoir tous minutieusement observés, sac dans lequel elle cache un burger qu'elle déguste illégalement dans une salle de cinéma. À une occasion, elle invente un déplacement professionnel de dernière minute et va à Alton Towers. Elle y fait le tour des montagnes russes, suivant les conseils d'Amos, selon qui une journée dans un parc d'attractions permet de se remettre d'une rupture. Elle n'oublie jamais totalement Carter, mais elle passe un bon moment.

Au bout d'un certain temps, elle retourne même au travail, en tout cas quand elle est employée par le conseil. Elle a envie de papoter avec Zarah, de sortir de son appartement. Elle a encore une visioconférence avec le type qui veut ouvrir une boulangerie. Cette fois, il veut baptiser sa boutique « Vivre de blé et d'eau fraîche ». Lauren se demande si ce n'est pas une violation du droit d'auteur,

mais elle n'est pas sûre d'elle. Est-ce que c'est mieux que « L'amour est dans le blé », au moins ? Elle y réfléchit longuement et finit par conclure que oui. Probablement.

« "Le blé c'est pour la vie" ? suggère Zarah alors qu'elles en discutent après l'appel.

— Pour une boulangerie ? Ce n'est pas vraiment dans l'idée de ce que le conseil cherche à promouvoir. "Quand on a que le blé", peut-être ? »

Zarah a sincèrement l'air de ne pas avoir la référence.

« Tu sais. La chanson. Tu l'as forcément déjà entendue. » Lauren attrape son téléphone et lance les trente premières secondes. « Sérieusement ? Ça ne te dit rien du tout ? »

Zarah hausse les épaules. « Désolée, je suis née au siècle présent.

— C'est un artiste hyper connu, insiste Lauren.

— Je ne sais pas de qui tu parles.

— Je n'ai que huit ans de plus que toi.

— C'est bien, t'as raison, se moque Zarah. Après tout, l'âge, c'est une question d'état d'esprit. »

Même quand elle va au travail, il lui reste beaucoup de temps libre. Il n'y a aucun intérêt à faire du sport : si elle gagne du muscle, tout disparaîtra à l'instant où elle envoie le mari du moment dans le grenier. Mais elle peut se cultiver, se dit-elle. Elle se met donc à étudier les fleurs, pendant quelques jours, en se souvenant de la version d'elle-même mariée à Felix, qui en avait une si bonne compréhension. Hortensia, glycine, aster, azalée. Différentes roses grimpantes, jusqu'à retrouver celle qu'elle avait choisie pour le mur vert. Puis elle se renseigne pour mieux s'occuper de sa petite plante grasse et découvre que cette dernière a surtout besoin d'être laissée tranquille.

Après ça, elle perd toute motivation à chercher à s'améliorer, mais c'est agréable de savoir que c'est possible.

À la place, elle fait apparaître d'autres maris, de plus en plus.

Parfois elle a l'impression qu'il y a une logique, une causalité à la racine de laquelle elle devrait parvenir à remonter. Trois hommes blancs prénommés Tom se succèdent, le suivant systématiquement plus grand que le précédent. Cinq chauves qui portent tous la barbe. Quatre époux dont les origines correspondent aux quatre pays ayant récemment gagné la Coupe du monde. Mais le schéma finit toujours par ne plus s'appliquer et elle en revient à la seule règle qu'elle a réussi à trouver : ce sont des hommes qu'elle aurait pu apprécier, et qui ont été susceptibles de l'apprécier en retour. Elle est quasi certaine qu'elle aurait pu rencontrer chaque mari si les circonstances s'y étaient prêtées, si elle avait agi un tant soit peu différemment. Chaque mari est quelqu'un avec qui il est plausible qu'elle ait aimé passer du temps, et dont l'affection, en retour, est également crédible. Chaque mari est une personne qui, si les

circonstances avaient été différentes, si elle s'était rendue à une autre fête, si elle avait porté un manteau précis, si elle avait regardé dans la bonne direction, aurait pu l'épouser.

Ce qui ne signifie pas que c'est chaque fois une bonne décision que de les avoir épousés.

L'un d'entre eux est obsédé par la liberté d'expression, au point que c'en est épuisant. Un autre fait toujours son jogging en compagnie de son ex, quatre fois par semaine. Un des maris prétend que les illusions d'optique ne fonctionnent jamais sur lui ; il observe la lune, gigantesque, à l'horizon et assure qu'elle est petite et banale à ses yeux, il regarde des lignes inclinées au bout, et déclare avec assurance qu'elles font toutes la même taille.

Certains époux sont bruyants. Ils répètent des mots en boucle. Un mari met la main sur le front de Lauren quand elle s'allonge dans le lit, écarte les doigts et presse délicatement, et c'est comme si toutes ses pensées en désordre se calmaient soudainement. Cette sensation lui manque quand il est remplacé par un autre homme, auquel elle tente d'expliquer la technique, mais il ne la met pas en pratique comme il faut. Un mari fait quarante pompes tous les matins, et quand elle lui demande comment s'est passée sa journée, il hausse les épaules et répond qu'au moins il a fait ses quarante pompes. Un mari s'amuse à tenir sur une seule jambe pendant qu'il se brosse les dents, et Lauren ne saura jamais pourquoi. Un mari conserve ses ongles de doigts de pied dans un bocal et il en plaisante (elle espère que c'est une blague mais elle n'en sera jamais certaine), disant qu'il en fera de la gélatine quand il en aura assez accumulé.

Caleb, son neveu, dort chez elle, une nuit, dans un des mondes. Nat ne l'avait jamais accepté jusque-là, et Lauren se demande si c'est lié à son statut de femme mariée, qui la rend digne de confiance pour s'occuper d'un enfant, ou si c'est simplement que le garçon est un peu plus âgé désormais. Après tout, le temps continue de défiler.

« Je suis trop âgé pour les bâtonnets de poisson pané », déclare Caleb d'un air solennel, comme pour confirmer ce que pensait Lauren. « Je veux une saucisse ! » Il se met à courir de pièce en pièce, dans les marches qu'il dévale avant de les grimper quatre à quatre tout en imitant le bruit d'un avion. « Et du ketchup ! » crie-t-il.

Un mari mange deux figues au petit déjeuner, chaque matin. Il les gobe entières et ne laisse que la tige, qu'il tient pincée entre deux doigts, une dans chaque main.

Il fait de plus en plus froid mais les quelques heures de soleil qui persistent ici et là autorisent Lauren à se bercer dans l'illusion que davantage de journées chaudes sont à prévoir. De toute façon, elle préfère les maris quand il fait froid. Elle aime l'atmosphère douillette. Les chocolats chauds. Regarder des films lovés sur le canapé. Ces hommes enroulés dans leurs cardigans, leurs écharpes, comme de gros ours en peluche, engoncés, adorables. En été, les maris

s'habillaient moins bien, sentaient moins bon, étaient plus souvent bourrés (à leur décharge, elle aussi), ils faisaient de mauvais barbecues et se lançaient dans des projets de bricolage sans grande envergure qu'ils abandonnaient en cours de route. Elle a plus de facilité à éprouver de l'affection pour les maris de l'automne. Elle commence à les laisser rester trois jours, ou quatre, et non plus un ou deux ; parfois, elle s'autorise à rêver qu'elle finira par tomber sur quelqu'un qu'elle voudra garder plus longtemps. Pas encore, pas encore, elle n'est pas prête. Elle se remet toujours de la disparition de Carter, et elle profite des possibilités apparemment infinies du grenier. Mais peut-être un jour, qui sait.

Elle appelle sa mère les mardis. C'est la seule régularité ; pour le reste, elle fonctionne au jour le jour. Une soirée baby-sitting avec Magda, qui verse une brique de lait entière dans son sac. Un voyage à l'improviste jusqu'à Hastings pour voir sa vieille amie Parris ; il y a beaucoup de superbes librairies, c'est agréable, même si Parris insiste excessivement sur les prix imbattables des pintes et des maisons dans le coin. « Mais ne révèle pas notre secret, hein ! On ne veut pas être envahis de citadins qui gâcheraient la fête », répète-t-elle sans convaincre personne. Un après-midi dédié à ramasser des déchets le long de la Tamise avec un ami qui, pour Lauren, est une toute nouvelle relation. Le petit discours introductif contient un avertissement : s'ils ont de la fièvre ou la nausée après cette activité, il faut aller voir un médecin. Le risque qu'il s'agisse d'une maladie répandue par l'urine des rats dans l'eau n'est pas nul. Ah, Londres !

Une représentation d'*Antigone* dans un parking de Peckham sur plusieurs étages, en compagnie de Rob, Elena et le mari. Le public est invité à courir après les acteurs le long des marches, à travers de mystérieuses portes, et Rob et Lauren se retrouvent coincés dans un ascenseur avec l'un des personnages principaux. L'acteur a un talkie-walkie et se débrouille plutôt bien pour alerter l'équipe de production tout en restant dans son rôle.

Le mari, qui a réservé les billets, est agacé de n'avoir pas, lui, vécu cette expérience individuelle.

« Je ne crois pas que c'était prévu, lui dit Lauren, l'ascenseur est vraiment tombé en panne. » Mais, comme ça ne le convainc pas, elle l'envoie au grenier.

Pendant qu'il grimpe, elle va dans la salle de bains pour se coiffer et remettre du rouge à lèvres, histoire d'accueillir le nouveau mari comme il se doit. Elle aime mieux commencer une nouvelle vie du bon pied. Le craquement, suivi du vrombissement, et enfin la lueur : quand elle retourne sur le palier, de nouvelles jambes émergent de la trappe du grenier et le mari descend, échelon par échelon. Une fois tout en bas, il sourit.

Il fait partie des plus mignons. Elle sourit en retour. « Salut. Bienvenue sur le palier. » Il s'avère qu'elle peut dire ça aux maris – en général, ils trouvent cela normal.

« Content de te voir moi aussi », répond-il.

Il est plus trapu que svelte, a des traits d'Asie de l'Est, doit avoir environ son âge. Un accent – peut-être australien ?

L'appartement autour d'eux est mieux rangé que la normale, et plus lumineux. Dans un cadre est accroché un poster vintage de géologie. Un nouveau vase, jaune, est apparu, avec des fleurs qu'elle sait être des dahlias depuis ses quelques jours d'enrichissement personnel.

Le mari aussi observe son environnement. « Eh, comme j'ai fait tout ce travail au grenier, finit-il par dire, tu veux bien me préparer une tasse de thé ?

— Je te l'apporte, installe-toi dans le salon. »

Parfait. Cela lui donne le temps de jeter un œil à son téléphone, faire un tour dans la cuisine, évaluer cette nouvelle vie. Elle aperçoit une table qui trône désormais dans l'entrée, sur laquelle se trouve du courrier. Elle y lit le nom du mari : Bohai Strickland Zhang. Elle apprend qu'elle s'appelle désormais Lauren Zhang Strickland. C'est bon signe.

Il est sur ses talons et attrape l'une des lettres. Il se dirige d'abord dans la chambre d'amis avant de rejoindre le salon.

Dans son téléphone, elle trouve un mélange de messages logistiques et affectueux envoyés à Bohai. Toby, Nat, Elena : oui, tout est en ordre, bien que le dernier message d'Elena soit énigmatique – il dit simplement BARRY SPILES. Elle travaille toujours au conseil municipal.

La bouilloire (neuve) siffle. Les sachets de thé (de la marque Yorkshire) sont sur le comptoir. Dans le frigo, il n'y a que du lait d'amande. Au hasard, elle prépare une tasse avec du lait, sans sucre, pour le mari.

Quand elle arrive avec les boissons chaudes, Bohai est sur son téléphone.

« Votre thé, très cher ! » annonce-t-elle.

Il lève les yeux et lui sourit. Il a une qualité assez rare parmi les maris : il la regarde chaque fois avec une attention renouvelée plutôt que comme un élément familier en arrière-plan. Peut-être leur mariage est-il récent.

« Tu as quoi de prévu ce week-end ? » demande-t-il en s'installant dans le fauteuil.

Lauren prend place sur le canapé. « Rien de spécial, répond-elle avant de vérifier dans son agenda : un dîner avec Rob et Elena, pas grand-chose d'autre. Et toi ?

— Pareil, rien de particulier. »

Il prend une nouvelle gorgée de thé. Elle l'imite et regarde autour d'elle. Les fenêtres ont l'air particulièrement propres, comme si... Ah, attends. Elle ouvre de nouveau son calendrier. Sur les huit derniers jours est noté : SHAN.

Voilà pourquoi tout est si propre : ils hébergeaient quelqu'un. Les dernières photos qu'elle trouve dans sa galerie sont du mari avec une femme plus âgée, à l'abri sous un parapluie, au parc. Sa mère, peut-être ?

« Shan est bien rentrée ? demande-t-elle l'air de rien.

— Oui, je crois. Enfin, elle nous l'aurait dit, sinon, non ? » répond-il, en reprenant une gorgée de thé.

À nouveau, le silence. Mais ce n'est pas confortable. Pas tendu non plus – simplement bizarre. Peut-être se sont-ils disputés et sont-ils désormais dans la phase de réconciliation. Peut-être s'est-il passé quelque chose avec cette femme qu'elle suppose être la mère du mari. Peut-être ont-ils une décision importante à prendre, qu'ils évitent tous les deux.

« On regarde la télé ? »

Elle répond par l'affirmative avant même qu'il ait terminé de poser sa question. Elle préfère un énième visionnage de *Mindbunter* à cette ambiance étrange.

Mais ce qui apparaît dans la section « En cours » de leur compte Netflix est un documentaire sur les phoques, un autre documentaire sur la vie au XIX^e siècle, et *Friends*. Le mari hésite puis il clique.

La série se lance : ils sont au milieu d'une saison, mais elle ne peut pas déterminer exactement laquelle, parce que c'est en italien.

C'est déjà arrivé, des maris en compagnie desquels elle a appris quelques notions d'allemand, d'arabe, ou de roumain. Parfois, ils s'y mettent ensemble pour passer le temps ; d'autres fois, c'est une nécessité pour saluer les membres de sa belle-famille et échanger avec eux quand ils les appellent. Mais son vocabulaire italien s'arrête à *treno*, *biglietto*, *pizza*, *ciao* et les chiffres jusqu'à vingt. Le long terme avec ce mari risque d'être compliqué.

Malgré tout, leur maison est si propre, même si ce n'est qu'en raison de leur récente invitée. Ce serait dommage de ne pas en profiter. Elle peut supporter de regarder vingt-deux minutes d'une sitcom dans une langue qu'elle ne parle pas. Pour son époux.

Pendant que les protagonistes de la série s'amusent, elle est sur son téléphone. Elle ne trouve pas de récentes photos de mariage – ils doivent être ensemble depuis longtemps – et elle ne trouve rien dans leurs échanges qui explique la tension qu'elle ressent.

« Eh, dit le mari, Bohai, au bout de quelques minutes, tu as entendu ? »

Elle tend l'oreille. « Entendu quoi ? »

— Je sais pas, un choc. Dans le grenier. »

Se pourrait-il qu'il y ait un autre mari ? C'est peu probable. « Je n'ai rien entendu.

— Je vais quand même vérifier. Peut-être que quelque chose est tombé. »

C'est dommage, pense Lauren. Elle est fatiguée. Ç'aurait été agréable d'aller au lit, de dormir tranquillement, de voir le lendemain matin comment ça évoluait, plutôt que d'accueillir un nouvel homme ce soir. Tant pis. Certains mariages ne sont pas faits pour durer.

« D'accord », répond-elle.

Est-ce qu'elle fait l'effort de remettre du rouge à lèvres pour le mari suivant ?

Elle reste sur le canapé et entend Bohai faire coulisser l'échelle du grenier. Elle remarque qu'il a du mal, ça coince à l'endroit où il faut donner un petit coup vers la gauche.

L'escabeau est vraiment bloqué.

« Vers la gauche, lance-t-elle.

— Ah, oui. » Elle entend les pieds toucher le sol.

Hum.

« Merci », ajoute-t-il.

Les idées se bousculent dans sa tête. Elle n'a pas le temps d'en tirer des conclusions. « Attends ! lui dit-elle.

— J'en ai pas pour longtemps », l'entend-elle répondre.

Elle se lève, à moitié enchevêtrée dans le plaid qu'elle laisse tomber pour rejoindre le palier à grandes enjambées. Il n'est que sur le deuxième échelon, seul le haut de son crâne a passé le seuil de la trappe.

« Non, dit Lauren.

— J'en ai pas pour... » Elle s'avance et lève le bras, attrape le T-shirt de Bohai, l'extrémité, qui est à sa portée. Il baisse le regard, son visage encadré par l'obscurité du grenier. « Je reviens tout de suite, dit-il, l'air agacé.

— Je ne pense pas que tu devrais monter, dit-elle.

— J'ai encore entendu le bruit. »

Elle connaît cette conversation par cœur. Mais elle a l'habitude d'endosser l'autre rôle.

A-t-elle raison ? Ce n'est pas possible...

Mais elle est sûre d'elle. C'est l'échelle qui lui a mis la puce à l'oreille. S'il vivait ici, il saurait qu'il faut tirer vers la gauche quand on la déplie. Or il l'ignorait.

« Je reviens tout de suite », répète-t-il. Il tente de lui retirer son bout de T-shirt des mains et monte un échelon supplémentaire. Elle n'a qu'un bref instant avant qu'il disparaisse à jamais, alors elle l'attrape de nouveau. Il est deux marches plus haut. Elle se lance : « Sauf que tu ne reviendras pas. N'est-ce pas ? Tu ne reviendras pas. »

Le mari la regarde. Il a déjà la tête dans le grenier, la lumière s'allume au-dessus de lui.

Elle continue : « J'ai raison ? Tu t'en vas rejoindre un autre grenier ? Dans une autre maison ? »

Il lâche son T-shirt ; de toute façon, elle s'accroche au tissu de toutes ses forces, sans le quitter du regard.

« Ah », dit-il. Elle le libère enfin.

Il descend les échelons un à un jusqu'à avoir les deux pieds plantés au sol.

« Je ne suis pas ta première femme.

— Non », répond-il prudemment.

Elle hoche la tête : « Tu n'es pas non plus mon premier mari.

— Quoi ? Combien de maris as-tu eus ? »

Elle réfléchit. « Cent soixante. »

Ils restent silencieux.

« Et toi ? finit-elle par demander, combien de femmes ? »

Il acquiesce, la main toujours sur l'échelle. « Je... Je ne sais pas exactement. L'équivalent de quatre ans. Peut-être quatre cents ? Dans cet ordre de grandeur.

— D'accord », répond-elle. Elle jette un œil au grenier puis le regarde. « Si je refais du thé, tu restes pour le boire ? »

Il la fixe toujours. Il s'éloigne de l'échelle et la prend dans ses bras, et elle lui rend la pareille, et elle rit, elle pleure même. Le soulagement de ne pas être seule ! La surprise. Et l'expression, miroir de la sienne, sur le visage de l'homme, flou à cause des larmes et de la proximité.

Chapitre 23

Alors qu'ils s'installent dans le salon, autour de la table à manger, ils parlent à toute vitesse.

« Ça fait des années...

— Ça a commencé cet été...

— Tout à coup...

— Il est apparu et je me suis retrouvée mariée... »

Ils s'arrêtent, le silence plane pendant quelques secondes avant qu'ils redémarrent : « J'ai cru que j'avais un problème, je suis allé plusieurs fois à l'hôpital...

— C'est compliqué de suivre... »

À nouveau, ils se taisent. Bohai observe la pièce puis repose son attention sur Lauren.

« Bon, dit-elle. Remettons les choses à plat. Tu as passé les quatre dernières années à grimper dans des greniers, et quand tu redescends, tu te retrouves avec une autre femme, dans une autre maison. »

Il acquiesce. « Ce n'est pas toujours un grenier. Parfois c'est une remise, ou un placard. Ou une armoire, une penderie, bref, tu vois l'idée. Et c'est pas toujours... des femmes. Mais sur le principe, c'est ça.

— Mais physiquement, comment ça marche ? Est-ce que tu vois le changement s'opérer ? Ça arrive dès que tu rentres dans le lieu ou quand tu en ressorts ? L'électricité fait des trucs bizarres pour toi aussi ? Il y a toujours un vrombissement avec les maris, et la lumière s'allume toute seule. Mais si quelqu'un d'autre grimpe, il ne se passe rien.

— Carrément ! C'est pareil pour moi. Tous les trucs électroniques, en vrai, les guirlandes de Noël, les téléphones, les vieux disques durs, tout s'allume. Une fois, ça a déclenché un petit feu, c'était terrifiant. J'ai couru en sens inverse, directement vers une autre vie, et comme je savais pas dans quel pays j'avais atterri au coup précédent, j'ai même pas pu vérifier si j'avais pas cramé toute la baraque.

— Attends », dit-elle tout à coup. Elle vient de réaliser ce qu'il a dit un peu plus tôt. « Pas toujours des femmes ? Parfois ce sont des petites amies ? Des fiancées ?

— Euh, non... des... maris ?

— Ah ! Waouh, oui, pardon. »

Est-ce qu'elle devrait arrêter de poser des questions ? Est-ce qu'elle est malpolie ? Vu la situation dans laquelle ils sont, ça ne peut pas être si gênant.

Bohai a déjà enchaîné : « Du coup, toi, tu te retrouves avec des maris dans

ton grenier. C'est toujours le grenier ? Toujours des hommes ?

— Oui, répond-elle. Un mari grimpe, et un autre descend. Attends... Est-ce que tous mes maris savaient ce qu'il se passait ? Est-ce qu'ils font semblant ?

— Nan, intervient Bohai. En tout cas, les miens n'étaient clairement pas au courant. J'ai essayé d'en parler à plusieurs reprises. Quand on s'entend particulièrement bien, ou une fois, avec une nana qui adorait la science-fiction. Je me suis dit qu'elle pouvait peut-être comprendre.

— Et alors ? »

Il secoue la tête.

« Ouais, soupire Lauren. J'ai essayé d'en parler à quelques personnes et ça ne se passe jamais bien.

— On peut pas vraiment le leur reprocher.

— Bordel. Je sais même pas par où commencer. Attends, pourquoi t'as voulu retourner dans le grenier aussi vite ? »

D'habitude, c'est elle qui renvoie les maris. C'est un peu vexant que le premier à avoir le choix soit aussi impatient de la quitter.

« L'ambiance était bizarre. J'essaie de ne pas rester trop longtemps quand j'ai l'impression que ça ne va pas fonctionner. »

Il n'a pas tort : l'ambiance était très bizarre.

« Tu dois vite t'en rendre compte, maintenant. En quatre ans, t'as acquis de l'expérience.

— Ouais, quatre ans et demi, quelque chose comme ça.

— Et quatre cents femmes ? Pardon, partenaires. Un par semaine ?

— Pas exactement... La plupart du temps, je reste un ou deux jours puis je change. Mais je suis resté deux ans, une fois. »

Plusieurs années ! Elle n'arrive pas à se voir rester avec un mari aussi longtemps, avant de réinitialiser le monde. Elle s'apprête à demander plus de détails mais il reprend : « Désolé, ça t'embête si je regarde un peu dans l'appartement ?

— Vas-y, pas de souci. »

Il va dans la cuisine, puis la chambre, puis la chambre d'amis. L'escalier. Il revient dans le salon.

Il se dirige vers la fenêtre et regarde dehors. « C'est le Royaume-Uni ?

— Norwood Junction, au sud de Londres. Tu n'es pas toujours à Londres ? »

Il secoue la tête immédiatement.

« Dieu merci, non, putain. Une fois sur cinq, je dirais ? La plupart du temps, c'est Sydney. Ou Rome, je sais pas trop pourquoi. J'imagine qu'une partie de moi doit aimer cette ville, mais qu'est-ce que c'est stressant... La version de moi qui y habite parle l'italien, alors que mon cerveau absolument pas.

— Attends, alors tu comprenais rien à la...

— La série ? Non. Et toi ?

— Rien du tout. »

Ils rient.

« Ouais, parfois je débarque et la personne en face me parle en italien. Je fais demi-tour immédiatement. Honnêtement, je devrais apprendre... J'ai déjà essayé, mais chaque fois que je réinitialise le monde, mes progrès sur Duolingo reviennent à zéro, eux aussi.

— Les villes ne sont pas complètement aléatoires, donc ?

— Je crois que ça doit être des endroits où j'aurais pu m'installer pour de vrai. Des endroits que j'aime bien. Enfin, parfois je suis à Melbourne ou à Brighton, et je déteste ces villes. Mais j'ai dû y aller par amour ou un truc du genre. Singapour aussi, de temps à autre. En 2020, j'ai atterri à Perth plusieurs fois, j'y suis un peu resté. C'est pas mon lieu préféré, mais c'était difficile de ne pas apprécier le fait que personne n'avait le Covid et que tout était ouvert. J'ai été à New York une fois, putain ce que cette ville est géniale, tout le monde là-bas pense que c'est le centre du monde. C'est faux, bien sûr, mais ils en sont persuadés. J'adore. Je suis resté plusieurs mois mais mon mari était un con et il y avait des cafards dans la cuisine, donc bon. J'ai détesté San Francisco, adoré Los Angeles, j'espère toujours faire Buenos Aires ou Tokyo ou ailleurs, pour changer d'air, sans succès. Pour le moment, en tout cas.

— Je suis toujours ici, moi. »

Dans sa maison. À attendre qu'un inconnu descende de son grenier.

« C'est logique en même temps. Le grenier va pas déménager à Bucarest pendant que tu dors, si ?

— Oui, c'est sûr, mais bon... Ça me plairait bien de changer d'air. »

Elle se l'imagine aisément : de nouvelles affaires, de nouveaux mondes. Choisir de quitter une vie pour en rejoindre une autre, à son gré, quand ça lui plaît, plutôt que de devoir piéger les maris pour qu'ils grimpent au grenier.

« Il se passe quoi si tu montes, toi ? demande Bohai.

— À vrai dire, je n'ai pas essayé. Ça a toujours eu l'air trop dangereux. Mais si je passe la tête là-haut, ça fait le truc avec l'électricité. Ça le fait avec personne d'autre que les maris. En vrai, peut-être que je devrais tenter.

— Ouais, je sais pas, répond Bohai. Ça a des côtés chouettes, évidemment. De voyager sans avoir à passer par la douane, l'aéroport. Mais au moins, avec ton fonctionnement, tu peux garder tes affaires, non ? Enfin, tout ça... C'est des objets à toi, non ? »

Il désigne l'appartement.

« Pas tout, répond-elle. Une grande partie t'appartient, je pense.

— Oui, des vêtements, quelques livres. Dans ta cuisine, j'ai vu le grand four hollandais qui me suit souvent. Mais je peux jamais compter dessus. Et je sais jamais comment fonctionnent les plaques. »

Il est vrai qu'elle apprécie de savoir que Toby et Maryam vivent à l'étage du dessous, qui que soit son colocataire du moment. Et elle ne va pas tout le temps au travail, même quand elle est employée au conseil, mais c'est rassurant quand

c'est le cas.

« Cela dit, poursuit Bohai, il y a quelques années, j'ai atterri dans une caverne. Jusque-là, ça n'avait jamais été des lieux organiques, en général ce sont des greniers, des cabanons, de grandes armoires. Bref, cette fois-là, c'était une putain de grotte naturelle cachée derrière une cascade qui coulait directement dans un lagon tout bleu. Il faisait hyper chaud et on avait une maison sur pilotis, au milieu de nulle part. J'aurais jamais été là-bas sans... tout ça. »

Il fait un signe de la main, grenier magique et tout ça.

« T'es pas resté ?

— Nan, ça faisait beaucoup.

— Allez, arrête. L'adaptation à une vie de rêve devant une cascade de rêve était trop difficile ?

— Oui, enfin, il se trouve que je trompais ma femme avec ma belle-sœur et j'avais pas trop envie de continuer plus longtemps que nécessaire. »

Elle recule. « Avec ta belle-sœur ?

— Je sais ! s'exclame-t-il. Je sais pas ce qui m'a pris. C'est quoi ce bordel, hein, Bohai ? C'était il y a longtemps, j'étais jeune, je suppose. Ces derniers temps, j'atterris rarement dans des mariages où j'ai une liaison, j'ai visiblement appris ma leçon. Et si j'ai l'impression que je trompe effectivement mon ou ma partenaire, je change de vie. C'est une de mes règles.

— Tu allais partir d'ici, dit Lauren. Est-ce que tu me trompes ? » Elle blague — ou presque.

« Je crois pas, répond-il. Je n'ai pas trop eu le temps de vérifier, cela dit. Parfois, c'est dur à déterminer, je suis vraiment doué pour que ça ne se voie pas. » Il hausse les épaules, l'air contrit.

Elle n'arrive pas à faire le tri parmi toutes ces nouvelles informations. Certaines phrases tournent en boucle dans son esprit, elle essaie de comprendre tout ce qu'il lui dit mais ça part dans tous les sens. « Une de tes règles, finit-elle par dire. T'en as d'autres ?

— Euh, ça te dérange si je mange quelque chose ? Je ne sais pas si on a dîné avant que je débarque, mais j'ai hyper faim.

— Ah, oui ! Bonne idée. Moi aussi. »

Il est plus tard qu'elle ne le pensait, presque vingt et une heures. Ils fouillent la cuisine ensemble, ouvrent le frigo, les placards. Bohai soulève le couvercle d'une grande marmite en émail, dans le four, et le repose en tapotant doucement le plat. Il y a une moitié de frittata dans un compartiment du frigo. Peut-être qu'elle a repris l'habitude d'en cuisiner.

« On commande ? » finit-il par suggérer.

Elle vérifie l'état de son compte en banque : ça va. Ils n'ont pas de compte commun. Elle repère un versement mensuel de la part de Bohai, à partir duquel elle semble s'organiser pour payer les factures. « D'accord. »

Ils passent en revue les possibilités. « La pizzeria est correcte, dit-elle. Les

raviolis chinois aussi. Les sushis ne sont pas bons. Les burgers sont décents. »

Il continue à faire défiler la liste des restaurants. « Des burritos ?

— Ça me va. Mais ils ferment bientôt donc choisis rapidement. »

Elle a vécu cette scène avec tant de maris : commander à manger, trouver un compromis entre ses goûts et les leurs.

« Tu peux garder des trucs quand le monde se réinitialise ? demande-t-il pendant qu'ils patientent jusqu'à l'arrivée de la livraison. Noter des trucs ?

— Si seulement... Non. Au début, je faisais une liste des prénoms de chaque nouveau mari, mais maintenant, j'essaie juste de compter et je me souviens des plus importants. »

Officiellement, elle en est à cent soixante, mais elle en a sûrement oublié un ou deux, ou compté certains plusieurs fois. « Et toi ? »

L'expression de Bohai s'illumine : « Ah, en fait... J'ai créé une petite chanson. J'ajoute les prénoms au fur et à mesure. J'ai commencé au trentième donc c'est un peu vague au début, d'autant plus qu'il y a eu un mois pendant lequel je changeais très rapidement de partenaire. Mais je me souviens des principaux.

— Une chanson.

— Oui, répond-il, visiblement ravi, avant de se lancer dans une explication. Les couplets riment, mais en plus, le dernier mot de la seconde ligne de chaque couplet est repris au début du couplet suivant, pour que je m'en souvienne plus facilement. Sauf quand j'arrive vraiment pas à faire fonctionner cette règle, auquel cas je démarre le couplet autrement. »

Il s'éclaircit la gorge : « Merde alors, j'ai jamais fait ça à voix haute. Je chante hyper mal. Bon. Je te chante un bout du milieu :

Regarde, c'est Lachlan à Brizzy,
Lui et moi on fait plein de trucs.
Des trucs avec Afan aussi,
Repeindre la cuisine sans arrêt.
Arrête avec la jeune Bea,
Arrête avec Hayden Trois.
Trois ou quatre défilent ensuite :
Sans nom, sauf le dernier, Bim.
Avec Liz, je serais resté,
Mais elle vit à Adélaïde.

— La chanson doit être super longue !

— J'ai pas dédié une ligne à chaque personne. Ça dépend du temps que j'ai passé avec eux, tu vois ce que je veux dire ? Si j'ai l'impression de leur devoir un petit quelque chose. »

Il hausse les épaules, penaud.

Elle s'apprête à lui réclamer des détails mais les burritos arrivent. En mangeant, ils échangent des anecdotes sur les repas qu'ils ont dégustés en compagnie de leurs époux respectifs : les pires restos à emporter de Bohai, les maris de Lauren qui savaient le moins bien cuisiner.

« Une espèce de friture de laitue, dit-elle en se souvenant d'un des premiers. Une énorme baguette de pain fourrée de fromage et de faux bacon, passée au micro-ondes. Mon Dieu, que c'était dégoûtant. Ah, et beaucoup d'entre eux ont une recette spéciale pour la bolognaise. Et c'est jamais bon. »

En général, dans ces cas-là, le mari avait une ex-petite amie italienne, laquelle lui avait appris cette recette soi-disant originale et authentique tout à la fois, avec toujours une petite touche personnelle : des anchois (deux fois), de la sauce Worcestershire (trois fois), du café (une fois), du babeurre (une fois, la pire).

« Ah oui, j'ai déjà eu ça aussi. Leur amoureuse du lycée, Maria, avait une tante qui leur avait dit que le secret, c'était de mettre de la coriandre, ce genre d'histoire.

— Bon, dit Lauren en se penchant vers lui. Tu vas rester quelques jours, on est d'accord ? Je vais préparer la chambre d'amis et on pourra dire qu'on est malades pour ne pas aller au travail.

— Oui, répond-il, carrément. Évidemment. En plus, j'aimerais beaucoup ne pas rencontrer une nouvelle femme ce soir. T'es la quatrième, j'étais sur un enchaînement de mauvaises rencontres. Des gosses partout.

— Tu avais... Tu sais quoi, peu importe. Allons préparer tout ça. »

Il n'y a pas de draps sur le lit de la chambre d'amis, probablement parce qu'ils les ont retirés après la visite de la mère de Bohai. Lauren en trouve des propres dans une armoire. En revanche, impossible de mettre la main sur des pyjamas d'homme.

« Je dors souvent nu, explique Bohai, l'air confus. Peut-être que je n'en ai pas. Un short ? » Il fouille également dans les tiroirs.

Lauren finit par découvrir ses sous-vêtements (il porte des boxers, découvre-t-elle par la même occasion) et un T-shirt, qu'elle lui tend.

« C'est bizarre, non ? J'ai pas de problème à m'allonger nu dans un lit avec une femme que je n'ai jamais rencontrée, mais maintenant qu'on est tous les deux au courant du contexte, je préfère rester habillé et dormir dans l'autre chambre. »

C'est vrai : ces derniers temps, elle a pris l'habitude que des inconnus se baladent chez elle en petite tenue. Mais le fait que celui-ci sache qu'il est un inconnu, ça change tout.

« Bonne nuit ! » lance Bohai depuis la chambre d'amis, sa voix traversant l'encadrement de la porte ouverte et le palier pour rejoindre Lauren dans sa propre pièce. « Dors bien.

— Toi aussi, répond-elle. Eh, est-ce que tu as déjà eu une femme qui

s'appelait Lauren ? »

Il rit. « Je crois pas. J'ai eu une Laura, par contre.

— Ça me va. »

C'est comme une soirée pyjama, comme une colonie de vacances. Si elle tend l'oreille, elle peut entendre sa respiration. Elle se cale dessus et s'endort.

Chapitre 24

Le lendemain matin, Bohai appelle le bureau de Lauren et lui invente des problèmes d'estomac incroyables. Elle lui rend la pareille et contacte son collègue – en fouillant dans son portable, il a émis l'hypothèse qu'il travaille dans l'éducation de chiens d'aveugles.

« C'est dingue, déclare-t-il, il n'y a vraiment aucune logique dans les boulots que je me retrouve à faire. Je n'aime même pas les chiens. Leurs yeux sont trop gros.

— Tu n'aimes pas les yeux des chiens ?

— Ils sont trop implorants », se défend-il.

Pour le petit déjeuner, ils ont décidé de sortir. Ils sont dans un café à quinze minutes à pied de l'appartement, de l'autre côté du parc. C'est jeudi matin et il est onze heures : il n'y a pas trop de monde. Il fait bon pour un mois d'octobre, ils choisissent donc une table en terrasse. La lumière du soleil brille à travers le feuillage des arbres, qui commence à tomber. Devant eux s'étend le parc : un lac, un bambin qui court. L'été venait de commencer quand le premier mari de Lauren est apparu.

Elle a trop de questions, elle ne sait pas par où commencer. Mais Bohai sort un bout de papier de sa poche.

« Je n'arrivais pas à dormir, hier soir, alors j'ai pris des notes. »

Parfait.

« Tu me montres ?

— Bon. Le premier truc, c'est qu'on continue de vieillir. N'est-ce pas ? vérifie-t-il auprès d'elle. C'est difficile pour moi d'en être certain parce que je n'ai pas le même style de vie dans chaque version du monde. Mais ces derniers temps, j'ai quasiment tout le temps cette ride, dit-il en montrant deux traits entre ses sourcils, verticaux là où les rides de Lauren sont toujours horizontales. Et quand j'atterris dans un endroit où il y a beaucoup de soleil, j'en ai aussi au coin des yeux. C'est l'un des rares avantages de Londres, à vrai dire. La peau moins abîmée, les yeux moins plissés à force de regarder le ciel, parce que, ici, il n'y a pas de putain de soleil, de toute façon. »

Ils sont littéralement assis en plein soleil, mais Lauren reste concentrée.

« Mon apparence aussi change parfois, dit-elle, mais ça ne fait que trois ou quatre mois, pour moi.

— Ouais, à ce propos, raconte-moi comment ça a débuté. En détail. »

Elle s'est refait le scénario des dizaines de fois dans sa tête : la fête, le bus de retour, Michael dans l'escalier. Elle l'a aussi dit à voix haute à plusieurs reprises mais ça s'est toujours mal passé. Encore maintenant, en déroulant son récit, elle

s'attend presque à ce que Bohai se mette à l'interroger avec suspicion, à lui expliquer qu'elle a tout faux, à se moquer d'elle.

Mais non.

« Ouais, c'était à peu près aussi bizarre pour moi, répond-il. J'étais en voyage avec des amis, dans une maison de vacances, à la campagne. En Australie, évidemment. La maison était immense donc on a décidé de jouer à cache-cache. Et putain, c'est pas pour me vanter mais je suis super fort à ce jeu ! Du coup, je me suis faufilé au fond d'un placard, et là y a eu un vrombissement, comme de l'électricité statique, donc je suis sorti le plus vite possible et, hop, je vivais dans une maison en bord de mer et j'étais marié à une femme du nom de Margery.

— Hmm.

— Ouais, j'ai eu du mal à comprendre ce qui m'arrivait. J'ai essayé plusieurs fois de louer la maison de campagne pour retourner dans le même placard, mais il ne se passe jamais rien. Et après, je dois vite changer de monde avant que mon mari ou je ne sais qui découvre que j'ai dépensé 4 500 dollars pour me payer un séjour en solitaire dans un manoir sur un domaine viticole. »

La serveuse leur apporte leurs assiettes et ils gardent le silence pendant une minute. Bohai récupère du sel, du poivre et du ketchup sur une table voisine.

« Question suivante, dit-il. T'as toujours un mari ?

— Oui. Toi, ça varie, donc ?

— Plus de la moitié sont des maris. Ce qui n'est pas... Enfin, dans ma vie de base, j'ai plus souvent été en relation avec des femmes donc c'est un peu bizarre que ce soit l'inverse maintenant. Mais j'imagine que ça fait sens parce que je ne suis pas trop fan du concept de mariage, tu vois ? Donc je m'emporte peut-être plus facilement avec des mecs. Je veux dire, avec un mec, je peux dire, *tu sais quoi, marions-nous pour la mettre à l'envers à ceux qui voudraient qu'on n'en ait pas le droit, je me tape de votre désapprobation, je défie la loi et la douzaine d'oncles qui me regardent de travers*. Alors qu'avec une femme c'est davantage *le fardeau de l'histoire me condamne à t'épouser, beurk*. Sans vouloir te vexer. Et sans que ça m'empêche de l'avoir fait régulièrement. Quatre cents mariages.

— Ça fait beaucoup pour quelqu'un qui n'aime pas le concept.

— Oui, je crois qu'il faut que j'accepte l'idée que le concept me plaît, en réalité, mais que j'aime bien être le genre de personne qui n'aime pas le concept de mariage, en tant que concept. Cette situation nous force à affronter qui on est, qui on peut être. »

Il y a d'autres choses sur la liste de Bohai mais un point lui revient en mémoire : « Hier, tu as mentionné des règles ?

— Ah, oui ! Quand j'envisage de rester un peu plus longtemps, je me comporte correctement. Pas de liaison, pas d'enfants, pas de mariage blanc. Et toi ?

— Je n'ai pas vraiment de règles pour le moment. J'ai eu un mariage blanc,

une fois, mais il était génial. Dans mon top cinq. Et je ne veux pas d'enfants, mais la question ne s'est pas souvent posée.

— T'en veux pas pour le moment, ou jamais ?

— Jamais, je crois. »

Elle adore Caleb et Magda, mais rien que quelques heures en leur compagnie, elle trouve cela épuisant. Elle estime qu'elle a fait son lot d'aide à autrui quand son père était malade : Nat était à l'université donc il n'y avait que leur mère et elle. Pendant six longs mois, avant qu'il ne soit admis au centre de soins palliatifs, elles s'en occupaient à tour de rôle.

« Toi non plus, on dirait ? »

Il remue sur sa chaise.

« C'est compliqué. J'ai envie d'avoir des enfants, je crois. Non, tu sais quoi, j'en suis sûr. Mais je préférerais décider concrètement du moment, tu vois ce que je veux dire ? Je veux pas me retrouver aléatoirement avec des triplets de six ans dans un univers parallèle et me sentir obligé de les aimer et de rester parce qu'ils disparaîtront si je retourne dans l'armoire par laquelle je suis arrivé. Tu comprends ? Quand tu quittes un mari, il existe toujours, il n'est juste pas ton époux. Mais si tu as des enfants, des enfants biologiques en tout cas, ils n'existent plus du tout quand tu réinitialises le monde. Tu n'étais pas présent, donc eux non plus. Au début, j'ai débarqué et ma femme était enceinte. On ne s'entendait pas bien mais je me sentais quand même responsable du futur bébé, genre, *je ferais mieux de rester sinon il va disparaître*. Mais on était pas du tout faits pour être ensemble. J'ai fini par partir avant l'accouchement, et je sais pas, je me suis pas senti super bien. J'ai fait des recherches sur la femme, par la suite, et il s'avère qu'elle a trois enfants, donc tant mieux pour elle, mais évidemment, aucun n'est le mien. Maintenant, si j'aperçois le moindre signe que j'ai des gosses, je pars directement, avant même de les rencontrer, avant de savoir si ce sont des enfants d'un autre mariage ou des neveux et nièces ou les miens. Je sors la tête : si je tombe sur un Lego, je fais demi-tour. Je rate sûrement tous les adultes qui aiment les Lego, par la même occasion, mais bon, on peut pas tout avoir. »

Il fait un grand sourire et Lauren est certaine qu'il se pense charmant.

« Tu m'as dit que tu étais resté deux ans, une fois ? » demande-t-elle.

Elle n'arrive pas à l'envisager. Ou plutôt, elle ne se verrait pas partir après autant de temps. Il acquiesce.

« Peut-être plutôt un an et demi. On habitait à Sydney, ce qui est toujours un bon début pour moi. J'étais marié à ce gars qui s'appelait... Son vrai nom était Hanwen, mais il utilisait Jack pour se faciliter la tâche auprès des anglophones. Honnêtement, j'ai rarement eu des partenaires chinois, probablement à cause de mes a priori qui me donnent l'impression de jouer au rebelle face à des critiques inexistantes. Mais c'était agréable.

— Tu travaillais dans quoi ?

— J'étais technicien son et lumière pour une petite troupe de théâtre. C'était tout neuf, pour moi, évidemment. Mais les théâtres venaient de rouvrir, et puis, tu sais, ça fermait, ça rouvrait, ça refermait. Tout le monde était rouillé donc je m'en suis sorti comme ça. Et à un moment un étudiant est venu faire un stage de terrain, ça m'a aidé aussi. Je lui demandais son avis, ou de me présenter les différentes options, selon lui. Ça m'a sauvé la vie, je recommande.

— C'est intelligent, concède Lauren.

— N'est-ce pas ? Bref, continue Bohai, j'étais donc marié à Jack, qui bossait dans la finance. J'étais un peu son trophée, ce qui flattait mon ego. On n'était pas exclusifs, ce qui n'est généralement pas mon truc... »

Lauren s'esclaffe.

« Monsieur Cent-Mariages-Par-An ? Monsieur J'ai-Couché-Avec-Ma-Belle-Sœur ?

— Je ne dis pas que je suis très doué en pratique, mais je préfère la monogamie. Dans les autres configurations, je sais pas, je deviens jaloux. Mais notre appartement était génial, mon travail était sympa une fois que j'ai pris la main, et Jack était génial, je l'aimais beaucoup. On s'amusait bien. On ne se disputait pas souvent. Il ne nettoyait jamais la cuisine, mais si c'est le plus gros problème dans un mariage, c'est que ça se passe plutôt bien, je dirais.

— Pourquoi es-tu parti ?

— Ah, soupire-t-il en posant sa fourchette, c'est une histoire plutôt sombre. Jack venait me récupérer après une représentation et il a eu un putain d'accident de voiture, plutôt grave. Je me suis dit que... Enfin, c'est pas que je ne vaux pas le coup, dit-il en se désignant d'un geste appréciateur, mais je me suis dit que ma seule présence ne justifiait pas une situation aussi critique. Je ne sais pas ce qui se serait passé s'il était mort et que je n'avais réinitialisé le monde qu'après, si ça aurait été trop tard. J'ai donc préféré réinitialiser sa vie.

— Oh. Je suis vraiment désolée.

— Ouais... Bref, parfois je me renseigne sur son sort. En général il va bien. J'ai même passé une soirée dans un bar qu'il aime bien et j'ai attendu qu'il passe. Je me suis dit que ce serait comme au bon vieux temps, mais au final j'ai découvert certains de ses goûts en matière de sexe sans attache, des détails qu'il ne révélait pas à son cher et tendre, pour ne rien te cacher. Et toi ?

— Ah, moi je suis encore novice en la matière. Il y a eu un Américain que j'aimais beaucoup, Carter. Je crois qu'il m'aimait, lui aussi. Enfin, je veux dire, je crois qu'ils m'aimaient tous, mais il avait tout le temps l'air heureux quand on était ensemble, tu vois ce que je veux dire ? Mais il est monté au grenier quand j'avais le dos tourné.

— Oh merde, ça doit être dur. »

« Désolé », ajoute-t-il à l'intention d'une femme qui vient de passer à côté d'eux avec un enfant en poussette.

« Peut-être que ça n'aurait pas fonctionné quoi qu'il en soit, souffle Lauren.

Une semaine, c'est rien, comparé à deux ans. » Elle n'arrive pas à concevoir ce qu'elle aurait ressenti si elle avait passé autant de temps avec Carter avant qu'il ne disparaisse sans crier gare dans le grenier.

« C'est pas une compétition, répond Bohai. On peut tous les deux être tristes par rapport à nos maris, si tu veux. »

Ils restent silencieux quelques instants.

« Honnêtement, finit-elle par dire, je ne préfère pas.

— Moi non plus.

— Alors, dis-moi, reprend-elle avec davantage d'enthousiasme, c'est quoi, la pièce la plus étrange dans laquelle tu as atterri ?

— Une fois, il y avait plein de ballons. Genre, des ballons jusqu'aux genoux. Je suis aussi tombé sur huit corgis. Ou une pièce dans laquelle ma femme découpait mes vêtements à l'aide de cisailles, c'était terrifiant.

— Tu as fini par comprendre pourquoi ?

— J'ai fait demi-tour, mais j'imagine que je l'avais trompée ? Ou alors que j'avais perdu beaucoup d'argent en jouant, c'est déjà arrivé. Je te l'ai dit, observer ce qu'aurait pu devenir sa vie de quatre cents manières différentes, c'est un moyen rapide de découvrir toutes les conneries qu'on aurait pu faire. »

« Désolé », répète-t-il en direction de la même mère, qui pousse son enfant plus loin de leur table.

« On va dans le parc ? » propose Lauren. Les tables autour d'eux se sont remplies et elle ne veut pas continuer la discussion avec autant d'oreilles aux alentours, sans parler du langage fleuri de Bohai.

Ils marchent en direction du lac et des canards hirsutes qui y vivent.

« Comment tu décides qu'il est temps de changer ? » Ce qu'elle veut véritablement lui demander, c'est comment se décider, elle.

Il hausse les épaules. « J'ai toujours pas la réponse. T'y as déjà réfléchi ? À en choisir un et à le garder ? »

Pas consciemment, elle prend toujours les choses comme elles viennent, au jour le jour, mais les mois lui paraissent longs depuis qu'elle fait défiler les maris. Ne pas aller au travail pour aller déjeuner dans un restaurant de luxe, acheter n'importe quoi avant de tout réinitialiser, ce n'est plus très intéressant quand ça se répète inlassablement.

« Je ne sais pas, répond-elle. Je vais peut-être essayer.

— Dans ce cas, déclare Bohai, y a-t-il une papeterie dans le coin ? On va avoir besoin d'une quantité importante de Post-it. »

Chapitre 25

Quel soulagement. Pendant la semaine qui suit, ils s'arrêtent plusieurs fois par jour pour rire ou se l'énoncer à voix haute.

Sympa, ton appart. Je suis content d'avoir atterri dans ton grenier.

J'aime bien ce grand plat bleu qui est apparu avec toi. C'est beaucoup plus joli que les assiettes tartan du mari précédent.

Ils tirent la conclusion qu'ils se sont rencontrés sur Internet : ils n'ont pas d'amis en commun, ne travaillent pas au même endroit, n'habitaient pas dans le même quartier, n'ont pas les mêmes activités. Leurs vies ne se croisaient presque pas.

« Très bien, c'est plus rigolo comme ça, affirme Lauren. Je ne peux que présumer de l'enchaînement des événements à partir des messages d'Elena, mais on dirait que tu m'as demandée en mariage dans le petit parc près de Liverpool Street, tu sais, là où il y a plein de plaques commémoratives de l'époque victorienne ?

— Ah, c'est logique. J'adore ces conneries : « Mère, je l'ai sauvé mais je n'ai pu me sauver moi-même. » J'en ai les larmes aux yeux. Je parie que je n'avais rien prévu. Ça m'a probablement pris comme ça. Les oiseaux chantaient et j'ai dû me dire : « Putain, je n'arrive pas à croire que j'ai trouvé quelqu'un qui soit prêt à venir avec moi pleurer sur les plaques de ces héros. »

— Oh, mon Dieu, je crois que je ne veux pas savoir à quoi ressemblait ton discours, au mariage. »

Tout l'après-midi, ils cherchent des récits sur des greniers étranges et se lisent leurs découvertes à voix haute. Ensuite, ils font une liste des principaux critères de sélection pour leurs partenaires. Ils les écrivent sur les Post-it que Bohai a achetés et les collent sur la fenêtre.

DE BEAUX CHEVEUX, écrit Bohai, avant d'ajouter : OU PAS DE CHEVEUX. « Pas d'entre-deux », commente-t-il.

Lauren, pour sa part, inscrit AVANT-BRAS sur un papier, puis UNE COMPÉTENCE INTÉRESSANTE, SAIT CE QU'IL VEUT, POSSÈDE UNE ÉCHARPE.

Ils se renseignent aussi sur les ex qui les ont marqués. Le Jack de Bohai est célibataire et vient d'être promu au sein de son entreprise. Sur son compte LinkedIn, il vient de poster une diatribe qui parle de l'importance d'avoir une vision à laquelle se référer pour se guider.

« Ce qu'on oublie, avec cette idée de vision, lit Lauren à voix très haute, c'est qu'elle est uniquement possible lorsque le sujet s'y prête, qu'il est dans le champ de vision.

— Je sais, répond Bohai. Clairement, ce jargon professionnel n'est pas dans mes priorités. Mais il ne parlait pas comme ça à la maison. Il me manque. Le fait qu'il savait immédiatement quand je mentais me manque. Ses costumes à trois cents dollars me manquent. »

Il attrape un autre Post-it et écrit SAIT PORTER DES TENUES ÉLÉGANTES.

« Et puis j'aimerais t'y voir, avec ton mari dans la finance. »

Elle tape le nom de Felix sur Internet : on dirait qu'il a épousé la baby-sitter, ou une autre femme également prénommée Delphine. Il n'a pas de compte LinkedIn, en revanche, ce qui génère un sentiment de fierté chez Lauren. Elle trouve une vidéo d'une de ses interventions à une conférence : trente mille vues. Elle la lance : c'est terriblement ennuyeux, Bohai lui demande de la mettre en silencieux au bout de trente secondes, mais même sans le son, Felix est étrangement charismatique. Il arbore une expression sérieuse, son langage corporel est mesuré, il regarde la caméra frontalement, ponctue son discours de quelques sourires professionnels. Lauren et Bohai projettent la vidéo sur le grand écran de télévision et l'observent en silence.

« Tu sais quoi, finit par admettre Bohai, je comprends ce que tu lui trouves. »

Michael est marié à une autre femme que celle qui est morte dans un monde parallèle, et il a un enfant, un bambin aux grands yeux et aux cheveux bouclés. Jason a toujours son autoentreprise de paysagisme et jardinage. On dirait qu'il est célibataire. Carter n'est pas à Denver avec sa petite amie habituelle ; cette fois, il est à Seattle avec une grande blonde.

« Tu es bien plus jolie qu'elle, déclare Bohai. Et il n'est pas si beau que ça !

— Il n'est pas très photogénique. Mais c'est aussi sa présence, la manière dont il marche. Sa posture. »

Bohai griffonne DÉMARCHE/POSTURE ATTIRANTE sur un Post-it.

Lauren se souvient de quelque chose qu'elle a lu il y a deux ou trois maris, après une matinée passée à fouiller les réponses du Web à la question « Comment choisit-on qui on épouse ». Elle lance la même recherche et retrouve la page. Elle interpelle Bohai : « Tu as déjà entendu parler du problème du secrétaire ? »

Il n'en a jamais entendu parler.

« Il y a quelque temps, j'essayais de comprendre ce qu'il me faudrait faire si je voulais sélectionner un mari avec lequel rester. Il s'avère que quelqu'un a trouvé une équation à ce sujet. Un calcul qui détermine soit la personne qui est statistiquement le plus à même d'être ton partenaire de vie, soit d'assurer ton secrétariat.

— Ça m'a l'air d'être deux données bien distinctes. »

Elle hausse les épaules.

« OK, commençons par le secrétariat. Tu essaies de trouver la femme la plus compétente... »

Bohai soulève un sourcil : « Cette équation date de 1952 ? »

— ... et tu as tout un tas d'entretiens prévus, continue Lauren. Chaque fois qu'une candidate se présente, à la fin de l'entretien, tu dois décider de l'embaucher ou non. Il faut te décider immédiatement. Si tu la rejettes, tu ne peux pas changer d'avis par la suite. Et si tu n'embauches personne, tu te retrouves coincé avec la dernière personne, même si elle est nulle.

— Je ne crois pas que les entretiens d'embauche se déroulent comme ça, même en 1952.

— Non, évidemment. Mais dans un cas pareil, tu fais quoi ?

— Je détermine des critères préalables pour ne pas laisser mes biais inconscients choisir pour moi ? suggère-t-il en montrant les Post-it qui s'accumulent sur la vitre. Je demande à parler à leurs précédents employeurs ? Je les embauche pour une période d'essai ?

— D'un point de vue mathématique, répond Lauren, il faut dire non aux trente-sept premiers pour cent, puis oui à la première personne qui est mieux que les précédentes. »

Quand Bohai réfléchit intensément, ses yeux regardent dans toutes les directions comme s'il observait un schéma de pensée.

« C'est quoi, trente-sept pour cent de l'infini ? »

Il marque un point. « En fait, non, dit-elle soudain, tu vas bien finir par mourir, non ? »

— C'est hyper méchant de dire ça !

— T'as quel âge ?

— C'est pas tes oignons.

— Je suis ta femme », soupire-t-elle.

Il lève les yeux au ciel : « Très bien. J'ai trente-cinq ans.

— Disons que tu vivras jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, ça te fait cinquante-cinq ans de relation.

— Donne-moi au moins jusqu'à quatre-vingt-quinze, intervient-il. On meurt vieux, dans ma famille. Dans la plupart de mes vies, j'ai toujours mes quatre grands-parents. »

Tant mieux pour lui. « Ça te fait soixante-cinq années avec des partenaires, depuis le début. Trente-sept pour cent, ça fait... » Elle ouvre la calculatrice sur son téléphone. « ... Vingt-quatre ans, et t'as commencé à trente ans, donc tu devrais... Oh merde, tu devrais continuer à tester jusqu'à tes cinquante-quatre ans ? Et ensuite, tu t'arrêtes sur la première personne qui est mieux que toutes celles qui sont venues avant. »

Il grogne.

« Non. Hors de question. Ça fait quoi, deux mille mariages ? Je comprends l'idée derrière l'équation, mais bon, j'ai déjà eu plus de quatre cents partenaires. J'ai une bonne idée du style d'individus qui... existent. Je ne crois pas que j'aurai de nouvelles informations en roulant des pelles à six cents inconnus

supplémentaires.

— Ah, donc toi aussi, tu veux t'installer ? »

Il émet un son de protestation et se redresse. « Oui. Ça s'est mal terminé avec Jack et c'était il y a quelques mois. Je suis resté dans ce monde-là pendant hyper longtemps, je me laisse la moitié du temps de la relation pour m'en remettre, tu vois ? Je me dis que j'ai encore six mois, environ, avant de devoir réfléchir sérieusement à m'engager dans une relation. Dans un mariage. »

Elle n'avait pas compris que l'histoire avec Jack était si récente.

« Oui, répond-elle, je comprends.

— Mais je veux réessayer. Évidemment ! J'ai envie d'une vie où je puisse me projeter, savoir où je serai la semaine suivante. J'ai envie de pouvoir... précommander quelque chose. Acheter un mélange d'épices hyper original, ne jamais l'ouvrir et le jeter à la poubelle trois ans plus tard, après que la date de péremption sera dépassée. »

Ouais...

« Moi aussi », dit Lauren – et si elle n'était pas sûre d'elle jusque-là, elle en est convaincue maintenant qu'elle l'a dit à voix haute. « Il faut juste que je trouve le bon univers pour m'installer. »

Entre les Post-it, les anecdotes qu'ils échangent, l'euphorie de pouvoir parler librement des circonstances, ils en oublient tout le reste, y compris de jeter un œil à leurs calendriers. L'arrivée d'Elena et Rob à leur porte, vers dix-neuf heures trente, un dimanche soir, les surprend donc.

Lauren se prépare à mentir mais cela s'avère inutile : Bohai l'a devancée, il se répand en excuses devant leurs invités, gagnant le temps nécessaire pour qu'elle récupère les pense-bêtes toujours accrochés à la fenêtre et au mur.

« Je suis désolé, l'entend-elle dire, ma sœur a dû aller aux urgences, ce n'est que l'appendicite, mais ça nous a fait un choc. Comme on attendait des nouvelles, on a complètement oublié que vous deviez venir ! Mais on vient de recevoir un message : l'opération s'est bien déroulée, elle s'est réveillée et elle va bien, ils ont pu extraire l'appendice. Ça vous va si on commande, ce soir ? »

Le mensonge est parfait : c'est une excuse crédible et valable, mais qui ne va pas gâcher la soirée. C'est même une raison supplémentaire de se réjouir, tout bien considéré.

Dans les toilettes, elle écrit un SMS à Bohai : *Rob et Elena, c'est de son enterrement de vie de jeune fille que je te parlais, ils se sont mariés cet été.* Quand elle sort, elle découvre qu'il est en train d'ouvrir la bouteille de vin que Rob a apportée. Il rit à une blague : il est parfaitement convaincant.

« Et du coup, dit Elena à un moment de la soirée, la mère de Rob pense que maintenant que nous sommes mariés, on devrait immédiatement se mettre à faire des enfants. Quand on lui a dit qu'on allait adopter un chien, c'était comme si on l'avait poignardée dans le dos. Alors que ce n'est pas comme si on

ne pouvait pas avoir un chien et un bébé en même temps !

— Effectivement, confirme Lauren.

— Mais il faut qu'on accélère le processus, sinon elle va venir me voler un œuf et essayer de lancer un bébé au micro-ondes. Elle est obsédée. »

Elena fixe Bohai.

« Ça m'a l'air... d'être le bon moment, dit-il.

— Est-ce que... tu as des nouvelles ? lui demande Elena.

— De... »

Est-ce que Bohai... fait des dons de sperme ? Mais si Rob avait un tel problème, Lauren est persuadée qu'Elena lui en aurait parlé lors de l'une de leurs soirées alcoolisées. Elena reprend : « ... des chiens ? »

Ah. Mais oui. Lauren se souvient du jour où Bohai est arrivé, de ce qu'ils avaient découvert quant à la vie qu'il mène ici, à Londres. « Les chiens guides. » Bohai cligne des yeux, toujours perdu. « Ceux que tu entraînes, ajoute Lauren. Pour ton boulot. »

« Est-ce qu'il y aurait un chiot adorable dans le lot qui ne répond pas bien à l'entraînement ? » intervient Rob.

Lauren ne peut qu'observer Bohai, mais il retombe vite sur ses pieds : « Je suis vraiment désolé, dit-il, c'est une promo de gagnants ce coup-ci. Parfois, j'essaie d'enseigner les mauvaises commandes à l'un d'entre eux, dans le dos des autres entraîneurs, dans l'espoir qu'il échoue et que je puisse vous le refiler, mais ils sont tous hyper intelligents. »

À la fin de la soirée, la porte finalement refermée derrière leurs invités, Bohai se laisse tomber sur le canapé. « Oh, la vache, s'exclame-t-il, meerde, les chiens. J'avais carrément oublié que j'ai un travail, ici. »

Lauren aussi. Elle s'assied dans le fauteuil, jambes tendues et pieds sur la table basse, et lance une énième recherche Internet. « Tiens, regarde, c'est toi », lui dit-elle en lui tendant la tablette. Elle a trouvé une photo de Bohai entouré de trois chiens magnifiques. Lauren est enivrée par le succès et le vin.

Bohai récupère l'iPad et trouve une autre image de lui avec un chien. « Clairement pas mon pire métier. Une fois, j'étais gestionnaire de pompes funèbres. Oh, et j'ai aussi fait vendeur de produits de beauté naturels. »

Lauren récupère l'appareil. « C'était quoi, le monde le plus différent dans lequel tu as été ? Celui avec le plus gros changement ?

— Je regarde beaucoup les infos, répond-il, mais je suis jamais tombé sur, genre, le retour de la mégafaune, ou une Coupe du monde gagnée par l'Australie, ou le réchauffement climatique endigué et on peut arrêter de tout recycler à tout prix. Évidemment, c'est mi-figue, mi-raisin, d'un côté j'adorerais tomber sur un univers où ce putain de monde est moins pourri, mais c'est aussi réconfortant, je me dis qu'on est impuissant face aux forces de l'histoire, du coup autant regarder *Mindhunter*.

— J'imagine. Enfin, pas *Mindhunter* spécifiquement. »

Il la regarde intensément. « Eh, tu crois qu'on est censés finir ensemble ?

— Quoi ? » Elle répond comme si elle ne voyait pas où il veut en venir, mais ce n'est pas comme si l'idée ne l'avait pas déjà traversée.

« Pour ce qu'on en sait, on est les seules personnes à qui ce phénomène est arrivé. Si on était des milliers, quelqu'un aurait écrit à ce sujet, tu penses pas ? On en aurait trouvé la trace quelque part. Mais on a juste ces films où une fille hyper travailleuse se prend un sapin sur la tête et quand elle se réveille, elle est mariée à un gars qui a une mâchoire hyper carrée et elle découvre la magie de Noël, avant de se réveiller dans son monde d'origine, où tout est normal, sauf qu'elle décide de retourner dans le petit village où elle est née, pour les vacances, et dans l'avion, elle se retrouve assise à côté du gars de son rêve et le père Noël lui fait un clin d'œil. Tu vois ce que je veux dire.

— Hein ? Pas du tout.

— Quoi ? Vraiment ? T'as jamais vu... ? Bref, on pourra le regarder une autre fois. Bordel, je raconte n'importe quoi, je suis désolé. Mais écoute, continue-t-il malgré tout après avoir enlevé ses lunettes, on n'a pas discuté du fait que j'ai atterri ici. Je me disais que ça pourrait être sympa que je reste plus longtemps, non ? Pas pour toujours, je veux pas m'imposer, je veux pas paraître bizarre et je pense pas qu'on est, genre, destinés à finir ensemble. Je ne veux pas t'empêcher d'explorer tes mariages potentiels. Mais c'est agréable de pouvoir en parler, non ? »

Ils sont presque sûrs qu'ils pourront reprendre contact après qu'il sera retourné dans le grenier, qu'ils se souviendront tous les deux de leur rencontre, qu'ils pourront s'écrire, prendre un café ensemble quand Bohai sera à Londres. Mais ils n'en auront pas la certitude avant d'avoir essayé. Et il y a quelque chose de spécial, à être ensemble, dans ce monde.

C'est même très agréable.

« Oui, répond Lauren. Ce serait génial.

— Je me disais... » Il a l'air nerveux, comme s'il en demandait trop. « Peut-être un mois ou deux ? Je comprendrais si tu veux pas, aucun problème, évidemment. C'est juste que je suis encore en train de me remettre de l'histoire avec Jack, et ici, je peux respirer. Et puis, je veux pas faire dans le sentimentalisme mais j'apprécie d'être quelque part où je ne suis pas obligé de mentir constamment, sur tous les aspects importants de ma vie.

— Ça me plairait bien, répond-elle. On peut se dire que tu restes jusqu'au Nouvel An ? »

Il sourit, et son sourire est effectivement charmant, elle est bien obligée de l'admettre.

« Parfait », dit-il.

Chapitre 26

Ils trouvent rapidement leur rythme. Bohai passe beaucoup de temps dehors : dans des parcs, des bars, des soirées où il se rend en compagnie d'amis qu'il n'avait jamais rencontrés avant.

Ils vont à une soirée quiz dans un pub, avec Toby et Maryam. Toby couvre les questions en histoire-géographie, Maryam prend les rênes quand cela parle de science, et trouve la réponse à toutes les questions, sans exception, dès que ça porte sur les langues – elle parle, après tout, farsi, allemand et anglais, et elle a des notions de grec et de latin de par sa formation médicale. Il y a beaucoup de tours dont les questions portent sur des photographies. À la surprise de Lauren, Bohai est très doué pour identifier les ingrédients de repas élaborés.

Ils s'en sortent bien, jusqu'à la catégorie « Mieux connus sous le nom de... », qui consiste en une liste des noms de naissance de divers chanteurs et acteurs.

Ils fixent la liste.

« Mets Marilyn Monroe pour tout le monde, suggère Bohai.

— Pour Alphonso D'Abruzzo ? »

Maryam est sceptique.

« L'un de ces noms est forcément Marilyn Monroe, réplique-t-il. Est-ce qu'on préfère avoir un point, ou zéro ? »

Lauren va au bar. C'est dommage qu'elle ne soit pas d'une plus grande aide pour le quiz, mais, au moins, elle sait porter quatre cocktails à la fois sans en renverser une goutte. Lorsqu'elle atteint la table, toutefois, c'est une nouvelle tournée de photos qui occupe ses amis : des fleurs.

« Oh. Attends, non, je sais ! Géranium, déclare-t-elle. Capucine, hortensia. Je connais pas celles-ci. Glycine. Pois de senteur. »

Il y en a deux autres qu'elle ne connaît pas, puis... « Oh, mon Dieu. » Ça ne peut pas être... Et si.

« C'est une rose, non ? Même moi, je le sais, se moque Bohai.

— Ceci, déclare-t-elle avec emphase, est une rose Pierre de Ronsard. »

Ils la fixent.

« Une rose grimpante. Rose quand elle éclôt, elle pâlit petit à petit. »

Toby tient le crayon.

« On ferait peut-être mieux de s'en tenir à "rose", non ? demande Maryam.

— Pierre de Ronsard », répète Lauren avec certitude.

Elle prend le crayon des mains de Toby et note la réponse.

Et elle a raison, et ils obtiennent un point bonus car la précision a impressionné l'animateur. Ce n'est pas assez pour compenser le fait qu'aucune des célébrités n'était Marilyn Monroe sur la liste précédente. Leur groupe finit

quatrième de la compétition et gagne un bon qui leur octroie une réduction de trente pour cent pour manger au pub, du lundi au mercredi avant dix-neuf heures. Somme toute, c'est une bonne soirée.

Bohai s'intègre parfaitement auprès des amis de Lauren. Il rejoint des associations locales dont elle n'avait jamais entendu parler, se rend à une représentation du centre culturel, se prépare un soir à rejoindre Rob pour une balade-chauve-souris à travers les zones marécageuses des environs.

« Une balade-chauve-souris ? »

Il hausse les épaules.

« Ouais, je crois qu'on cherche à observer des chauves-souris. Tu veux venir pour en avoir le cœur net ? »

— Non ! »

Elle ne savait même pas qu'il y avait des chauves-souris à Londres et elle aurait préféré continuer à l'ignorer.

Lauren travaille de chez elle la plupart du temps et ne se rend au bureau qu'une ou deux fois par semaine. Bohai, pour sa part, semble n'avoir aucune obligation quotidienne. Elle lui demande s'il prétend toujours être malade au travail.

« Ah, non, répond-il, pas exactement. Je dirais plutôt que j'ai démissionné. Enfin, ils m'ont viré, j'imagine ? Je n'ai parlé à aucun collègue depuis mon arrivée. J'ai des économies, et de toute façon je changerai bientôt d'univers, non ? J'ai quand même répondu quand ils m'ont appelé, pour leur dire *allez vous faire foutre, c'est terminé pour moi*. Puis j'ai bloqué le numéro. Je me dis que c'est une bonne leçon pour un employeur, il faut leur rappeler qu'on peut partir quand on veut. Peut-être que ça leur apprendra à mieux traiter ceux qui restent.

— Ah, oui, je suis sûre que t'as bien montré qui était le boss à ces petits chiens guides. »

On est fin octobre. Des feux d'artifice explosent presque tous les soirs : dans le parc, dans les jardins privés, une symphonie de *pop-pop-pop-BANG*. Ils fascinent Bohai, qui n'en revient pas que ce soit légal d'acheter des mini-bombes pour s'amuser. « Chez moi on se retrouverait avec des feux de forêt causés par des gamins inconscients. »

Elle désigne la fenêtre : la pluie, l'humidité. « Bon courage pour faire cramer quoi que ce soit, ici. »

Il est passable, comme colocataire. Il ne s'implique jamais dans certaines corvées mais se montre tatillon sur d'autres sujets, il ne prépare pas le thé, mais c'est un plaisir de vivre avec lui malgré tout. Ils se racontent des histoires. Ils font des blagues. Ils dépensent, à l'initiative de Bohai, une somme bien trop importante pour s'acheter des billets au balcon de la nouvelle comédie musicale de West End :

« Allez, s'exclame-t-il, on est à Londres ! Je veux voir les effets des gigantesques spots sur scène, c'était mon travail à un moment ! En plus, j'ai jamais l'occasion d'acheter des billets pour quoi que ce soit, ou quand ça arrive, je ne profite pas de l'événement parce que j'ai changé de monde avant. »

Alors elle cède, et ils y vont. Le jeu de lumières est effectivement très impressionnant, mais vers la moitié du spectacle, Bohai se penche vers elle et lui murmure à l'oreille : « Tu sais quoi, j'avais oublié que je déteste les comédies musicales. »

Elle se tourne vers lui. « On a dépensé six cents livres pour ça !

— Je sais ! Peut-être que c'était une erreur. »

Mais, après tout...

« Grenier ! chuchote Lauren.

— Grenier », répond-il.

Le jardin est en bazar mais la plante grasse dont elle a hérité lors de l'enterrement de vie de jeune fille d'Elena vient de produire une nouvelle tige. Lors de l'une de ses pauses déjeuner, Bohai la rejoint au conseil et ils vont ensemble au grand magasin de jardinage du coin. Ils ont continué sur leur lancée et dépensent rapidement leur argent. Malgré les encouragements de Bohai, Lauren refuse de dépenser cent quatre-vingts livres pour un arbre qui fait presque sa taille – en plus, comment ferait-elle pour le monter dans l'appartement ? À la place, elle choisit un podophylle pelté de taille moyenne.

« Tu t'es déjà demandé si ça pouvait être dangereux ? questionne-t-elle un jour Bohai, alors qu'elle fait défiler des sites d'actualité.

— Quoi, le vrombissement électrique, la lumière ?

— Non, je parle des maris agressifs. Ou des épouses, d'ailleurs.

— Ah, oui, un peu. Mais c'est facile de les éviter s'il me suffit d'aller dans une armoire, non ? Enfin, pour toi c'est différent. Dans les deux cas, quand même, on risque pas de se faire embêter une fois qu'ils oublient notre existence. Pas de problèmes d'argent non plus. Et comme on est pas amoureux d'eux, on a pas non plus à débattre avec nos émotions.

— C'est vrai... »

Elle remet le nez dans son téléphone.

« Non, j'en suis pas si sûre, se reprend-elle quelques minutes après. J'arrête pas de penser à ça, à cette statistique : les femmes sont plus souvent tuées quand elles sont chez elles avec leur partenaire que quand elles se baladent dehors.

— Bon Dieu. C'est vrai ? »

Il sort son téléphone.

« Tu n'es pas obligé de vérifier tout ce que je te dis, tu sais. »

Ils se critiquent beaucoup, mutuellement, mais jamais sérieusement. C'est le soulagement, pense Lauren : ne pas avoir à faire semblant. C'est aussi parce qu'ils le peuvent. Car, quoi qu'ils se disent, il leur est impossible de ne pas

rester en contact, de ne plus jamais se parler suite à une dispute. Cette immense vérité entre eux, que personne d'autre ne connaît, à laquelle personne d'autre ne croit, qu'ils partagent exclusivement tous les deux, les lie.

« Je vais créer une page Web pour la prochaine personne qui cherchera “époux infinis” ou “grenier magique”, rétorque Bohai. Avec un mot qui dira quelque chose comme “Si vous êtes coincé(e) dans une boucle interminable de conjoint(e)s, contactez-moi”. »

Pour une raison indéterminée, Lauren trouve que c'est une mauvaise idée.

« Quoi, tu penses que quelqu'un va nous attaquer pour bigamie ? répond-il.

— Des chasseurs temporels, répond-elle. Des flics de l'espace. Je sais pas. Mais t'as raison, fais-le. »

Il crée un Substack et y poste un unique message : *Salut ! Je suis entré dans une armoire, un jour, et quand j'en suis ressorti, j'ai atterri dans un autre monde. Désormais, je suis prisonnier d'un cycle sans fin de maris et de femmes dans différentes versions de l'univers ! Si vous avez vécu quelque chose de similaire, envoyez-moi un mail.*

« Je ne t'ai pas mentionnée, l'informe-t-il. Au cas où. »

« T'as eu des réponses ? demande-t-elle quelques jours plus tard. À ton Substack ?

— Nan. Je le laisse jusqu'à ce que je m'en aille, on sait jamais. »

Chapitre 27

En décembre, ils achètent un sapin de Noël, un vrai arbre. Ils estiment au doigt levé la hauteur sous plafond – deux mètres, deux mètres cinquante ? Bohai hausse les épaules : « Je n'ai pas le compas dans l'œil mais ils ne les vendraient pas s'ils ne rentraient pas chez les gens, si ? » Ils prennent donc le plus grand qu'ils trouvent et le portent jusque chez eux. Ça leur prend dix minutes, pendant lesquelles ils sont obligés de s'arrêter régulièrement pour changer de prise et faire des manœuvres improbables. Ils manquent de rester coincés dans l'encadrement de la porte d'entrée, en bas de l'escalier. Il s'avère que l'arbre est effectivement beaucoup trop grand pour l'appartement – Bohai finit par suggérer d'ouvrir la trappe au plafond et de laisser l'extrémité du sapin déborder dans le grenier. Lauren met l'étoile au sommet, debout sur une chaise, parce qu'il n'y a plus la place de baisser l'échelle. Elle se penche et tire sur le bout de l'arbre, l'autre main plongée dans le grenier : au-dessus d'elle, l'ampoule brille comme une véritable étoile, jusqu'à ce qu'elle baisse le bras.

Ce n'est absolument pas pratique : l'arbre occupe la moitié du palier et elle doit le contourner pour atteindre sa chambre. La rallonge sur laquelle sont branchées les guirlandes est un obstacle qui court du salon jusqu'à l'entrée (Bohai la scotche au sol et en profite pour rappeler qu'il a été régisseur dans une salle de spectacle, une fois, mais il ne devait pas être très doué car ça se décolle sans arrêt). Mais quand même. Ce n'est que pour quelques semaines, de toute façon. Elle envoie une photo à ses proches, qui font semblant de trouver leurs solutions ingénieuses, sauf Nat qui envoie pour toute réponse un lien qui mène à une page Internet avec des conseils pour faire baisser sa facture d'électricité et empêcher la chaleur de s'échapper par la toiture.

*

Ils s'embrassent, une fois, après une soirée en ville : ils ont vu un spectacle d'humour qui n'était pas trop mal et ont mangé une pizza tardive, avant de découvrir qu'une soirée en hommage à la pop des années 2010, un choix thématique qui ne fait aucun sens, avait lieu dans la cave de la pizzeria. Ils sont déjà dehors, alors pourquoi pas ? Les cocktails sont une addition bienvenue. Quand ils partent, vers deux heures du matin, il fait extrêmement froid dehors, mais Lauren sent encore la chaleur des corps qui dansaient, collés dans la foule. L'air frais sur son visage, sur ses bras, la surprend. Son souffle forme de la buée, devant son visage. Ils rient en dévalant la rue jusqu'à l'arrêt de bus, et elle se

tourne vers lui pour se moquer de la révélation du soir : il connaît les paroles, *toutes* les paroles, de la chanson *Tonight (I'm Fuckin' You)* de Enrique Iglesias, même le couplet rap. Il pivote aussi vers elle. Et ce n'est pas vraiment un accident, ils savent tous les deux ce qu'ils font, ils ne se détournent pas et, soudain, ils s'embrassent contre un mur. Elle ne s'est pas encore assez refroidie pour avoir enfilé sa veste : elle sent les briques rugueuses dans son dos, là où son haut se soulève un peu, et la peau de Bohai dans la nuit, sa bouche, ses mains, son corps brûlant.

Ils arrêtent.

Et ils ne disent rien. S'ils parlent de ce qui se passe, ils seront obligés de prendre une décision, de débattre de si c'est une bonne idée ou non – et ce n'est clairement pas le cas. À la place, elle se penche vers lui, moins brusquement cette fois, et il l'imite. Mais ils sont tous les deux tendus ; elle le sent. Après quelques secondes, elle recule.

« Oui, dit-elle, mauvaise idée.

— Merde, répond-il. Ouais. »

Il déteste Londres et elle est propriétaire d'un appartement ici. Il veut des enfants, pas elle. Il laisse toujours sa vaisselle tremper pendant la nuit et elle n'aime pas son four hollandais bleu en émail, qui prend une place invraisemblable. Dans une version du monde, ils se sont rencontrés et n'ont pas tout de suite découvert tous les petits détails, les incompatibilités, et ils se sont mariés : peut-être que c'était bien, peut-être pas. Mais, dans ce monde-ci, ils en savent trop l'un sur l'autre. Ils ont des Post-it avec les critères du partenaire idéal de l'autre, nom de Dieu. Ils savent parfaitement qu'ils ne fonctionneront pas ensemble.

« Je ne suis pas très doué pour rester ami avec mes ex, dit Bohai.

— Ouais. Moi non plus. »

Il se trouve qu'ils ne peuvent pas prendre le risque de ne pas être amis. Donc ils ne peuvent pas prendre le risque de devenir « ex ». Donc ils ne peuvent pas prendre le risque de s'embrasser dans une allée.

Par la suite, Bohai se met à passer des nuits entières ailleurs, de temps à autre. Il lui envoie toujours des messages enjoués, *Passe une bonne soirée je te vois demain matin*, et elle apprécie avoir l'appartement rien qu'à elle. Et tout va bien, ça lui convient, même si ce n'est pas toujours simple de rire et de partager ses secrets avec un homme qui lui plaît suffisamment pour que l'épouser ait été une véritable possibilité à ses yeux, mais avec lequel elle ne doit surtout pas coucher.

Elle pourrait sortir, elle aussi, évidemment. Elle le fait, un soir : elle va boire des verres avec Rob et Elena dans un pub de Walthamstow. Elle boit un peu trop et commence à discuter avec un inconnu. Peut-être pourrait-elle se débarrasser de son trop-plein d'énergie dans les bras de cet homme qui lui explique, ravi d'avoir son attention, que le Campari spritz est vegan, au

contraire de l'Aperol spritz. Oui, se dit-elle, pourquoi pas. Mais Elena met fin à la conversation : « Lauren, qu'est-ce que tu fous, putain ? » Elle se souvient alors, dans un brusque rappel à la réalité très humiliant, qu'elle est techniquement mariée.

Elle ne retente rien de la sorte. Mais un soir, alors que Bohai est sorti faire elle ne sait quoi, elle grimpe sur une chaise et tire sur le haut du sapin, dans le grenier. Elle pousse les branches de l'arbre sur le côté, peu importent les aiguilles qui lui mordent le bras, et donne des petits coups de pied au tronc jusqu'à ce qu'il ait bougé de quelques centimètres. Elle peut tirer sur l'échelle.

Ce n'est pas juste, se dit-elle : elle est condamnée à rester passive, coincée à Norwood Junction pour toujours, alors que les maris vont et viennent. Ce n'est pas juste que ses multiples vies parallèles exigent la coopération des hommes qui débarquent chez elle, qu'elle doive les soudoyer à coups de mots doux, les manipuler, les persuader de grimper quand elle souhaite qu'ils repartent. Ce n'est pas juste qu'elle soit toujours ici, comme elle l'était dans son ancienne vie.

Que se passera-t-il si elle grimpe entièrement dans le grenier ?

Toby est monté, sans que ça engendre quoi que ce soit. Elle a fait venir un électricien – rien non plus.

Mais le grenier réagit en sa présence, comme avec les maris. Il s'illumine, il grésille.

Elle devrait prévenir Bohai, au cas où. Il n'appréciera sûrement pas cette prise d'initiative, mais bon. Elle lui envoie un message – *désolée, je teste le grenier* – et éteint son téléphone avant de recevoir une réponse.

Puis elle monte. C'est une échelle comme une autre. Quelques échelons à gravir. Elle passe la tête par la trappe. Il fait froid, et sombre, malgré l'éclairage que fournit l'ampoule qui s'allume d'elle-même quand Lauren pénètre dans l'espace. Le vrombissement s'accroît, devient un véritable grésillement et elle s'arrête un instant, la tête dans le grenier mais les jambes sur l'échelle, au chaud dans l'appartement.

Un échelon, un autre, et, avant d'avoir du temps pour trop réfléchir à ce qu'elle est en train de faire, le dernier.

La lumière au-dessus de sa tête brille plus fort : un jaune chaleureux, qui gagne en intensité jusqu'à devenir tout blanc. Un vacillement derrière elle.

Un craquement.

Le bruit devient plus agressif, c'est presque un cri. Il y a une odeur, sucrée, douceâtre, vaguement enfumée. L'ampoule émet un bruit sec, s'éteint, puis se rallume progressivement.

L'odeur devient plus forte et l'alarme incendie se déclenche sous ses pieds. Elle recule vers la trappe et, un échelon après l'autre, rapidement, elle descend : l'ampoule du grenier vacille, brille de mille feux puis s'éteint de nouveau. Le palier qu'elle découvre est le même que depuis octobre et l'arrivée de Bohai. Elle récupère un torchon et le secoue devant le détecteur de fumée

jusqu'à ce qu'il cesse de sonner. Rien n'a changé.

*

Bohai rentre une heure plus tard. Elle l'entend monter l'escalier de l'entrée, traverser le palier. Elle ne se lève pas, reste allongée sur le canapé.

« Coucou, la salue-t-il en jetant un œil dans le salon.

— Salut.

— Ça n'a pas fonctionné ?

— Nan. »

Il regarde derrière lui, dans l'entrée, jette un œil vers le grenier. Elle a fermé la trappe. Le sapin de Noël est plié sous le plafond trop bas et bloque à moitié le passage vers la cuisine.

« Est-ce que tu veux que je parte plus tôt que prévu ? demande-t-il.

— Non, répond-elle, ce n'est pas ça. Je voulais juste savoir ce qui allait se passer. »

Après un instant de réflexion, il secoue la tête : « Viens, on sort. »

C'est sa réponse à tout.

« Il est une heure du matin, proteste Lauren.

— La friterie dégueulasse est ouverte jusqu'à trois heures », réplique-t-il avant de lui tendre son manteau.

Le lendemain matin, ils utilisent l'énorme couteau à pain pour couper le sommet de l'arbre afin que ce dernier puisse se tenir droit sans qu'ils aient à rouvrir la trappe, et Bohai accroche l'étoile à l'une des branches les plus longues.

Quand Noël arrive, c'est agréable. Elle lui offre une boîte de feux d'artifice, lui l'énorme plante qu'elle n'osait pas acheter au grand magasin près de son travail.

« En plus, je pars le premier janvier, donc tu n'auras pas le temps de la tuer accidentellement, plaisante-t-il. Pas en une semaine. »

Ils vont chez Nat pour la veillée de Noël, où ils mangent et mangent et mangent, et offrent des cadeaux extravagants aux enfants – une énorme boîte de Lego pour Caleb et un kit de batterie pour bambin pour Magda.

Après avoir tout nettoyé, ils appellent la mère de Lauren et Nat sur Zoom. Elle ouvre la boîte de cent Twix que Lauren lui a envoyée.

« Quel étrange cadeau, déclare-t-elle. Tu sais qu'on a des Twix, en Espagne ? Ils sont bien meilleurs ici. Les techniciens espagnols sont très intelligents, ils ont mis quelque chose dans le chocolat pour qu'il ne fonde pas. Je ne vais jamais réussir à manger toute cette boîte avant l'été et quand il fera chaud, il ne restera

qu'une mare de chocolat. Mais c'est l'intention qui compte, ma chérie. Merci beaucoup. »

Une fois chez eux, tard dans la nuit, Bohai leur prépare deux sandwiches à partir des restes qu'il trouve dans la cuisine.

« Ta mère ne vient jamais pour les vacances ? demande-t-il.

— Pas vraiment, répond-elle. Depuis la mort de papa et après que j'ai terminé le lycée, elle a tout vendu et a déménagé en Espagne. Elle ne revient que si elle y est contrainte. Elle a toujours été présente pour mes mariages, cela dit.

— Et ta grand-mère vous a légué cet appartement, à Nat et à toi, et vous avez toutes les deux vécu ici pendant vos études ?

— Pendant les miennes, oui, mais Nat travaillait déjà. »

C'est étrange de constater que Bohai et elle se connaissent très bien sans qu'ils aient jamais abordé certains pans de leurs vies.

« Ah, répond-il. Donc c'était elle l'adulte, et toi, tu découvrais tout pour la première fois. Est-ce que c'est pour ça qu'elle est si... tu sais ? »

Lauren rigole.

« Ouais, on pourrait croire ça, hein ? Mais elle était déjà comme ça quand on était petites. Je dirais même qu'elle s'est plutôt détendue quand on a habité toutes les deux. En fait, non, je retire ce que je viens de dire. Elle se calme quand je vais mal, mais plus elle estime que ma vie est en ordre, plus elle me dit quoi faire. En fait, c'est presque un compliment pour toi, qu'elle nous ait offert un ensemble de neuf mille Tupperware et des conseils pour cuisiner en grande quantité alors qu'on n'a rien demandé. Ça veut dire qu'elle trouve que j'ai fait de bons choix de vie. »

Bohai lui tend un sandwich.

« Et ta sœur ? lui demande-t-elle en retour.

— Elle est chouette, déclare-t-il. Beaucoup plus jeune. J'ai commencé à vivre seul quand elle n'avait que quatre ou cinq ans donc on n'est pas très proches. Mais je pense que tu t'entendrais bien avec elle. Elle a le même réflexe que toi, elle devient super polie quand on dit quelque chose qu'elle trouve stupide. Ce qui est déjà hyper vexant quand ça vient de toi, mais de la part d'une adolescente, qui plus est sa petite sœur, c'est dévastateur. »

Lauren ne pense pas avoir déjà fait ça, pas vraiment. « Hum, se contente-t-elle de répondre.

— Oui, exactement comme ça. C'est peut-être un truc de petite sœur. Tu verras si tu la rencontres. »

Elle ne rencontrera pas la famille de Bohai, évidemment, et c'est bien dommage.

Pour le Nouvel An, ils vont dîner chez Toby et Maryam. Après le repas, ils allument les feux d'artifice de Bohai dans leur petit jardin commun.

« De votre côté, hein ! insiste Maryam. Dieu sait ce que ferait notre propriétaire s'il découvrait qu'on prend le risque de mettre le feu à sa pelouse.

— Bien sûr, pas de problème », dit Bohai.

Il lit les instructions trois fois et enfle ses lunettes de plongée, au cas où. Il plante les bâtons dans la terre et allume une chandelle. Lauren, Toby et Maryam se cachent derrière l'immeuble, à l'angle, et jettent des coups d'œil dans sa direction. Lauren ne voit rien, mais après être resté penché, immobile, pendant presque une minute, Bohai les rejoint en courant. Pendant qu'il avance, le bruit sec des feux d'artifice résonne dans son dos : il y a une pluie d'étincelles vertes, une énorme gerbe rose, un bruit plus pétillant accompagné de lumières argentées. Une colonne de fumée bleu-vert. Une ligne pointillée orange. Des petites mouches jaunes. Une brève pause avant que le sifflement ne reprenne : quatre ou cinq petites boules de feu rouges, l'une après l'autre, qui laissent des traînées de lumière sur leur chemin ; et une dernière qui dessine des spirales dans le ciel avant d'exploser au zénith.

Enfin, le silence.

« Tu les as tous allumés ? s'exclame Lauren.

— C'était génial ! répond Bohai. Absolument génial. Oh, mon Dieu. Oui, je les ai tous allumés. Tu en as d'autres ? ! »

Après un dernier verre pour reprendre leurs esprits, ils se rendent tous les quatre à une soirée organisée par un ami de Bohai, Clayton (« J'en sais pas plus, explique Bohai, mais on est dans le même groupe WhatsApp et apparemment il a une machine à fumée »). Bohai et Lauren se cachent dans les toilettes au moment du compte à rebours pour que personne ne remarque qu'ils ne s'embrassent pas à minuit, même si c'est tout aussi bizarre de se tenir serrés l'un contre l'autre dans un petit cabinet, à rigoler comme des adolescents en écoutant les autres, de l'autre côté de la porte, crier « BONNE ANNÉE ».

Un taxi pour le retour, vers trois heures et demie du matin.

« Je régale », déclare Lauren. Autant dépenser tout l'argent qu'il lui reste.

Ils font la grasse matinée et se lèvent en début d'après-midi, en pleine gueule de bois. Le soleil brille encore, mais plus pour très longtemps. Bohai se prépare un toast et observe son environnement. « Je devrais faire ma valise, préparer quelque chose. »

Elle n'a pas envie qu'il parte. Elle essaie de faire en sorte que cela ne se voie pas, mais échoue.

« Ouais, soupire-t-il, je sais. Mais on a des vies à vivre. Des maris à choisir. La chaleur à retrouver. Tu sais que c'est l'été, en Australie, en ce moment ? En plus, je n'en ai pas parlé pour ne pas que tu t'inquiètes, mais j'ai dépensé toutes mes économies et j'ai fait des emprunts auprès de personnes pas très nettes. Je ne peux pas te dire à quel putain de point j'ai mis en péril ma situation

financière, ici. La tienne aussi, probablement.

— Je me posais effectivement la question.

— J'espère me retrouver rentier, dans ma prochaine vie. Mais quand même, dit-il, et si... »

Elle n'a même pas besoin de réfléchir pour savoir si c'est ce qu'elle désire. Elle le connaît assez, à ce stade, pour savoir comment ça se déroulerait si elle disait *Ouais, reste, voyons si on peut faire fonctionner cette histoire, soyons d'étranges colocataires*, ou même *Marions-nous pour de vrai*.

« Si tu restes, dit-elle, alors qu'ils savent tous les deux qu'il ne le fera pas, tu n'as plus le droit de te plaindre de la météo. Je sais qu'il fait froid, mais je n'en suis pas personnellement responsable.

— Non, tu as raison, désolé. Mais, tu sais... » Aucun de ces mots n'est très explicite, dans le sens traditionnel du terme.

« Oui, dit-elle.

— Je te rendrai visite, quand je suis à Londres », dit-il.

Il a retenu son numéro de téléphone. Le sien change régulièrement mais il a la même adresse mail depuis ses années à l'université.

C'est au tour de Lauren d'hésiter. « Et si on oublie ? Comme les maris ? Si on s'oublie, l'un l'autre ? »

Elle réfléchit, se souvient de ses tentatives pour en parler à Elena, à Toby, à Nat, à sa mère. Elle se rappelle à quel point les premiers mois étaient solitaires. Elle ne veut pas se sentir comme ça de nouveau. Mais il ne répond rien, parce qu'il n'y a rien à dire : s'ils oublient, ils oublient.

Ils décalent l'arbre décapité pour qu'il ne se trouve plus sur le chemin. C'est plus simple à deux.

« J'espère que tu tomberas sur quelqu'un qui apprécie tes..., tu sais, tes idiosyncrasies, déclare Lauren. Et qui aime porter des costumes.

— Tout pareil, réplique Bohai en tirant l'échelle vers lui. Enfin, pas les costumes. Manches retroussées et écharpes, pour toi, c'est bien ça ?

— Pas en même temps. Tire vers la gauche », ajoute-t-elle quand l'échelle se bloque.

Il lève le regard. Inspire profondément. Expire lentement. Prend une nouvelle inspiration. Et d'un seul coup, plus vite que tous les maris qui l'ont précédé, il grimpe, grimpe, grimpe. Elle s'attend à ce qu'il marque un arrêt pour la saluer, mais il continue, alors elle s'adresse à ses pieds, juste avant qu'ils disparaissent : « Prends soin de toi ! Fais-moi signe quand tu es arrivé ! »

Et il est parti.

Chapitre 28

Elle se détourne, poliment, pour laisser le temps au monde de s'ajuster. Lorsqu'elle relève les yeux, l'arbre a disparu. Elle entend un fracas au grenier. Elle se demande : où est-il, est-il déjà parti ? Puis elle se dit : très bien, je me souviens de lui.

Elle entend son téléphone dans la cuisine, *ding*, et elle se dépêche d'aller regarder : elle a reçu un SMS d'un numéro inconnu, *Lol Brighton non merci*, et une photo d'une prise de vue grise d'un ciel gris sur une mer grise. Le message disparaît, mais quelques minutes plus tard, elle en reçoit un autre, d'un nouveau numéro, *OK trop bien sydney bébééé* suivi de *pas de photo de la mer, évidemment on est à quarante minutes de la côte dans une banlieue profonde*. Le cliché en pièce jointe montre cette fois une lune floue qui surplombe des toits. *Regarde la lune est du bon côté, tu me manques de ouf xxxxxxx xxxxxxx*.

« Chérie ? » La voix résonne sur le palier. Lauren pivote et le découvre. Son nouveau mari.

Mais il ne lui est pas inconnu. C'est machin. Ce même gars. Le mari, le premier. Michael.

Elle croit que c'est Michael. Il y a eu beaucoup de maris à mémoriser, et elle était bourrée, ou avait la gueule de bois, ou un mélange désagréable des deux, la plupart du temps qu'elle a passé en sa compagnie. Mais c'était le premier. Elle ne le confondrait pas avec quelqu'un d'autre. Si ?

La première question à résoudre c'est : s'agit-il vraiment de lui ?

« Michael, dit-elle pour tester son hypothèse.

— Oui ? »

La deuxième question est : c'est quoi ce bordel ?

La troisième question, qui est plutôt une sous-question de la deuxième, est : s'agit-il d'une boucle ? Est-ce que Jason réapparaîtra bientôt ? Si elle continue à changer de mari, Carter va-t-il finir par réapparaître en haut de l'échelle ?

Bohai n'a jamais parlé d'une boucle, mais son champ des possibles est plus large : plus de genres, plus de pays, plus d'armoires. Peut-être a-t-elle déjà fait le tour des options crédibles alors que Bohai, l'enfoiré, en a encore mille à explorer.

Michael la fixe toujours.

« Allons au bar, dit-elle.

— C'est le premier de l'An, répond-il. Est-ce que ce sera ouvert ? »

Merde, il marque un point. « Allons au parc.

— Toby et Maryam ne viennent pas dîner ? »

Déjà ? Elle les a vus il y a moins de douze heures dans le monde précédent.

« Si, répond-elle. Mais tu sais quoi, je vais sortir me balader, prendre l'air. Tu veux que j'achète un truc au passage ? »

— Les magasins seront fermés aussi, non ? Tu vas bien ?

— Oui ! Oui, tout va bien. Je vais juste réfléchir à... la nouvelle année. Je reviens dans une heure, ça ira, pour le dîner, n'est-ce pas ?

— Je pense, répond-il. Tu auras le temps de faire le glaçage ? »

Elle jette un nouveau coup d'œil dans la cuisine et remarque cette fois-ci un énorme gâteau rond qui trône sur la gazinière. « Pas de souci », déclare-t-elle. Elle pourra toujours le saupoudrer de sucre glace.

En arrivant au bout de la rue, elle découvre que le bar est ouvert, en dépit de ce que pensait Michael. La machine à café est éteinte mais ils lui font une tasse de thé. Elle s'installe en terrasse avec son téléphone. Il fait très froid.

Elle envoie un message à Bohai, au numéro australien : *Je crois que je suis dans une boucle ?* Elle vérifie sur Facebook : c'est bien Michael Callebaut. Elle entame ses recherches et fait défiler les photos qu'elle trouve sur le profil du mari, jusqu'à découvrir...

QUOI ? ? ? répond Bohai.

Attends, c'est pas ça, écrit-elle. Je reviens vers toi, c'est compliqué

Les photos sont différentes.

Elle a vu plein d'images d'elle en robe de mariée blanche à froufrous, mais c'est difficile d'oublier son premier mariage rétroactif. La jupe bouffante, les fleurs qu'elle ne savait alors pas identifier – elle pense a posteriori qu'il s'agit de pivoines –, le costard brun de Michael.

Pourtant, ici, sur le Facebook de Michael, elle découvre des photos qui datent de quelques années sur lesquelles elle porte une robe près du corps plutôt qu'un jupon volumineux, blanc cassé avec des feuilles vert pâle brodées. À la place de l'immense fête en extérieur, ils sont dans une pièce avec une quinzaine de personnes.

Le même mari mais une autre vie ? Est-ce que c'est possible, envoie-t-elle à Bohai avec l'une des photos. *Mariage en pleine pandémie ?*

Ab oui !!! reçoit-elle. *J'ai eu quelques doublons, je crois que c'est quand je les ai rencontrés différemment mais qu'on a quand même fini ensemble ? C'est quel mari ? Il est bien ?*

Michael, le premier, ça allait, répond-elle avant d'ouvrir sa conversation avec le mari. Comme toujours, elle y découvre des listes de shopping, des questions sur leurs repas, quelques allers-retours. Il n'y a pas – et c'est l'un des souvenirs dont elle est certaine – d'image d'une poire avec des yeux rigolos collés dessus, même en faisant défiler la conversation très longtemps, en remontant jusqu'aux échanges qui datent de plusieurs mois, à la soirée d'Elena ou avant.

Bon. Pas une boucle.

Elle rouvre WhatsApp pour écrire à Bohai mais il l'a devancée : *il est 2 h du mat ici, je vais dormir mais bon courage avec michael 2 : le retour.* Quelques secondes

après, il a envoyé un autre message : *mIichael*, et un autre : *non, michaelI, pardon*, et enfin, après deux minutes : *Bichael*. Elle décide de ne pas répondre.

Qu'est-ce que cela signifie, qu'elle soit mariée à Michael dans deux versions distinctes du monde ?

Lorsqu'elle finit son thé et retourne à l'appartement, il a préparé une énorme casserole de pâtes à la bolognaise qu'il maintient au chaud sur le feu. Oh non, pas une des « recettes spéciales » des maris, pense-t-elle avec désespoir : c'est l'une de ses règles. Mais tant pis, laissons-le ajouter une cuillère de vinaigre balsamique ou un bâtonnet de cannelle ou une viande hachée avec un pourcentage précis de gras. Quoi qu'il en soit, ça sent bon. Et l'appartement est agréable : bien rangé, les murs ont de jolies couleurs vives, et dans la cuisine l'accroc a disparu, comme la première fois.

Elle ne sait absolument pas quel genre de gâteau elle a cuisiné mais elle découvre une recette de ganache au chocolat parmi les onglets ouverts sur son téléphone, des morceaux de chocolat dans un petit bol au-dessus du micro-ondes, et de la crème au Frigidaire. Allons-y ! Elle s'y essaie. Elle ouvre ses playlists et en trouve une intitulée « Décembre », qu'elle lance avant de réchauffer la crème. Elle ne connaît pas les chansons : des filles chantent sur un air de piano. Elle se demande si ça signifie qu'elle est triste, mais le plus probable, c'est qu'il fait froid et que les journées sont courtes. Michael entre dans la cuisine pour remuer la bolognaise et chantonne le refrain. Il a une jolie voix.

La ganache n'est pas parfaite, elle a davantage de texture que sur la photo de la recette, mais Lauren la goûte et c'est plutôt bon.

Toby et Maryam montent vers dix-neuf heures. Elle se fait la remarque qu'elle en connaît, des choses, sur eux, y compris certaines qu'ils ignorent eux-mêmes. Mais ils sont toujours ensemble, dans tous les mondes.

Ils doivent en savoir pas mal sur elle, aussi, et des détails qu'elle ne soupçonne pas. Le goût qu'est censé avoir son glaçage. Les hobbies qui l'occupent. Son travail. Si elle est heureuse, ici.

Peut-être que les décalages, les asymétries ne sont pas un problème, peut-être que ça crée un équilibre au final, car ils s'installent tous les quatre dans le salon, dégustent la bolognaise de Michael et discutent du Nouvel An : c'est agréable. Maryam raconte ses meilleures anecdotes de réveillons au service des urgences, *et personne a jamais retrouvé le lézard*, conclut-elle.

Le gâteau n'est pas mauvais, lui non plus.

Lauren se rend sur son lieu de travail le 3 janvier, et découvre, à sa grande surprise, qu'elle est sa propre patronne. Plus précisément, elle a été promue et est désormais à la tête de son ancien département.

Elle a l'habitude de commencer l'année doucement, mais cette fois-ci, elle se retrouve immédiatement entraînée dans une suite de réunions et d'appels. Elle se souvient des conseils de Bohai, et lui demande régulièrement : *Et toi, qu'en penses-tu ? As-tu des suggestions sur ce sujet ?* en adoptant un ton qui, elle l'espère, laisse entendre qu'elle veut se montrer bienveillante et réfléchie, une cheffe qui cherche à partager l'exercice du pouvoir, plutôt que de passer pour une nouvelle qui, déroutée, improviserait au fur et à mesure.

La fin de la journée arrive avant qu'elle n'ait eu le temps d'échanger avec Zarah, qui lève les yeux de son téléphone avec un air coupable.

« L'année commence bien ? demande Lauren en essayant de rester amicale sans dépasser les limites qu'impose son statut hiérarchique.

— Oui, répond Zarah, je reprends mes marques. »

Quelques secondes passent et Lauren se demande si son amie va ajouter quelque chose, mais rien. De toute façon, elle ne doit pas traîner : selon son agenda électronique, elle a un cours de HIIT au club de gym du coin de la rue. Si elle est vraiment à la recherche d'un monde où s'installer à long terme, elle doit essayer de mener la vie qu'elle y découvre.

Le cours est affreux et le professeur la connaît. Il l'encourage en criant son prénom, ce qui ne fait qu'aggraver les choses. Mais, une fois qu'elle s'est remise de la séance, elle trouve cela gratifiant. Elle est un peu choquée par les capacités de son corps, la facilité avec laquelle elle a pu toucher ses doigts de pied, la façon dont cette version d'elle-même a conservé souplesse et force. Le lendemain, elle rentre avant Michael et essaie de faire le poirier contre le mur, comme quand elle était enfant. Ses jambes montent, ses bras tiennent – dix secondes plus tard, elle baisse les jambes en poussant contre le mur, d'abord le pied gauche, puis la gravité et l'élan tirent le droit dans le sillage, jusqu'à ce qu'elle ait de nouveau changé de sens, qu'elle se soit redressée. Elle étire ses bras au-dessus de sa tête comme une gymnaste triomphante.

Elle a rencontré tant de maris. Peut-être pas trente-sept pour cent des possibilités, mais pas loin. Et largement assez pour se faire une idée de ce qu'elle a en réserve. Elle réfléchit aux listes qu'ils ont établies, avec Bohai, à ce qu'elle voulait, et compare ses critères à Michael. Végétarien : non. Mignon : oui. La remarque sincèrement : oui. Un train de vie agréable : oui.

Le 6 janvier, elle se penche vers lui, dans le lit, et l'embrasse. Elle glisse les mains dans ses cheveux et il l'attire vers lui, sur lui, en riant. Elle les fait rouler jusqu'à inverser les positions, et alors que la matinée se déroule, elle découvre que dans ce monde elle possède, et utilise pendant le sexe, un vibromasseur. Elle n'est pas sûre d'adorer, mais elle ne peut pas nier que c'est efficace, comme une marmite en ébullition pour orgasmes. Peut-être que, comme avec les

Cocottes-Minute, il faut s'entraîner pour en tirer le meilleur parti.

Le 13 janvier, Bohai est à Londres. Elle pose sa journée en prétextant une maladie et le retrouve pour boire un café.

Et si ça ne fonctionne pas, lui écrit-elle, si on met en contact deux univers incompatibles et qu'on détruit tout au passage ?

Ouais mais non, ça n'arrivera pas, et si c'est le cas on le saura pas, répond-il.

Ils se retrouvent dans le parc où ils ont partagé un petit déjeuner, la première matinée passée ensemble. Il a quinze minutes de retard, ce qui laisse le temps à Lauren de s'inquiéter – mais quand il est là, il se faufile derrière elle et lui tapote l'épaule. Elle se tourne et l'étreint, et les revoilà, ensemble.

« Waouh, s'exclame-t-elle. Tu as l'air... différent.

— Je sais, j'ai une sale gueule, je n'ai que des grandes chemises en flanelle et des leggings ici. Et cette putain de coupe de cheveux. Toi, par contre, t'as l'air en forme. Combien coûte ce manteau ? T'es de nouveau riche ?

— On s'en sort.

— Ooh, rit-il, on s'en sort. Ça veut dire riche mais qui en a honte.

— C'est comment, ta nouvelle vie ? Tu vas rester dans le coin un moment ?

— Nan, répond-il. Je m'en vais juste après notre café. Regarde-moi ce temps de merde ! En plus, il y a du mois dans notre appartement, et j'y connais pas grand-chose, mais j'ai entendu dire que ça pouvait être mauvais pour la santé. Et toi ?

— Je suis toujours avec Michael, répond Lauren.

— Sans blague ! Celui qui est revenu pour le Nouvel An ?

— Ouais.

— Waouh. Ça fait presque deux semaines, non ? C'est le grand amour ?

— Il coche pas mal de critères, en tout cas...

— C'est si romantique. »

Elle rit.

« Oui, enfin, je l'apprécie vraiment, je crois. Et l'appartement est génial. Il est architecte, je te l'ai déjà dit ?

— Au moins quatre fois.

— En plus, je travaille toujours au conseil municipal, mais j'ai été promue.

— Je vais être honnête, je n'ai jamais trop compris ce que tu fais.

— Y a pas de mal, répond-elle. C'est assez ennuyeux. Mais le truc, c'est que si je fais n'importe quoi, la vie de vraies personnes risque d'en pâtir. Et maintenant je peux gâcher la vie d'encore plus de monde si je ne fais pas attention. »

Elle a eu du mal à se faire à la charge de travail plus importante, aux journées remplies de réunions. Elle doit s'occuper d'un dossier de candidature pour une demande de fonds et elle n'arrête pas de remettre ça à plus tard. Mais ce n'est pas d'une difficulté insurmontable, ça ne requiert pas un changement fondamental dans son comportement, dans ses actions. Elle est d'ailleurs plutôt

surprise, et assez fière de s'en sortir aussi bien. Elle s'est réveillée une fois, en pleine nuit, anxieuse en pensant aux objectifs de productivité de son équipe, mais elle s'est calmée en rédigeant une liste des priorités, et en se rappelant que si elle prend trop de retard, elle peut toujours changer de monde.

Bohai leur paie deux cafés à emporter et ils se baladent autour du lac. Leurs boissons fument dans le froid.

« Eh, dit-elle, si tu te retrouves à Londres ce week-end, tu veux venir déjeuner ? Amène ton plus un, qui que ce soit, on pourra dire qu'on est d'anciens amis de la fac. Michael cuisine très bien.

— Ce sera probablement pas le cas, répond Bohai. Le temps, chez moi, en ce moment, c'est... oh, bon sang, je me dis que tu n'as sûrement jamais rien vécu d'aussi agréable de ta vie. Il fait chaud mais sec, et tout le monde se prélassait encore dans l'ambiance de Noël. Et je suis certain de tomber sur une vie où je suis en vacances si j'en fais défiler dix ou vingt. J'attends le scénario parfait, style : je sors d'une cabane sur la plage, les pieds directement dans le sable chaud, l'océan à perte de vue devant moi, un mari en mini-Speedo allongé sur une serviette. Non pas que cette boue gelée ne soit pas un délice aussi.

— D'accord, très bien, rétorque-t-elle, retourne à tes araignées et à tes coups de soleil.

— Mais, continue-t-il, apparemment la météo va tourner, ils prévoient qu'il fera humide et moite dans quelques jours. Je pourrais sauter dans une armoire à ce moment-là. On peut peut-être prévoir un truc la semaine prochaine ?

— Je n'arrive pas à croire que tu vas quitter aussi vite ton mari super sexy, se moque-t-elle. La semaine prochaine, ça me va.

— Tu seras toujours avec Michael ?

— Je ne sais pas. »

Elle a peur de trop s'avancer, au cas où elle a finalement tort, au cas où la suite ne se passe finalement pas si bien. « Peut-être ?

— Mais oui ! Tu comptes rester, j'en suis sûr. »

L'espoir lui noue la gorge ; elle rit et essaie de se détendre. « Écoute, il est gentil. Je ne sais pas. »

Elle a toujours détesté avoir tort, l'idée de faire quelque chose qui s'avère par la suite avoir été une erreur indéniable. Et avec Michael, elle réfléchit toujours à la meilleure option, puis la met en œuvre. Elle réfléchit à la façon idéale d'agir.

« Ça a l'air horrible, déclare Bohai, mais si tu apprécies ce mariage, tu ferais mieux de verrouiller ton grenier. » Il lui donne un coup d'épaule amical.

C'est un peu ce qu'elle a fait : quelques jours plus tôt, elle a grimpé sur une chaise et a entouré les premiers échelons de l'échelle d'une chaîne qu'elle a verrouillée à l'aide d'un cadenas et poussée dans le grenier, puis elle a refermé la trappe. Si Michael essaie de déplier l'échelle, elle ne descendra qu'à moitié. Bien sûr, avec un peu de détermination, il réussirait à monter ; et elle aurait à

s'expliquer dans le cas contraire. Mais c'est mieux que rien.

« C'est presque une demande en mariage, rit Bohai.

— On est déjà mariés.

— Je suis content pour toi.

— Ça ne fait que deux semaines. On verra où ça me mène. »

Il se peut qu'elle soit en train de rougir.

Ils passent quelques heures ensemble puis Bohai part vers une autre vie.

« On se voit la semaine prochaine, dit-il. Je t'écris, mais peut-être mercredi ?

— Parfait. »

Quand Michael rentre à l'appartement, il a acheté du jus d'orange, de la limonade et du pain blanc. Il lui prépare des toasts avec de la Marmite. « Je sais ce que tu aimes quand tu es malade. »

Elle se sent un peu coupable, parce qu'elle a beaucoup mangé au déjeuner, avec Bohai, et qu'elle n'est pas réellement malade, mais Michael est si attentionné ! Elle a régulièrement prétendu être malade, au cours des six derniers mois, et elle a bien vu qui lui apporte quelque chose pour la réconforter, et qui, au contraire, est agacé que l'appartement ne soit pas propre alors qu'elle a passé la journée à la maison, qui interprète le fait qu'elle soit souffrante comme un affront personnel ou qui, encore, déclare immédiatement avoir les mêmes maux, en pire, évidemment. Les maris les plus insupportables sont ceux qui débarquent avec des bouteilles de vitamines et des thés magiques, et qui vérifient toutes les cinq minutes si elle va bien. Les maris qui ne la laissent pas faire semblant d'être malade en paix.

Mais Michael se contente de s'asseoir dans le grand fauteuil et il lit. De temps en temps, il lève les yeux vers elle et lui sourit. Peut-être que le grenier savait ce qu'il faisait, la toute première fois.

Il y a quelques détails dont elle n'est pas fan. Les parents de Michael sont sympathiques, mais ils n'habitent pas très loin, et sa mère n'est pas du genre à appeler avant de débarquer à l'improviste pour déposer un sac de kumquats achetés au rabais. Et une autre objection, un peu plus difficile à justifier : l'appartement est presque trop élégant. Sa plante grasse au pot maladroitement décoré a été reléguée au fond d'un placard, dans la salle de bains.

La maintenance qu'exige leur style de vie, élégant et énergique, est aussi une charge importante. Le travail est gratifiant, mais plus difficile. L'appartement est toujours rangé et si elle laisse quoi que ce soit traîner sur une table, Michael regarde le désordre avec désespoir et soupire en rangeant. Ils reçoivent un panier de légumes par semaine, ce qui est génial en théorie, mais en pratique elle n'a pas toujours envie de s'attaquer à un céleri-rave nouveau ou à une courge très étrange. Elle a aussi deux appels hebdomadaires avec sa mère, et

elle s'occupe régulièrement de Caleb et Magda – elle l'a déjà fait trois fois depuis le Nouvel An et un quatrième soir est prévu avant la fin du mois, à en croire son agenda. Elle les adore, mais ils sont épuisants.

« Magda grimpe, la prévient Nat lors de sa troisième visite. Sur tout. Elle a réussi à monter à un mètre du sol hier, en s'accrochant aux rideaux, comme un petit alpiniste.

— Noté. »

Le fait que Nat ait toujours refusé de voir en Lauren une adulte capable a été utile la première fois, parce qu'elle lui avait redonné les heures de coucher des enfants et lui avait réexpliqué leur régime alimentaire, alors qu'il apparaissait clair que, dans cette vie, elle les garde souvent. Mais, désormais, elle a la sensation d'avoir compris et de ne pas avoir besoin qu'on lui répète les consignes. Adele, au moins, lui fait confiance. Elle tire Nat derrière elle : « Allez, viens, dit-elle, c'est une grande fille, elle a organisé à elle seule une fête foraine pour collecter des fonds pour payer la crèche de Magda. Je suis sûre qu'elle peut se débrouiller et réchauffer de la purée de pommes de terre sans instructions détaillées. »

Elle a organisé une fête foraine ? Elle cherche les preuves dans la galerie photo de son téléphone, et, effectivement, on dirait bien qu'elle a fait ça.

Ça doit être chouette d'avoir une vie en ordre, qd mm, lui écrit Bohai d'un énième nouveau numéro. *Enfin, j' imagine*

« C'est presque trop, dit-elle à voix haute à Magda, qui frappe un Lego contre un autre Lego. C'est bien, mais c'est trop. Avec Michael, on est censés passer tout notre dimanche à cuisiner en avance des plats qu'on congèlera. »

Magda parvient à insérer un bloc dans l'autre. « Ouais, l'encourage Lauren, comme ça ! Continue. Tu gères, ma grande. »

Chapitre 29

Auparavant, elle se laissait glisser d'une vie à l'autre. Mais plus maintenant.

Il y a une période, songe-t-elle, au début de toute relation, pendant laquelle les sentiments naissants adoucissent les personnalités, comme de la cire dans une pièce très chaude. Les deux personnes peuvent alors changer, un tout petit peu, deux figurines malléables qui entrent en contact et se modèlent mutuellement, la protubérance de l'une diminue mais un léger creux apparaît chez l'autre. Ça ne dure pas longtemps, ce moment durant lequel l'amour possède ce pouvoir transformateur. Dans les relations qu'elle a visitées, il est passé depuis longtemps. Elle se retrouve face à la forme de son nouveau mari, et elle est invitée à se tordre pour s'emboîter dans leur vie commune, ou à le rejeter de but en blanc.

Mais elle essaie, ce coup-ci, elle essaie vraiment. Elle commence à se fondre dans cette vie et à en apprécier la sérénité. À une ou deux occasions, elle a du mal, comme après une soirée de baby-sitting par exemple. Elle prend alors sa journée et dort tout l'après-midi, ou elle joue sur son téléphone. Une fois, elle prétexte un déplacement professionnel, et loue une chambre dans un hôtel à l'autre bout de la ville. Elle déjeune avec Bohai, qui est de retour à Londres, puis elle regarde des vidéos sur YouTube jusqu'à trois heures du matin. Certains soirs, elle oublie de dîner, elle n'est pas douce et attentionnée et affectueuse et prudente avec Michael, elle ne s'assied pas avec lui pour discuter de leurs journées et partager des moments de vie (ils mangent à table, régulièrement, jamais sur le canapé devant la télévision). Mais la plupart du temps, elle fait l'effort d'être à la hauteur de la vie que cette version d'elle-même a créée, la vie d'une personne dont les décisions sont méticuleusement calculées pour être les meilleures possible.

« Tu vas bien ? lui demande Michael, un soir, trois ou quatre semaines après son arrivée.

— Oui, pourquoi ?

— C'est juste que tu ne vas plus à ton club de lecture ni à tes classes de yoga du matin. »

Ah. C'est donc ça, l'entrée « lecture » qu'elle a remarquée dans son agenda, tous les mardis. Elle avait pensé que cela signifiait qu'elle dédiait ce moment à lire des livres, ce qu'elle a effectivement fait – ou du moins, elle a choisi un ouvrage puis regardé chaque première page.

« Manque d'énergie, répond-elle. C'est l'hiver. Mais tu as raison, je vais m'y remettre. »

C'est bien, cependant. C'est la vie qu'elle aurait imaginée de toutes pièces si

un jour, bourrée, elle avait réfléchi à la version idéale d'elle-même. Faire de l'exercice tous les matins, certains soirs, aussi. Savoir cuisiner les légumes racines. Passer beaucoup de temps avec son neveu et sa nièce, être en contact plus régulier avec sa mère. Ce sont des choses qu'elle se serait tout à fait vue inscrire sur une liste d'objectifs, dans le passé – et maintenant, elle les accomplit.

Ils se rendent à une dégustation d'Alvarinho organisée par un caviste, près de chez Rob et Elena. Lauren redoute qu'on lui demande d'avoir des opinions œnologiques, mais Michael est ravi de s'en charger. Les autres n'ont qu'à boire. Ce n'est pas non plus insupportable, comme elle le craignait : les participants parlent bien d'arôme de groseille à plusieurs reprises, mais c'est surtout la propriétaire des lieux qui exprime son enthousiasme et son excitation. Les clients affirment qu'ils savent de quoi elle parle.

Vers vingt et une heures trente, c'est terminé.

« On sort ? » propose Lauren quand ils quittent la cave. Elle s'étire dans la nuit, remue les doigts pour faire bouger l'ombre du lampadaire.

« Où ça ? demande Elena.

— Sais pas. Au bar. Au karaoké. On peut aller danser. Ou faire la course entre deux bus jusqu'au Asda de Clapham Junction.

— On ne peut pas laisser Danny tout seul plus longtemps, dit Rob à Elena – ils ont un chien, dans ce monde. Mais je peux m'occuper de lui si vous voulez continuer la soirée toutes les deux.

— Il y a un bar pas loin de chez nous », suggère Elena après que les maris sont partis.

Mais Lauren est quasi certaine que le glacier où elle avait perdu une heure, il y a quelques maris, est au coin de la rue. Elles marchent : les arbres ont été étêtés avant l'arrivée du printemps, leurs cimes découpées ont une drôle d'allure, il ne leur reste que cinq ou six branches chacun, qui se dressent vers le ciel depuis leurs troncs noueux comme des mains crochues qui essaient d'attraper les nuages.

Le soir, c'est plus vivant que dans ses souvenirs. Lauren commande de nouveau une glace à la rose, mais cette fois, pas de bâtonnets supplémentaires offerts.

« On faisait quoi, l'an dernier, à la même époque ? » demande-t-elle. Elles sortent leurs téléphones et font défiler leurs galeries photo respectives. Elena dégote une photo d'elle, dans le miroir de plain-pied de sa pièce à vivre : elle porte un manteau en fausse fourrure rose qu'elle avait commandé en ligne pendant une vente privée. « Je l'ai renvoyé », admet-elle.

Lauren, pour sa part, trouve une image de Michael et elle en train de refaire les joints de leur salle de bains.

Elle ne sait plus exactement ce qu'elle faisait, un an plus tôt, dans sa vie d'origine. Mais fin janvier, en général, elle n'a plus beaucoup d'énergie ni

d'argent, donc probablement rien de très rigolo. Elle se rappelle une semaine pendant laquelle elle avait mis à jour son CV avec l'idée de se mettre à chercher un nouveau travail, plus dynamique – finalement, elle n'avait rien fait de tel.

Ce qu'elle découvre ici est bien mieux, décide-t-elle, et elle reprend une cuillère de glace.

Un après-midi, elle attrape une chaise, la tire jusqu'au palier et grimpe dessus pour retirer le cadenas qui maintient l'échelle prisonnière. Elle n'y réfléchit pas trop, ne veut pas admettre ce qu'elle est en train de faire. Michael n'a pas remarqué la chaîne, il ne compte pas monter au grenier quoi qu'il en soit, donc ça ne change pas grand-chose.

En plus, se dit-elle en déployant l'échelle pour vérifier qu'elle est toujours en bon état, la laisser bloquée en haut représente un danger. Et si elle avait besoin de monter au grenier en urgence ? S'il y avait une inondation, ou des labradors en colère ?

Ce n'est pas comme si elle cherchait activement à se débarrasser de lui. C'est simplement... qu'elle ne ferme la porte à aucune possibilité.

Et elle a raison : il ne se passe rien après qu'elle a retiré le cadenas. Ils font une très, très longue balade le long de la rivière et finissent au British Film Institute, où ils regardent un film français de trois heures et demie. La promenade et le film sont tous les deux très chouettes, même si, d'elle-même, elle n'aurait pas choisi de faire les deux le même jour.

Et puis ce n'est pas comme si on pouvait renvoyer un mari au grenier parce qu'il nous rend... trop bien. Surtout pas un mari qu'on... elle ne l'aime pas, pas encore, mais elle apprécie qu'il soit là quand elle rentre à l'appartement, elle aime bien s'allonger à côté de lui dans le lit, le sexe est excellent maintenant qu'elle s'est habituée à leur équipement, bien qu'un peu trop raisonnable, et elle trouve même agréable qu'il lui montre parfois un paragraphe d'un article qu'il est en train de lire. Elle veut s'améliorer pour lui, pour la vie qu'ils ont construite.

Ils sont en train de batailler avec un énième céleri-rave, ce jeudi – elle le découpe en grands morceaux carrés – quand quelqu'un sonne à la porte. Michael va ouvrir, et Bohai, qui est de retour à Londres, débarque, trempé par la pluie.

« Désolé, dit-il, désolé, j'ai besoin d'aide.

— Je me suis dit que je devais le laisser entrer, dit Michael d'un air surpris. Il te demande.

— Euh, merci. Bohai ? Que se passe-t-il ? »

C'est bizarre. Elle n'aime pas cette situation. Et elle l'apprécie encore moins

quand il répond : « C'est le mari.

— D'accord. Michael, je reviens tout de suite. »

Elle attrape Bohai et le traîne derrière elle dans l'escalier. Ils se retrouvent dehors sous la bruine ; elle ferme la porte derrière eux. Ne pas parler des maris devant les maris, se dit-elle.

« Qu'est-ce qui se passe ?

— Bon, commence Bohai, j'ai atterri dans une nouvelle vie, et c'est un dressing. J'entends le mari parler, je me dis qu'on a des invités, ou qu'il s'adresse à moi, donc je sors, comme un nouveau mari normal, tu vois ? En fait, il était sur Zoom et il parlait avec son psy ! La raison pour laquelle j'étais dans son dressing, c'est qu'apparemment j'espionnais sa séance de thérapie.

— Oh, mon Dieu.

— J'aurais dû faire demi-tour immédiatement, évidemment, mais j'ai mis du temps à comprendre ce qui se passait. Au moment où il a réagi à ma présence, j'étais déjà de l'autre côté de la pièce. Bref, je sais pas, il doit juste être fâché parce que, ben, oui, il y a de quoi s'énervier, non ? Mon conseil, ce serait de ne jamais espionner les séances de psy de qui que ce soit. Mais tu t'en rappelles quand on a évoqué les maris agressifs ?

— Merde, jure Lauren, tu vas bien ?

— Oui, oui, ça va, il ne s'est rien passé de grave mais je me suis dit que ce n'était pas une bonne idée de rester là-bas. Il a jeté des trucs, pas sur moi directement, mais...

— C'est pas rien, ça.

— Bref, continue-t-il sans la laisser parler, je suis parti, et il pleuvait, et je n'ai pas mon téléphone et je ne savais pas quoi faire. Donc, euh, j'ai remonté la grande rue, j'ai croisé un taxi et me voilà.

— Bien sûr, répond-elle, bien sûr.

— Putain, heureusement que c'est arrivé à Londres, hein ? Imagine si j'étais en France ou je ne sais pas où.

— Tu veux monter ? » demande-t-elle.

Ça va être compliqué à expliquer à Michael, songe-t-elle. « On peut préparer la chambre d'amis et tu y retournes demain ?

— Je ne sais pas, répond Bohai. Peut-être ? Il avait l'air très en colère. Je ne crois pas qu'il va, genre, casser la porte du dressing en mon absence, mais je n'en suis pas non plus sûr à cent pour cent, tu vois ? Et s'il fait ça, je ne sais pas si je pourrai repartir... Bien sûr, j'adorerais monter et jouer au Scrabble avec toi et ton mec, mais il faut que je retourne dans l'armoire au plus vite. Je me disais que tu pourrais peut-être le distraire pendant que je fonce ? J'ai attrapé une veste en sortant et il se trouve que j'ai les clés, Dieu merci, la situation pourrait être pire. Je sais pas, c'est le meilleur plan que j'ai trouvé. Désolé.

— D'accord, dit Lauren après un moment. Bien sûr. Allons-y.

— Désolé. Merci. D'accord. Et, euh, désolé, tu peux payer le taxi ?

— Donne-moi trois secondes », dit-elle.

Elle remonte : *un ami de la fac, il vient de revenir en ville, il a une urgence familiale*, ment-elle à Michael. « Je t'appelle. » Elle l'embrasse. Il a l'air perdu et agacé, *tu n'as jamais parlé de ce type avant*, mais elle pourra s'en préoccuper plus tard. Dans le taxi, elle raccroche quand il l'appelle.

« Je suis désolé, répète Bohai.

— C'est pas grave, dit-elle. Tu as le numéro du type ? Ou son nom ? »

Peut-être qu'elle peut lui téléphoner et dire que Bohai s'est blessé pour qu'il aille à l'hôpital, ce qui laisserait le champ libre à Bohai.

« Non, répond ce dernier. Désolé.

— C'est pas grave, répète-t-elle. Arrête de t'excuser, on va trouver une solution. »

Ils roulent en direction de Putney. C'est un coin agréable de la ville : ils aperçoivent la rivière, des parcs, des palissades ornementées. La maison est dans un petit cul-de-sac, devant lequel le taxi les dépose. La pluie a diminué en intensité, il ne tombe plus que quelques gouttes irrégulières. Le long de la rue, il y a des arbres et de grosses voitures. Bohai montre la maison, celle avec l'immense lierre, et recule pour ne pas qu'on puisse le voir depuis les fenêtres.

« Sérieusement, demande-t-elle, tu ne veux pas boire un verre, d'abord ?

— Non. Non, faisons au plus vite. Je me disais qu'on pouvait peut-être essayer de passer par le jardin, derrière, mais maintenant qu'on est là, je me rends compte que le jardin est entouré par les jardins des voisins de tous les côtés.

— Et si, finit-elle par suggérer, j'appelais la police en prétextant être une voisine, que j'ai entendu des bruits de dispute. Ensuite on attend ici, et quand ils arrivent, tu vas à la porte en même temps ? Je peux dire que j'ai entendu des coups de feu ou quelque chose comme ça pour qu'on soit sûrs qu'ils viennent. Même si ton mari ne s'est pas calmé, il ne va rien faire devant la police. Tu pourras courir dans le dressing et, hop, nouveau monde. »

Après un moment, Bohai accepte : « D'accord, oui, pourquoi pas, ça peut fonctionner. J'espérais éviter de le voir, tu sais ? Mais peut-être que c'est la bonne solution. »

Elle se rappelle Kieran, qui ne devait pas être si dangereux, en vérité. Mais elle se rappelle son état, quand elle était cachée dans l'armoire, à quel point elle voulait qu'il disparaisse.

« Merde. Évidemment que ce n'est pas OK d'espionner les séances de psy de quelqu'un, il n'y a rien d'excessif à se mettre en colère pour ça. Si ça se trouve, c'est un super mari. Mais bon, allons-y, faisons comme ça.

— Non, répond Lauren, on peut trouver mieux. Tu m'as dit que tu avais tes clés ?

— Oui. Je crois, en tout cas. »

Il les sort de sa poche : trois clés accrochées à un anneau. « Si ça se trouve, ce

sont celles du bureau. »

Il fait sombre et la plupart des maisons ont les rideaux tirés. « Bon. Je vais le faire sortir de la maison. Je pense que tu auras à peu près cinq minutes, OK ? Si les clés ne sont pas les bonnes, on devra réfléchir à autre chose. Je vais l'attirer dans cette rue, puis vers la droite. Si tu te caches derrière ce bâtiment, dans la direction opposée, tu devrais pouvoir nous voir sortir, non ? »

Bohai regarde la maison, les directions qu'elle lui a montrées.

« D'accord. Oui, je vois. Merci. Désolé. » Il lui faut un instant pour reprendre contenance. « Bon, OK. »

Il s'éloigne, marche jusqu'à l'intersection suivante et tourne au coin de la rue. Avant de se cacher derrière un arbre, il lui fait un signe de la main, pouce vers le haut.

À elle de jouer. Un an plus tôt, elle aurait été incapable de faire quoi que ce soit de ce genre.

Elle avance dans le cul-de-sac et prend une grande inspiration. Arrivée devant la porte, elle toque. Puis elle recule. Inutile d'être trop près.

Le mari ouvre la porte. Il a les cheveux bruns et une moustache un peu ridicule. Il porte un pull-over marron qui a l'air tricoté à la main. Il n'a pas la tête de quelqu'un qui risque d'arracher les gonds de la porte de son dressing.

« Bonjour, dit-elle. Je m'appelle Sarah, êtes-vous... » Elle ne connaît pas son nom. Elle lance un coup d'œil au mur. « C'est bien le numéro trente et un ? »

— Oui, répond l'homme prudemment.

— Super. Je me baladais et j'ai croisé un homme assis sur le trottoir, il dit qu'il s'est tordu la cheville. Il m'a demandé de vous prévenir. »

Elle aurait dû préparer son histoire à l'avance.

« Il dit qu'il s'appelle Bohai. Il a oublié son téléphone, mais il m'a dit de demander l'aide de son mari, au trente et un. »

— Ah, finit par dire l'homme. Merci. Désolé qu'il vous ait embêtée, il oublie toujours son portable.

— Il n'y a pas de mal. Il n'est qu'à quelques rues d'ici, je peux vous accompagner ?

— D'accord, répond-il, bien sûr. Donnez-moi une seconde. » Il regarde le ciel : « Euh, vous voulez entrer ? »

— Non, répond-elle, pas la peine. J'aime bien la pluie. »

Il disparaît puis revient, des chaussures aux pieds. Il attrape une veste sur les portemanteaux accrochés au mur.

« Par là », dit-elle en désignant la direction prévue.

Ils tournent à droite, dans une autre rue, hors de vue. Dans sa tête, elle calcule le temps dont a besoin Bohai pour entrer dans la maison. Dix, vingt, trente pas. Et si le type avait vraiment détruit la penderie ? Si ça ne fonctionne plus ? Et si les clés ne sont pas les bonnes ? Elle imagine qu'elle devra alors mentir davantage : *Ah, il était là il y a une minute, je ne sais pas ce qu'il s'est passé. Il*

faudra ensuite ramener Bohai chez elle, dans sa chambre d'amis, et ils aviseront.

Soixante-dix pas, quatre-vingts. Elle accélère, passe devant l'homme pour contourner des poubelles qui occupent la moitié du trottoir.

Alors qu'elle compte, le bruit des pas derrière elle disparaît. Elle pivote : il n'y a personne, plus rien.

Son téléphone sonne. Encore un numéro inconnu. Elle le sort et se penche au-dessus de l'écran pour éviter que la pluie ne le mouille. *Bien arrivé. Merci merci merci*

Tellement désolé, laisse-moi dix minutes pour reprendre mon souffle et je reviens à Londres pour expliquer la situation à ton mari, je vais trouver une histoire qui tient debout

Un autre message : *je suis à Prague ??? j'espère que je ne suis pas espion*

Et un autre : *Tu m'as sauvé la vie xxxxxx trop désolé*

Tu vas bien ? écrit-elle en retour. Puis elle appelle un Uber. Ses chaussures sont trempées.

Quand elle rentre, elle commence à s'expliquer auprès de Michael – Bohai lui a proposé sept idées de mensonges différentes, toutes parfaitement crédibles, et lui a demandé quand il devait venir leur apporter du crédit – mais elle se sent si fatiguée.

Elle est trempée.

« Avant que tu n'expliques quoi que ce soit, dit Michael, la bouche sèche, j'ai quelque chose à te dire. Je sais que tu n'avais pas de déplacement professionnel. »

Un déplacement professionnel ? De quoi parle-t-il ? Ah, la nuit où elle a regardé des vidéos dans un hôtel. Elle se voit déjà lui expliquer : *J'étais simplement fatiguée d'être tout le temps parfaite. Je t'aime vraiment beaucoup mais est-ce que ce serait trop demander de pouvoir manger des chips au lit, rien qu'une fois ? Je n'ai pas de liaison, j'ai seulement besoin de temps pour me détendre.*

« Ce type est un ami », dit-elle. Autant commencer par le plus simple. « Il vient d'emménager, il était en Australie. Son mari était en colère, potentiellement violent, mais il avait besoin de récupérer un truc dans leur maison. J'ai réussi à l'aider, je n'étais pas en danger et lui non plus.

— Je suis content qu'il aille bien », répond Michael. Il a l'air si mécontent. « Mais je devrais aussi te dire que j'ai regardé dans ton téléphone. Je n'aurais pas dû faire ça, bien sûr. Mais tu l'avais laissé sur la table de chevet et j'ai vu une notification d'un numéro sans nom. Ça parlait de se retrouver en ville. Et tu agis bizarrement, je n'ai pas réussi à arrêter d'y penser. Quelques jours plus tard, et encore une fois, j'en suis désolé, j'aurais dû t'en parler directement, je suis allé lire tes messages et celui-là avait disparu. Bien sûr, ça peut être un spam. »

Ah, se dit-elle. Merde.

Il aimerait tellement qu'elle ait une explication. Elle en a une, mais pour dire quoi ? *Oui, les messages viennent bien du type qui est venu ce soir, mais on se voyait*

surtout pour parler d'à quel point je t'apprécie. Et je n'ai pas effacé ses messages pour les garder secrets, ils disparaissent parce qu'il change de vie régulièrement.

Ça ne se déroulerait pas très bien.

« Je crois... » Elle réunit l'énergie dont elle a besoin pour mentir. « Oh, tu as entendu ça ? On dirait qu'il y a du bruit dans le grenier ! Il faut que l'on parle de tout ça, bien sûr, mais tu veux bien aller vérifier d'abord ? »

Et Michael – parfait, humble, bien meilleur qu'elle, Michael qui lui a préparé un thé au miel pour qu'elle se réchauffe après son escapade sous la pluie – Michael acquiesce. Elle n'a pas besoin de le convaincre de monter au grenier.

Chapitre 30

Un autre mari descend.

Elle se sent triste. Elle se sent réellement triste, ou pas ? Elle pose sa boisson chaude et détourne le regard. Quand elle veut récupérer sa tasse, il n'y a plus rien. Elle respire et l'appartement n'a plus cette odeur qu'elle n'arrive pas à décrire autrement que comme aseptisée, le parfum des meilleures décisions. La tristesse en elle gonfle et monte dans sa gorge ; elle expire et l'émotion la quitte. Quand le mari pivote et qu'elle découvre que c'est quelqu'un de nouveau, un type parmi d'autres, elle s'avance vers lui et dépose un baiser sur ses lèvres.

Elle le garde quelques jours et passe au suivant, et à celui d'après. Si ce n'est pas Michael, qui, alors ? Elle est à la recherche d'un mari à long terme, elle n'est pas là pour s'amuser. L'expérience de Bohai, dans le dressing, n'a fait que renforcer sa détermination. Il est temps de se mettre au travail.

L'un des maris construit des trains miniatures, la chambre d'amis est occupée par un immense circuit sinueux. Elle l'aide, elle presse les petites maisons sur leur socle pendant que la colle sèche, débat avec lui du placement exact d'une figurine représentant un chat. Elle s'en amuse pendant un jour puis le renvoie au grenier. Un mari porte des T-shirts sous une chemise ouverte : elle aimait ce style quand Carter le portait, mais c'est étrange sur un Anglais – peut-être que ça lui rappelle trop Carter. Elle le renvoie aussi.

Avec un mari qui apparaît fin février, elle découvre des crocus naissants dans son jardin. Elle se détend un peu, profite de ce monde où quelqu'un a pris la peine de planter des bulbes en automne. En une semaine, les fleurs ont poussé hors de la terre et commencent à s'épanouir. Elles sont merveilleuses. Mais le mari lui-même n'est pas au goût de Lauren. Elle passe au suivant quand les crocus commencent à faner et découvre que personne n'a songé à planter des jonquilles pour le mois de mars.

L'un des maris tricote ses propres chaussettes. Un autre a une habitude plutôt conviviale dont elle découvre – avec excitation et à sa grande surprise – qu'elle partage le goût : ils consomment de la cocaïne. Elle s'y essaie, se penche et imite les mouvements de l'homme. Elle n'aime pas, mais elle ne déteste pas vraiment non plus. Quelques jours plus tard, toutefois, ils rendent visite à un ami du mari, Padge, et traînent avec lui quelques heures. Après avoir bu des bières, le mari demande à Padge ce qu'il a en réserve. Padge ouvre son congélateur et en sort ce que Lauren suppose être un bac à glace. Quand il l'ouvre, il est rempli de petits sachets en plastique, et c'en est trop pour elle. Elle voulait bien consommer de la drogue avec son époux, mais elle refuse d'être avec lui lorsqu'il s'en procure chez un ami, dans un bac vide de glace à la

vanille « Goûtez la différence » de Sainsbury's.

Elle aime bien le mari suivant, un homme un peu plus jeune qu'elle du nom de Petey, mais deux heures après son arrivée, elle est horrifiée de découvrir qu'elle, Lauren, est – apparemment – enceinte. Elle a envoyé un message à Elena quelques jours plus tôt. Son amie lui a répondu *Félicitations !! (??? si c'est approprié?)* et elles ont ensuite discuté au téléphone pendant un très long appel. Ce doit être récent. Elle a dû mal à savoir si elle a déjà partagé la nouvelle avec Petey ou si elle l'a gardée secrète en attendant de décider quoi faire. Impossible que la grossesse soit totalement accidentelle : son stérilet devrait encore tenir deux ans avant qu'elle n'ait à le remplacer. Si elle veut comprendre comment Petey l'a convaincue de le retirer, ce qu'il se passe ici, de quoi elle a parlé avec Elena pendant toutes ces heures, cela ne surpasse en rien son souhait de ne pas être enceinte. Elle s'est habituée à changer de couleur de cheveux, à avoir parfois une nouvelle cicatrice, mais là, c'est trop. Elle demande à Petey de monter au grenier et fait défiler les trois ou quatre maris suivants, juste pour être certaine.

D'autres maris débarquent dans sa vie. Elle s'en débarrasse, les uns après les autres. Ils continuent à apparaître. À un moment, elle arrête de changer aussi souvent et s'installe avec un Alasdair, parce qu'elle aime son accent, la cadence douce d'Édimbourg, et quand ils se rendent au mariage d'un couple d'amis, il porte un kilt. Elle est également très fan de ça. Elle est sincèrement blessée lorsqu'elle découvre qu'il la trompe.

C'est pire dans le monde suivant. Son mari, Hōne, vient d'Auckland. Elle passe une très bonne soirée avec lui, au cours de laquelle ils ne regardent pas, Dieu merci, *Mindbunter* ou elle ne sait quelle autre série dramatique qu'ils ont commencée et dont ils sont au cinquième épisode – non, ils regardent un spectacle comique qui ne réclame ni son attention ni un contexte dont elle ignore tout. Mais en arrivant au travail le lendemain, elle découvre que cette fois c'est elle qui est infidèle. Au début, quand son collègue, au magasin de toiles et de cadres, lui touche la nuque en passant, elle se dit qu'il s'agit simplement d'un pervers. Mais plus quand ils se retrouvent en tête à tête à la pause déjeuner, qu'il lui attrape la main, l'embrasse et lui dit : « Tu m'as tellement manqué. Et dire que je déteste les week-ends, désormais. » Non. Elle n'aime pas l'idée d'être le genre de personne qui peut tromper son mari. C'est déjà assez difficile de comprendre la relation qu'elle a nouée avec un homme, alors avec deux !

« Exactement, confirme Bohai lors de l'une de ses visites londoniennes. D'où mes règles, que tu connais.

— J'ai vraiment détesté », dit-elle. Elle a été surprise de l'intensité de ce sentiment. Ce n'est pas comme si elle ne mentait pas régulièrement à ses maris. « Qu'est-ce que tu te dis, quand tu découvres que tu as eu des comportements pas très nets ?

— Ben... même avant tout ça, j'ai pris beaucoup de mauvaises décisions, tu sais ? Des choix rigolos, mais regrettables. Donc c'est presque plus facile quand c'est une autre version de moi qui déconne, parce qu'alors je me dis *mais pourquoi il a fait ça, ce putain d'idiot* plutôt que *Pourquoi j'ai fait ça, c'est quoi mon problème, bordel.* »

Il s'est répandu en excuses suite à l'incident du dressing, mais ce n'est pas sa faute, bien sûr. Même le fait qu'il ait espionné le mari : c'est un autre Bohai qui en est responsable. Et quand elle se dit qu'elle pourrait être en train de faire du yoga tous les matins, de cuisiner des jeunes choux, de se connecter chaque mardi à la session Zoom de son club de lecture et de toujours, toujours, manger à table, elle ne regrette pas d'avoir changé de monde.

« Donc, ce que tu es en train de me dire, c'est : merci Bohai, je suis ravie que tu aies épousé un homme terrifiant quand il crie, puis que tu te sois caché dans son dressing comme un pervers.

— Exactement, rétorque-t-elle, mais ne me refais pas le coup. »

Le monde demeure vraisemblable alors qu'elle continue à faire défiler les hommes. Deux fois sur trois, elle travaille au conseil. Les vies qui changent le plus sont généralement celles où elle est mariée depuis longtemps. Une fois, alors qu'elle entame la septième année de vie commune avec son époux, elle découvre qu'elle est coiffeuse. Peut-être a-t-elle un talent naturel inattendu ? Mais non. Après avoir regardé en vitesse plusieurs tutoriels sur YouTube et avoir détruit les cheveux de deux clients, elle change de monde.

Tu en es au combienième ? demande Bohai. Elle essaie de compter dans sa tête mais elle n'y parvient pas. Parfois, elle change si vite que les hommes se mélangent dans sa mémoire. 195 ? répond-elle. C'est une estimation crédible.

Tu bosses vite.

Comment ça se passe de ton côté ?

On est à la campagne, pas trop mon genre comme tu le sais MAIS on a un émeu de compagnie ??? Je suis sorti d'un cabanon et ce truc me fixait droit dans les yeux. Il envoie une vidéo : un énorme oiseau mal coiffé, aussi grand qu'un homme, avec de gros yeux, de longues jambes, un cou disproportionné, tourne la tête de manière impassible.

Elle décide qu'elle en est au Mari 196, ou pas loin, en tout cas. Elle fera plus attention, à l'avenir, pour s'en souvenir.

Avec le Mari 197, elle a la grippe. Elle lui demande de grimper au grenier dans l'espoir qu'elle aille mieux dans le monde du Mari 198. Elle se sent effectivement bien mais la maison est peinte en marron donc elle le renvoie aussi. Le Mari 199 est clarinettiste, ce qu'elle découvre quand il refuse de lui faire un cunnilingus en prétextant qu'il doit préserver sa bouche pour la

performance prévue le lendemain. C'est une objection si spécifique qu'elle passe vingt minutes à surfer le Web pour savoir si elle est justifiée. Elle finit par conclure que ce n'est apparemment pas le cas, mais soit, il a le droit de ne pas en avoir envie. Elle trouve quand même qu'il aurait pu l'en informer avant de l'avoir invitée à lécher l'arrière de ses testicules particulièrement pendants. Elle le renvoie avec le vague sentiment d'effectuer un acte féministe.

Elle réfléchit encore une fois au fait qu'au début d'une relation les gens changent, arrondissent leurs angles, cette tendance transformatrice temporaire. Elena, qui se moquait de la télé-réalité avant de regarder douze saisons de *Survivor* quand elle a commencé à fréquenter Rob. Amos, qui détestait les réseaux sociaux quand ils étaient ensemble, mais qui s'est mis à poster des photos tous les jours avec sa petite amie suivante.

Elle n'aime pas toujours la version d'elle-même qu'elle découvre, mais cela l'aide à découvrir le contour de la femme qu'elle pourrait bien être.

Au tour du Mari 200, donc.

L'appartement est bien rangé. Elle est prête à l'accueillir avec un baiser. Mais le Mari 200 est Amos, encore une fois.

« Oh, souffle-t-elle en reculant.

— C'est bon, je l'ai ! » Il laisse un sac tomber par terre et replie l'échelle.

Amos est déjà descendu de l'échelle, très brièvement, au tout début. Elle suppose que ces deux versions d'Amos ont décidé de ne pas la quitter, ont emménagé avec elle et ont fini par daigner l'épouser. Cet Amos a réfléchi à ses options, a tergiversé aussi longtemps qu'il lui a plu, a envisagé de la laisser tomber, et finalement, peut-être à contrecœur, s'est dit qu'il ne trouverait pas mieux qu'elle.

Va te faire foutre, Amos, pense-t-elle.

Elle devrait le renvoyer immédiatement, mais quelque chose en elle désire rééquilibrer le rapport de force. Avant qu'elle ne s'autorise à se dire explicitement que c'est une mauvaise idée, avant qu'elle ne réfléchisse trop à la difficulté qu'elle aura à le faire remonter au grenier s'il sort de la maison, elle sourit mielleusement.

« Amos, mon chéri, je pense qu'on devrait arrêter de se voir. »

Il fronce les sourcils. « Oui. Enfin, je crois que c'est généralement le concept, quand on divorce. »

Elle regarde le sac qu'il a récupéré dans le grenier. Elle relève les yeux vers lui. Elle observe l'appartement : après réflexion, il n'est peut-être pas bien rangé, simplement plus vide que d'habitude.

Ah.

Il porte une chemise ajustée, des grandes feuilles de monstera imprimées sur le tissu gris clair. Sa barbe courte est parfaitement taillée. Elle sait ce que revêt cette apparence : il veut faire bonne impression auprès de son ex-femme.

« On a fait de notre mieux, dit-il avec un petit sourire.

— Vraiment ? demande-t-elle. On a vraiment fait de notre mieux ? »

Dans sa réalité à elle, il l'a quittée quatre ans plus tôt et ils n'ont même pas vécu ensemble. En conséquence, elle suppose qu'ils ne sont mariés que depuis deux ou trois ans. Soudain, elle est en colère : comment ose-t-il apparaître chez elle, pour disparaître aussitôt, avec une expression qui laisse entendre qu'il pense qu'elle est triste de le voir partir ? Elle ne pense plus du tout à lui, ces jours-ci. Elle ne se souvient même pas de ce qu'ils faisaient quand ils étaient ensemble, à part rester dans un coin à inventer des moyens cruels pour se sentir supérieurs aux autres. Toute leur relation lui est incompréhensible, désormais.

« Je sais pas, mais on a essayé, non ? »

Que c'est courtois de sa part, se dit-elle, d'avoir essayé, de ne pas la larguer au téléphone depuis la file d'attente pour le Grand Huit – en plus, elle sait maintenant que ce n'est même pas l'une des meilleures attractions à Alton Towers.

« On a trop essayé, déclare-t-elle. On aurait dû laisser tomber il y a longtemps.

— Eh, du calme ! lance-t-il avec son insupportable ton raisonné et timide. On peut rester courtois, non ? »

Va te faire foutre, Amos, pense-t-elle de nouveau, avant de le dire : « Va te faire foutre, Amos.

— C'est pour ça que ça n'a pas fonctionné. Tu n'étais pas heureuse non plus mais tu ne voulais rien faire pour y remédier. Et maintenant, tout ce divorce est ma faute.

— Dégage de ma maison.

— C'est un appartement, répond-il en récupérant son sac, puis un second, près de la porte de la cuisine. Et, oui, il est à toi, félicitations pour avoir une grand-mère riche et morte. Bien joué. »

Elle a vu tant de versions de cet appartement. Pourtant, celle-ci est probablement la plus laide : les murs du salon sont vert foncé et l'un des pans est couvert d'un papier peint représentant des plumes. Des abat-jour vernis projettent la lumière vers le bas.

« J'ai hâte de me débarrasser de ce papier peint, dit-elle.

— C'est toi qui l'as choisi, putain. »

Il récupère ses affaires, traverse le palier et descend l'escalier.

Chapitre 31

Elle fouille sa boîte mail, ses messages, ses photos, pour comprendre ce qu'il s'est passé.

Dans sa vie d'origine, Amos l'a quittée avant de démissionner, de laisser pousser sa barbe et d'aller vivre à Berlin pendant six mois. Quand il est revenu à Londres, il a essayé par tous les moyens de rester ami avec leurs connaissances communes, comme s'il pensait pouvoir les lui voler. Dans cette version du monde, il est resté avec elle, a emménagé chez elle et s'est acheté une moto.

Ils n'ont pas entamé la procédure de divorce à proprement parler : ils se laissent du temps et, a priori, dans six mois ou un an, ils signeront les papiers.

Elle est seule chez elle.

Elle écrit à Elena : *Amos est venu récupérer ses derniers trucs*. Elena réplique : *Ça va ?*

Absolument, lui répond-elle.

Ce n'est pas un retour à la normale, les choses ne sont pas comme avant. Les murs sont affreux, le tapis Ikea n'est pas le même, il y a une rangée de canards en porcelaine le long de sa fenêtre.

Mais pas loin.

Elle ne doit de comptes à personne.

Elle contacte son bureau, prévient qu'elle ne se sent pas bien. Elle se sent génialement : entourée d'espace vide, elle est confortable, sans mari à déchiffrer, sans cohabitation à négocier, sans répartition inégale de corvées qui la rendent aigrie ou, plus rarement, enclenchent un sentiment de culpabilité. Elle observe le papier peint, dans le salon, et commence à retirer des affaires des étagères. Elle les met en pile au milieu de la pièce. Elle se rend alors compte qu'il est presque dix-sept heures et elle fonce au magasin de bricolage. Elle achète un pot de la peinture blanche la plus vive qu'elle trouve. De retour chez elle, elle passe son rouleau sur le motif à plumes. Le papier peint est texturé et la peinture ne va pas systématiquement dans les creux mais elle appuie davantage et continue à peindre à grands gestes, à répandre du blanc partout, aussi haut qu'elle peut. Elle grimpe sur une chaise et fait une tache sur le mur crème, mais ça lui est égal. Elle peint pendant une heure, deux heures. Elle écrit à Nat, à Toby et (elle vérifie ses messages récents pour identifier des amis qu'elle ne connaît pas) à quelqu'un qui s'appelle Taj, et leur propose de venir chez elle, le soir même ou le lendemain ou ce week-end ou la semaine d'après, quand ils veulent, peu importe, il n'y a personne d'autre à la maison, son emploi du temps est totalement libre.

La réinitialisation du monde a effacé sa conversation avec Bohai et elle ne connaît pas son numéro, vu qu'il en change tout le temps, donc elle lui écrit un e-mail à l'adresse qu'elle avait mémorisée : *Je divorce !! Le grenier fonctionnera quand même, hein ?*

Toby est le premier à se montrer. Il toque à la porte puis entre dans l'appartement, avance jusqu'au salon où il observe le mur et les traces de peinture blanche. Après un accident, Lauren a protégé son tapis avec des draps qu'elle a étendus par terre.

« Je n'ai jamais aimé ce mur, déclare son ami. Mais je crois qu'on est censé enlever le papier peint d'abord. »

Elle insiste avec son rouleau pour que la peinture s'insère dans les creux de la texture du motif. « On est censé faire beaucoup de choses. Est-ce que tu remplaces ta brosse à dents tous les trois mois ?

— Tout va bien ? » demande-t-il.

La réponse est oui, absolument.

La mystérieuse Taj arrive à son tour. « Taj ! » s'exclame Lauren en écartant les bras, pleine de peinture. La personne lui est familière. Des cheveux noirs, avec des mèches qui dépassent et dessinent presque un triangle autour de son visage, un maquillage vert pétant sur les yeux, des vêtements noirs... Lauren se souvient. Elle a rencontré Taj au mariage d'Elena ! Taj était mariée à Amos ! Elle lui fait un câlin : « Oh, mon Dieu, Taj, je suis si contente de te voir ! » Comme c'est merveilleux, qu'elles aient toutes les deux échappé à un mariage avec le même homme, bien qu'une seule d'entre elles en ait conscience. Taj a apporté du vin, Lauren le refuse mais Toby en prend.

Nat vient aussi, Caleb et Magda sous le bras, elle n'a qu'une demi-heure. Elle ne se met pas directement à assommer Lauren de conseils de peinture ou matrimoniaux, ce qui indique qu'elle considère que sa sœur a vraiment merdé. Elena, pour sa part, débarque à vingt heures, pile quand Nat s'en va, avec un sac rempli de pain, de fromages, d'avocats et de Dieu sait quoi d'autre. Pendant qu'elle découpe tout ça dans la cuisine, Lauren demande l'aide de ses autres invités pour déplacer les meubles du salon au centre de la pièce, libérant les murs. Elle n'a pas d'autre rouleau donc ils ne peuvent pas l'aider à peindre. Mais leur présence lui fait plaisir. Elle les a négligés trop longtemps. Elle est heureuse de retrouver ses amis.

Le tas de meubles et l'odeur de la peinture fraîche les empêchent de manger dans le salon, et la cuisine est trop petite, alors ils s'empilent dans la chambre d'amis. Installés sur le lit ou par terre, ils posent les deux salades composées et la planche de charcuterie préparées par Elena en équilibre instable sur le fauteuil de bureau.

En déplaçant les objets des étagères du salon, Lauren a trouvé une photo de mariage. Elle l'observe, de près puis à bout de bras. Une longue robe blanche,

Amos en costume noir, Elena dans sa tenue de demoiselle d'honneur, d'un rose saumon peu seyant. Elle a pris son nom, ce qui constituerait un putain de cauchemar administratif si elle devait entamer la procédure pour récupérer le sien. Cependant, Lauren Lambert, ça sonne bien. Elle a dû accepter d'en changer pour cette seule raison esthétique. Lauren Lambert. Feu Madame Lambert. Lauren Lambert, divorcée glamour. Il y a quelque chose de chic à être divorcée, se dit-elle.

« Allez, intervient Elena, ne perdons pas de temps à regarder des photos de mariage. On peut la brûler, si tu veux ! Un petit rituel de purification ?

— Nan, répond Lauren, ça va. » Elle repose le cliché.

« Tout ça m'a l'air génial, dit Taj. Je craignais que tu sois en pleine crise de nerfs. »

Elena hausse légèrement les épaules. « Je ne veux pas tirer de conclusions hâtives mais je ne dirais pas qu'il est conseillé de peindre par-dessus un papier peint, et encore moins que c'est un signe de stabilité. »

Lauren se sent un peu frénétique, peut-être, un peu excitée, mais ce n'est pas l'énergie qui accompagne généralement une chute de moral. C'est l'exaltation d'être en mesure de faire ce qu'elle veut, de ne pas devoir réfléchir aux désirs d'un mari, à ses attentes, à leurs habitudes, qui s'assoit où sur le canapé, comment il prend le thé, quelle tasse il utilise, si elle doit le prévenir avant d'inviter des amis, à qui appartient cette brosse à dents (un cauchemar, à chaque nouvel époux).

« Je me sens super bien. Je suis excitée. Je suis contente d'être toute seule. »

Elle l'est toujours le lendemain matin, alors qu'elle se réveille tôt, mais grâce à un appel qu'elle a pensé à passer en avance pour prévenir le bureau qu'elle était souffrante, elle peut tranquillement se rendormir. Elle finit par rouvrir l'œil et se balade de pièce en pièce en mettant des meubles et des objets au mauvais endroit. Elle fait des choix.

Pour le déjeuner, elle mange une boîte de conserve de pêches au sirop avec de la glace à la vanille. Elle se balade nue dans tout l'appartement. Elle déploie l'échelle et grimpe, passe la tête par la trappe. Elle observe l'électricité faire des caprices.

Elle abandonne le canapé et les autres meubles entassés là où ils sont : elle finira de peindre les murs demain, ou le week-end prochain. Elle est toujours dans l'ivresse de la solitude – et le lendemain matin, elle est de nouveau ravie quand elle se réveille au son de sa propre alarme, pas celle d'autrui, et qu'elle peut immédiatement allumer la lumière, fouiller dans ses tiroirs en faisant autant de bruit qu'elle le veut, prendre sa douche sans avoir à réfléchir à qui y va en premier.

Peut-être qu'elle va rester dans ce monde une semaine. Peut-être pour toujours. Elle travaille au conseil : elle se rend au bureau, salue tout le monde, se réjouit de les voir. Pendant sa pause déjeuner, elle se balade dans les environs et achète la plante à cent quatre-vingts livres que Bohai lui avait offerte à Noël. Elle peut à peine la porter, un bras autour du pot, l'autre maintenant le tronc à la verticale, c'est si lourd. Elle doit franchir les portes du magasin en marche arrière pour être certaine de ne pas abîmer le feuillage. Elle ne s'en sortirait pas dans le train en pleine heure de pointe. Alors elle s'installe sur la terrasse d'un Pret jusqu'à la fermeture, à vingt heures, et se réchauffe en buvant des thés, la plante en équilibre sur la chaise qui lui fait face.

Elle a retenu les instructions que lui ont données les vendeurs pour s'occuper de la plante. Elle est heureuse de prendre soin des feuilles, heureuse de son étrangeté raisonnable, cette énorme plante sensible qui a besoin de beaucoup d'attention, cette plante qui pourrait un jour être plus grande qu'elle mais qui ne dira jamais *Où sont mes chaussettes ?* ou *Tu en es déjà à ton troisième verre* ou *Je t'avais prévenue que mon père allait passer* – elle ne dira rien du tout, en fait, jamais. Lauren la soulève dans l'escalier de son entrée, la pose par terre toutes les deux ou trois marches pour reprendre son souffle, et l'installe dans un coin, non loin de la fenêtre, mais pas directement exposée, au milieu des piles de livres et des cartons d'objets qu'elle n'a toujours pas redispuestos sur les étagères. Elle ne lui donne pas de nom mais elle lui parle : « Te voilà installé, mon pote. » A-t-elle déjà prononcé l'expression « mon pote » à voix haute ? Ça lui paraît bien correspondre au contexte. Salut, mon pote. T'as besoin d'eau, mon pote ? Allez, mon pote, garde la pêche.

Elle cherche même la référence du brumisateur en bronze qu'elle possédait quand elle vivait avec Felix, mais il coûte quatre-vingts livres et son pote végétal ne verra pas la différence. Elle vide une bouteille de solution saline censée donner de la texture aux cheveux, à moitié utilisée, dont la date de péremption est dépassée et qui n'est de toute façon plus un produit à la mode, et elle la remplit d'eau du robinet. Elle utilise ça en lieu et place du brumisateur. Allez, mon pote. Absorbe cette bonne eau. Tu peux le faire. Prends un peu de volume dans tes jolies feuilles vertes et luisantes.

Son téléphone sonne : encore un numéro inconnu, des nouvelles de Bohai qui continue à faire défiler les partenaires. *Tant de vases, c'est quoi ce bordel* et une photo de quatre vases bleus, puis un autre, bleu également, plus grand, puis une vitrine dans laquelle sont exposés dix vases en verre, transparents, roses, verts, puis un placard ouvert qui révèle sept ou huit vases en céramique.

Ce soir-là, elle dort sur le canapé, entourée de ses piles vertigineuses, les rideaux ouverts pour se réveiller avec le soleil. Elle est toujours exaltée.

Chapitre 32

« C'est normal de mettre du temps à digérer, dit Taj alors qu'elles sont installées en bord de rivière pour boire des bières hors de prix. Je sais pas, ma puce, c'est ton premier divorce, je veux juste être sûre que tu vas bien. »

C'est le cas. Pendant des années, avant l'arrivée du premier mari, elle avait ressenti son célibat comme un poids. Être contente d'être célibataire était une obligation, une revendication féministe, la preuve de son autonomie ou une façon de rembarasser ses amis en couple pour qu'ils ne la prennent pas en pitié. Le poids de ces injonctions rendait la situation compliquée et elle avait parfois du mal à démêler ce qu'elle ressentait vraiment à ce sujet.

Mais désormais, elle est *de nouveau* célibataire et non *toujours* célibataire. Elle prend un bain la porte grande ouverte et reste dedans pendant une heure, à lire ; elle se dit qu'elle va faire ça tout le temps. (Elle ne le fera jamais, mais elle pourrait.) Elle se masturbe quand l'envie lui prend, sans que ça doive mener à du sexe avec autrui, sans devoir se dépêcher pour que son mari ne la surprenne pas. Elle dîne quand elle rentre du travail, ou à vingt-trois heures, ou deux fois, ou pas du tout. Elle passe voir Toby et Maryam à l'étage du dessous, ou juste Toby quand Maryam est au travail, et elle remonte une heure plus tard pour profiter d'être seule. Après tant de maris, elle n'a plus besoin de se soucier de ne pas être adaptée à la compagnie humaine. Elle peut laisser son ordinateur allumé à côté d'elle dans le lit, *oui, je regarde toujours, continuer la vidéo*, sans se demander si un homme se recouchera un jour à cette place.

Elle aime être amie avec Taj. Dans sa vie d'origine, elle ne passait pas beaucoup de temps avec des célibataires : Elena, Maryam et Toby, Nat, même Zarah du travail, ils étaient tous en couple. Il n'y a rien de mal à avoir des amis en couple, mais c'est différent. Lauren n'a pas encore compris comment elle est devenue amie avec Taj, mais c'est probablement via Amos – comme c'est merveilleux qu'il leur ait permis de se rapprocher ainsi avant de les laisser tranquilles.

Elle écrit à Bohai. *Comment ça va ? Je suis toujours célibataire, c'est trop bien. Le lit est gigantesque quand il n'y a personne avec qui le partager.*

Elle reçoit un message immédiatement. *Ouais ma femme me trompait elle est chez sa sœur le temps que je décide si je peux « la pardonner », je devrais retourner dans le placard et lui rendre son appartement mais c'est Si Bien d'avoir un endroit rien qu'à moi*

Elle répond : *Quel affreux mari tu fais*

Et lui : *C'est elle qui m'a trompé*

Elle envoie une photo de son énorme plante, la seule chose à avoir une place dédiée dans l'appartement. Les meubles, autour, sont toujours en bazar. Elle

adore.

Un mardi, une pensée fulgurante la traverse : elle pourrait se remettre à sortir avec des mecs.

Elle n'a pas tellement eu de relations au fil des années qui ont suivi sa rupture avec Amos, avant l'apparition des maris. La pandémie n'avait pas aidé, évidemment. Quand tout avait rouvert, elle sortait parfois seule et attendait que quelqu'un lui parle. Selon le déroulement de la discussion, elle invitait le type à venir chez elle ou, plus souvent, elle allait chez lui, il y a moins de risque de se faire assassiner ainsi, avait-elle lu : personne ne veut avoir à se débarrasser d'un cadavre dans sa propre maison. Puis elle ne revoyait jamais l'homme, comme si elle pouvait éviter qu'une mauvaise décision en devienne réellement une en l'isolant du reste de son existence.

Mais un vrai rencard lui paraissait impossible, comme un premier rendez-vous chez le dentiste après des années à négliger sa dentition : qui savait quels défauts, quelles imperfections, quelles cavités pouvaient être découverts, à quel point elle pouvait être inapte à être en couple ? Elle avait plusieurs fois essayé de se créer un profil sur des applications de rencontre, mais elle avait arrêté, effarée par ce processus au cours duquel on décide qui l'on est et qui l'on veut. Mieux valait se convaincre qu'elle était heureuse avec ce qu'elle avait plutôt que de se lancer dans des recherches qui risquaient de la décevoir.

Mais, après l'intensité de ses relations avec Michael, Iain, Rohan, Jason et une douzaine de David, quelques rendez-vous sans pression, ça ne peut pas être si difficile, n'est-ce pas ?

Toby et Elena sont en couple depuis trop longtemps pour connaître les meilleurs sites mais Taj sait de quoi elle parle. Lauren se rend donc au parc, près de chez elle, un samedi.

« Tu es certaine d'être prête ? demande Taj. Il y a à peine un mois, tu pleurais dans le bus. Tu dormais sur mon canapé parce que ton appartement te donnait la chair de poule depuis qu'il était vide. Tu regardais des GIF d'éléphanteaux en boucle pendant des jours.

— Oui, je suis sûre », répond Lauren.

Elle vivait une autre vie quand tout cela s'est passé. Elle ne se rappelle aucune de ces larmes. Elle réfléchit à la rengaine selon laquelle il faut la moitié du temps qu'on a passé avec une personne pour se remettre de la relation. La première fois qu'elle a été avec Amos date d'il y a plusieurs années, la seconde n'a duré qu'une vingtaine de secondes. Elle est largement parée.

Taj soupire. « D'accord. Il nous faut un portrait de près, un de loin, une photo où tu fais quelque chose que tu aimes, une photo lors d'une soirée, pour qu'ils sachent que tu as des amis. Et interdit de prendre des photos avec Amos en les recadrant pour qu'il ne soit pas visible. Ça porte malheur. »

Lauren sautille pendant que Taj prend les photos. « Bon, enlève ton manteau

pour les portraits, il ne faut pas qu'on se rende compte que toutes les images datent du même jour. » Elle grimpe sur un muret pour améliorer l'angle de la prise de vue, lève le téléphone. Lauren est sur le trottoir et évite les cyclistes qui klaxonnent en approchant.

De retour chez Taj, elle enfle une robe à sequins qui appartient à son amie. Elle est un peu trop grande mais elles l'ajustent avec des épingles à nourrice. Lauren s'appuie à un mur, nonchalante.

« Je suis pas convaincue, déclare Taj en lui montrant les clichés. Mon mur fait trop... mur. Essayons dans le couloir, ça donnera peut-être l'impression que tu es dans un bar. » Lauren s'adosse à la surface de ciment rêche, dans l'escalier sombre de l'immeuble, alors que brille la boule disco à USB de Taj, qu'elles ont branchée à son ordinateur portable et installée sur la marche la plus haute. « Fais comme si tu buvais ! Parfait, maintenant rigole. Non, enlève la paille. Détends-toi. Regarde à gauche... à droite ? »

Un homme en chemise bleue descend l'escalier. « Vous vous amusez bien, les filles ?

— Oui, merci ! » s'exclame Lauren en le suivant des yeux.

Pourquoi pas lui ? Devrait-elle essayer de sortir avec lui ?

Les photos sont ridicules mais elles les font défiler, les recadrent parfois, retouchent les couleurs puis elles créent un compte. Elle tente d'écrire sa bio. *Bonjour*, tape-t-elle sur le clavier. *Je suis ici car j'aimerais rencontrer des mecs.*

« On dirait un faux compte », dit Taj.

Je suis une vraie personne, ajoute Lauren à sa bio.

« De toute façon, personne ne lit les bios », déclare Taj.

Elles commencent alors à faire défiler les hommes. « C'est quoi, ton style ? »

Lauren a fait tant de listes de critères, écrit sur des dizaines de Post-it, fait énormément de recherches, été mariée à de nombreux hommes différents. Quel est son style ? Eh bien, de combien de temps dispose Taj ? Sauf qu'en l'occurrence elle n'est pas à la recherche d'un mari. Elle veut juste un type sympa pour s'amuser.

« Quelqu'un qui a une passion. Genre, le crochet. Ou ces grandes tablées avec des fausses montagnes et des petits dragons miniatures qu'on peint et qu'on utilise pour jouer. Ou... qui aime la sculpture sur glace. »

Elle aime quand les maris ont des activités car ça les occupe, et que ça lui permet de les identifier. Une douzaine d'époux devant la télé se mélangent dans ses souvenirs, une vingtaine de maris qui ont réaménagé la chambre d'amis pour en faire une salle de jeux ne deviennent qu'une seule et même personne. Le sculpteur sur bois, lui, est mémorable. Mais elle aime aussi qu'un homme ait un centre d'intérêt, qu'il se concentre, se penche sur son œuvre, plisse les yeux ou se morde la lèvre, qu'il se laisse aller à s'inquiéter du moindre détail.

Taj soupire. « Sans forcément écarter quelqu'un qui aime *Warhammer*, je te promets que tu n'as pas envie de fréquenter quelqu'un qui aime *Warhammer* au

point de le mentionner sur son profil.

— Je veux quelqu'un qui sait ce qu'il aime, insiste Lauren. Quelqu'un qui sait s'amuser. » Elle ne fait qu'effleurer la surface de sa liste de critères, mais ça lui semble un bon point de départ.

Taj prend le téléphone des mains de Lauren et lui dégote un *match* avec un grand bonhomme qui habite à moins de deux kilomètres (il brasse sa propre bière, l'informe-t-elle) et un petit type un peu plus proche (il évoque la reliure de livres sur son profil). Puis Lauren lui demande d'arrêter car le grand-peut-être-brasseur lui a déjà écrit.

« D'accord, mais ne t'arrête pas sur un seul mec », prévient Taj. Joignant le geste à la parole, elle envoie un message au nom de Lauren au relieur – il ne répond pas.

« Pourquoi ne répond-il pas ?

— Ça arrive souvent qu'ils *matchent* avec tout le monde, ils acceptent tous les profils pour voir quelles sont leurs options, et ils choisissent parmi leurs *matches*. »

Lauren n'a, à vrai dire, aucun droit de se plaindre de ce système.

« Ah, ajoute Taj, et n'échange pas à l'écrit trop longtemps. Prévois rapidement une rencontre ou laisse tomber. »

Ça lui convient. Elle ne veut pas que ça devienne une corvée, elle a déjà les maris pour ça. Ce qu'elle veut, c'est un rendez-vous romantique, le retrouver dans un bar, vérifier qu'il s'agit bien de lui, rire, partager la nourriture et l'addition, se demander si la connexion entre eux va se faire.

« D'accord », répond-elle. Elle prévoit immédiatement de rencontrer le grand-peut-être-brasseur en fin d'après-midi, le samedi suivant.

Je vais à un RENDEZ-VOUS GALANT, écrit-elle à Bohai.

Moi aussi c'est fou, répond Bohai. L'épouse infidèle s'est installée avec son amant. *Mais, rencontrer qqn, ça veut dire expliquer qui on est ? et décider si on aime bien l'autre personne ??*

Imagine, répond-elle en se demandant si, dans ce monde, elle possède un lisseur à cheveux, et si elle devrait essayer de mettre la main dessus.

Chapitre 33

Le rendez-vous, près de St Pancras, dans un bar si banal qu'elle en oublie continuellement le nom alors même qu'elle est à l'intérieur, n'est pas intéressant du tout. Elle est soulagée qu'ils aient seulement convenu de prendre un verre et pas de dîner ensemble. Dans les toilettes, elle fait défiler les profils de plusieurs hommes.

La rencontre suivante est tout aussi ennuyeuse, mais la troisième, avec le relieur de livres, qui a fini par lui répondre, réveille en elle quelque chose, la flamme qu'elle cherchait. Le mari – non, se rappelle-t-elle, pas le mari, l'homme – l'homme est élégant, mystérieux, charmeur, et quand il pose la main sur le biceps de Lauren pour lui dire au revoir, ça lui plaît. La flamme ! La voilà ! Elle est vexée qu'il ne lui écrive pas par la suite ni ne réponde au message qu'elle lui envoie au bout d'un certain temps.

« Au suivant », décrète Taj.

Elle rencontre beaucoup de prétendants. Les maris lui ont appris, croit-elle, à ne pas juger. Peut-être que, avec sa vision large des possibilités qu'offre la vie, elle en découvrira davantage sur la condition masculine, sur elle-même, sur le monde ?

Finalement, elle se rend compte que les maris lui ont au contraire appris à juger extrêmement vite. Il lui faut désapprendre cela. Il y a un homme très mince avec une moustache, qui veut à tout prix prouver qu'il est féministe, et quand elle arrive avec quelques minutes d'avance, elle le trouve déjà installé dans le café, en train de lire du Simone de Beauvoir. Bon, très bien, elle peut admettre que des hommes lisent Simone de Beauvoir (elle ne peut pas en être certaine à cent pour cent, n'ayant elle-même jamais ouvert un de ses ouvrages), mais pas une édition reliée, dans un bar, en attendant quelqu'un pour un rendez-vous galant, en tenant le livre de manière que tout le monde voie la couverture.

Le meilleur livre pour faire semblant de lire quand on est en avance ? demande-t-elle à Bohai quand elle rentre chez elle.

Pffff les livres, répond-il. *Fais demi-tour. Pas de lecteurs. Game Boy advance ou cassette toi*

Le soir suivant, elle dîne en compagnie de Maryam et Toby.

« J'ai toujours pensé que j'aurais été douée, sur les applis de rencontre, lance Maryam.

— Pardon ? dit Toby.

— Je préfère notre relation, évidemment. Je pense simplement que si j'y avais été confrontée, j'aurais su m'y prendre. Je peux essayer ? » ajoute-t-elle à

l'intention de Lauren avant de lui prendre le téléphone des mains. C'est quelque chose que ses amis en couple adorent, a remarqué celle-ci. Ils veulent jouer, faire défiler les visages, s'imaginer à sa place.

C'est pour ça que c'est mieux d'en parler avec Taj : elle n'a pas l'impression d'être utilisée pour vivre une petite aventure par procuration, pour s'échapper cinq minutes dans un monde fantasmé.

Ensemble, elles se rendent à une soirée de speed dating dans une galerie d'art, mais les activités sont très intenses. À un moment, Lauren doit passer six minutes à peindre avec les doigts, en silence, en compagnie d'un type qui, elle en est presque certaine, était son mari dans une de ses vies passées. Ensuite, les femmes doivent rester assises sans bouger pendant que les hommes qui leur ont été attribués les dessinent. Le portrait de Lauren est très peu flatteur, mais Taj décrète que le sien est carrément raciste, et même pas représentatif de la bonne ethnie – elles s'enfuient et vont boire un verre dans le bar du coin pour éviter leur tour, qui consistait à créer des figurines en pâte à modeler représentant les hommes présents.

Lauren rentre chez elle. Elle prévoit un autre rendez-vous. Le processus n'est pas aussi simple que ce qu'elle avait envisagé, elle doit l'admettre. Elle s'en plaint dans un SMS à Bohai qui, comme elle, profite encore de son célibat temporaire, puis elle lance une recherche sur Felix. Il est peut-être seul, lui aussi. Elle se renseigne même sur Carter qui, pour une fois, a l'air d'être entre deux relations – en tout cas, elle ne tombe pas sur des centaines de photos de lui en compagnie d'une charmante Américaine, menant une vie en apparence parfaite. Jason, pour sa part, est de retour à Londres et est l'heureux père de jumeaux. Elle tombe sur Michael sur l'application, un jour, et elle valide son profil – peut-être que c'est réellement un signe, après tout – mais ça ne *matche* pas entre eux. Va te faire foutre, pense-t-elle en fixant les photos d'elle que Taj a prises. Elle se demande ce qui leur manque. Tu m'as épousée deux fois, tu ne sais pas ce que tu veux.

« Ouais, dit Taj quand Lauren partage ses doléances. C'est l'enfer. J'ai désinstallé toutes les applications hier. Je vais rencontrer quelqu'un dans la vraie vie. Ou je rencontrerai personne. J'adopterai plein d'animaux. Le volume d'un homme mais en quantité de lapins.

— Non, allez, insiste Lauren, retour aux rencards. Je suis tombée sur un professeur avec une barbe, tu adores les profs barbus.

— J'adore aussi les lapins. Préviens-moi si, toi aussi, tu veux faire une pause, réplique Taj. On peut jouer aux vieilles filles. Traîner ensemble et se plaindre des jeunes, faire des trucs.

— Des trucs ? Quels trucs ? »

Taj penche la tête d'un côté, puis de l'autre. « On pourrait finir de peindre ton salon ? Remettre les meubles à leur place ? »

Cela fait, il est vrai, plusieurs semaines. Mais Lauren aime la pièce telle

quelle, avec sa plante bien-aimée au milieu, qui perd des feuilles de temps à autre mais en fait pousser de nouvelles. La table basse est collée au canapé, de sorte qu'il faut l'escalader pour s'y installer, un petit défi rigolo. Plus que tout, Lauren adore ne devoir à personne d'avoir un intérieur normal, habitable, praticable. C'est l'un des éléments qui participent à ce qu'elle se sente bien par rapport au fait que les rendez-vous n'aboutissent pas.

Elle se rend bien compte que ça peut être interprété comme le symptôme d'une souffrance, de l'extérieur. Mais, en vrai, tout va bien.

Elle grimpe sur le canapé et espionne de nouveau ses ex sur Internet. Après tant de maris, se peut-il que Carter ait été mieux que tous les autres ? Ou bien lui manque-t-il uniquement parce qu'il est le seul qu'elle n'a pas choisi de renvoyer ? Elle cherche des informations sur les autres pour voir si elle a des regrets. Jason, Rohan, Amos : non. Michael, Bohai : pas vraiment. Felix : non. L'immense maison de campagne de Felix, qui est floue sur Google Maps mais qu'elle trouve parmi les demeures vendues, sur le site d'une agence immobilière, sans les choix farfelus de décoration intérieure : eh bien, peut-être un peu.

Il est temps qu'elle prenne des vacances, décide-t-elle. Aller au travail tous les jours au lieu de prétendre être malade pour vaquer à ses occupations oisives, il s'avère que c'est épuisant ! Entamer une conversation avec des inconnus sur trois applications distinctes, aller à deux rendez-vous décevants par semaine, ça prend du temps et c'est contrariant ! Taj veut l'emmener en Norvège et, oui, l'idée est alléchante, mais pourquoi ne pas commencer par un week-end reposant à la campagne ?

Elle réserve un cottage pas très loin de chez Felix, en se disant qu'elle fait ce choix parce que le coin est agréable, et non parce que le processus des rencontres est horrible ou qu'elle est moins rebutée par son ancien mari peut-être un peu maléfique aux poches bien remplies. Trois jours à la campagne. Ça va être génial.

Le cottage est plus petit qu'il n'en avait l'air sur les photos. Elle déverrouille la porte, trouve un petit mot de bienvenue et une bouteille de prosecco quelconque.

Il n'y a pas de but particulier à sa présence ici, se répète-t-elle. Mais elle fait une longue balade dans la campagne – une bonne balade, une balade recommandée par les prospectus qu'elle a trouvés sur la table basse et qui présentent les attractions locales ; et si ça la mène aux abords de la maison de Felix, eh bien, ce n'est pas sa faute à elle – et sans trop y réfléchir, elle ouvre la barrière à l'arrière de la maison. Elle veut juste voir le jardin, qui est différent (moins bien). Elle évite les caméras de surveillance et fait le tour jusqu'à rejoindre le verger, devant la véranda. Oui, Felix était un peu maléfique... mais juste un peu, non ? Et il a fait de la prison, dans l'une des versions du monde, mais une seule fois, et pas pour un vrai crime qui fait souffrir des gens. Un petit

crime professionnel.

Elle est épuisée et elle sait que chez elle, dans son appartement, les meubles sont toujours en tas au milieu de son salon. Tous les jours, elle doit aller au travail, encore et encore, et bien sûr, c'est normal, mais elle en a perdu l'habitude. Et elle doit tout payer avec son propre argent, sortir les poubelles elle-même, cuisiner, faire les courses et le ménage, ramasser ce qui tombe, remplir tous les papiers ; il n'y a personne d'autre pour s'en occuper à sa place. Qui plus est, sa grosse plante bien-aimée a perdu cinq feuilles en une semaine, Bohai ne lui a pas rendu visite depuis longtemps, Elena n'arrête pas de lui demander comment se passent ses rendez-vous galants, sur un ton qui ne se veut pas condescendant, mais qui l'est quand même. Même Toby a un gros projet professionnel qui ne lui laisse que peu de temps libre. Peut-être qu'elle aurait été mieux, dans cette grande maison, riche et détendue, à apprendre à jouer du piano sur l'instrument aux touches jaune fluo, isolée du monde.

Elle arrache une mauvaise herbe, comme la première fois qu'elle est venue ici. Une autre, une troisième, elle les garde dans la main. Si on lui pose des questions, elle pourra dire qu'elle est jardinière. Les épines lui piquent les doigts ; elle s'approche de la véranda et regarde à travers la porte en verre.

De manière choquante, terrible, rien n'a changé.

Elle s'était imaginé que le décor de la maison était au moins en partie son œuvre, qu'avec un budget indéterminé elle avait eu de terribles idées mises à exécution contre toute attente. Ou, au moins, que la véranda, son refuge, était née de sa propre volonté.

Mais elle retrouve jusqu'au brumisateur en bronze. Même ça, ce n'était pas à elle.

Inutile de vouloir ouvrir la porte avec l'ancien code. Ça ne fonctionnera pas, et Felix recevra une alerte pour tentative d'effraction. Elle devra partir tout de suite. Mais peut-être que ce serait une bonne chose, elle n'a pas de vraie raison de continuer à rôder dans les parages, alors pourquoi ne pas essayer – *souviens-toi des douze hommes dans ta chambre, poule*. Au lieu du bruit de refus auquel elle s'attend, le verrou glisse et la porte s'ouvre.

Son impact sur la maison était si minime que même le code pour entrer est le même en son absence. C'est une horrible constatation.

Mais elle pousse le battant.

Elle tente de se souvenir des angles des caméras de surveillance. Elle est certaine qu'il y en a une dans la véranda. Malgré tout, elle avance de deux pas et attrape le brumisateur. Toujours sans réfléchir à ce qu'elle fait, sans se laisser l'occasion de réaliser, elle le glisse dans son sac, sort de la maison et ferme la porte derrière elle. À une époque, toute cette demeure lui appartenait ; elle mérite au moins cet objet.

Dehors, dans le jardin, elle traverse le verger, passe devant la piscine (elle connaît le code pour ce bâtiment aussi, mais non, elle devrait partir tant que

tout se passe bien) et se dirige vers le portail arrière.

Elle l'a presque atteint quand elle entend des voix. Elle plonge derrière un mur, sous un lilas en pleine floraison. Les voix se rapprochent. Ce n'est pas Felix – elles sont aiguës, légères.

Elle se met sur la pointe des pieds et essaie de regarder par-dessus le mur. C'est le beau-fils, Mikey, ou peut-être Vardon ce coup-ci, avec un autre enfant. Le beau-fils a son fusil à air comprimé dans les mains.

« Je n'arrive pas à croire que ton père te laisse tirer sur des écureuils, dit l'autre enfant. Si je le dis à ma mère, elle ne me laissera jamais revenir.

— Ne dis rien, alors, répond le beau-fils en haussant les épaules. Mon père dit que les écureuils sont une espèce invasive et nuisible. Il me donne mille livres chaque fois que j'en tue un. »

C'est un mensonge, elle en est certaine, mais elle est contente de constater que le gosse a un ami.

Elle attend qu'ils s'en soient allés avant de quitter son coin d'herbe mouillée. La promenade de retour dure presque une heure mais le soleil sort de sous les nuages régulièrement, et le vent souffle : ses vêtements sèchent bien plus vite qu'elle ne s'y attendait. De retour au village, elle passe le reste de sa journée à errer, à boire des cafés, et finalement, lasse, elle ouvre les applications de rencontre à la recherche d'un gars du coin avec qui *matcher* (Felix n'apparaît pas).

Chez elle, quelques jours plus tard, elle vaporise Mon Pote avec le brumisateur à quatre-vingts livres. « Allez, dit-elle, prospère. C'est un objet de luxe. »

Elle cherche de nouveau Carter sur le Web, et de ce qu'elle déduit de sa présence en ligne, il a l'air d'être célibataire. Si elle était superstitieuse, elle y verrait un signe. Il n'est jamais célibataire ; il voit le meilleur chez autrui, et il y a toujours ce phénomène avec son visage (magnifique), qui le rend toujours ostensiblement, profondément amoureux de quelqu'un. Et pourtant, dans ce monde où elle est enfin seule, il l'est aussi.

Elle retourne sur les applications de rencontre. Elle se vexe de ne toujours pas avoir de *matches*, d'avoir des *matches* mais qu'on ne lui écrive pas, qu'on ne lui réponde pas quand elle envoie des messages.

« Viens, on part, lui rep propose Taj, qui lui rend visite un mardi après le travail. Pas forcément en Norvège, on peut aller n'importe où. »

N'importe où. Et si elle était destinée à Carter ? S'ils étaient censés finir ensemble ?

Elle ne peut pas se permettre d'aller aux États-Unis. Mais elle va bientôt réinitialiser le monde, de toute façon, alors... peut-être qu'elle devrait y aller

quand même ? Comme ça, elle le verra, et s'ils sont réellement faits l'un pour l'autre – ce qui n'est probablement pas le cas, mais c'est mieux d'en être certaine – au moins elle en aura le cœur net.

Elle prévoit donc des vacances de dernière minute, ce que son supérieur n'apprécie pas, mais elle s'en préoccupera plus tard, et demande une carte de crédit (c'est une mauvaise idée). Elle achète aussi des billets d'avion à destination de – oh, mon Dieu – Denver, elle ne connaît rien de Denver mais apparemment c'est dans le Colorado. Elle croyait qu'il s'agissait de l'un des petits États vers l'est du pays, mais elle confond avec le Connecticut (elle se renseigne sur Internet et découvre un fait perturbant : le chanteur John Denver vivait bien dans le Colorado, même s'il chantait sur la Virginie-Occidentale, mais pas à Denver même).

Bref, le Colorado, c'est l'un des grands carrés au milieu.

« Vraiment ? Denver ? s'étonne Nat. Pour des vacances ?

— Il y avait une promotion, ça ne m'a rien coûté, récite Lauren (elle s'est entraînée), et il y a une exposition dans un musée de la ville qui a l'air géniale.

— Je pense que c'est une très bonne idée, intervient Adele.

— Je vais t'envoyer une vidéo sur ce qu'il faut faire si un élan t'attaque », dit Nat.

Si ç'avait été New York, Chicago ou Los Angeles, ou même un endroit avec des grands lacs et des arbres natifs des Amériques, elle aurait pu se bercer de l'illusion qu'elle y allait pour le plaisir, que la présence de Carter ne représentait qu'une coïncidence bienvenue, oh mais comme c'est rigolo de pouvoir prendre des nouvelles de son ancien mari pendant qu'elle est dans le coin, mais elle a tant à faire, elle est là pour l'art/les restaurants/l'architecture/la nature/le calme et la tranquillité/les thermes/pour prendre soin d'elle.

Mais non, à la place, elle va à Denver.

Elle cherche des raisons de se rendre là-bas qui n'ont aucun rapport avec un quelconque mari. Il y a des montagnes ! Il fait beau trois cents jours par an ! Il y a bien un lac, au final ! Il y a une assommante culture de la bière artisanale, pour changer de l'assommante culture de bière artisanale de Londres ! « Je ne sais pas, j'ai toujours voulu voir les Rocheuses, dit-elle à voix haute, pour essayer. » Ça ressemble à une phrase que quiconque pourrait dire.

Et personne ne la critique, bien que Taj ait l'air blessée que Lauren continue à remettre à plus tard la discussion sur leur voyage en Norvège tout en prévoyant de partir vers d'autres montagnes, bien plus lointaines et coûteuses, seule. Elle doit admettre qu'elle n'en touche pas un mot à Bohai – de toute façon, il est en Australie, leurs horaires ne sont pas compatibles.

Tu es toujours avec la femme infidèle ? lui écrit-elle.

Ouais, elle s'est carrément installée avec le type avec qui elle me trompait, on va devoir vendre l'appartement, mais il y a un super resto de tacos qui a ouvert en bas de la rue, je reste encore un peu

Une semaine plus tard, Lauren envoie un e-mail à Carter, qui est agent immobilier.

Elle réécrit le message huit fois, dix fois, quinze fois, elle a mal au ventre quand elle appuie sur « Envoyer » : *J'arrive à Denver pour une semaine dans l'intention d'emménager dans l'année, j'aimerais beaucoup visiter quelques appartements tant que je suis sur place.* L'anxiété ne diminue pas jusqu'à ce qu'il lui réponde, six heures plus tard : *Bien sûr, dites-moi ce que vous recherchez.* Elle se sent encore malade pendant une semaine, puis elle embarque dans un avion, se retrouve dans un aéroport, monte dans un autre avion et la voilà à Denver.

Chapitre 34

Elle s'attend à sortir de l'aéroport et à tomber nez à nez sur des montagnes aux cimes invisibles. À la place, elle débarque dans une ville. Une ville basse, qui s'étend à perte de vue, avec des routes larges et une lumière étrange. C'est l'une des soixante-cinq journées annuelles qui ne sont pas ensoleillées. Mais elle se sent... bien, elle se sent bien.

Tout ce qu'elle souhaite, c'est croiser Carter, rien qu'une fois – peut-être deux.

Il ne se passera probablement rien entre eux. Elle saura alors que leur relation était aussi saine que toute autre relation saine qu'elle pourrait avoir. Qu'il n'est pas son âme sœur, le destin vers lequel tous les autres maris l'ont guidée. Elle pourra retourner en Angleterre et reprendre le cours de sa vie.

Et, s'il se passe quelque chose de spécial, elle pourra s'organiser en conséquence. Ils peuvent se mettre en couple immédiatement, certes, mais ce n'est pas la seule possibilité. Elle pourrait aussi rentrer, échanger plusieurs maris, en trouver un autre dont elle divorce et tenter une approche plus subtile, en prenant son temps. Ou encore faire défiler les époux, cinq cents, mille, cinq mille, jusqu'à ce que Carter réapparaisse. Ce doit être possible, non ? S'ils sont faits l'un pour l'autre, il doit y avoir plus d'une version du monde dans laquelle ils ont eu l'occasion de se rencontrer. Si elle passe deux heures par jour à renvoyer les maris au grenier – et elle sait que plein de gens passent deux heures par jour à regarder la télé, donc ce n'est pas un engagement intenable en termes de temps –, si elle passe deux heures par jour à échanger les maris, avec un rythme d'un mari par minute, ça fait cent vingt maris par jour, dix mille en quelques mois.

Mais d'abord, elle doit en avoir le cœur net. Elle doit le voir. Lui dire bonjour. Lui sourire. Voir ce qu'elle ressent quand ils se regarderont de nouveau.

Et elle peut passer des vacances agréables. Elle peut explorer la nature, visiter la ville. Son hôtel est près d'une station de train, ce qui la surprend – elle n'avait jamais réfléchi au fait qu'il y a des trains aux États-Unis –, mais qui est réconfortant. Un bus peut aller n'importe où mais il n'y a que peu de façons de se tromper, avec un train.

Elle a prévu de rencontrer Carter à son bureau vendredi ; elle arrive à l'hôtel un mercredi en fin d'après-midi et prend le temps de se remettre du décalage horaire. Elle défait sa valise et accroche ses vêtements dans la penderie, branche son adaptateur dans la prise américaine – elle est fière de s'être souvenue de l'apporter. Elle prend une douche. Elle se fait un brushing, parce qu'on ne sait

jamais quand on risque de croiser un ancien mari, et elle sort.

Dans un bar à proximité, elle découvre les différences entre l'assommante culture de la bière artisanale de Londres et l'assommante culture de la bière artisanale de Denver, à savoir, d'une part, qu'aux États-Unis on entame la conversation sans nécessairement avoir l'intention de draguer, et, d'autre part, que la bière est considérablement plus alcoolisée, si bien qu'on se laisse entraîner.

Elle finit par discuter avec un couple formé de Ryan et Tyler, ce qui l'enchanté : de véritables noms américains. « Ryan ! s'exclame-t-elle. Tyler ! Comme au cinéma ! » Elle surjoue le côté international, elle le sait. En temps normal, elle dirait « comme dans les films ».

« Je ne crois pas connaître de personnage de film qui s'appelle Lauren », déclare Ryan. Sa diction est lente... presque traînante ! Parle-t-il d'une voix traînante ? Les deux hommes qui lui font face ne sont pas aussi beaux que Carter, mais il y a chez eux quelque chose qui lui rappelle ses expressions, son attitude. Ce qu'elle pensait être l'amour, était-ce juste le petit plus de Denver ?

Ryan organise une fête le samedi qui suit, elle devrait venir, lui disent-ils, ce sera génial, il y aura un feu de joie et des marshmallows, ce qui lui semble encore plus improbable, que de vraies personnes préparent de vrais marshmallows. Elle aurait dû venir à Denver des années plus tôt.

« J'adorerais ! » Elle leur donne son numéro. Quel délice ! Peut-être que le courant passera bien avec Carter, quand elle le verra vendredi, auquel cas elle pourra lui proposer de l'accompagner à cette fête. Il sera impressionné qu'elle se soit déjà fait des amis, et ils passeront un excellent moment ensemble. Quel bar génial. Quelle ville géniale.

Le lendemain matin, la fatigue de la gueule de bois contrecarre le réveil à l'aube que promettait le décalage horaire. Elle ouvre les yeux à huit heures et quart.

Elle ne veut pas rencontrer Carter avant de se sentir au meilleur de sa forme, mais elle se rend au *diner* juste en face de son lieu de travail. Elle attend sur le trottoir qu'une place près de la fenêtre se libère puis se précipite à l'intérieur pour s'y installer. De loin, elle observe l'agence immobilière au cas où elle apercevrait Carter.

Elle ne le traque pas : elle fait simplement des recherches préalables.

À midi cinquante-trois, l'heure présumée de sa pause déjeuner, il apparaît. Il marche sur le trottoir d'en face, penché sur son téléphone. Il porte un costard, comme quand ils ont été au mariage d'Elena. Carter. Son mari.

Enfin, elle pense que c'est Carter. Cela fait longtemps, et il y a beaucoup d'hommes à Denver qui lui ressemblent. Mais à un moment, il utilise la phalange de son index pour appuyer sur le bouton d'appel au niveau du passage piéton, et elle reconnaît ce geste. C'est lui. C'est bien lui.

Elle ne va évidemment pas le suivre à travers la ville ; en dehors de toute autre considération, s'il s'apprête à visiter des logements, il risque de prendre la voiture.

À la place, elle décide de se donner les moyens de cocher chaque élément d'une liste des dix endroits incontournables à Denver, et de faire le plein d'histoires à raconter pour montrer à quel point elle s'amuse depuis son arrivée.

Une galerie, non loin de là, consiste en un immense building étrange, tout en pointes irrégulières, qui créent une atmosphère menaçante. Il faut payer pour entrer, et le prix est plus élevé pour elle qui n'est pas résidente du Colorado ; une fois à l'intérieur, elle erre de salle en salle et regarde les tableaux. Les portraits en particulier la touchent de plein fouet : des visages d'hommes, exactement comme sur les applications de rencontre.

Par contre, elle trouve un magasin qui vend les M&Ms bretzels que Felix lui avait achetés. Elle passe donc la soirée, dans sa chambre d'hôtel, à regarder les exclusivités américaines sur Netflix en grignotant trois paquets de sucreries. Elle envoie une photo des montagnes à Taj, avec un message : *J'ai hâte de les comparer avec celles de Norvège xx*, puis passe une heure à angoisser parce qu'elle ne reçoit aucune réponse, avant de se rappeler qu'en Angleterre, c'est le milieu de la nuit. Bon, se dit-elle, tout va bien.

Le matin, elle se lave les cheveux, les sèche, se maquille avant de tout enlever et de tout refaire en choisissant un look plus décontracté. Elle fouille parmi ses habits et enfle un jean, une chemise, une grande veste et des bottines basses. Plus tard, peut-être, semble indiquer sa tenue, elle ira attraper une vache avec un lasso. Elle écoute Teenage Dream et danse un peu dans la chambre en buvant son café, s'amusant d'elle-même, mais aussi parce que... qui sait ? Qui sait ?

Elle doit retrouver Carter à son bureau. Elle entre dans le bâtiment, donne son nom à la réceptionniste, et puis le voilà, au fond de la pièce. Il pivote et – leurs regards se croisent.

Ce n'est pas la première fois qu'elle voit un époux alors qu'elle est mariée à quelqu'un d'autre : il y a eu Jason chez Felix, bien sûr, et un soir où elle s'était retrouvée mariée avec le faux jumeau d'un précédent mari, ce qui a donné un repas folklorique.

Mais Carter lui adresse un grand sourire en la voyant, un sourire d'une sincérité désarmante, et en trois grandes enjambées il traverse le bureau pour la rejoindre, lui tend la main et serre la sienne ; leurs doigts se touchent. « C'est un plaisir de vous rencontrer.

— Bonjour, dit-elle. Salut.

— Donnez-moi une minute », dit Carter. Il se tourne vers une imprimante qui vrombit. Il récupère les documents qui viennent d'en sortir et les agrafe.

« Donc, commence-t-il quand ils s'installent dans une salle de réunion aux

murs en verre, Denver. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Ah, c'est pour le travail.

— Génial. Il nous faudra tout un tas de paperasse ennuyeuse concernant votre poste et vos actifs, mais je pourrai vous envoyer tout ça pour que vous remplissiez les documents de votre côté. Vous avez une idée de votre budget ?

— Eh bien... »

Elle n'a jamais eu à faire face à ce genre de considération : elle a hérité de la moitié d'un appartement, dans lequel elle est restée par facilité. Elle ne sait pas concrètement comment choisir un lieu où vivre. Mais elle s'est renseignée. « Mon appartement, à Londres, est sur le marché pour une valeur de 500 000 dollars américains. » Elle a arrondi la somme vers le haut – très haut – pour atteindre un ordre de grandeur qui rend crédible sa tentative d'acquérir le type de propriété que vend Carter.

« Et vous en êtes la seule propriétaire ?

— Oui », ment-elle. Amos ne peut pas y prétendre, Dieu merci, mais évidemment, Nat est détentrice de la moitié de l'appartement.

« Vous vivez seule ?

— Oui, dit-elle en souriant. Mais j'aimerais avoir une pièce en plus pour pouvoir accueillir mes amis lorsqu'ils viennent me rendre visite. » Il est important qu'il sache qu'elle a une vie sociale active.

« Avec le budget dont vous disposeriez en déménageant de Londres à Denver, dit-il en montrant l'extérieur, par la fenêtre, ça ne devrait pas poser problème. Vous m'avez dit préférer un appartement à une maison ?

— Tout à fait. » Dans cette vie fantasmée, elle ne cherche pas à cultiver des plantes dans la terre dure du Colorado. Elle sort dans des bars, rit avec ses amis, et peut-être qu'ils prennent la voiture tous ensemble, en été, pour aller en bord de lac.

« Très bien, ça nous donne de quoi chercher. Parlons du quartier. J'ai passé un an à Londres...

— Oh, quelle drôle de coïncidence, s'exclame-t-elle en feignant une légère surprise.

— ... donc je connais les quartiers londoniens. Dites-moi lesquels vous plaisent et je pourrai, vous savez, traduire ça dans le paysage de Denver. »

Elle s'est demandé si elle allait de nouveau être frappée par son aura, ici. Elle s'est dit qu'elle avait peut-être été séduite par la confiance en soi tranquille et l'impression d'étrangeté qui émanait de lui à Londres. Mais même ici, entouré d'hommes qui lui ressemblent, il reste son préféré.

« Je suis près de Norwood Junction, au sud-est, près de Crystal Palace, vous voyez ? Un peu plus loin.

— J'adore les noms des banlieues londoniennes. Crystal Palace ! s'exclame-t-il avec un grand geste. Ça fait très *Seigneur des Anneaux*. »

Elle lui sourit. « J'aimerais être plus proche du centre, ici, toutefois. Quelque

chose comme l'équivalent de Bermondsey, peut-être ? Pas complètement dans le centre, mais avec des petites galeries d'arts, des cafés, des bars, des endroits où sortir. Pour moi, c'est l'un des bénéfices de quitter Londres. Dans une plus petite ville, je pourrai être plus proche de tout. » Elle commence à s'en convaincre elle-même : peut-être pourrait-elle réellement déménager à Denver ? Elle n'a pas de travail en perspective mais elle pourrait peut-être en trouver ?

« D'accord, ça va beaucoup m'aider... »

— Peut-être près d'un parc », ajoute-t-elle. Elle aime la nature, se dit-elle, elle pourrait être quelqu'un qui aime la nature.

« Nous avons beaucoup de très bonnes options », déclare Carter. Il fait défiler des photographies : des appartements, une petite maison. Il lui parle de la localisation de ces propriétés : celui-ci est près d'un café très à la mode, celui-là juste à côté de plusieurs *rooftops*. « J'adore les *rooftops* ! » Voilà, elle aime les activités en plein air !

« Je vois », ponctue-t-elle quand il continue de lui montrer de plus en plus d'appartements. « J'aime bien celui-ci », déclare-t-elle parfois, de manière plus ou moins aléatoire. « Et celui-là », ajoute-t-elle à propos d'un bien sur lequel Carter est passé plus lentement. Elle pense qu'il veut qu'elle choisisse celui-ci.

« Vous avez bon goût, répond-il. Pour combien de temps êtes-vous en ville ? Seriez-vous disponible mardi pour qu'on fasse quelques visites ? »

Elle part mardi soir. Ce serait possible, mais si visiter des appartements ensemble est l'activité qui doit les rapprocher, c'est un peu juste.

« Ce n'est vraiment pas possible lundi ? Ou cet après-midi, même ? »

— Je ne crois pas, répond-il.

— D'accord. Mardi, ce sera très bien. On enchaînera. Je vous fais confiance. »

Tout va bien se passer. Une ou deux heures ensemble : si la flamme est destinée à apparaître entre eux, ce sera suffisant.

« Vous avez des plans, ce week-end ? », demande-t-il en rangeant ses documents et sa tablette.

Il fait la conversation. C'est une question qui se pose quand on termine un rendez-vous professionnel le vendredi en fin de journée. Rien de plus. À moins que...

« Oui, répond-elle, des amis organisent une fête près d'un lac, avec un feu de joie.

— Waouh, ça a l'air cool ! »

C'est cool, se dit-elle, j'ai des amis, je me suis fait de nouveaux amis en deux jours. Elle est sociable et sympathique et Carter passerait du bon temps avec elle s'ils étaient mariés, et ils l'ont déjà été, le seront peut-être encore, un jour. Alors, comme quand elle a pris le brumisateur en bronze, elle ne se laisse pas le temps de réfléchir à ce qu'elle fait, elle laisse les mots couler : « N'hésitez pas si vous voulez venir, dit-elle.

— Ah, euh... », répond-il. Il a l'air perplexe. Mais il sourit, amical, flatté, se dit-elle, et oui, c'est son travail, mais on dirait un sourire sincère, et elle devrait le savoir : elle a été mariée à lui. « Je ne peux pas, c'est l'anniversaire d'un ami. Dans l'un de ces *rooftops*, vous savez. Mais amusez-vous bien.

— J'y compte bien, dit-elle. J'ai hâte. Et de vous revoir mardi.

— Mardi, ce sera mon collègue Lautaro, à vrai dire. J'ai déjà des rendez-vous en ville. Mais je le brieferai sur tout ce qu'on s'est dit et il pourra vous faire visiter. Bon feu de joie ! » Il la salue, son dossier à la main.

Ah, pense Lauren. Merde.

Chapitre 35

Bon. Commençons par le commencement. Impossible de passer son samedi soir autour d'un feu de joie en compagnie de deux inconnus qu'elle a plus ou moins appréciés lorsqu'elle les a rencontrés dans un bar, alors que le potentiel amour de sa vie, brièvement célibataire et encore plus brièvement dans la même ville qu'elle, est à deux pas.

Impossible aussi de passer deux heures, mardi, à visiter des maisons qu'elle n'a aucune intention d'acheter avec un homme qu'elle n'a jamais rencontré, et encore moins embrassé.

Elle écrit à Elena. *Les montagnes sont jolies mais je ne sais pas pourquoi il y en a autant*

Elle écrit à Bohai. *Tu as déjà été à Denver ?*

Elle écrit à Toby, qui s'occupe de ses plantes pendant son absence. Enfin, de sa plante. La plante grasse est toujours vivante mais n'a pas besoin de beaucoup d'attention. *Tout se passe bien ? Comment vont les plantes ?*

Elles vont bien, répond-il avec une photo de Mon Pote. *Eh, tu veux que je replace tes meubles tant que je suis là ? Ça ne m'embête pas.*

Bien sûr : les meubles de son salon sont encore, toujours, entassés en une petite pyramide hasardeuse. Mais ça lui convient très bien comme ça, merci beaucoup mais non merci Toby. Elle se laisse tomber sur son lit d'hôtel, étendue de tout son long, l'écran de son téléphone vers le bas, et elle fixe le plafond, puis la fenêtre.

Elle se redresse, s'assoit sur le bord du matelas, les pieds par terre.

Il lui reste quatre jours.

Elle doit bien être capable de déterminer où se trouvera Carter le lendemain soir. Il a dit l'un de ces *rooftops* ; combien peut-il y en avoir dans une ville de taille moyenne comme Denver ?

Elle y sera, ce sera une charmante coïncidence et ils s'entendront bien – ou pas, mais en tout cas elle sera fixée.

Son erreur, non pas qu'elle en ait fait une, c'est d'avoir prétendu aimer la nature. Carter l'aimait à Londres, il l'aimait même dans une robe de demoiselle d'honneur, donc elle ne devrait pas essayer d'être quelqu'un d'autre. Il lui suffit d'être la meilleure version d'elle-même, une fille de la ville charmante qui ne comprend absolument rien au monde équestre.

C'est à cet effet que, le lendemain, elle dépense bien plus d'argent qu'elle n'en a pour acheter une robe, plongeant brusquement vers la limite de son autorisation de découvert. Mais la robe, verte, avec une encolure bateau, est d'une forme élégante qui lui serre la taille et dessine ses hanches. Elle est

magnifique. Exactement ce que l'on verrait une Londonienne en visite aux États-Unis porter. Elle trouve un Sephora : les employés dégainent le recourbe-cils et la scannent avec un outil qui permet de déterminer la couleur de rouge à lèvres adaptée à son teint.

Ensuite, elle se pose dans un parc pour boire un café. Elle cueille une marguerite et arrache les pétales un à un. Toujours commencer par la réponse qu'on veut, lui a dit Jason. Il m'aime, il ne m'aime pas, elle essaie et termine par il ne m'aime pas, ce qui n'est pas ce qu'elle voulait entendre mais elle imagine qu'un nombre impair de pétales n'est jamais garanti. Quoi qu'il en soit, l'activité sexuelle des marguerites consiste à attirer des abeilles pour qu'elles se roulent dans leur pollen en espérant qu'elles aillent ensuite le déposer sur une autre marguerite, plus loin. Alors, bon, que savent-elles au fond, de l'amour ?

Elle s'assoit sur un banc avec une carte de la ville et marque d'une croix les potentiels *rooftops*. Il y en a au moins sept, selon qu'on adopte une définition plus ou moins stricte du concept.

L'itinéraire qu'elle prévoit est biaisé en faveur de deux bars qui lui ont l'air familiers : peut-être les avait-elle aperçus au second plan des photos des différentes vies de Carter.

Le premier lieu où elle se rend est presque vide, et bien trop sophistiqué. Le deuxième : bondé, elle a du mal à se faufiler dans la foule et elle s'inquiète de rater Carter dans la mer d'hommes qui lui ressemblent, mais non, elle est certaine qu'il n'est pas là. Le troisième : c'est lui, c'est lui, pense-t-elle, mais elle se trompe. Elle tourne les talons. Et l'aperçoit : le voilà.

Elle va au comptoir et commande une bière. Le tabouret est glissant, ce qui rend difficile le fait de s'asseoir, surtout avec sa jupe serrée. L'air s'est rapidement refroidi ; elle aimerait enfiler sa veste mais elle a dépensé tant d'argent pour acquérir cette robe... alors elle prend sur elle et sort le livre qu'elle a acheté en chemin, *Les Misérables*, car c'était la seule option à peu près impressionnante à la papeterie qu'elle a trouvée près du parc. Elle ne parvient pas à se concentrer le moins du monde sur *Les Misérables*, mais elle peut au moins fixer le livre avec une expression concentrée, et laisser son regard flotter avec l'air de quelqu'un qui réfléchit intensément à ce qu'il vient de lire, à l'éclairage que cette lecture apporte à sa vision du monde moderne.

De sa première soirée ici, elle a appris que les Américains sont amicaux. Elle est confiante en sa capacité à lancer une conversation. Elle garde un œil sur la table de Carter jusqu'à ce que l'une des personnes se lève pour commander à boire : une femme avec un haut en crochet. Elle se dirige vers elle.

« J'adore ton T-shirt ! dit-elle à la femme.

— Oh, merci, répond celle-ci. Une création de ma sœur.

— C'est hyper mignon. C'est du crochet, non ? » La femme ne s'implique pas dans leur échange. Lauren doit continuer à parler. « On ne fait pas de crochet, à Londres, ajoute-t-elle.

— Ah, waouh, vraiment ? »

La femme se tourne vers le serveur et passe sa commande, qui est très longue, mais Lauren n'a malgré tout que quelques minutes pour faire bonne impression.

« Je suis en ville pour une semaine, tente-t-elle, donc je me suis dit que je devais visiter l'un de ces bars de Denver dont tout le monde parle tout le temps.

— C'est vrai ? demande la femme. Je ne savais pas que Denver attirait l'attention en dehors du Colorado.

— Si, à Londres, ils disent tous que les bars sont géniaux, ici.

— C'est trop cool, dit la femme.

— Ouais, répond Lauren, et les gens ici sont hyper gentils. À Londres, je serais toute seule dans un coin du bar, mais ici, tout le monde m'inclut dans les conversations.

— Oui, ça ne m'étonne pas. »

Bon Dieu, cette nana en vêtements crochetés est incapable de comprendre l'implicite, putain ! Le serveur est en train de finaliser la dernière des boissons commandées.

« Je peux t'aider à porter tout ça ? propose Lauren en désespoir de cause.

— Ah, dit la femme. Oui, merci. Tu veux te joindre à nous ? On est un petit groupe, pour l'anniversaire d'un ami. »

Enfin. « Oh, répond Lauren comme si elle était très étonnée. Comme c'est gentil ! J'adorerais. Juste pour un verre. »

Elle a fini sa pinte et n'a plus qu'un verre d'eau devant elle, mais commander à boire maintenant ruinerait tout son plan. Elle pourra revenir dans cinq minutes, quand elle se sera présentée au groupe.

Elle prend donc son verre d'eau et deux des bières, et suit la femme au T-shirt en crochet vers la table. Une quinzaine de personnes sont réunies autour, il y a plus de monde que de chaises, mais ce n'est pas grave, de toute façon sa robe fait meilleur effet quand elle est debout, et elle a répété son expression surprise.

Carter pivote, il la voit, et elle laisse ses yeux s'écarquiller, sa bouche s'ouvrir de stupéfaction. « Oh, waouh ! s'exclame-t-elle. Carter, c'est bien ça ? »

Il l'observe et fronce les sourcils. « Bonsoir », répond-il.

Elle attend.

« Ravi de te voir », ajoute-t-il.

Il ne se souvient pas d'elle.

Ou plutôt, se dit-elle, il ne la reconnaît pas, et on ne peut pas le lui reprocher, elle est habillée différemment, maquillée différemment, il était en mode professionnel, il ne s'autorise probablement pas à détailler ses clients pour ne pas agir de façon inappropriée.

« Lauren, dit-elle. Nous nous sommes rencontrés hier.

— Ah oui, en effet !

— Quelle coïncidence de te voir ici ! » C'est suffisant, elle peut se détendre.

« Oui, dit-il, tu n'allais pas à un feu de joie ou quelque chose comme ça ? »

— Oui, en effet, mais non, c'est demain.

— Vous vous connaissez ? demande la femme au T-shirt crocheté. On s'est rencontrées au comptoir, on a parlé crochet. Tu savais qu'ils ne connaissent pas ça, à Londres ?

— C'est vrai ! renchérit Lauren. Bref, j'étais avec une amie tout à l'heure, raconte-t-elle – c'est important qu'il sache qu'elle a des amis –, mais elle a dû partir et je suis restée ici pour bouquiner un peu. Quelle coïncidence ! » Elle fait un geste en direction des *Misérables*, mais elle a laissé le livre au bar. Elle leur sourit, se trouvant crédible.

« D'accord, dit Carter, eh bien, j'espère que tu profites bien de la scène nocturne de Denver ! » Et il se détourne d'elle pour retourner à la conversation qu'il menait avec l'un de ses amis.

« Je suis Tia, dit la femme au T-shirt en crochet, et voici Maisie, dont c'est l'anniversaire, et Mallow. »

Ah, oui. « Ravie de vous rencontrer ! »

Elle parvient à avoir quelques échanges avec Carter au fil de la soirée, en mettant sur le tapis des sujets qui, de mémoire, lui plaisent : les chevaux, non ? Le tiramisu ? Mais ce dont elle se souvient, surtout, c'est qu'elle lui plaisait. Elle parle de course-poursuite avec des poules, à un moment, mais ça ne mène à rien.

Elle se réchauffe, au moins, à mesure qu'elle sirote sa bière, et sa robe verte est magnifique, et Tia est chaleureuse et gentille, elle lui pose des questions sur Londres et son travail et son éventuel déménagement à Denver, auxquelles Lauren n'est pas tout à fait en mesure de répondre.

Elle fait un ultime effort vers la fin de la soirée. Tia évoque l'idée d'aller ailleurs, mais comme Carter ne semble pas se joindre au groupe, Lauren décline elle aussi la proposition. « C'était très chouette de te rencontrer, dit-elle à Tia en parlant fort. Si jamais tu passes à Londres, fais-moi signe ! J'ai une chambre d'amis si tu as besoin d'un endroit où crêcher. » Une chambre d'amis, c'est sûrement moins impressionnant pour quelqu'un de Denver que pour un habitant de Londres, mais l'hospitalité est une qualité appréciable.

« Tant que je n'ai pas déménagé, en tout cas, ajoute-t-elle brusquement, quand son prétexte quant à sa présence lui revient en tête.

— Trop bien ! répond Tia. Tu vas réussir à retrouver ton hôtel, hein ? »

— Aucun problème. » Ces villes modernes ne peuvent pas l'intimider, avec leurs rues en quadrillage, elle ne se perdra pas.

« OK ! Prends soin de toi. »

Lauren se tourne vers Carter pour lui dire au revoir, une main sur son bras.

« Eh, dit-il, on peut parler, rapidement ? »

Ils peuvent ! Tout à fait ! Est-ce le moment qu'elle attendait ? Ils s'éloignent

du groupe.

« Écoute, commence Carter à voix basse, je ne voulais rien dire pour ne pas te mettre dans l'embarras, et je suis désolé si je fais fausse route, mais j'ai l'impression que tu n'étais peut-être pas là par hasard, si ?

— Euh... »

Tester une théorie sur le destin, ça compte comme une coïncidence ?

« Ce n'est pas grave, ajoute-t-il immédiatement, je ne veux pas que tu te sentes mal ou quoi que ce soit ! Mais je pense qu'il vaudrait mieux que tu changes d'agence immobilière.

— Ah, OK, répond-elle.

— Rentre bien », dit-il.

Son visage est si beau.

Elle part sans récupérer *Les Misérables* ni, se rend-elle compte deux rues plus loin, sa veste, mais la colère lui tient chaud. Il ne veut pas qu'elle se sente mal ? S'il ne voulait pas qu'elle se sente mal, peut-être qu'il aurait pu ne rien dire, non ? Et puis quelle arrogance, de rencontrer quelqu'un deux fois, deux fois, et de conclure immédiatement que cette personne vous suit ! Certes, c'est le cas, mais pas pour les raisons qu'il pense, c'était juste pour savoir s'ils sont faits l'un pour l'autre, ce qu'ils ne sont pas, Dieu merci, qu'il aille se faire foutre, mais surtout, ç'aurait tout à fait pu être un hasard, Denver n'est pas une ville si géniale, putain, il n'y a pas mille endroits agréables pour boire un verre.

De retour à l'hôtel, elle fait couler l'eau de la douche et monte la température au maximum pour se réchauffer. Elle se lave le visage, encore et encore. Ce n'est pas aussi efficace que de réinitialiser le monde à l'aide d'un grenier magique mais c'est ce qu'elle a de mieux sous la main.

Puis, comme elle s'est reconnectée au Wi-Fi de l'hôtel, des notifications apparaissent sur son écran. Elle supprime tous les messages qu'elle a reçus ou envoyés à Carter et fait le tri dans le reste. Au moins, Taj lui a pardonné : elle lui a transmis la capture d'écran du profil d'un gars sur l'une des applications de rencontre qu'elle avait soi-disant désinstallées— *pas mon style, mais peut-être pour toi* ? Il y a aussi un message de Bohai, *Lol je suis fiancé*, auquel elle n'arrive même pas à réagir, et un d'Amos, plein de formalités profondément gratuites : *Coucou, j'espère que tu vas bien. Je voulais que nous discussions de la façon de procéder avec les papiers à signer. J'ai une grande nouvelle, je déménage en Nouvelle-Zélande pour un moment ; il serait peut-être mieux de remplir les formulaires et de finaliser la procédure avant mon départ ?*

Elle relit le SMS.

Le téléphone s'illumine quand elle reçoit un second message à la suite. *Peut-être autour d'un café. Es-tu libre ce week-end ?*

Elle repose le téléphone. Elle n'est pas en mesure de gérer ça. Elle s'en occupera le lendemain matin. Mais Amos, pour qui la journée ne fait que commencer, a autre chose en tête. Son écran s'éclaire de nouveau : *Je sais que*

c'est un peu soudain.

Elle jette le téléphone sur le fauteuil inconfortable de l'hôtel, près de la fenêtre, et il rebondit au sol avant de vibrer une énième fois. Elle le ramasse. *Peut-être aurais-je dû te le dire en face, pardon.* Ridicule. Comment ose-t-il penser qu'elle est contrariée par sa faute ? Il ne fait même pas partie du top cinq qui l'affecte actuellement. Il pourrait déménager sur Pluton, pour ce qu'elle en a à faire.

Sauf qu'elle serait alors coincée ici, dans ce monde où elle n'est pas censée être avec qui que ce soit, où elle a plus ou moins espionné deux de ses anciens maris, où elle a dépensé tout son argent, y compris celui qu'elle n'a pas, où elle a à moitié peint ses murs, et où Carter lui a poliment, gentiment, parfaitement, demandé d'arrêter son cirque.

Et son seul moyen de s'en sortir, c'est de convaincre Amos de grimper dans le grenier.

Un café, c'est très bien, écrit-elle. Désolée, c'est bruyant ici, je suis dans un bar à Denver !! Je reviens dans quelques jours, on en reparle à ce moment-là ? Elle se sent grimacer, son bras tremble, mais elle ajoute un point d'exclamation et envoie le message.

Puis elle branche son portable pour le charger, le dépose face contre terre et attend le sommeil.

Chapitre 36

Elle retourne au bar le lendemain matin, pour sa veste : le serveur la récupère dans la boîte des objets perdus.

« C'est aussi à vous, ça ? demande-t-il en lui présentant l'exemplaire des *Misérables*.

— Non », répond-elle.

Puis elle part à l'aventure avec un objectif, venir à bout de la liste des dix-meilleures-choses-à-faire-à-Denver : un jardin botanique, un zoo. Les deux sont nuls.

Son programme, à son arrivée à Londres, ne profile rien de plus satisfaisant : elle avait l'intention de donner rendez-vous à Amos à l'appartement et de l'envoyer au grenier dans la foulée, mais il insiste pour la retrouver dans un café. *Je pense simplement qu'un lieu extérieur à la maison serait plus approprié*, écrit-il quand elle insiste. *Pour assurer un cadre serein*.

On ne se dispute avec un mari sur le départ qu'une seule fois. Pourquoi veut-il tant que les choses soient sereines ? Et s'il acceptait que les événements ne soient pas toujours encadrés ?

Elle vit ce rejet comme les autres, le tout forme une unité : comme Carter, comme valider un profil sur une application de rencontre et envoyer un message en sachant qu'il y a des centaines d'hommes qui veulent sortir avec elle, l'épouser, même, mais qu'elle n'a pas la moindre idée de comment s'y prendre pour atteindre cette étape.

Son filet de sécurité a toujours été le suivant : si elle le désirait, il lui suffisait de passer au mari suivant.

Mais ça ne sera pas possible si Amos est en Nouvelle-Zélande.

Elle ne peut pas permettre que ça arrive. Elle en a assez, d'écrire à des inconnus et d'aller à des premiers rendez-vous qui la mettent mal à l'aise, du soi-disant frisson d'excitation face à la nouveauté. C'est fini, elle veut trouver un époux et rester avec lui, ou s'installer dans une vie confortable de célibataire, avec ses amis. En tout cas, elle n'ira plus jamais à un rendez-vous galant. Elle ne veut que le confort de son canapé et de ses quelques relations établies. Elle a hâte de pouvoir de nouveau considérer son couple comme acquis.

Mais d'abord, il lui faut mettre Amos dans de bonnes dispositions, ce qui ne sera pas aisé car il n'a jamais été du genre commode. Elle ne se fait malgré tout pas trop de souci : elle a beaucoup appris auprès de ses divers maris. Elle en est capable.

De retour chez elle, elle a du mal à distinguer ce qui relève du malaise après un vol et du décalage horaire, de ce qui a trait à son humeur exécrationnelle. Elle vérifie que l'échelle du grenier est toujours fonctionnelle, et la laisse déployée, prête à l'emploi.

Elle voit Amos dimanche, elle a le temps de se préparer. Elle commence par réfléchir à des prétextes pour le faire monter au grenier. Puis elle envisage de le faire boire à l'excès, mais cela risque d'être compliqué, dans un salon de thé. Enfin, elle lance une recherche sur l'ami de son mari-amateur-de-drogues, Padge. Elle ne se souvient qu'approximativement du lieu où il vit, mais il a un site Web sur lequel il promet son activité de consultant marketing. Son adresse exacte est inscrite sur la page, ce qui semble peu prudent pour un trafiquant de drogues, mais elle s'imagine qu'il ne s'agit pour lui que d'un passe-temps.

Elle enfle un legging gris et un pull bleu foncé trop grand pour elle, en laine – elle s'inquiète une seconde des fils qu'elle risque de semer sur son chemin, mais, d'une part, elle n'a jamais rencontré Padge dans ce monde donc il n'a aucune raison de la suspecter, et, d'autre part, elle suppose que même les dealers amateurs ne préviennent pas la police quand ils se font voler leurs drogues.

Pénétrer dans l'appartement est relativement aisé. Elle crée une fausse facture d'électricité avec son nom à elle et son adresse à lui, pour pouvoir prétendre habiter là si besoin. Elle l'imprime le mardi, au bureau, et le vendredi elle prétend être malade (son patron ne sera pas content qu'elle rate le travail si tôt après des vacances, mais de toute façon elle part bientôt). Elle est obligée d'attendre cinq heures devant l'immeuble de Padge avant de le voir sortir, ce qui la rend nerveuse. Mais le serrurier qu'elle appelle ne lui demande même pas de preuve de domiciliation. La fausse facture n'aura servi à rien.

Une fois à l'intérieur, elle trouve les boîtes à glace de Padge, remplies de petits sachets. Elle transfère tout dans un Tupperware et rentre chez elle en changeant de wagon aussitôt qu'un chien monte à bord. Elle ne sait pas si tous les chiens savent repérer des drogues ou uniquement ceux de la police.

Elle a jusqu'à dimanche, quinze heures trente, pour déterminer ce que contient chaque sachet et l'effet des produits.

Ç'aurait été plus simple avec de l'alcool. Mais elle doit faire avec les contraintes qui sont les siennes et Amos refuse toujours de la retrouver à l'appartement, ou même de la rejoindre dans un bar. *Mieux vaut s'en occuper rapidement.* Elle a même du mal à le convaincre de venir jusqu'à Norwood Junction.

C'est toi qui veux que les papiers soient signés rapidement, finit-elle par écrire. Le moins que tu puisses faire, c'est le trajet

C'est exactement pour éviter ce jeu de « la faute à qui » que je préfère qu'on se retrouve en public, répond-il, mais il accepte de se déplacer. *J'aimerais que l'on reste courtois.*

Je suis pour la courtoisie, tape-t-elle sur son téléphone avant de se demander : est-ce qu'elle a l'air sarcastique ? *Je ne cherche pas à être sarcastique,* ajoute-t-elle. *Engageons le processus de manière courtoise.*

Elle arrive au café avec cinq minutes d'avance, ce qui lui octroie le temps de commander deux boissons chaudes et de mélanger les pilules écrasées à celle d'Amos. Elle a fait un essai, chez elle : ça fonctionne, bien que le café puisse avoir un aspect granuleux au fond. Les deux sucres qu'il aime dans son breuvage aideront : elle a bu une minuscule gorgée de sa boisson-test et n'a pas senti de différence gustative.

« Salut, dit-elle, en le voyant. Je t'ai pris un café.

— Bonjour, répond-il. Merci. Denver, alors ! ajoute-t-il. Ça devait être sympa ! »

Étant donné que, par le passé, la liste des choses qu'il n'approuvait absolument pas contenait la randonnée, les montagnes et la totalité des États-Unis d'Amérique, il fait peut-être, se dit-elle, un réel effort pour que leur rencontre se déroule au mieux. Elle affiche le sourire le plus large possible.

« Oui, j'ai eu envie de faire une pause, j'ai trouvé un vol pas cher et je me suis dit : pourquoi pas. Tout le monde était très sympa et les paysages sont magnifiques. » Quand elle en parle comme ça, ça a effectivement l'air cool, cette spontanéité.

Quoique, peut-être pas tant que ça en comparaison d'un déménagement à l'autre bout du monde. « Et toi alors, enchaîne-t-elle, la Nouvelle-Zélande ? !

— Oui. J'ai toujours voulu y retourner, depuis, tu sais...

— Notre lune de miel de rêve ? » Elle a trouvé les photos.

Maintenant qu'elle y réfléchit, traverser le monde sur un coup de tête, ce n'est pas si cool. Ça ressemble à un acte désespéré, un changement dramatique qui, une fois dans un autre pays, ne changera rien au fait qu'on est toujours soi-même, et seul, et pas plus heureux qu'avant. Ou peut-être pas seul... Déménager soudainement en Nouvelle-Zélande, ça ressemble au genre d'annonce qui se termine par : pour rejoindre une femme.

De toute manière, ce ne sont plus les affaires de Lauren. Et dans une heure, ce ne seront plus celles d'Amos non plus.

« Tu iras où ? demande-t-elle.

— À Wellington.

— Waouh ! » C'est beaucoup plus facile d'adopter une attitude crédule et impressionnée en sachant qu'elle n'aura bientôt plus affaire à lui. Elle peut acquiescer et lui dire que son programme a l'air génial, qu'elle comprend pourquoi il veut se débarrasser de la paperasse, que c'est rationnel, et lui sourire, et laisser glisser le moment.

« Et puis, continue Amos, je n'ai jamais aimé Londres. »

C'est vrai qu'il a voulu aller à Berlin, dans le monde originel de Lauren, mais il en est revenu aussi sec. « Tout à fait », dit-elle.

Dix minutes défilent à parler des merveilles qu'offre Wellington, et elle est incapable de déterminer l'efficacité de la pilule. « Tu veux un autre café ?

— Oui, mais c'est à mon tour ! dit-il en faisant mine de se lever.

— Non, non. Tu t'es déplacé jusqu'ici, la moindre des choses, c'est que je commande nos boissons. »

Le deuxième cachet écrasé provient d'un autre sachet, au cas où le lot précédent serait périmé. Elle remue furieusement la concoction dans un coin.

« J'ai déjà mis le sucre, annonce-t-elle en déposant la tasse devant Amos.

— Merci ! » répond-il d'un air ravi.

Est-il simplement content parce qu'elle abonde dans son sens, ou le premier café commence-t-il à faire effet ?

Ils passent cinq minutes de plus à se féliciter mutuellement d'avancer sur les documents à remplir, et elle peut voir les premiers signes, il se passe quelque chose. « Tu n'as pas un peu chaud, ici ? demande-t-elle.

— Si, effectivement !

— On devrait peut-être sortir prendre l'air. On peut discuter des détails en marchant. On pourra trouver un autre café en chemin quand on saura quoi inscrire sur les papiers.

— Bonne idée ! »

Ils remontent la rue et Amos parle de nouveau de la Nouvelle-Zélande, des vins délicieux qu'il compte goûter sur place, des montagnes qu'il verra, de Londres et d'à quel point il n'est pas fait pour vivre ici.

« Je sais, répond Lauren, je sais. Tu seras heureux, là-bas.

— Non pas que Londres ne soit pas un endroit génial », précise-t-il généreusement, avec un grand geste qui encapsule le pire des stands de *fish and chips* du coin, une mare, un pigeon mort, un magasin de tapis dont l'existence date d'avant l'emménagement de Lauren mais qu'elle n'a jamais vu ouvert, et un arbre dont les branches sont encore nues alors que le mois de mai approche.

« Tu veux un peu de jus de pomme ? » Elle lui tend une bouteille qu'elle sort de son sac, dans laquelle elle a au préalable versé de la vodka.

« Oui ! répond-il. J'adore le jus de pomme. Tu te sens bien, toi ? Moi non.

— Tu veux t'asseoir ? On peut aller à l'appartement, si tu veux, c'est au coin de la rue.

— Oooh, je ne sais pas si c'est une bonne idée.

— Mais si, rétorque-t-elle, c'est une très bonne idée. Maryam est en bas, tu te rappelles ? On pourra lui demander de t'examiner. Et j'ai encore ta vieille veste, tu en auras besoin pour tes randonnées en Nouvelle-Zélande. La grise, tu sais ? Elle t'a coûté cher. » Même sobre, Amos ne se souviendrait pas d'avoir acheté ou non une veste grise potentiellement utile pour son avenir pédestre

imaginaire.

Dans l'entrée de l'appartement, il regarde l'escalier.

« Entre, dit Lauren. Installe-toi sur le canapé, je vais te servir un grand verre d'eau et appeler un taxi pour te ramener chez toi. »

Il tente maladroitement de récupérer son téléphone, mais elle a déjà pris la précaution de le lui piquer. « Katy, dit-il. Je devrais lui dire où je suis. »

Katy ! Il y a donc une Katy. Lauren montre le téléphone à Amos. « Oui, dit-elle, elle t'a écrit. Viens. » Au stade où elle en est, elle ne peut absolument pas le laisser sans surveillance.

« Pourquoi es-tu si méchante ? demande-t-il d'un air boudeur.

— Tu as raison, je suis désolée. Je suis méchante, et j'étais méchante quand on était mariés, c'est pour ça que ça n'a pas fonctionné, tout est ma faute. Tu seras bien plus heureux désormais. Katy ne sera jamais méchante. Mais il faut que tu montes à l'appartement pour récupérer ta veste et ton portable avant de partir.

— Je me sens super mal, dit-il. Je crois que tu devrais appeler Maryam. » Sur ces mots, il se penche et vomit sur l'une des marches. Ça s'incruste dans le tapis, ça dégouline sur le rebord, ça bave sur l'échelon inférieur ; c'est dégoûtant, évidemment. Mais la meilleure façon, la plus hygiénique qui soit, de nettoyer du vomi de mari, c'est d'ajuster le monde de sorte qu'il n'ait jamais existé en premier lieu.

« Je lui ai envoyé un message, répond Lauren, elle arrive dans cinq minutes. » Peut-être que la vodka était de trop.

Sur le palier, Amos s'appuie à un mur. Elle a eu raison de descendre l'échelle en avance. Elle lui sert un verre d'eau dans la cuisine.

« Où... Où est mon téléphone ?

— Je te le donnerai quand tu auras ta grande veste grise. Il faut que tu ailles au grenier pour la récupérer. Maryam pourra t'examiner quand tu redescendras. »

Il a très mauvaise mine. Peut-être n'aurait-elle pas dû faire confiance à des cachets sans étiquette volés dans un sac plastique dans le bac à glace du congélateur d'un ami d'un ancien mari.

« Allez, l'encourage-t-elle, grimpe cette échelle. Ta veste. Tu te souviens ?

— D'accord », dit-il en buvant le verre d'eau d'une traite. Il est toujours debout, il tient sur ses pieds. Il lui tend le verre vide et longe le mur, sur lequel il s'appuie toujours, pour avancer vers l'échelle. Il lève le regard.

« Tu... Tu ne peux pas la récupérer, toi ?

— Non, je me suis tordu la cheville. »

Elle lui attrape la main et la place sur l'un des barreaux de l'échelle.

« D'accord », dit-il. Puis il s'affaisse, lentement, il glisse vers le sol sur lequel il finit par s'allonger après avoir lâché l'échelle.

Merde.

« OK, prends de grandes respirations, reste avec moi. »

Elle ne peut pas abandonner. Ces derniers jours, elle a été assez loin dans l'illégalité et, de toute façon, Amos n'est absolument pas en état d'affronter le monde, dehors. Il faut qu'elle se débrouille pour le faire entrer dans le grenier. Y a-t-il un équivalent de ChatGPT pour le crime ? Les gens prétendent souvent qu'ils aideraient leurs amis à déplacer un corps, mais y a-t-il quelqu'un qui soit prêt à ça pour elle ? Honnêtement, réalise-t-elle : il n'y a que Bohai. C'est le seul qui comprendrait la situation dans laquelle elle s'est embourbée.

« Papier peint », dit Amos. Il est allongé sur le dos, dans l'entrée, et regarde le salon, à moitié peint ; elle en a bien plus honte que de raison, étant donné les circonstances.

Elle appelle Bohai.

La sonnerie typique des appels internationaux résonne avant qu'il ne réponde.

« Coucou, dit-elle.

— Ah, salut, répond-il. C'est urgent ? Parce qu...

— Oui, l'interrompt-elle. C'est urgent, désolée. J'ai drogué mon mari et il est à moitié conscient et je n'arrive pas à le faire monter dans le grenier. »

Bohai reste silencieux un moment. « D'accord, dit-il. OK. Euh. Je suis fiancé.

— Oui, tu m'as dit.

— Non, je veux dire, je me suis fiancé. J'ai rencontré quelqu'un.

— Tu es marié. Tu peux pas te fiancer.

— Non, je t'ai expliqué, elle me trompait, le type a quitté sa femme et maintenant ils sont ensemble, et je profitais juste d'être seul, mais je sais pas, j'ai rencontré quelqu'un. Pour de vrai.

— T'as rencontré cinq cents personnes, dit-elle. Viens m'aider et rencontre une autre putain de nana...

— Oui, oui, t'as raison, OK, mais laisse-moi réfléchir. Je suis en vacances, là, j'en ai pour trois heures de voiture avant d'être à la maison et de pouvoir retourner dans le placard. Ensuite ça devrait me prendre au moins une heure pour tomber sur une vie à Londres et venir chez toi. Merde, Lauren, à moitié conscient ? Tu ne peux pas attendre des heures, appelle une ambulance.

— Mais il est juste là. Je suis si près du but. Je n'arriverai plus jamais à le convaincre de monter au grenier s'il n'y va pas maintenant. Et comment je ferai pour expliquer les drogues ? Et s'il pense que j'essayais de le tuer ? S'il te plaît, il doit y avoir une solution.

— Je réfléchis, dit-il, je te le jure. Je veux t'aider.

— Dans ce cas, s'exclame-t-elle, aide-moi ! J'aimais vraiment bien Michael mais je t'ai quand même aidé, putain, alors que t'espionnais ce type et...

— Je sais, je sais ! Mais, Lauren, j'aime sincèrement cette nana. Je veux pas partir. Laisse-moi réfléchir. »

Elle n'a pas le temps de gérer ça. « Pas de problème, déclare-t-elle. Il ouvre

les yeux (c'est un mensonge), il va bien.

— Ne raccroche pas...

— Je te tiendrai au courant quand j'aurai terminé. N'appelle pas d'ambulance. »

Elle raccroche. Il la rappelle mais elle l'ignore. Peut-être est-il réellement à trois heures de chez lui, mais c'est suspect qu'il ait commencé par *je suis fiancé* et pas *le placard magique est à des heures de route*. Quoi qu'il en soit, elle doit se débrouiller seule. Elle remplit un autre verre d'eau et l'utilise pour éclabousser le visage d'Amos, puis elle s'accroupit à côté de lui et le secoue.

« Ton téléphone est dans le grenier, tente-t-elle. Je l'entends sonner.

— Pourquoi ? Quoi ?

— Kitty. Elle t'appelle.

— Kitty ?

— Katy. » Elle connaît son vrai prénom, elle est seulement guidée par la rancœur.

« Katy n'arrête pas de t'appeler. Ça a l'air important, peut-être que c'est une urgence. »

Il essaie de se redresser ; abandonne. « Tu peux me le donner ? Mon téléphone.

— Je ne peux pas, répond-elle, ma cheville... » Mais elle abandonne avant de terminer sa phrase. Il n'est pas en état de comprendre ses explications.

« M'appelle beaucoup, dit-il. Tout le temps. Elle est comme ça. Probablement que... s'ennuie.

— Allez, Amos, reprend Lauren. Je sais que tu peux le faire. »

Et elle pense au moment, dans cet autre monde, où il a échangé sa part de gâteau avec elle, au mariage de Rob et d'Elena, peu de glaçage contre beaucoup trop de glaçage. C'était gentil, bien sûr, mais n'était-ce pas aussi affreux ? Une démonstration silencieuse pour montrer qu'il la connaissait, un rappel de leur passé commun devant le nouvel époux de Lauren.

Elle pense aussi à son comportement à la con par rapport au « cadre serein », à ses réticences pour prendre un putain de train jusqu'à Norwood Junction. Elle se dit qu'elle ne l'apprécie vraiment pas, et elle ne l'aime définitivement pas, mais malgré tout, avec acharnement, avec réticence, elle s'inquiète de son sort. Elle le sait parce que les autres maris, aussi nuls, méchants, mauvais soient-ils, ne la touchent pas autant. C'est le mélange d'expériences partagées, de rancune, de blagues, le soulagement que ça soit terminé... ce ne sont pas des sentiments agréables, mais ce sont des sentiments.

Une dernière tentative.

Elle grimpe à l'échelle, jusqu'au grenier, puis se met à quatre pattes. Elle regarde par la trappe et voit Amos, par terre. « Amos, l'appelle-t-elle. Amos. » Au-dessus de sa tête, l'ampoule s'illumine, vacille, grésille, et l'air vrombit. « Amos, aide-moi. S'il te plaît, je suis coincée. »

Il ouvre les yeux et la regarde, ses paupières se baissent et se soulèvent. Elle se souvient de leur rencontre, il y a des années, dans un bar où elle ne voulait pas être, de la soirée qu'ils avaient passée ensemble dans un coin à être méchants envers le reste du monde.

« S'il te plaît. » S'il ne vient pas, tout est terminé. Les larmes de Lauren ne sont pas factices, elles floutent son champ de vision : Amos, le palier, l'avenir. Le volume du grésillement augmente, elle regarde la lumière, la voit briller intensément, de nouveau, avant que l'ampoule n'explose, et elle se détourne alors que des éclats de verre se répandent autour d'elle sur les lattes de bois brut.

Elle ne réclame qu'une chose : qu'il monte. « S'il te plaît, aide-moi. » Elle prend son courage à deux mains et pose ses doigts sur les brisures de verre. Elle appuie, et elle crie, ça fait mal, plus qu'elle ne l'imaginait. Elle tend sa main estropiée à travers l'ouverture du grenier, dans le champ de vision d'Amos quand il arrive à rouvrir les yeux. « Je suis blessée, Amos, dit-elle – ce qui est vrai. S'il te plaît, viens, il faut que tu attrapes l'échelle, il y a un problème. » L'électricité fait trembler l'air dans le grenier et elle saigne et elle pleure, tant et si bien qu'elle ne parvient plus à discerner ce qui se passe sur le palier, mais il y a du mouvement. Enfin, enfin, Amos se redresse, il s'assied, puis il se lève et elle peut voir son visage, plus proche d'elle, ses yeux qui la fixent.

« Lauren ?

— Oui. S'il te plaît, aide-moi. »

Il met un pied sur l'échelle et grimpe un échelon, puis un autre.

Elle s'écarte de la trappe pour lui laisser de la place et ferme les yeux. La nausée la prend d'assaut. Le visage d'Amos apparaît à côté d'elle, puis son corps, et le voilà à quatre pattes, lui aussi, dans le grenier. Elle le regarde : « Merci, dit-elle. Je suis désolée, tellement désolée. »

Elle roule vers la trappe, dépasse Amos et se laisse dégringoler à travers l'ouverture, disgracieuse, trop rapidement, du verre planté dans la main, des échardes arrachées au bois de l'échelle. Elle atterrit lourdement sur le sol avant de s'accroupir et de lever les yeux au plafond. Elle voit que l'un des pieds d'Amos dépasse et elle se dépêche de grimper, juste assez pour le repousser dans le grenier. Elle devine ses mouvements. Si ça ne fonctionnait pas, cette fois-ci ? Mais elle détourne le regard et quand elle relève les yeux, le cœur au bord des lèvres...

Ça fonctionne.

Le pied a disparu.

La douleur dans sa main, la panique dans sa poitrine.

Elle ferme les yeux.

Ça a fonctionné, ça a fonctionné et sa période de célibat prend fin, ses ongles ouverts sur des recherches sur la Nouvelle-Zélande, la drogue, le divorce, tout disparaît de son historique de navigation, se dit-elle, et Carter

oublie l'Anglaise qui l'a suivi jusque dans un bar, et Amos est loin d'ici, en bonne santé, et tout va bien.

Le mari qui descend du grenier importe peu. Elle ne le gardera pas. Elle s'allonge par terre, dans l'entrée de son appartement. Elle s'en fiche. Elle s'occupera de lui le lendemain matin.

Son portable sonne : Bohai. « Tout va bien », répond-elle, puis elle raccroche et referme les yeux.

Chapitre 37

Elle garde le remplaçant d'Amos une semaine. Ils ne sont pas en bons termes et l'atmosphère dans l'appartement est tendue, ou le serait si elle en avait quelque chose à faire. En l'occurrence, c'est l'atmosphère autour du mari qui est tendue, mais autour de Lauren, tout est vaste, nouveau. Elle lui parle aussi peu que nécessaire, prépare ses propres repas, dort dans le lit où il la rejoint certaines nuits. La plupart du temps, cependant, il est dans la chambre d'amis, d'où il lui lance des piques, mais elle ne se sent en rien concernée.

La maison est bien rangée, il n'y a pas de piles en équilibre instable, pas de mur à moitié peint, mais sa grande plante lui manque. Le deuxième jour, elle se rend au magasin de jardinage et l'achète une fois de plus grâce à son compte en banque de nouveau rempli. Elle ne va pas au travail, ne prévient personne, ne répond pas aux appels quand on essaie de la joindre.

Le week-end qui suit, elle décide de partir seule, pas à Denver ni au village non loin de la maison de Felix, nulle part où elle risquerait de croiser un mari. Elle se rend sur la côte, où elle avait prévu de marcher sur une plage venteuse, mais passe finalement son temps dans sa chambre d'hôtel Ibis à revisionner deux saisons de *Gossip Girl*.

Elle finit par appeler Bohai – le soir pour elle, le matin pour lui.

« Alors comme ça, dit-elle, tu es fiancé ? »

— Je sais, répond-il, c'est gênant, hein ? »

Mais elle entend dans sa voix à quel point il est heureux.

« Je suis contente pour toi.

— Comment tu as mis le mari dans le grenier, au final ?

— Oh, dit-elle. J'ai beaucoup pleuré et je lui ai saigné dessus.

— Waouh. Beau travail.

— C'était pas agréable. Je referai plus ça. »

Le mari suivant, appelons-le 203, est blond et anguleux, et l'appartement est presque vide. Les murs sont peints en rose pâle. Elle suppose qu'ils le sous-louent et vivent ailleurs, et qu'ils sont entre deux locataires en ce moment. Non. Elle refuse de devenir propriétaire lucrative et d'abandonner une réserve infinie de maris pour un type en polo. Avec 204, ils ont une énorme dette ; un ami du mari loge dans la deuxième chambre pour les aider à payer leurs factures, et ça ne lui pose pas de problème, elle a eu plein de colocataires, mais après le travail, le mari utilise la moto de son ami pour faire des livraisons et elle-même est testeuse d'interfaces pour des sites Web. Elle aime bien l'homme, donc elle reste quelques jours, pour se prouver à elle-même qu'elle n'est pas vaine, même

quand Nat passe un soir leur déposer un sac de courses, *on part en vacances, ça aurait fini à la poubelle de toute façon*. Elle n'a pas apporté de produits pour, disons, le recyclage d'objets trouvés en brocante. La situation doit vraiment être catastrophique si Nat ne lui donne pas de conseils non sollicités, putain ! Lauren est soulagée d'apprendre que la dette est liée à leur stupide mariage, dont elle ne se souvient pas et dont elle ne se sent en rien obligée de le rembourser. Elle peut renvoyer le mari sans se sentir coupable.

205 ne taille pas ses poils de nez. Non.

206 porte un chapeau à bordure même quand il est assis sur le canapé à regarder la télévision. Non.

207 est en colère parce qu'il a un rendez-vous important et aucune chemise propre, et peut-être que c'est justifié, peut-être qu'ils ont négocié une répartition des tâches ménagères équitable et qu'elle est censée s'occuper du linge sale et qu'elle a laissé traîner, mais : non merci.

Elle renvoie les maris grognons, les maris dont elle n'aime pas le style vestimentaire, les maris qui ne sont pas assez sexy, un mari qui est trop sexy (il y a forcément anguille sous roche, se dit-elle).

Comparé aux applications de rencontre, le processus est rempli de joie.

Une fois, elle a un époux qui est connu sur Twitch : il joue à des jeux vidéo en ligne et parle à des adolescents. Il gagne de façon surprenante très bien sa vie. Il doit retirer son alliance avant ses *streams*, non pas qu'il ait un rôle de séducteur, mais parce qu'il n'est pas de bon ton de rappeler à son audience qu'il est plus âgé qu'eux. Il est obligé de connaître l'argot des jeunes, qu'il utilise dans la vie de tous les jours avec un air ironique qui ne rend absolument pas ça moins agaçant. Elle le renvoie.

Elle est, se dit-elle, sérieuse dans son entreprise, elle est à la recherche du mari avec lequel s'installer, et il est inutile de se mentir à elle-même quant à ses chances de garder un homme quand, au fond d'elle-même, elle sait qu'elle ne le fera pas.

« Je vais retirer les mauvaises herbes de *ton* jardin », dit l'un des maris. Il utilise toujours cette tournure de phrase, qui rend des énoncés innocents pleins de sous-entendus. Elle déteste ça. Il n'y a rien de lubrique, ce n'est qu'une boucle sans fin sur le même ton. Je vais commander *ton* burrito. Je vais faire cuire *tes* œufs. Je vais sortir *ta* glace du congélateur. Je vais *te* renvoyer au grenier, se dit-elle en dépliant l'échelle.

Le mari suivant la taquine sans arrêt et lui demande toujours ses sources quand elle dit quelque chose dont il n'est pas convaincu.

Celui d'après n'aime pas quand elle lit. Il se penche vers elle et se place entre l'ouvrage et elle en la regardant droit dans les yeux. « Je peux être ton livre, tu n'as besoin que de moi. » C'est une blague, mais elle n'arrive plus à lire donc ce n'est pas seulement une blague. Dans ce monde, elle possède une liseuse électronique de bonne qualité et, parfois, il la lui prend des mains et la pose sur

son ventre en disant « Moi aussi, je suis étanche et je réagis au contact tactile ». C'est pire que celui qui avait de longs poils dans les narines, mais moins que celui qui réclamait des sources à tout va.

L'un des maris lui envoie chaque matin des nouvelles de ses mouvements intestinaux, *celui de ce matin était énorme putain*.

L'un des maris porte ses tasses vides avec la bouche, en couvrant entièrement ses lèvres et en utilisant la succion pour maintenir le récipient en place, ce qui angosse terriblement Lauren.

L'un des maris apparaît et lui prépare immédiatement un café, ce qui est agréable, mais il le fait en adoptant un accent exagéré et en inventant des mots, *vostra cofi con latchatto*, ce qui est peu plaisant. Mais si elle le renvoie tout de suite, le café disparaîtra. Elle emporte la tasse avec elle au jardin.

Toby est de son côté, en train de couper quelques herbes folles.

« Comment ça se passe ? demande-t-elle par-dessus la clôture. Tu planteras des fleurs, après ?

— Nan, on se prépare juste pour l'inspection, dit-il. Le proprio vient prendre des photos et s'assurer que nous n'avons pas cassé des murs ou oublié de nettoyer les plinthes. »

Elle l'observe en buvant son café et remonte chez elle, où elle échange le mari. Dans le monde suivant, Toby est dans son salon et déguste des petits biscuits. Quand Lauren regarde par la fenêtre de la cuisine, les mauvaises herbes sont de nouveau là. Le travail attend son ami.

L'un des maris parle de son énergie masculine et du bien-fondé de la colère des hommes face au monde moderne.

L'un des maris aime s'allonger par terre et lui attraper les chevilles quand elle marche à proximité.

L'un des maris, découvre-t-elle, s'amuse à harceler des adolescents en ligne. Il fouille le Web à la recherche de forums où de jeunes personnes demandent conseil, et il leur envoie des messages pour leur dire que tout est leur faute, qu'ils devraient se sentir mal, qu'ils sont laids, gros, impossibles à aimer, bizarres, en tort quant au divorce de leurs parents ou à la maladie de leur petite sœur. Avec elle, il est prévenant et aimable, il lui fait des pancakes tous les samedis matin.

Elle a du mal à assimiler le paradoxe et ressent le besoin d'en parler avec quelqu'un. Ses relations sont encore bizarres avec Bohai, depuis l'incident avec Amos, donc elle appelle Elena.

« Mon Dieu, dit cette dernière quand elles se retrouvent dans un bar à cocktails et que Lauren lui annonce sa découverte. Est-ce que c'est un crime ? Tu devrais peut-être le dénoncer ? Tu es certaine que c'est lui, ça ne pourrait pas être une erreur ?

— Je suis sûre de moi. » Le ton de Lauren est léger mais elle est réellement secouée.

« Oh, ma puce, dit Elena. Je suis tellement désolée. Je vais nous commander d'autres verres. »

Est-ce que Lauren profite de la compassion de son amie, qui anticipe déjà la logistique et le trauma qui vont de pair avec un divorce ? Peut-être, mais bientôt, les cocktails n'auront jamais été achetés.

Elle renvoie le mari dès qu'elle rentre chez elle. Dans le monde suivant, elle cherche l'un de ses pseudonymes et prend des captures d'écran d'une demi-douzaine de ses commentaires. Elle les envoie de manière anonyme à son adresse mail professionnelle, *Je sais que c'est toi et je rendrai cela public si tu n'arrêtes pas*. Elle ne sait pas ce qu'elle tente d'accomplir en faisant cela, de toute façon le message disparaît quand elle réinitialise le monde.

L'un des maris la réveille en s'asseyant sur elle à califourchon et en l'arrosant à l'aide du brumisateur (en plastique, cette fois, elle reconnaît celui du magasin de jardinage du coin). Elle lutte et s'étrangle, choquée, mais elle suppose que ce doit être normal, que c'est une de leurs habitudes, donc elle se reprend rapidement et essaie de masquer sa colère avec un rire.

« Waouh, dit le mari, je devrais faire ça plus souvent. Je pensais que t'allais détester. »

Pas une de leurs habitudes, donc. Elle le renvoie.

Chapitre 38

Le mois de juin approche, c'est bientôt son anniversaire, ce qui signifie qu'approchent aussi les un an depuis l'arrivée du premier mari.

Elle se demande si elle a envie de faire la fête. Elle a beaucoup d'amis qu'elle n'a pas vus depuis longtemps, elle a été préoccupée par les maris. Et, comme d'habitude, elle a aussi des amis qu'elle n'a jamais vus, dont elle ne connaît l'existence que via un groupe WhatsApp en commun ou des photos sur lesquelles ils apparaissent.

Elle s'y prend tard pour organiser cela – c'est dans une semaine – mais elle a une solution facile : elle fait une exception à sa quête-de-mari-sérieux et renvoie les hommes au grenier, encore et encore, en vérifiant son calendrier chaque fois. Le huitième mari du jour, un Irlandais aux cheveux clairs, qui porte le nom de Fintan (elle n'est pas attirée par lui, mais elle ne peut pas tout avoir), vient avec un programme qui lui plaît pour le dimanche suivant : ils ont réservé pour vingt personnes dans un pub. Vingt ! Quel joli nombre d'amis ! Bon anniversaire, Lauren !

Taj lui manque beaucoup, sa compagnie constante pendant le divorce d'avec Amos, mais elle ne peut pas devenir amie avec elle en lui envoyant un e-mail pour lui expliquer qu'elles étaient meilleures amies dans un monde parallèle. Pas plus qu'elle ne peut se rendre dans le magasin de décorations où Taj travaille, juste avant sa pause, pour essayer de construire une relation à partir de là – elle a tenté deux fois. À la seconde, elle a eu espoir que cela fonctionne, elles ont blagué à propos d'une chaise et peut-être que si elle était revenue pour acheter le meuble, elle aurait pu mentionner qu'elle retrouvait des amis pour son anniversaire et lui proposer de se joindre à eux, mais, à la fin de leur discussion, elle a aperçu Taj lever les yeux au ciel à l'intention de sa collègue. Elle a reconnu cette expression : *Pff, les clients*. Elle s'en est allée, couverte de ridicule alors que les souvenirs de Carter dans un bar américain lui revenaient en mémoire. Elle a même manqué de renvoyer Fintan en rentrant pour effacer son humiliation.

Si elle ne peut pas avoir Taj, elle peut au moins récupérer Mon Pote, la plante. Depuis quelque temps, elle l'achète dès qu'un mari montre un réel potentiel. Elle pousse plus vite maintenant que l'été approche. Elle est plus encombrante chaque fois qu'elle la rapporte chez elle. Un cadeau d'anniversaire pour elle-même, explique-t-elle à Fintan, qui a l'air agacé, mais peu importe, elle ne compte pas le garder longtemps, lui.

Le jour de son anniversaire, le jeudi, elle dîne avec le mari dans un nouveau

restaurant du coin : tapas et bière au menu. Quand ils rentrent chez eux, il lui tend une énorme boîte qui contient un dessiccateur de fruits, un cadeau surprenant dont elle ne peut qu'imaginer qu'elle le lui a demandé. Elle trouve une pomme en mauvais état dans un saladier, la coupe en tranches et tente d'étaler les morceaux dans sa nouvelle machine ; à la place, elle les mange frais, au fur et à mesure.

« Que se passe-t-il si on sèche un aliment qui est déjà sec ? » s'interroge Fintan. Ils trouvent des abricots secs et les glissent dans l'engin. C'est une bonne journée d'anniversaire.

Le dimanche, ils marchent pendant quarante-cinq minutes, jusqu'au pub – pas celui du coin, pas non plus celui du bout de la rue, légèrement plus sophistiqué. C'est le bar beaucoup plus loin, qui propose de délicieux rôtis. Et il y a une fête pour Lauren.

Nat et Adele sont les premières arrivées, avec leurs enfants : son neveu et sa nièce sont beaucoup plus grands que dans ses souvenirs. Voilà ce que l'on gagne à fuir vers un autre monde chaque fois qu'une soirée baby-sitting se profile. « Ah, mon Dieu, ses joues sont énormes ! » s'exclame-t-elle en pinçant lesdites joues du bébé qu'elle porte dans ses bras – à moins qu'il ne s'agisse d'un bambin, désormais.

Ça ne pose pas problème : dans ce monde, elle a mis les efforts qu'il fallait dans leur relation et Magda la reconnaît. Son ventre gargouille, elle rote puis tente de se mettre sur ses pieds. Elle s'assoit sur son derrière rembourré et cligne ses grands yeux, elle fait tout ce que fait un bébé, un coucou à Adele quand celle-ci lui en demande un, puis elle refuse de s'arrêter de faire coucou, puis les coucous deviennent de gros coups de poing contre le sol. Caleb court en dessinant un petit cercle, il imite l'attitude des karatékas et montre à tout le monde les coups de pied qu'il a appris.

« Pas à l'intérieur », le réprimande Nat avant de se retourner vers Magda. La fillette a trouvé un livre, qu'elle feuillette. Elle n'a même pas deux ans. Les bambins ne peuvent pas lire, si ? Non, effectivement : Magda se penche sur la page, de plus en plus proche, et la lèche, un grand coup de langue sur le dessin d'un lion en train de rugir. Puis elle ouvre la bouche encore plus grand et mord, juste en dessous de la gueule ouverte du félin. Le papier se soulève et se plie sous l'assaut de ses petites dents. « Noooooon, s'écrie Adele, Magda, non, on mange le déjeuner d'abord, ne te repais pas de livres. »

Lauren décide qu'elle va désormais être une meilleure tante. Et une meilleure sœur ! Elle est heureuse de voir Nat, qui lui offre une écharpe en soie dans les tons bleu-vert avec des pois d'un rouge un peu rose. Certes, elle a imprimé un document avec des instructions pour porter le tissu de quatorze manières différentes, ce qui n'est pas vraiment nécessaire pour un tel cadeau, mais le motif est magnifique. Lauren ressent le deuil à venir en se rendant compte qu'elle ne pourra pas garder ce foulard.

Toby et Maryam arrivent ensuite, puis un homme qu'elle ne connaît pas, Phil, et un couple formé de Philip et Tess. Phil et Philip s'exclament alors « Tope-là, Phil ! » Et, joignant le geste à la parole, ils font claquer leurs mains ensemble. Débarquent ensuite Zarah du travail et son petit ami, et, étrangement, Michael, son-mari-par-deux-fois-Michael, avec son fils. Lauren est aussi ravie qu'étonnée de le voir (lorsqu'elle cherche son nom dans son téléphone, cachée dans les toilettes du bar, elle découvre qu'ils ont eu une brève relation avant qu'elle ne rencontre Fintan et qu'ils sont restés amis, ce qu'elle n'avait jamais vécu avec un ex jusque-là).

Elena et Rob viennent aussi, évidemment, de même que Parris, qui a fait le déplacement depuis Hastings, et Noemi. À la fin, ils sont seize, plus les trois enfants, assis autour d'un ensemble de tables dépareillées, à manger du rôti et des burgers végétariens, à boire, sortir devant le pub pour que les petits puissent jouer, rentrer pour discuter. C'est agréable. C'est tellement agréable. Toutes ces personnes sont ses amis, même ceux qu'elle n'a jamais rencontrés avant aujourd'hui. Et Elena se lève, elle va au bar et revient en demandant le silence, et les serveurs apportent un gâteau avec des bougies et des cierges magiques dont s'échappent des étincelles, et tous ses amis chantent « Joyeux anniversaire ».

« C'était un très bel après-midi », dit-elle quand ils sont rentrés chez eux. Elle est allongée sur le canapé.

« Oui », confirme le mari – Fintan, se corrige-t-elle mentalement.

Lorsqu'il partira, pense-t-elle, le souvenir de cette journée disparaîtra pour tout le monde sauf elle. Elle ne verra plus les Phil faire un « Tope-là, Phil », Caleb ne se rappellera pas lui avoir appris le dernier enchaînement de coups de pied qu'il a inventé, elle ne pourra pas écrire à Elena *Le gâteau d'anniversaire que tu as choisi, il était trop bon, tu l'as trouvé où*. Elle passera devant le bar et elle pensera à ce chouette moment de vie, mais l'homme avec qui elle sera alors ne s'en souviendra pas, même s'il était à ses côtés ce jour-là.

Juin arrive dans quelques semaines. Cela fera alors un an que ça dure, un an dont personne d'autre ne se souvient. Elle n'a personne avec qui partager cette année. Elle pense à la photo floue qu'elle a prise avec Carter au mariage d'Elena, et ce n'est même pas qu'elle veut récupérer Carter, plus maintenant. C'est qu'elle était si heureuse de commencer à construire une histoire commune, et qu'elle l'a perdue.

« Ça va ? demande Fintan.

— Ouais, répond-elle, et elle ouvre les yeux.

— Déprimée par le temps qui passe ? »

Elle rit un peu, surprise. « On peut dire ça comme ça.

— C'est le problème, avec les anniversaires. Tiens, mange un abricot doublement sec, ça te requinquera. »

Elle attrape le fruit qu'il lui tend. Il est dur et désagréable sous la langue, comme un petit caillou au goût d'abricot. Elle le suce en le tenant entre le pouce et l'index.

C'est dommage que le mari ne lui plaise pas. Elle essaie de le regarder d'un nouvel œil, s' imagine qu'elle est à un premier rendez-vous. Dans ce monde, son moi du passé a dû avoir des atomes crochus avec lui, sinon elle ne l'aurait pas épousé. Il doit sûrement en rester une trace en elle ? Ses cheveux sont bien coiffés, il a enfilé une jolie chemise pour l'occasion, elle apprécie son nez droit. C'est rare qu'elle tombe sur un mari qui lui fasse ressentir si peu de choses. Elle se penche vers lui et lui touche l'épaule. Non. Rien.

Peut-être, se dit-elle, est-elle arrivée à bout de sa capacité à trouver quiconque attirant. Mais ce n'est pas vrai, elle l'a ressenti au pub, pour Michael, et pour l'un des Phil, cette petite étincelle de potentiel. Donc : pas ce mari. Mais l'un d'entre eux. Bientôt, elle trouvera quelqu'un avec qui elle a envie de s'installer. Bientôt, elle pourra remplir la mémoire de son téléphone de photos qui ne sont pas vouées à disparaître du jour au lendemain. Bientôt, elle aura la possibilité de se tourner vers quelqu'un et de lui dire *Eh, tu te souviens de ce moment*, et il s'en souviendra, et elle aussi.

Chapitre 39

Elle renvoie le mari et reçoit quelqu'un qui célèbre son propre anniversaire. « Est-ce que tu as oublié ? demande-t-il. T'as oublié mon anniversaire ? »

Elle soupire. « Non, calme-toi. C'était censé être une surprise. Va voir dans le grenier. »

Le mari suivant a l'air correct mais il part faire les courses et, en revenant, lui dit : « Tu savais que Toby et Maryam vont déménager ? »

— Quoi ?

— Il y a un énorme signe “À louer” devant leur porte. »

Elle descend pour leur demander ce qui se passe.

« Oui, confirme Toby. Je t'en ai parlé, non ? Le propriétaire pense qu'il peut se faire quatre cents livres de plus par mois s'il met un lit dans le salon. »

Ce n'est pas possible. « Et du coup, vous partez ? »

— Oui, répond-il de façon détachée. Enfin, on cherche dans le coin quand même, pour ne pas s'éloigner du travail de Maryam. »

Le temps passe, les choses évoluent autour d'elle. Il y a si peu de constance d'une vie à l'autre : que Toby et Maryam soient à l'étage inférieur est l'un des rares éléments qui fait que Lauren se sent malgré tout chez elle. Ils sont la preuve, pour elle, que deux personnes imparfaites peuvent s'aimer, être heureuses ensemble, et même rester heureuses.

« Ça ne se fera pas avant quelques mois, reprend Toby. C'est sympa de sa part de nous prévenir en avance, j'imagine. »

Lauren réinitialise le monde et lance immédiatement une recherche sur le site d'annonces immobilières Zoopla. L'appartement du bas est à louer dans ce monde-ci aussi, et en effet, il est indiqué comme ayant trois lits mais pas de salon. La personne qui a pris les photos pour l'annonce a mis deux chaises dans le couloir, comme pour suggérer une petite pièce à vivre : avec une minuscule cuisine et jusqu'à deux chaises dans un espace peu pratique, aucun besoin d'un canapé, n'est-ce pas ?

Un autre monde : c'est pareil. Et encore, et encore.

« Les nouveaux voisins seront peut-être géniaux, eux aussi, suggère un mari temporaire. Et tu ne peux pas en vouloir au propriétaire : si quelqu'un est prêt à payer quatre cents livres de plus, pourquoi s'en priver ? Si j'étais lui, j'achèterais aussi notre appartement et je construirais un bâtiment supplémentaire à la place du jardin. Je suis certain qu'il y a moyen d'y glisser au moins deux appartements supplémentaires. »

Elle le renvoie, de même que celui d'après et le suivant. Dans l'une des réinitialisations, le signe « À louer » a disparu et Lauren est pleine d'espoir. Il

s'avère que le mari s'amuse à retirer les panneaux des agences immobilières pour les mettre à la benne à ordures. Elle apprécie le principe, mais ça ne change rien au cœur du problème.

Tout va bien, tente-t-elle de se rassurer, Toby et Maryam vont probablement déménager dans la même rue, ou à côté de la colline. Maryam est docteur, elle a un bon salaire. Ils trouveront un appartement proche. En plus, ce n'est pas prévu avant quelques mois. Il lui suffit de trouver un mari permanent d'ici là : peut-être que leur déménagement lui paraîtra moins dramatique avec quelqu'un à ses côtés.

Elle continue à juger les maris sur les vieux critères qu'elle avait inscrits sur les Post-it, avec Bohai, même s'ils ne sont pas toujours fiables. Par exemple, elle est censée vouloir de quelqu'un qui a un passe-temps intéressant. Mais elle tombe sur un apiculteur et elle décide que l'apiculture ne compte pas car son instinct lui dit *Non, pas lui*. Ce dont elle a besoin, se dit-elle, c'est de trouver quelqu'un qu'elle apprécie suffisamment pour voir le meilleur en lui. Les critères s'aligneront naturellement à ce moment-là.

Elle aime bien le mari suivant. Le soir où il arrive, ils se rendent ensemble chez des amis à lui, et, au cours du dîner, il lui plaît de plus en plus. Ça se poursuit le lendemain et, tout à coup, il est là depuis une semaine. Avant de s'en rendre compte, elle a rencontré d'autres de ses amis, ils sont allés au théâtre, il revient plusieurs fois du travail en ayant l'air stressé et elle s'inquiète pour lui, elle veut sincèrement qu'il aille mieux.

Il s'appelle Adamm, avec deux *m*. Il est assuré et extraverti en public, plus nerveux et anxieux dans leur intimité, ce qui réunit en lui les deux profils qu'apprécie Lauren, le courage et la délicatesse, le contraste entre ces deux aspects dont elle seule a le privilège d'être témoin. Elle le garde pour l'anniversaire qu'il ignore être un anniversaire, mais par chance, leur anniversaire de mariage tombe deux jours après. Ils sortent pour manger, il fait un toast à leur union, et dans sa tête, Lauren célèbre le grenier.

Par conséquent, elle est profondément blessée quand il lui avoue qu'il a été mis à pied au travail suite à plusieurs plaintes pour harcèlement. Il explique qu'il s'agit d'un malentendu, que tout va être rapidement réglé, mais elle n'a pas l'intention d'attendre pour s'en assurer. Elle le renvoie et crie « bon débarras ! » quand il grimpe au grenier.

« Quoi ? » demande le mari suivant en descendant l'échelle.

Elle éconduit les trois maris suivants dès qu'elle voit le moindre défaut chez eux, parfois même avant qu'ils aient posé un pied sur le palier. Elle a donné trois semaines à Adamm, elle a partagé avec lui l'anniversaire, et elle est outrée par sa trahison. Trop moustachu ? Non. Son propre compte en banque est à découvert ? Non.

Écoute, je suis contente que tu sois heureux, mais ils sont tous horribles, écrit-elle à

Bohai pendant que quelqu'un fait du bruit au grenier.

Elle est en train d'attendre en fixant les trois points qui annoncent sa réponse quand le mari suivant fait un faux mouvement dans sa descente, et trébuche.

Ça arrive avant qu'elle ne comprenne ce qu'il se passe : le pied, la jambe, le mari, mais il apparaît trop vite, d'un coup, à moitié en chute libre, à moitié en glissant le long de l'échelle. Il atterrit et il crie, fort.

Elle le fixe.

Il se redresse : un petit peu, pas beaucoup... avant de retomber par terre. Il halète en s'accrochant aux échelons de l'échelle.

Bon. Ambulance ? Elle a suivi un cours de premiers secours, une fois, mais c'était dans un autre monde, ici elle n'en a pas les qualifications. Danger, conscience, étouffement, respiration. Il n'y a pas de danger, il est conscient. Elle ne se rappelle pas ce qu'il faudrait faire s'il était inconscient.

« Ça va ? demande-t-elle.

— Merde, souffle-t-il, putain, euh, oui je crois. » Un râle lui échappe et il se lève en s'appuyant sur l'échelle, un échelon après l'autre, en grognant. Il tente de lâcher prise. « OK. Ça va. Oui. » Il attrape de nouveau l'escabeau et regarde ses pieds, remue les orteils.

« D'accord, dit Lauren. Bien.

— Sauf que... » Il fixe le sol et elle remarque la tache sur son pantalon : il s'est uriné dessus. Ça n'augure rien de bon.

« Peut-être le choc ?

— Peut-être », répond-il.

Si elle réussissait à le faire remonter au grenier, il irait tout de suite mieux, mais ce n'est pas le moment de suggérer cela. « Je vais voir si Maryam est là. Est-ce que tu devrais pas essayer de... t'asseoir ?

— Ce serait mieux, oui », répond le mari, et il se rebaisse.

Maryam est effectivement chez elle et elle monte immédiatement, Toby à ses côtés. Elle s'accroupit à côté du mari, et lui dit de prendre de grandes inspirations. Elle lui demande s'il est d'accord pour qu'elle le touche, et prend sa main. C'est son champ d'expertise, bien sûr. Toby la regarde faire, impuissant.

« Je vais préparer du thé, dit-il.

— Essaie de ne pas trop bouger, continue Maryam, il faut qu'on sache si quelque chose est cassé, d'accord ? Pour savoir ce qu'il faudra réparer. Bon... oui, parfait, essaie de rester immobile. »

Toby revient de la cuisine, une tasse de thé à la main, une cuillère dans l'autre. Il tend le breuvage. Ni Maryam ni le mari ne remarquent son geste.

« Très bien, inspire », dit Maryam.

Lauren finit par les contourner pour récupérer le thé des mains de Toby. « Merci, lui murmure-t-elle.

— Merci à toi », répond Toby.

« Très bien. Bon, déclare Maryam, on va appeler une ambulance, juste pour être sûrs. Tu veux bien appeler, Toby ? demande-t-elle en élevant la voix. Mets le haut-parleur. »

Il tient la cuillère dans les airs, comme un malheureux. Lauren la récupère également et il sort son téléphone pour passer l'appel.

« Bonjour, dit Maryam une fois que quelqu'un décroche. Je suis médecin et je suis avec un ami qui a eu un accident. C'est un homme adulte, il a glissé et il est tombé de son grenier. Il y a eu une perte de contrôle de la vessie. » Lauren regarde de nouveau la tache sur le jean du mari. « Il souffre beaucoup, je crois qu'il y a une fracture. » Elle utilise plusieurs mots que Lauren ne comprend pas, des acronymes, des détails scientifiques, elle communique par des *voilà ce qui ne va pas* mais aussi des *je sais de quoi je parle, faites ce que je dis*. « Oui, je le maintiens immobile. Non, l'appartement est au premier étage, l'escalier est raide et étroit. »

Si quelqu'un lui avait demandé si Maryam était un bon docteur, songe Lauren, elle aurait répondu : oui, sûrement. Mais elle n'avait pas imaginé son efficacité, sa concentration, toute son attention portée sur un sujet, sa capacité à rassembler ceux qui l'entourent pour aider.

L'ambulance arrive rapidement, peut-être grâce au ton assuré de Maryam, et le mari est installé sur un brancard. Lauren le suit en bas des marches.

« Êtes-vous sa partenaire ? demande l'ambulancier à Maryam (il est plus beau que le mari, trouve Lauren, mais à la décharge dudit mari, c'est difficile d'être beau quand on est soit en train de tomber, soit en bas d'une échelle à se tordre de douleur).

— Non, répond Maryam, je suis sa voisine. Lauren, tu veux monter dans l'ambulance ? Ou tu veux que j'y aille et on se retrouve à l'hôpital ?

— Oui, répond Lauren, cette option-là.

— Il s'en sort très bien », lui dit Maryam d'un ton calme et rassurant.

Lauren regarde par-dessus son épaule, vers le mari allongé à l'arrière de l'ambulance. D'accord. Très bien.

« Eh, lance Toby quand l'ambulance s'éloigne, je vais te commander un Uber.

— D'accord. Je vais remonter et boire le thé que tu m'as préparé, d'abord. Je crois que j'ai besoin d'un moment pour respirer. »

Le thé est tiède mais elle le sirote quand même. L'échelle du grenier est à moitié repliée, tordue au niveau de l'engrenage qui permet de la descendre et la remonter.

Quel bazar.

« Tu en veux un autre ? demande Toby.

— Hein ? »

Il désigne la tasse de thé.

« Non, répond-elle, je vais boire celui-ci. »

Toby ne tient pas en place, il est anxieux. « Assieds-toi, lui dit-il, tu es en

état de choc. Maryam va s'assurer qu'ils s'occupent bien de lui. » Il a besoin d'être réconforté, donc il tente de la réconforter, elle.

« Oui. » Elle essaie d'évaluer à quel point elle-même est inquiète. Elle est sans aucun doute secouée et assurément surprise. Mais est-elle anxieuse ? Inquiète pour le mari ?

Elle prend une gorgée de thé. Elle devrait se rendre à l'hôpital. À la place, elle observe le salon. Les murs comme le plafond sont peints en jaune. Il y a un énorme canapé d'angle qui tient à peine dans la pièce. Un cactus gonflable, presque aussi gros que feu Mon Pote, s'illumine de l'intérieur, comme si tout cela n'était pas déjà assez étrange. Elle a des chaussons aux pieds, sales parce qu'elle les porte aussi en extérieur. Elle les retire, toujours debout, et sent le tapis poilu sous sa voûte plantaire. Elle devrait enfiler des chaussettes, non ?

Toby attend nerveusement.

« Tu veux bien regarder si tu trouves le thermos dans la cuisine ? Il doit être dans un placard », dit-elle. Elle lui tend le thé. Elle ne sait absolument pas si elle possède un thermos, mais ça devrait occuper son ami quelques minutes. Elle trouve des chaussettes dans la chambre, et un lit qui, comme le canapé, est bien trop grand par rapport à l'espace dont elle dispose. Une montagne d'oreillers trône au milieu. Elle découvre des chaussures sur un meuble dédié, dans l'entrée.

Le portefeuille du mari. Un chargeur de téléphone. Un livre ouvert qui traîne dans le salon.

« Je n'ai trouvé que cette tasse à isolation thermique, déclare Toby qui tient l'objet entre ses mains, hagard.

— Ça fera l'affaire, déclare Lauren en cherchant des pantalons. Et oui, appelle une voiture. »

Elle tombe sur un sac Tesco censé durer toute une vie. Elle fourre dedans un pantalon et des sous-vêtements, une chemise. Le mari aura envie de se changer, non ?

« Le Uber arrive dans quatre minutes. Tu es sûre que tu ne veux pas que je te fasse une autre tasse ? » demande Toby lorsqu'elle entre dans la cuisine. Il a un entonnoir à la main et a versé la boisson dans la tasse à emporter. « C'est quasiment froid.

— Oui », répond-elle sans vraiment l'écouter. Une brosse à dents ? Mais la question éternelle se pose : laquelle est la sienne ?

Elle aurait dû rester avec le type qui aimait lui attraper les chevilles.

Chapitre 40

Le mari est parvenu à se lever et à bouger donc elle suppose que la blessure n'est pas trop grave. Toby la rassure, dans le taxi, mais elle n'en a pas besoin, ce qui est une bonne chose, car, honnêtement, il est difficile d'être rassurant pour un homme qui tient d'une main une tasse en porcelaine, vide et humide, et de l'autre une tasse isolante.

À l'hôpital, ils se présentent à l'accueil. « Mon mari est arrivé en ambulance, dit Lauren. Il est tombé du grenier.

— Bien sûr, répond la femme. Quel est son nom ? »

Très bonne question. « Donnez-moi une seconde. » Elle récupère le portefeuille.

« Zac Efron », entend-elle Toby répondre, à côté d'elle, ce qui semble surréaliste.

Mais elle ouvre le portefeuille et : oh.

« Pas comme l'acteur », reprend Toby en confirmant ce que Lauren découvre sur la carte bancaire qu'elle a sortie du portefeuille. « Z-A-C-H, E-P-H-R-O-N.

— Il est en consultation, répond l'hôtesse d'accueil. Vous devriez pouvoir le voir rapidement. Installez-vous.

— Thé ? » propose Toby pendant qu'ils patientent.

Sans attendre sa réponse, il verse le contenant de la tasse isolante dans la tasse de porcelaine. Le breuvage est toujours précisément à température ambiante.

« Merci. Tu n'es pas obligé de rester, tu sais, dit-elle. Ça va aller. Pour moi comme pour lui.

— Ça ne me dérange pas. »

Après avoir fini son thé, elle se réfugie aux toilettes pour faire quelques recherches rapides, mais ça n'est pas simple d'enquêter sur un homme qui porte le nom de Zach Ephron. Le correcteur orthographique présume qu'elle se renseigne sur l'acteur, et même en confirmant que ce n'est pas le cas, elle tombe sur des pages Web qui parlent effectivement de l'acteur mais qui ont été rédigées par des personnes mauvaises en orthographe.

La salle d'attente est tout à la fois d'un ennui mortel et d'une horreur sans nom : des proches inquiets, un homme qui pleure en silence, une adolescente seule, avec de longs cheveux noirs, la tête posée sur ses bras croisés, eux-mêmes posés sur ses genoux. Quelqu'un parle au téléphone : « Non, il va bien, il va s'en remettre, juste quelques points de suture. »

Toby fait les cent pas. Il disparaît au bout d'un couloir et réapparaît avec un

sachet de pâtes de fruits. Il l'ouvre et trie les friandises par couleur.

« Comment vas-tu ? » demande Lauren. Il en est aux pastilles rouges.

« Ça va. Maryam dit que tout est sous contrôle. »

Lauren en est encore à essayer de réconcilier l'image qu'elle a de Maryam, constamment distraite, avec la redoutable médecin qu'elle a pu observer, dont elle a toujours connu l'existence mais qu'elle n'avait jamais vue à l'œuvre. Elle se demande s'il y a une version du monde dans laquelle elle-même a un travail aussi impressionnant. Peut-être médecin, elle aussi ? Ou scientifique ? Ou politicienne, faisant campagne pour fédérer la ville autour de la lutte contre la faim ?

Toby est passé aux pastilles orange quand une infirmière-ou-médecin les appelle : « Qui est là pour Zach Ephron ? »

Toby récupère les pâtes de fruits et les met dans sa poche avant qu'ils ne se dirigent vers la femme. « Vous pouvez le voir, dit-elle. Nous l'avons déplacé, il n'est plus aux urgences, il est au service des traumatismes rachidiens. »

Traumatismes rachidiens ? Lauren était occupée à s'imaginer en grande chercheuse sur le point de faire une découverte révolutionnaire pour construire de nouveaux panneaux solaires plus efficaces à partir de pelures de pommes. Elle n'est pas prête à faire face à un traumatisme rachidien.

« Il y a bien une fracture, annonce la femme, mais inutile de paniquer, ce n'est pas aussi grave qu'on pourrait le penser quand on entend parler de dos cassé. Il va devoir être opéré, probablement demain matin, et il devra rester ici une ou deux semaines. Mais c'est une fracture nette et il a de grandes chances de se rétablir sans séquelles. »

Une ou deux semaines ! Uniquement pour sortir de l'hôpital !

« Il a reçu des antidouleurs et il dort, continue-t-elle. Je vais quand même vous laisser le voir mais il vaut mieux ne pas le réveiller.

— D'accord », répond Lauren. Elle réfléchit ; elle essaie de ne pas paniquer. « Peut-être que ce serait mieux que je ne le voie pas tout de suite, je crois. Je préfère aller me reposer et revenir demain matin, si c'est possible.

— Bien sûr, dit la femme avant de sourire, rassurante. C'est une très bonne idée. »

Il est presque quatorze heures. Ils prennent un taxi tous les trois. Toby demande si Lauren a besoin d'une tasse de thé, mais Maryam, Dieu merci, intervient : « Laisse-la dormir. Tu pourras me faire du thé, à moi, si tu veux. »

Sur le palier, l'échelle est encore déployée, un peu décalée et tordue. Lauren la pousse mais le mécanisme ne se replie pas.

Elle s'allonge au milieu de leur lit, qui est bien trop grand pour la pièce. Les choses ne sont toujours pas revenues à la normale avec Bohai mais à qui d'autre pourrait-elle parler de ce qu'elle vit ? Après quelques minutes d'hésitation, elle lui écrit. Chez lui, ce doit être le milieu de la journée.

Mariée à un Zach Ephron, tape-t-elle. Ce n'est peut-être pas l'information la plus pertinente sur le mari, mais elle aimerait mieux ne pas réfléchir à ses blessures.

Oh, mon Dieu, répond-il. *Des ressemblances ?*

Nnnnon, envoie-t-elle en réponse. *Enfin il est blanc et brun. Il est à l'hôpital donc je crois qu'il n'est pas à son avantage*

Quooooiii est-ce que t'as drogué un AUTRE mari, Loz on a déjà parlé de ça

Il est tombé du grenier

!!!! comment va t il

Je sais pas, répond-elle, et elle réfléchit à la question, et elle ne s'endort pas, et elle ne s'endort toujours pas, et puis elle s'endort.

Zach a beaucoup de succès. Au cours des dix jours qui suivent, ses amis viennent lui rendre visite à l'hôpital, de même que ceux de Lauren, sa mère vient lui caresser les cheveux, des boîtes de chocolats s'empilent sur la table de chevet, la mère de Lauren fait envoyer un nounours géant à l'hôpital (il est jaune et tient un cœur sur lequel est brodé « Joyeuses Pâques », et elle explique qu'il était en solde, mais quand même). Nat vient et porte Magda pour qu'elle soit à la hauteur du lit et qu'elle puisse faire des signes de bras en babillant le prénom de Zach. Il est désormais dans une chambre individuelle, après qu'il était devenu évident que, d'une part, ces visites incessantes allaient inévitablement se révéler agaçantes pour les autres résidents, qu'il était, d'autre part, enclin à partager ses réserves de chocolats avec l'équipe médicale, et enfin qu'il n'y avait pas de risque qu'il se fasse du mal. Nombre des blessures de la colonne vertébrale sont, il s'avère, les conséquences de tentatives de suicide, ce à quoi Lauren essaie de ne pas penser chaque fois qu'elle franchit le seuil de la porte de la chambre et qu'elle se retrouve dans l'aile dédiée de l'hôpital.

Elle est autorisée à assister aux rendez-vous médicaux de Zach et envisage de lui tenir la main à la manière d'une femme aimante, mais choisit finalement de prendre des notes.

Son travail lui offre quelques jours de congé pour l'occasion, et ses collègues, qui ont également rencontré Zach et l'adorent, lui suggèrent des choses à apporter à l'hôpital et se renseignent sur les horaires de visite. Zarah lui donne un chapeau qui appartient à sa mère : « Au cas où il aurait froid à l'hôpital.

— C'est l'été, répond Lauren.

— La climatisation est parfois très forte. »

Lauren ne comprend pas cet engouement. Zach a l'air tout à fait sympathique, mais cette inquiétude universelle est totalement démesurée.

Comment va ton garçon, écrit Bohai. Même Bohai est inquiet pour lui, se dit-elle avec irritation, et elle ferme la conversation.

Du point de vue de Lauren, Zach n'a pas de vie intérieure. C'est peut-être l'effet des antidouleurs. Il cligne des yeux en fixant le vide, se réjouit de voir du

monde, est content quand elle lui apporte des choses, se fatigue facilement. Il répond aux stimuli. Il est d'une désinvolture déroutante quant à sa blessure. « Ils disent que ça va aller ! »

Sa famille est aussi enthousiaste et bienveillante que lui, et aussi inintéressante.

Au bout du délai prévu de dix jours, il rentre à la maison, et là aussi, il est ennuyeux. Il reste allongé sur le grand canapé, urine dans une bouteille qu'il lui remet d'un air coupable et pathétique pour qu'elle la vide. Il doit être sur le dos autant que possible pendant plusieurs semaines, donc Toby l'aide à installer un iPad en hauteur pour qu'il puisse regarder la télévision sans devoir se redresser ou s'allonger sur le côté.

Pourquoi est-il apprécié à ce point ? C'est une page blanche, un vide, il écoute des podcasts et mange les sandwiches qu'elle lui prépare. Quand elle va au bureau, elle laisse la porte de l'appartement ouverte pour que Toby puisse monter lui rendre visite, papoter avec lui pendant le déjeuner. Elle devrait lui être reconnaissante de partager ainsi la charge du mari, mais il s'avère que cela l'irrite terriblement. Nat leur rend visite une nouvelle fois, quelques jours après la sortie de l'hôpital. Elle a amené Caleb, qui est timide et nerveux et plus calme qu'à l'habitude. Il offre une carte au mari, qu'il a fabriquée lui-même : il a écrit « Bon rétablissement ! » et dessiné plusieurs bonshommes, chacun légendé « ONCLE ZACH » en lettres capitales. Zach dans une montgolfière, Zach sur le dos d'un éléphant, Zach qui vole dans les airs avec une cape rouge. Et, comme si ça ne suffisait pas, Nat ne tarit pas de conseils non sollicités : comment soutenir une victime de choc traumatique, que cuisiner pour aider la guérison et renforcer les os.

La première semaine, Lauren nettoie le mari chaque soir à l'aide d'un gant de toilette. C'est son premier contact avec le corps nu de ce mari : elle éponge sa peau, tout autour du corset médical, prend un autre gant pour l'aine, sa raie des fesses, elle soulève délicatement le pénis. Un soir, ce dernier s'agite avant de redevenir inerte.

« Est-ce que tu as besoin de... Tu sais ? » Elle fait un geste de va-et-vient en montrant l'organe.

« Nan, répond-il, je n'en ai pas encore eu envie. Mais merci d'avoir proposé ! »

Il est si reconnaissant. Il la remercie beaucoup, presque constamment. « Je t'aime, je n'arrive pas à croire que tu fasses tout ça pour moi, je n'arrive pas à croire que je suis tombé, je suis tellement bête. »

Elle aimerait qu'il soit grognon et aigri, juste un jour. Mais il fait preuve d'une appréciation pitoyable pour l'attention qu'elle lui porte et l'encourage tout le temps à sortir, à s'amuser. Pire que tout, il est assiégé de visiteurs pour qui elle doit constamment préparer du café et prévoir des biscuits. Elle doit trouver de la place pour stocker les lasagnes qu'ils leur ont gentiment

apportées, dégoter des verres à pintes et des pots de confiture vides pour y mettre les fleurs qui envahissent chaque surface.

Elle contacte quelqu'un pour réparer l'échelle du grenier, et même lui finit par s'asseoir dans le fauteuil du salon pour échanger avec Zach. Ils se racontent des histoires et le réparateur lui montre des étirements à faire quand il sera en rémission. Au moins, l'échelle fonctionne de nouveau. Lauren la déploie sans le fameux à-coup vers la gauche. Elle grimpe et passe la main à travers la trappe, juste pour vérifier que l'ampoule grésille toujours.

*

Zach écoute des livres audio. Il fait la sieste. Il regarde des sitcoms, revisionne parfois celles qu'il vient de terminer. « C'est apaisant », explique-t-il.

Un peu plus tard, il décide de passer en revue la filmographie complète de Zac Efron. « Je n'avais jamais vu un de ses films, dit-il, mais j'ai l'impression que c'est le moment ou jamais. Celui-là est génial ! » Il montre l'écran : il a mis sur pause au milieu de *High School Musical 2* et les danseurs sont figés, répartis à travers le terrain de base-ball. Il prend une dose élevée de codéine et continuera ainsi pendant trois mois – enfin, non, parce que dès qu'il sera suffisamment mobile pour grimper au grenier, elle le renverra immédiatement.

Ce n'est pas que c'est un mauvais mari ! Il est plutôt mignon, maintenant qu'il ne baigne plus dans ses fluides corporels. Il est évident qu'il a de nombreux amis, sa famille a l'air sincèrement aimante. Lauren voit davantage Toby et Maryam qu'elle n'en a l'habitude, même s'ils devraient être en train de préparer leur déménagement au lieu de rire aux blagues quelconques de Zach et de le tenir au courant de leurs aventures immobilières. « On a envoyé notre dossier pour un appartement qui est à mi-chemin entre ici et l'hôpital, ça se profile bien, lui dit Toby un après-midi. On devrait pas être loin de vous, du coup. » Ils devraient la rassurer, elle. Toby devrait avoir envie de rester à proximité d'elle pour pouvoir la saluer de manière impromptue.

Elena refuse généralement de venir jusqu'à Norwood Junction, mais même elle fait le déplacement. Elle apporte un énorme plat de biscuits aux amandes. « C'était un cauchemar dans le train, se plaint-elle, de les porter. Les gens n'arrêtaient pas de faire des blagues, *est-ce que je peux en avoir un, est-ce qu'il y en a assez pour tout le monde ?* Putain de Sud londonien. On ne se tient pas la jambe comme ça, de l'autre côté de la rivière.

— S'ils voulaient des biscuits, ils n'avaient qu'à se casser le dos, eux aussi ! dit le mari.

— Exactement ! J'aurais dû répondre ça. »

Zach ne coche aucun des critères de Lauren : il n'est ni dégingandé ni petit et carré, ni confiant ni nerveux, pas même légèrement porté sur un passe-temps

insolite. Elle passe de plus en plus de temps dans sa chambre, lui abandonnant, à lui et ses invités, le salon. Pendant dix jours, elle vide ses bouteilles d'urine, avant qu'il ne soit autorisé à se lever et à bouger, prudemment, et qu'il commence donc à les vider lui-même – ou plutôt, il dit qu'il va le faire, puis il les cache sous le canapé et se répand en excuses quand, deux jours plus tard, elles sont pleines et que Lauren est finalement obligée de s'en charger.

Elle va au bureau la plupart du temps, et travaille tard pour avoir du temps pour elle, être un peu seule quand les collègues s'en vont, à partir de dix-sept heures. Parfois, elle se rend dans le quartier d'Elena et elles prennent des cours de danse affreux qui se déroulent dans de vieux conteneurs maritimes. Lauren essaie de ne pas perdre patience quand Elena demande des nouvelles de Zach ou qu'elle lui remet un livre dont Rob pense qu'il pourrait plaire à Zach.

« C'est la troisième fois que tu viens ici cette semaine, dit Elena un jour. Tu devrais déménager. Tu ne peux pas vivre à Norwood Junction toute ta vie juste parce que c'est l'endroit que ta grand-mère avait choisi. L'appartement à l'étage du dessous, dans notre immeuble, est en vente. Tu devrais faire une visite ! Imagine habiter sur la ligne Victoria ! Il y a même l'Overground à quinze minutes à pied, ça te dépose direct à Liverpool Street ! »

C'est l'une des occupations principales des personnes qui habitent en banlieue : citer les différentes manières de se rendre en centre-ville. « Douze minutes jusqu'à London Bridge, sans changement », répond-elle, reprenant la réplique attitrée des habitants de Norwood Junction.

Son trajet retour est bien pénible pour un trajet censé relier deux endroits soi-disant proches de Londres. Elle réfléchit à l'idée d'Elena. Vendre l'appartement est une manière comme une autre de mettre fin au cycle des vies infinies. Tout du moins, si elle pouvait être certaine qu'elle ne droguerait jamais un autre mari pour le contraindre à entrer par effraction dans leur ancien chez-eux.

Mais elle n'a pas l'intention de s'arrêter sur Zach.

Elle a jusque-là essayé de retenir un détail de chaque mari, pour les distinguer, pour accepter que ce sont des êtres qu'elle a aimés et qui l'ont aimée en retour. Mais, avec Zach, elle en revient toujours aux bouteilles d'urine. Ah, et au sentiment de culpabilité auquel elle n'arrive pas à échapper, bien sûr. Tout ça, se dit-elle, est entièrement sa faute.

Chapitre 41

Une chose devient claire à mesure que l'état de Zach s'améliore et qu'il commence à se déplacer plus facilement dans l'appartement : la blessure l'a choqué. Il est bien plus affecté qu'il ne le laisse paraître.

Il a peur.

Et il ne veut pas retourner dans le grenier.

Dans d'autres circonstances, Lauren aurait feint une fuite d'eau, ou une blessure, elle se serait allongée juste au-dessus de la trappe en l'appelant à l'aide, larmoyante. Mais ce mari est en trop bons termes avec Toby et Maryam : il les appellerait, et ils se dépêcheraient de monter afin de l'aider. Elle était leur amie en premier ! Ils devraient vouloir l'aider, elle ! Zach est aussi ami, s'avère-t-il, avec la famille-peut-être-secte de l'immeuble d'en face, et avec le type qui habite trois immeubles plus bas dans la rue, qui loue tout le temps des camions pour aller à la décharge, donc même attendre que Toby et Maryam déménagent ne suffirait pas.

Elle n'a pas d'autre choix que de lui laisser du temps. Elle ne peut pas refaire le coup qu'elle a tenté avec Amos, d'abord par principe, mais aussi à cause de toute la codéine qu'il ingère.

Bohai leur rend visite. Il est à Londres pour quelques semaines, en vacances avec sa bientôt-femme-mais-pas-encore-puisqu'il-est-techniquement-déjà-marié. Elle s'appelle Laurel, ce qui, pour Lauren, est un coup bas d'un type tout particulier.

« Lauren ! s'exclame Laurel quand elles se rencontrent pour la première fois. J'ai déjà l'impression de te connaître, les serveurs écrivent toujours ton nom sur mes boissons. » Lauren n'arrive pas à déterminer si elle trouve cette blague charmante ou odieuse. Peut-être que cette ambiguïté est précisément ce qui fait qu'elle et Bohai vont bien ensemble.

« Comment vous êtes-vous rencontrés ? » demande Zach alors qu'ils sont tous les quatre installés dans le jardin, sous un ciel gris. Il commence à peine à sortir, toujours avec son corset, prudent et lent dans l'escalier. Il reste debout dans le jardin ou descend la rue avant de la remonter jusqu'à l'appartement.

« J'étais à Londres à une époque, répond Bohai. J'ai rencontré Lauren grâce à ma partenaire de l'époque. »

Laurel est très raffinée. Elle ne consulte pas son téléphone de tout l'après-midi. Ses cheveux tiennent parfaitement en place. Elle parle en phrases complètes et réfléchies, sans *euh* ou *mmh* ou *nan mais oui*. Elle s'entend bien avec Zach.

« Ton mari a l'air chouette, dit Bohai alors qu'il accompagne Lauren à la

cuisine pour récupérer davantage de biscuits et de thé. Enfin, il est un peu ennuyeux, mais c'est ton style, non ?

— Ta femme a l'air bien, répond-elle même si elle n'est pas tout à fait convaincue.

— Oui, elle l'est. On va organiser un grand mariage. Tu viendras, hein ? Tu feras un discours ? C'est pas pour tout de suite, il faut d'abord que je règle l'histoire du divorce, peut-être l'été prochain, à la fin de l'année. Tu vas détester Sydney, il y a plein d'énormes chauves-souris.

— Écoute, répond Lauren en faisant glisser les biscuits sur le plateau et en commençant à les placer de manière harmonieuse, elle est très sympa mais est-ce qu'elle est vraiment mieux que les six cents autres partenaires avec lesquels tu as été ? Au point de te taper toute une procédure de divorce, et de recommencer à construire une vie à partir de rien ? »

Il hausse les épaules. « Chais pas. Enfin, peut-être ? Quelqu'un finira bien par être le meilleur, pourquoi pas elle ? » Il fouille dans plusieurs des placards. « C'est trop bizarre de voir cet appartement avec un autre mari. J'ai jamais eu l'occasion de retourner dans les endroits où j'ai vécu.

— Allez, insiste-t-elle, il doit bien y avoir une raison. »

Ils ont passé tellement de temps sur leurs Post-it. Comment peut-il s'installer sur un coup de tête avec quelqu'un avec qui il n'est même pas marié ?

Il arrête ce qu'il est en train de faire et la regarde sérieusement, comme s'il essayait sincèrement de lui apporter une réponse satisfaisante. « OK, commence-t-il... Tu vois quand tu remarques quelque chose chez la personne et que ça te rend heureux, que t'as l'impression d'être chanceux ?

— C'est-à-dire ? Tu veux dire quoi, concrètement ?

— Avec Laurel ? Euh. Très bien, le top trois des trucs que j'aime. En troisième : des goûts musicaux affreux mais qu'elle assume complètement. Absolument terrible. Je sais pas pourquoi ça me plaît, mais c'est comme ça. Jack était comme ça aussi, je suis rentré à la maison une fois et il écoutait une playlist de jingles de pubs des années 1970 sur YouTube. C'est peut-être le fait d'être sûrs d'aimer ce qu'ils aiment ? Bref, je sais pas.

— Un mauvais goût musical. OK.

— OK, reprend-il. En deuxième : elle fait de l'escrime. Je sais pas si t'as déjà vu une personne douée en escrime qui, à la fin d'un match, retire son casque, un peu essoufflée, complètement décoiffée ? Honnêtement, c'est presque inapproprié que ce soit autorisé en public. »

Il n'avait même pas écrit « passe-temps » sur ses notes.

« Et en premier : elle devine quand j'ai une mauvaise idée en tête. Ce qui, bon, tu le sais très bien, est quasiment le cas tout le temps.

— Tu sais quoi, déclare Lauren, je te parie qu'elle ne te plairait pas autant si tu avais atterri dans une vie commune avec elle en sortant d'une armoire. C'est la logistique qui fait que ça te convient.

— Oui, peut-être. Mais peu importe ce qui m'y a mené, non ? »

Elle secoue la tête, tente de repartir de zéro. « Désolée. Je réagis un peu comme une connasse, non ?

— Je sais pas. Un peu, oui ? »

Foutu pour foutu... Lauren n'arrive toujours pas à éliminer sans l'ombre d'un doute la possibilité que, peut-être, Bohai n'était pas en vacances quand elle l'a appelé à propos d'Amos, qu'il a dit ça parce qu'il ne voulait pas quitter la version du monde dans laquelle il est encore aujourd'hui, avec Laurel.

« Est-ce que tu étais réellement à trois heures de chez toi ? demande-t-elle. Quand je t'ai appelé, ce soir-là. C'est pas grave si t'as menti.

— Ah, répond-il, quand tu essayais de faire grimper le type dans le grenier ? Oui, j'étais très loin. On était à la plage. Mais bon, j'imagine que ta question est justifiée. » Il lance un regard à la fenêtre, vers Laurel et Zach qui papotent toujours dans le jardin. « Inutile de prétendre que je n'étais pas soulagé d'avoir ce prétexte. C'était le début de notre relation, mais je l'aimais déjà beaucoup. »

Ils restent ainsi, en silence, quelques instants. Puis : « Je suis contente que tu aies trouvé ta personne, annonce Lauren. On devrait y retourner, d'ailleurs. On ouvre une bouteille de vin ?

— Euh, dit-il, non. C'est un peu tôt pour l'annoncer mais merde, tant pis. Bon, euh, j'ai promis que je ne boirais pas tant qu'elle ne peut pas boire, et...

— Quoi. Quoi ?! Vraiment ? »

Il rayonne, tout à la fois gêné et fier. « Je sais, je sais, on n'avait pas prévu ça, mais bon, on s'est dit *pourquoi pas*.

— Bohai ! Mais ça veut dire que tu ne vas pas te lasser d'elle et sauter dans une armoire pour venir me voir pour le café ! »

Elle a encore du mal à croire qu'il compte rester dans cette vie-là.

« T'inquiète, la rassure-t-il, elle est super riche. Avec son ex, ils ont inventé un casque de réalité virtuelle tout pourri, ultra naze. Ils ont vendu l'entreprise à Google. On était en classe affaires dans l'avion, je pourrai te rendre visite hyper souvent.

— Waouh. Waouh ! Tu t'es débarrassé de l'armoire ?

— C'était un coffre à couvertures, répond-il. Une galère sans nom pour en sortir. À vrai dire, je l'ai toujours. Mais je vais le détruire et le jeter dès qu'on rentre. Imagine si j'ai une gosse et qu'on joue à cache-cache, et qu'elle grimpe dedans et qu'en sortant elle a d'autres parents ou je sais pas quoi ? Je me dis qu'en gros on peut pas prendre le risque de garder un coffre magique avec un bambin dans les parages. Si on rompt un jour, on le fera comme tout le monde.

— Mais tu ne vas pas la quitter, n'est-ce pas ? Oh, mon Dieu, t'es tellement heureux, c'est dégoûtant.

— Moi aussi, je t'aime », répond-il en la prenant dans les bras.

Zach et elle redorment dans le même lit. Il tend le bras et lui prend la main.

Elle a vidé toutes ses bouteilles, lui a préparé des sandwiches qu'il pouvait manger en restant allongé, lui a cédé son salon, a essuyé la sueur de son corps sale, et c'est le genre de choses que l'on fait l'un pour l'autre quand on reste avec quelqu'un assez longtemps, se dit-elle, mais généralement, ça n'a pas lieu au début d'une relation. Elle n'aime pas qu'on s'occupe d'elle quand elle est malade, elle préfère qu'on la laisse seule avec sa mauvaise humeur. Ce n'est pas le cas de Zach, Zach est confiant et naïf, il accepte volontiers l'aide et l'attention qu'on lui porte en tant que souffrant.

Il s'est cassé le dos, se rappelle-t-elle, en descendant du grenier où elle l'avait envoyé.

Il aurait perdu environ un centimètre suite à la chute, estime le docteur. « Est-ce que tu m'aimerais toujours, lui demande-t-il sérieusement au détour d'un petit déjeuner, si je faisais moins d'un mètre ? Un tout petit homme. Je t'arriverais au mollet.

— Je t'aimerais autant que maintenant », répond-elle, ce qui n'est pas un mensonge, même si elle a depuis longtemps abandonné l'idée qu'il ne faut jamais mentir à propos d'amour : elle a déclaré son amour à tant de maris, un de plus ne fait pas une grande différence.

Il lui sourit, reconnaissant.

« Tu devrais retourner dans le grenier, dit-elle. Remonter en selle. Sinon, tu n'y arriveras jamais.

— Euh... Je suis censé être prudent et ne pas faire d'efforts physiques. Mais quand j'aurai repris du poil de la bête, je tenterai ! »

Il travaille de nouveau, depuis chez eux grâce à des concessions faites par son employeur. C'est comme avoir un capybara géant dans son espace : docile et obligeant, mais immuable. Parfois, elle dépose un objet sur lui, comme font les gens sur les capybaras, dans ces vidéos qu'elle trouve sur Internet. Un bout de nourriture qu'il finit toujours par manger, une télécommande, un livre, qu'il laisse là pendant quelques minutes avant de les déplacer et de les poser sur la table basse. Ladite table basse est recouverte de piles d'objets ; elle la débarrasse une fois par jour.

« Je t'aime tellement », dit-il en la regardant faire.

Elle lui tapote l'épaule. « Tu es sous codéine. Tu es en train de regarder *17 ans encore* pour la quatrième fois.

— Je suis si heureux qu'on soit mariés. »

Ce serait pratique si elle l'aimait. Il ne sait pas qu'elle est la raison de sa chute. De son point de vue, elle a été une épouse aimante qui a fait preuve d'un soutien exceptionnel.

Mais ce mari abasourdi et émerveillé n'est pas pour elle.

Elle mentionne encore le grenier.

« Oui, dit-il, mais je crois que j'en ai pas envie.

— Il n'y a pas d'urgence. Je lisais juste un article qui disait que c'était une bonne chose à faire. Psychologiquement.

— Peut-être la semaine prochaine. »

La semaine suivante, elle abaisse l'échelle, donne un à-coup instinctif, même si le mécanisme glisse parfaitement désormais. Elle enfile ce qui ressemble le plus à un ensemble parmi sa lingerie, et l'appelle de manière aussi enjôleuse que possible.

« Pourquoi on ne monterait pas ? propose-t-elle. Pour renouer.

— Je sais pas... Dans le grenier ?

— Il fait sombre, là-haut. C'est mystérieux.

— Je me sens encore un peu fébrile par rapport au grenier, on pourrait plutôt regarder un film, non ? »

Bon sang. « D'accord, dit-elle, à moitié nue sur le palier. Pas de souci, quand tu te sentiras mieux. »

Elle en parle à Elena, pour avoir de nouvelles idées, mais évidemment elle ne peut pas lui expliquer pourquoi c'est si important.

« Et s'il ne remonte plus jamais ? S'il y a juste une trappe menaçante au-dessus de sa tête, pour toujours ?

— Je sais pas, répond Elena. Attends d'être riche et convertis le grenier en loft ? Fais-en une chambre supplémentaire ? »

Rien que d'imaginer ce scénario lui donne des frissons. Elle ne pourrait plus jamais se débarrasser de lui.

Toby et Maryam ont presque fini les cartons pour leur déménagement et elle ne supporte pas l'idée du bâtiment désert, où ne vivraient qu'elle et son ardoise vide de mari. Elle essaie de renverser un seau d'eau sur le parquet du grenier, pour que Zach repère la fuite au plafond. Mais il appelle un homme à tout faire, qui hausse les épaules et déclare qu'il ne sait pas ce qui a causé cela.

« Euh, dis-moi, commence Zach. Je ne sais pas trop comment te demander ça... L'eau, dans le grenier. Est-ce que c'était toi ? Le gars a dit que c'était comme si quelqu'un avait renversé un seau d'eau.

— Non, répond-elle. De quoi tu parles ? Quelle eau ?

— La fuite dont je t'ai parlé, au plafond ?

— Bien sûr que non, ce n'était pas moi.

— Je sais pas, insiste-t-il, on dirait que tu veux vraiment que je remonte au grenier. Je me disais que tu devrais peut-être en parler à quelqu'un ? Ç'a dû être traumatique, de me voir tomber, non ? Et tout ce que tu fais pour moi, je t'en suis éternellement reconnaissant, mais ça doit être pesant.

— Je vais bien, répond-elle. Ça m'est égal, que tu remontes ou non au grenier.

— D'accord. Si tu en es certaine. »

Nom de Dieu. Ce putain de mari.

Tu pourrais prétexter un chat coincé ? suggère Bohai. *Un adorable chaton qui a atterri là-haut, tu as besoin de son aide pour le faire descendre.* Mais, comme avec la fuite d'eau, Zach se contenterait d'appeler à l'aide.

Elle va devoir adopter une stratégie plus frontale.

Chapitre 42

Le lendemain, elle se fait passer pour malade auprès de son supérieur et achète un billet de train. Destination : la ville à côté de chez Felix. Sa maison est à une heure à pied de la gare, mais ce n'est pas grave ; elle a besoin de se vider la tête.

Elle a un plan. Elle va y arriver.

Elle se faufile par le portail à l'arrière de la propriété, en fait le tour en passant par la piscine, longe le mur rouge, traverse le verger. Elle a presque envie que le code pour ouvrir la porte de la véranda ne fonctionne pas, ce qui l'obligerait à trouver une autre solution. Mais : *souviens-toi des douze hommes dans ta chambre, poulpe. Click.*

Elle doit agir vite – un aller-retour rapide – ce n'est pas comme la dernière fois, et elle ne peut pas anticiper quand quelqu'un vérifiera les écrans de sécurité. Elle traverse la véranda, qui n'est pas aménagée exactement comme dans ses souvenirs, et grimpe jusqu'à la salle de jeux, qui a également changé. L'actuelle compagne de Felix a affirmé sa présence avec plus de fermeté que Lauren ne l'avait fait.

Elle agit pour une bonne cause. Le dos de Zach lui fait encore mal. Il se plaint du centimètre qu'il a perdu – elle compte le lui rendre.

Elle pénètre dans la chambre de Vardon. Elle regarde dans le dressing, fouille le bureau (elle y trouve une boîte de munitions, qu'elle récupère), puis elle tente le coffre, au pied du lit. Et le voilà : le fusil à air comprimé. Elle ne repère pas d'étui de transport ; elle retire la taie de l'un des oreillers et fourre le jouet dedans. L'extrémité dépasse.

C'est très étrange, de tenir un faux-mais-pas-tout-à-fait-faux fusil géant.

Bon. Elle descend l'escalier aussi vite que possible ; le fusil qui dépasse est bien trop visible. Une fois dehors, elle récupère un râteau dans le cabanon de jardinage et le glisse dans la taie d'oreiller. Est-ce que ça passe inaperçu ? Est-ce que ça améliore l'image qu'elle renvoie ? Non, c'est pire, bien pire. Elle repose le râteau.

Elle aperçoit la salle de sport : peut-être y aura-t-il là quelque chose qu'elle peut utiliser. Elle tape le code, entre dans la première pièce. Oui : une raquette de badminton dans sa pochette. Elle se débarrasse de la raquette et glisse le fusil dans la pochette : c'est presque assez grand.

Elle attrape un peignoir et l'enroule autour du bout qui dépasse quand elle entend un bruit.

Elle lève les yeux.

La porte de la piscine s'ouvre. Une femme, ses cheveux noirs attachés au

creux de la nuque, en bikini.

Ah, se dit Lauren. Voici donc la nouvelle elle.

« Laverie, annonce-t-elle.

— Le blanchisseur passe le mardi », répond la femme, immobile.

Lauren fait demi-tour et court, elle bataille avec la porte, déguerpit le long du chemin sans se retourner. Elle doit aller le plus vite possible. Mais elle n'entend rien derrière elle. Elle se risque à jeter un coup d'œil en arrière : la femme ne la suit pas. Elle est probablement en train d'appeler Felix, ou la police, ou une compagnie de sécurité privée. Quoi qu'il en soit, le risque ne vient pas d'une inconnue en bikini qui s'apprêterait à la tacler et à envoyer valser le fusil à air comprimé. Le danger est dans tout le périmètre, à la sortie du domaine, dans la ville. Lauren dévie du chemin qui mène au portail arrière et se dirige plutôt vers un mur, un de ceux sur lesquels poussent des vignes. Elle pourra l'escalader. Elle balance son paquet par-dessus et se met à grimper. Elle glisse une ou deux fois aux endroits où les vignes sont moins bien accrochées, mais tout va bien, elle peut le faire. Le sol, de l'autre côté, est plus bas qu'elle ne l'aurait espéré, tant pis, elle se lance. Pas de problème... jusqu'à l'atterrissage. Sa cheville tourne et le moment reste suspendu ; le souffle coupé, Lauren se demande à quel point c'est la merde avant que la douleur n'afflue. Pas génial.

Bon, songe-t-elle. Chaque chose en son temps. Le fusil à air comprimé, le peignoir : elle les a.

Un petit chemin mène vers un échelier qui donne sur un champ. Elle sera ensuite hors de vue. Et le mur joue en sa faveur, il la dissimule. Au moins le champ est rempli de moutons et pas de vaches, donc la situation pourrait être pire.

L'échelier va également l'aider : de l'autre côté, elle pourra arrêter de courir, reprendre son souffle et ses esprits. Et elle l'atteint. Elle en profite pour enrouler la ceinture du peignoir autour de sa cheville, afin de la soutenir. Elle veut regarder les horaires des trains mais...

Ah. Elle n'a pas son téléphone.

Ce qui n'est pas une bonne nouvelle du tout. Elle l'a fait tomber, sûrement dans la salle de sport, la nouvelle femme a dû le trouver et la police aura un moyen de le déverrouiller pour identifier sa propriétaire.

Eh bien. Il lui faut se dépêcher, dans ce cas.

Le trajet jusqu'à la gare est lent et pénible. Lorsqu'elle approche des maisons qui bordent la ville, Lauren détache ses cheveux et enlève sa veste, au cas où quelqu'un serait à sa recherche. Une fois dans la gare, elle s'assoit à l'extrémité de la longue rangée de bancs, ce qui se retourne contre elle quand le train arrive. Il s'arrête à l'autre bout du quai et elle doit refaire le trajet en sens inverse, aussi vite que possible, en boitant, la raquette de badminton/fusil à air comprimé soutenant son pied en mauvais état.

Le voyage aussi est interminable. Elle est montée dans un train lent, qui s'arrête à des stations dont elle n'avait jamais entendu parler, Little Tarpington, Pubbles. La police du Sussex va-t-elle partir à sa recherche ou contactera-t-elle les collègues de Norwood Junction ? Sans son téléphone, elle ne peut même pas se renseigner quant au procédé d'une arrestation.

Enfin, enfin, la voilà à son arrêt. Il a dû pleuvoir à Londres pendant qu'elle était à la campagne : tout est mouillé et le trottoir glisse. En plus, son ticket était glissé dans la coque de son téléphone donc elle ne peut pas le scanner pour sortir de la gare. Elle est obligée d'attendre que quelqu'un fasse ouvrir la double porte pour les personnes à mobilité réduite et de se glisser dans le sillage des voyageurs avant que la route ne lui soit barrée. Mais elle avance avec sérénité. Elle est si proche de son but.

Puis elle arrive chez elle.

Elle est contrainte de monter les marches lentement.

« Coucou ma chérie, l'appelle Zach quand elle atteint le haut de l'escalier. Tu rentres tôt.

— Oui, il y a eu une panne d'électricité, ils nous ont renvoyés chez nous. »

Elle se dirige vers la salle de bains, où elle cache le combo raquette de badminton-fusil-peignoir derrière la porte, puis elle récupère son ordinateur portable dans le salon.

« Je vais prendre un bain, je pense, dit-elle en passant la tête dans la chambre d'amis, d'où Zach travaille. Tu as besoin d'utiliser les toilettes d'abord ?

— Non, ça va. Je pourrai toujours récupérer une des vieilles bouteilles, si besoin. »

Elle a hâte d'être débarrassée de lui.

Porte de la salle de bains : verrouillée. Robinet : ouvert. Pendant que l'eau coule, elle masse sa cheville et regarde une vidéo où un homme d'une cinquantaine d'années explique comment charger le fusil à air comprimé qu'elle a en main. Elle aurait préféré qu'il ressemble davantage à un vieux fusil de chasse en bois, ça lui aurait paru moins bizarre pour une raison qu'elle ne parvient pas à expliquer. À la place, elle a un modèle rutilant avec plein de prises et de supports tactiques, noir et vert. Elle essaie de le redresser, de le baisser. Elle place son doigt près de la gâchette puis se force à la toucher. Elle ne peut s'empêcher de grimacer ce faisant. Elle n'appuie pas dessus, mais elle maintient son doigt en position. Elle n'avait pas prévu ça pour tout de suite, mais elle ne sait pas si la femme en bikini a trouvé son téléphone, si quelqu'un risque à tout instant de sonner à sa porte pour l'interroger.

Elle a regardé la vidéo deux fois, et maintenant la baignoire est remplie à ras bord. Elle sait qu'elle ne devrait pas perdre de temps, mais elle a envie d'un moment pour se recueillir. Juste un moment. Alors elle se déshabille et entre dans le bain, plonge délicatement dans l'eau chaude.

Elle s'octroie deux minutes avant d'en sortir et de s'habiller. Elle enfle les

vêtements qu'elle portait, car elle n'a pas pensé à apporter un change dans la salle de bains. Ils puent le mouton mais elle ne peut pas sortir nue avec un flingue.

Il est si long, si gris. Elle n'aime pas le sentir sous ses doigts. Elle envisage d'écrire à Bohai pour avoir du soutien, mais elle se dit : tu sais quoi, il risque de ne pas être convaincu par cette idée.

« T'as bientôt fini ? entend-elle, de l'autre côté de la porte.

— Oui », dit-elle.

C'est le moment. Elle dépose le peignoir sur le fusil et ouvre la porte. Elle sourit à Zach, qui lui sourit en retour. Elle sort de la salle de bains en faisant attention à sa cheville, le paquet dans les mains. Il passe devant elle et s'enferme dans la salle de bains.

Aussitôt qu'il a fermé la porte derrière lui, Lauren déploie l'échelle, puis libère le fusil du peignoir. Elle se place dans l'encadrement de la porte du salon. Dans son champ de vision, elle a l'échelle en face d'elle, et, de l'autre côté, la porte de la salle de bains. Au-delà, l'escalier. Elle veut compliquer la tâche à Zach s'il envisage de se jeter sur elle, et l'encadrement de la porte lui offre un appui.

Les choses vont se passer de façon très simple. Au cours des derniers jours, en préparant son plan, elle a lu beaucoup d'articles sur les règles d'utilisation des fusils à air comprimé ; elle s'apprête à enfreindre la plupart d'entre elles, mais elle estime qu'il y a peu de risque de gravement blesser Zach à moins qu'ils ne se retrouvent l'un à côté de l'autre. Elle a donc choisi la position qui met le plus de distance entre eux, quelques mètres, tout en lui permettant de garder l'intégralité du palier dans son champ de vision. C'est bien. C'est logique, stratégique.

La porte de la salle de bains s'ouvre. Zach en sort. Il la remarque, prend un moment pour analyser la situation, fronce les sourcils.

« N'avance pas plus, s'il te plaît, dit-elle.

— Waouh, les pistolets à eau sont devenus inutilement excessifs, hein ? Tu l'as trouvé où ? » Il traverse le palier jusqu'à la cuisine, où elle ne peut plus l'atteindre.

Bon, OK. Elle réajuste sa posture, appuyée contre le chambranle, et patiente. Il réapparaît, une canette de cola à la main.

« Ce n'est pas un pistolet à eau, reprend-elle. C'est un fusil. Mais ne panique pas, je ne compte pas te tirer dessus, sauf si ça devient nécessaire. Je veux juste que tu grimpes au grenier, et tout ira bien.

— Pose ça, répond-il, ne joue pas à ça. Ce n'est pas drôle. »

Allez, Zach. « Je ne joue pas. Je suis vraiment désolée, mais tout ira mieux dans quelques minutes.

— Lauren, allez, arrête de pointer ça sur moi. »

Elle va devoir lui prouver qu'elle est sérieuse. Elle savait que c'était un

risque. Si un mari lui pointait un flingue sur la tempe, elle monterait au grenier, paniquée, mais Zach est trop placide, trop décontracté, trop toujours-sous-codéine. Le fusil contient deux balles ; elle peut en tirer une non loin de lui. Ce sera convaincant mais pas dangereux, et il obtempérera.

« D'accord, dit-elle – sans paniquer. Calme-toi, recule, d'accord ? Attention. »

Elle décale le canon pour ne plus avoir le mari en ligne de mire puis, d'un coup, elle appuie sur la gâchette. Elle ne sait pas si ça va résister sous son doigt, mais il s'avère qu'elle a à peine besoin d'appuyer, et il y a un bruit, moins sonore que ce à quoi elle s'attendait, et un mouvement très soudain. La balle a dû toucher une photo accrochée au mur. La vitre craquelle. Oh, mon Dieu, c'est peut-être plus dangereux que ce qu'elle croyait – que ce dont elle essayait de se convaincre. Peut-être que tout ça est une très mauvaise idée.

De toute façon, il est trop tard pour faire marche arrière. Zach la fixe, horrifié, alors qu'elle le vise de nouveau. « S'il te plaît, grimpe au grenier, répète-t-elle. Je te promets qu'une fois que tu l'auras fait, je baisserai le fusil et on pourra appeler la police.

— Lauren, Lauren... » Il tend les mains devant lui. « Lauren, c'est complètement fou... Tu ne peux pas pointer un fusil sur moi. »

Elle est allée trop loin, la situation va se retourner contre elle. « Ce n'est pas un vrai fusil », dit-elle. Elle aurait dû le lui dire dès le début. Ça aurait été une menace suffisante, sans pour autant le faire paniquer.

« C'est... Tu viens de tirer !

— C'est un fusil à air comprimé. Un jouet. Mais ça fera quand même mal si je te tire dessus, et tu viens de te casser le dos, je ne pense pas que ce soit une bonne idée de te faire tirer dessus. Je ne veux pas avoir à te tirer dessus. Donc il faut que tu montes à cette échelle. Après, je lâcherai le fusil. Promis. »

Puis elle entend un bruit. La porte en bas de l'escalier.

Zach la regarde, les bras toujours tendus. « Ce doit être Toby. Ils sont en train de vider leur frigo, il leur restait des saucisses végétariques et de la sauce tomate, il m'a demandé si je les voulais. Je lui ai dit de tout apporter. Tu devrais... tu devrais lâcher ça et on pourra en discuter quand il sera parti, d'accord ? »

C'est insupportable. C'est le pire de ce qu'elle a vécu jusque-là, croyez-le ou non. Toby était son ami à elle, et le voilà qui ruine son putain de plan, tout ça pour apporter de la nourriture à son affreux mari. Ne peut-il pas passer un seul jour sans venir voir Zach, prendre de ses nouvelles et lui rendre tout un tas de petits services ? Franchement, n'a-t-il aucune limite ? « Va-t'en ! » lui crie-t-elle lorsque Toby atteint le haut des marches. Il regarde la scène et lui aussi est d'abord incapable de la considérer comme une réelle menace. Il jette un œil à l'échelle, au fusil entre ses mains, à Zach, bras tendus devant lui, et fronce les sourcils comme s'il était tombé sur la mise en scène d'un jeu de plateau.

Elle fait un pas en arrière, dans le salon, pour les avoir tous les deux en ligne

de mire.

Son pied se pose sur le peignoir, qui est par terre, en boule derrière elle, et sa cheville fragilisée se tord de nouveau.

Et Lauren tombe.

Elle atterrit sur le dos et le fusil à air comprimé explose entre ses mains ; la balle atterrit entre ses pieds... Pas tout à fait entre, elle a entaillé son gros orteil, ça projette du sang dans tous les sens. C'est rouge et humide et inattendu, et c'est son orteil. Elle se redresse tant bien que mal, en position assise, puis à genoux. Elle récupère le fusil – ils ne savent pas qu'il ne lui reste aucune munition – et les entend crier. Le bruit a dû résonner jusqu'au-dehors. Merde.

Quand elle relève les yeux, Zach est plus pâle que jamais, et derrière lui Toby, qui avait avancé sur le palier, a reculé au sommet des marches ; il y a de la sauce sur le tapis, elle coule depuis le Tupperware, les saucisses surgelées roulent et menacent de tomber. Toby se tient la cuisse, du sang coule entre ses doigts. Elle se dit d'abord que c'est le sien, que le sang de son orteil a été projeté avec puissance jusqu'à l'autre bout de l'entrée ; mais il la regarde et elle voit son visage et... ah. Non.

« Tu m'as tiré dessus », siffle-t-il. Il s'appuie sur son autre jambe et s'adosse au mur.

« Ce n'est pas une vraie balle ! » Elle essaie de maintenir le fusil à l'horizontale. Le visage de Toby, ses doigts ensanglantés.

« Lauren, dit Toby, tu m'as tiré dessus, sur ma jambe, sur moi. Qu'est-ce que... Lauren, s'il te plaît, Lauren, pose le fusil. Je ne sais pas ce qui se passe mais je suis certain qu'on peut trouver une solution. On peut en discuter autour d'une tasse de thé.

— J'y compte bien. Je vais poser le fusil. Dès que Zach sera monté au grenier. »

Elle reprend contenance, à genoux dans l'encadrement de la porte, les deux hommes dans son champ de vision.

Zach pleure. Il se sentira beaucoup mieux dans une minute. Elle aussi, réalise-t-elle, elle pleure : la morve coule sous son nez, les larmes sont chaudes, puis froides sur son visage.

« On peut en parler, répète Toby. S'il y a quelque chose dont tu as besoin au grenier, je peux aller le récupérer, d'accord ? S'il te plaît, Lauren. »

Son orteil lui fait terriblement mal, il y a la jambe de Toby, le visage pâle et hébété de Zach.

« Non. Écoute. Zach. S'il te plaît. Je te promets que tout ira bien si tu grimpes. Je veux que tu grimpes immédiatement. D'accord ? Je... Je vais poser le fusil, et le laisser par terre tant que je te vois monter. D'accord ? »

Zach fait un pas en avant, hésitant.

« Très bien, l'encourage-t-elle. Tu t'en sors très bien. Tu peux le faire. Une

main sur l'échelle, parfait. Et l'autre. »

Toujours à genoux, elle a reculé à l'intérieur du salon pour laisser de l'espace à Zach, le fusil au sol mais à portée de main. Une litanie interne : pitié, fonctionne, pitié, fonctionne, pitié, fonctionne.

Il grimpe.

Sa tête disparaît.

Puis son corps.

Ses jambes.

Elle ne peut pas regarder ; elle se détourne. Et elle aperçoit du mouvement dans sa vision périphérique, c'est Toby, il se rue sur elle, instable sur sa jambe blessée, quel idiot, putain, pourquoi est-ce que c'est ça qui le fait finalement réagir plutôt que de continuer à proposer du thé à tout le monde ? Mais c'est trop tard, ça n'a plus d'importance, le pied de Zach a disparu et il ne lui faut qu'une seconde supplémentaire. Elle brandit le fusil dans les airs, dessine un grand arc de cercle vers Toby qui se précipite sur elle, c'est instinctif, elle a juste besoin de respirer, elle abaisse son arme comme une batte et retombe en arrière. Elle atterrit sur le sol, les mains vides.

Et le monde a changé.

Chapitre 43

Tout va bien.

Tout va bien. Son orteil est intact. Elle est allongée sur le tapis, les jambes coincées sous son buste, mais son orteil et sa cheville vont bien, la douleur a disparu d'un coup et elle n'a plus rien entre les mains. Il n'y a plus de peignoir volé chez Felix en boule sous ses fesses, plus de Toby qui se jette sur elle, l'air terrifié, instable, la jambe en sang, il n'y a plus de sanglots qui proviennent du grenier. Il n'y a que les bruits de pas d'un mari normal qui fait quelque chose, là-haut, comme le font les maris normaux.

Ça a fonctionné.

Lauren doit prendre l'air. Avec la réinitialisation du monde, toute l'adrénaline qui circulait dans son système s'est évaporée, de même que la panique, mais les émotions lui reviennent, elle sait comment ça fonctionne, elle a déjà vécu ça. Son visage est sec mais les larmes s'accumulent déjà sous ses yeux. Elle crapahute pour se mettre à quatre pattes avant qu'un haut-le-cœur ne la traverse. Elle vomit, une substance jaune, fluide, grumeleuse, le tapis en a pour son compte, aujourd'hui. Elle se redresse et traverse le palier, dévale l'escalier. Elle fait le tour de l'immeuble, jusqu'au jardin. Il y a quelques chaises en plastique, elle s'appuie sur l'une d'entre elles, elle a la nausée et le vertige ; elle entend quelqu'un dans le jardin voisin, lève les yeux.

C'est Toby.

« Coucou ! » la salue-t-il gaiement. Le silence flotte entre eux puis Lauren a un nouveau haut-le-cœur, mais cette fois rien ne sort. « Tu vas bien ?

— Oh, mon Dieu, gémit-elle. Non. »

Elle secoue la tête, essaie de s'éclaircir les idées, de respirer. Elle le regarde mieux, le fixe : sur son visage, elle ne trouve pas trace de sa tentative ridicule de la tacler, pas plus qu'elle n'aperçoit de sang sur sa jambe.

Comme c'est étrange, se dit-elle, de savoir comment il réagirait si quelqu'un lui tirait dessus, alors que lui-même l'ignore.

« Tu veux une tasse de thé ? On a décidé de mettre la bouilloire dans le tout dernier carton. » Elle s'agenouille dans l'herbe humide, à côté de la chaise, et rit, et pleure. Elle essuie cette moisson de larmes.

« Oui, répond-elle, s'il te plaît, je veux bien une tasse de thé. »

Elle est allongée dans l'herbe, la tasse vide à la main, quand elle entend quelqu'un s'approcher d'elle depuis son côté de l'immeuble.

La silhouette s'approche, se penche vers elle.

Un visage familier apparaît dans son champ de vision.

« Bonjour, Amos, le salue-t-elle.

— Qu'est-ce que tu fais ? T'as laissé la porte grande ouverte.

— Désolée.

— Et t'as vomi ? Et après t'es juste sortie ? Tu savais qu'il y avait de la soupe en train de chauffer sur le feu. »

Ah, oui, se dit-elle : la fameuse soupe de potiron et de lentilles d'Amos. Elle a dû en manger à midi. Ça explique la couleur de sa bile. « Tu cuisines toujours ça, hein ? Tu mets trop de cannelle.

— C'est pour ça que tu as laissé la porte grande ouverte et le feu allumé ? »

Elle n'a absolument pas l'énergie de se disputer.

« J'ai oublié, dit-elle. Je suis désolée. Écoute, je remonte dans dix minutes, d'accord ? »

Le soleil brille au-dessus d'elle, au-dessus du jardin encore humide ; elle aperçoit un pigeon perché sur une branche pas tout à fait assez solide pour supporter son poids, qui oscille de bas en haut, de haut en bas. Ses pieds sont nus et froids et mouillés, et on dirait bien qu'elle frissonne, mais ses orteils sont entiers.

Amos fronce les sourcils. « Donc c'est à moi de nettoyer ton vomi ?

— Je vais m'en occuper. Donne-moi dix minutes. S'il te plaît. »

Il la fixe.

« S'il te plaît, répète-t-elle.

— Donc je suis censé manger ma soupe à côté de ton vomi, répond-il.

— Je suppose. »

Il semble ne pas savoir comment réagir à son attitude.

« S'il te plaît, va-t'en », dit-elle.

Après une hésitation, il obéit.

Enfin seule.

Quelques rares feuilles au-dessus d'elle ont commencé à jaunir, à brunir, mais elle peut voir l'automne approcher : la couleur au bord des feuilles vertes, le froid dans les rayons du soleil. L'été touche à sa fin, un autre été, et elle l'a passé à s'occuper de Zach, à aller dans des bars avec Adamm, à en vouloir à ses amis parce qu'ils appréciaient trop son époux et, ah oui, à tirer sur son voisin. Les mois ont défilé et il fait de nouveau froid et elle est mariée à Amos.

Elle doit arrêter.

Elle met la main dans sa poche, à la recherche de son téléphone, pour écrire dans ses notes, pour appeler Bohai ou Nat ou Elena, mais l'appareil n'est pas là. Il doit être dans l'appartement, au moins, et pas à côté d'une piscine dans le Sussex. À la place, elle trouve une carte de bibliothèque, une dosette de sucre et la carte de fidélité d'un café qu'elle ne connaît pas, à moitié remplie.

Elle a vécu tant de vies. Certaines étaient nulles, mais beaucoup d'entre elles étaient agréables. Peut-être n'y a-t-il pas un unique chemin, pas de chemin idéal qu'elle doit trouver.

Le jardin est en désordre mais il y a tout un tas de petites fleurs aux nombreux pétales jaunes qui ont poussé au milieu de ce qu'elle présume être une mauvaise herbe invasive. Elle roule, se met à quatre pattes et commence à observer les bourgeons, puis elle s'arrête : elle ne peut pas trop y réfléchir, sinon elle n'y arrivera jamais. Elle sélectionne la fleur la plus grosse, la plus vive, plonge ses ongles dans la terre et coupe la tige à l'endroit où la fleur s'érige depuis sa racine, qu'elle partage avec des consœurs.

Elle arrache un pétale : *un mari de plus.*

Elle en arrache un autre : *je m'arrête maintenant.*

Elle ne peut pas se faire confiance, avec ce grenier. Elle ne peut pas continuer avec les maris. Elle ne peut pas continuer à voir où les événements la mènent sans jamais prendre de décision, à vivre des moments qui comptent avant de tout effacer quelques jours plus tard. Cela ne lui laisse que deux options.

Elle pourrait tout arrêter immédiatement. Retourner en haut, rompre avec Amos, et probablement qu'au final ce sera horrible plutôt que satisfaisant, mais elle s'en sortira, et lui aussi. Elle peut lui récupérer ses affaires au grenier, remplir les documents du divorce en découvrant les détails de leur contrat de mariage, puis reprendre sa vie. Peu importe ce qui arrive, elle devra faire confiance à son moi du futur pour trouver des solutions, sans l'aide d'un grenier magique.

Ou bien, elle peut recommencer une fois, tourner la roue du destin une toute dernière fois.

Tous les maris sont des types qu'elle a choisis et qui l'ont choisie. Celui qui suivra, qui que ce soit, sera quelqu'un qu'elle est capable d'aimer. La vie qu'ils vivront sera une vie qu'elle a souhaitée.

Elle vérifiera que tout va bien du côté de Nat et Magda et Caleb, qu'elle est en contact avec ses amis, qu'elle a un travail qu'elle s'estime capable d'assumer, éventuellement que son couple n'est pas endetté jusqu'aux dents ni qu'ils ont un mur recouvert de papier peint à plumes avec une étrange texture ; tant que sa vie répond à ces quelques critères, qui que soit le mari, elle l'accueillera avec tout l'espoir et la sollicitude dont elle est capable. Pas de Post-it. Rien qu'une confiance aveugle en son moi du passé, qui a dû prendre une décision correcte.

Elle arrache un autre pétale.

Un autre mari. On s'arrête. Un autre mari.

Puis elle hésite, parce qu'elle a arraché le premier pétale en se disant *un mari de plus*, ce qui doit vouloir dire qu'au fond elle souhaite terminer sur la même réponse.

Il faut toujours commencer par le résultat que l'on souhaite, lui a dit Jason.

S'il y a une réponse sur laquelle elle espère tomber, elle devrait opter pour celle-là. Elle ne devrait pas s'en remettre à une fleur. Plus de trucs et astuces, plus d'évitement : elle a un désir, et elle va bien devoir l'admettre.

Elle se lève, la tête lui tourne, ses vêtements mouillés collent à son dos. Elle fait demi-tour, contourne le bâtiment en sens inverse, glisse dans sa poche la fleur à moitié dépouillée de ses pétales. Elle grimpe l'escalier, marque une hésitation là où le sang de Toby et la sauce des pâtes tachaient le tapis précédent. Elle enfle ses chaussures, récupère un sac et son téléphone – elle n'a aucune garantie de toujours les avoir sur elle quand le monde changera, mais ça ne fait pas de mal.

Amos a nettoyé son vomi, et elle a un bref élan de tendresse à son égard – il n'est peut-être pas si mal – quand il lève la tête vers elle. Installé sur le canapé, il dit : « J'ai laissé le livre de recettes ouvert dans la cuisine.

— Pourquoi ?

— La soupe de potiron. J'ai vérifié. J'ai utilisé la quantité exacte de cannelle conseillée dans la recette.

— D'accord, répond Lauren. Donc je suppose que je me trompe quand je dis que je n'aime pas le goût. »

Elle s'apprête à quitter la pièce mais s'immobilise. « Amos, dit-elle. Merci d'avoir nettoyé. Je n'aime pas ta soupe mais je suis contente que toi, si. Je sais que tu voulais aller à Alton Towers au lieu d'emménager avec moi, et je te suis reconnaissante de m'avoir choisie.

— Quoi ? Comment tu...

— Et puis, poursuit-elle, je ne sais pas si ces conseils te seront utiles ni si tu t'en souviendras, mais essayons quand même. Je crois que tu devrais réfléchir à aller vivre en Nouvelle-Zélande.

— On habite ici, réplique-t-il. Tu ne voulais même pas aller à Berlin.

— Oh, mon cœur, tu aurais détesté, tu serais revenu à Londres au bout d'à peine six mois, je te le promets. Mais la Nouvelle-Zélande, ça pourrait te plaire.

— Tu veux prendre ta température ? Tu n'as pas l'air... »

Elle ne s'arrête pas de parler.

« Il y a quelqu'un qui s'appelle Katy, je ne sais pas grand-chose d'elle. Mais je crois que tu as raison, je ne me sens pas très bien. Je vais aller faire la sieste. J'ai une couverture dans le grenier, tu voudrais bien aller la chercher pour moi ? »

Et il s'exécute. Il se plaint encore un peu, exprime sa perplexité, mais il le fait.

Pendant qu'il est là-haut, elle court. Elle ne peut pas regarder le nouveau mari descendre, elle ne peut pas s'autoriser à commencer à l'évaluer, elle ne peut pas dresser la liste de ses caractéristiques en les comparant à sa longue liste mentale, sinon à l'instant où elle se laissera aller à ce schéma, elle sera de retour sur la grande roue, deux jours par-ci, deux jours par-là, ses amis qui oublient tout ce qu'ils ont fait ensemble, les maris qui s'enchaînent, une option de secours toujours disponible. Donc avant qu'il ne descende de l'échelle, elle a franchi la porte d'entrée, elle a dévalé la rue, elle a traversé sans attendre que le feu passe au vert, et elle s'est réfugiée dans un bar.

Elle s'installe au fond de la salle, au cas où le mari passerait devant, et allume son téléphone. Elle repère les échanges avec les maris car ce sont toujours des discussions du style *Tu peux acheter du lait stp* ou *J'ai 5 mn de retard désolé*. Elle trouve rapidement la conversation avec l'actuel époux et elle ne peut pas s'empêcher de remarquer sa photo de profil. Elle représente un pigeon, et le nom accolé est Sam. Très bien. Sam.

Elle lui écrit : *Baby-sitting de dernière minute pour Nat, désolée, je reviens dans quelques heures*.

Elle sent déjà venir la tentation de changer d'avis, de s'autoriser dix maris avant de prendre une décision, de passer quelques heures avec Sam pour être sûre de son choix.

Mais elle ne doit pas céder. Cette envie irréprensible est précisément la preuve qu'elle ne possède pas le sang-froid nécessaire pour prendre une décision responsable. Elle ne peut qu'agir dans l'immédiat, motivée par la culpabilité et le souvenir du sang, le sien et celui de Toby, sur le tapis, et du visage en larmes de Zach, la proximité du moment où il s'en est fallu de si peu. Si elle ne ferme pas le grenier aujourd'hui, elle le laissera ouvert pour toujours.

Elle sirote sa bière, entame quelques recherches, s'en tient aux bases. Son travail : au conseil, et honnêtement, ça pourrait être pire. Elle a une caisse de retraite, elle aide des gens, et qui plus est, tout le monde part à dix-sept heures trente tous les jours. Toby et Maryam : elle trouve une conversation de groupe inondée de photos d'objets qu'ils ont la flemme d'emballer, *Vous voulez une friteuse à air chaud ?*, une réponse du mari avec son icône de pigeon : *On prend la vôtre si vous récupérez la nôtre*.

Le numéro de Bohai n'a pas changé depuis des mois mais elle ne le connaît pas par cœur et il n'est pas enregistré dans le téléphone de cette vie. De toute façon, il doit être en train de dormir, et ce n'est pas comme s'il aurait été en mesure de lui dire quoi que ce soit sur son quotidien. Elle lui envoie malgré tout un e-mail : le lien vers un article qu'elle trouve dans un onglet déjà ouvert, sur une espèce de crabe australien qui aime porter des éponges de mer en guise de chapeau. *Je sais pas pourquoi je lisais ça mais au cas où c'est pertinent*, tape-t-elle. *Écris-moi quand tu te réveilles, j'aurai peut-être quelque chose à t'annoncer*.

Le message le plus récent qu'elle a reçu de la part d'Elena consiste en quelques mots : *DOUZE FROMAGES, LAUREN. DOUZE FROMAGES*. Elle remonte la conversation, encore et encore, plus d'un an auparavant, jusqu'à cette première nuit et au commentaire dont elle se souvient : *Ça doit être difficile pour les autres qu'on soit si belles*. À vrai dire, la photo n'est pas particulièrement flatteuse, mais elle la copie et la renvoie : *Regarde nos jolis minois*.

Quelques minutes plus tard, elle reçoit une réponse : *MAGNIFIQUES*, accompagnée d'une nouvelle photo d'elles deux. De ce qu'elle parvient à deviner, elles sont dans la file d'attente d'un *food truck* de burgers. Lauren porte une veste à sequins, et peut-être qu'il s'agit d'une photo de son propre

enterrement de vie de jeune fille, ou alors ce n'est qu'une soirée qu'elles ont passée ensemble ; en tout cas, elles ont l'air de s'être bien amusées.

Elle a à peine entamé sa pinte ; elle prend une autre gorgée et appelle Nat. Elle a déjà trouvé une photo de Caleb avec Magda sur les genoux : son sourire à lui est rayonnant tandis que la benjamine lance un regard noir à l'objectif, sous son petit chapeau en laine. C'est de bon augure.

« Qu'est-ce qui se passe ? demande Nat quand elle décroche. Ça ne va pas ?

— Non, répond Lauren, je ne crois pas. Tu as une minute ?

— Pas vraiment, je suis au supermarché.

— D'accord, j'en ai pour une seconde. Comment va Adele ?

— Quoi ? Elle va bien, pourquoi ?

— Parfait. Et dis-moi, vite fait, comment va ma vie ? Si je devais changer un truc, quelque chose d'important, ce serait quoi ? »

Un silence.

« La dernière fois que j'ai essayé de t'en parler, tu n'as rien voulu entendre, soupire Nat.

— Je veux bien t'écouter, maintenant.

— Eh bien, dit Nat, écoute. Tu sais que je pense que tu aurais dû demander une promotion, au travail. Mais c'est un peu tard pour me demander mon avis sur la question donc je ne sais pas trop quoi te dire. Est-ce que tu as pris le temps de cliquer sur le lien que je t'ai envoyé, le site qui aide à faire du vide chez soi ? Ils t'envoient un e-mail quotidien avec une petite tâche, ça ne prend que cinq minutes chaque fois, mais ça s'additionne au fil du temps. Je crois que si tu t'inscrivais pour quelques mois, tu serais très contente, au final. Et quand tout est rangé, c'est plus facile à maintenir.

— D'accord, répond Lauren, je vais regarder.

— Et je ne pense pas que les boissons que te prépare Sam soient très bonnes pour ta santé. Enfin, pas pour tes dents, en tout cas, tu ne penses pas ? C'est quasiment que du vinaigre et du sucre. Mais bon, tant que tu fais des bilans réguliers, j'imagine que tu peux boire ce que tu veux.

— Merci, dit Lauren. C'est tout ?

— Nom d'un chien, enfin, je suis en train de chercher des *parathas* surgelés et je dois payer tout ça et rentrer, Lauren, ce n'est pas que je ne veux pas aider, mais ce n'est pas le bon moment. On peut en reparler ce soir ?

— Ce serait parfait ! Bonne chance avec les *parathas*. »

Elle s'enfonce dans sa chaise. Prend une autre gorgée. Qui que soit Sam, elle l'a choisi et il l'a choisie en retour, ils ont fini ensemble et peut-être que ce sera une erreur, mais si elle sortait et tombait sur un étranger, qu'elle apprenait à le connaître progressivement puis qu'elle s'installait avec lui, ça pourrait aussi être une erreur, non ? Ce n'est pas comme si elle avait passé l'année écoulée à faire preuve d'un discernement exemplaire dans sa capacité à juger des hommes. Qui pourrait dire que la présente version d'elle-même est plus à même de choisir

un mari que celle qui a décidé d'épouser ce Sam ?

Elle a choisi son mari. Elle ne l'a pas rencontré, mais elle l'a choisi.

Et s'il ne convient pas, elle s'en sortira à l'ancienne : en bataillant pendant des mois avec une immense pile de corvées administratives qui l'épuiseront, avec une détermination à rester cordiale qui s'effondrera en même temps que se brisera un vase sur lequel les deux protagonistes de l'affaire feront une fixette – une métaphore pour leurs échecs mutuels.

Lauren retourne à l'appartement et se cache dans l'arrière-cour, au niveau de la fenêtre de la cuisine de Toby et Maryam. Elle veut rester hors de vue de l'appartement du dessus. On dirait qu'il a plu pendant qu'elle était au bar, bien qu'elle n'ait rien remarqué : le sol est de nouveau mouillé.

Un bruit : Toby, derrière elle, ouvre la fenêtre de sa cuisine. « Coucou, dit-il, tu... »

— Tout va bien, répond-elle, je vais bien. Je ne veux pas de thé. » Elle lui a récemment tiré dessus donc elle ne devrait pas être agacée par lui, mais elle l'est tout de même.

« Ah, dit-il, tant mieux... La bouilloire est dans le camion donc je n'aurais pas pu, dans tous les cas... »

— Désolée. Ça va, en tout cas. Merci. » Elle se reprend : « Réflexion faite, attends une seconde. » Cachée dans son jardin, elle n'est pas dans la position la plus digne pour prendre des décisions aussi importantes, mais Toby est la première personne à qui elle a parlé des maris, et c'est sa dernière chance d'en apprendre davantage. « Maryam et toi, vous allez bien ? Je veux dire, en général, pas aujourd'hui spécifiquement, je sais combien c'est chiant, de déménager.

— Hein ? Oui...

— OK, génial. Elle n'a pas suggéré que vous vous mettiez à pratiquer l'échangisme ? »

Il fronce les sourcils.

« Désolée, répète-t-elle, oublie ce que je viens de dire, ce ne sont pas mes affaires. Tant que vous êtes heureux. Une dernière question... » Est-ce que Sam a des passe-temps ? Porte-t-il la barbe ? Quelle est sa petite habitude quotidienne la plus agaçante ? Avec quel accent parle-t-il ? À quoi ressemble son T-shirt le plus laid ? Quand l'a-t-elle rencontré ? Qui a demandé l'autre en mariage ? Quelle chanson ont-ils choisie pour leur première danse ? « Sam et moi, dit-elle. On va bien, nous aussi ? »

— Ben, répond Toby, de mon point de vue, ça en a l'air. »

Très bien.

« D'accord. Merci. Je vérifiais juste. »

Toby la regarde. « C'est... c'est tout ? »

— Oui. Bon courage pour le déménagement, finit-elle par ajouter. Vous allez

me manquer. C'était chouette de vous avoir à l'étage en dessous.

— On sera pas loin », répond-il, puis il referme la fenêtre.

Étape suivante : faire sortir le mari de l'appartement. *Coucou*, écrit-elle, *vraiment désolée, tu peux faire un saut au magasin avant que ça ferme pour récupérer de la levure chimique ? Je vais en avoir besoin.*

Il s'agit d'un dernier test. Peut-être va-t-il répondre qu'il ne peut pas, ou faire semblant de n'avoir pas vu le message, ou dire qu'il va le faire et remettre à plus tard ; aucune de ces options n'est déraisonnable. Mais s'il opte pour l'un de ces choix, elle ne pourra pas mettre son plan à exécution.

Elle longe l'immeuble jusqu'au coin afin que la rue soit dans son champ de vision, à travers la petite ouverture entre les deux blocs voisins. Près des poubelles extérieures. L'odeur de la pluie et celle de la nourriture en décomposition se disputent l'air qu'elle respire.

Une réponse rapide : *pas de prob*

Et, une dizaine de minutes plus tard, elle entend ce qu'elle pense avec quasi-certitude être la porte d'entrée de son appartement. Elle essaie de ne pas regarder le mari quand il s'éloigne mais elle aperçoit malgré tout sa silhouette : il porte une veste et un jean. Il a un cabas à la main. Un coup d'œil. Des cheveux foncés qui passent en un éclair. Son mari.

Elle lui laisse le temps de descendre la rue puis se dirige vers l'entrée de l'appartement.

Devant la porte, elle hésite. La déverrouille. Lève les yeux.

L'escalier est recouvert d'un tapis. Les murs du palier : vert clair. Bon choix.

La cuisine : en bazar, mais pas trop. La chambre d'amis : un canapé-lit replié, un bureau en longueur. La salle de bains : elle-même dans le miroir, ses cheveux à peu près à la bonne longueur, la légère ride au milieu de son front au même endroit que d'habitude, un bouton sur le menton, mais celui-là n'est pas permanent.

Ce n'est pas parfaitement rangé mais rien de catastrophique. Son immense plante est dans le salon, et elle l'a achetée tant de fois, s'en est occupée au fil de tant de versions de sa vie, qu'elle met un moment à comprendre ce que cela signifie, qu'elle l'a achetée dans cette vie avant d'y atterrir. Quelle merveille : elle l'aime tant et elle l'a tirée depuis le magasin à de si nombreuses reprises, ce même achat illogique, encore et encore, la même tâche physique épuisante, et ici, ç'a déjà été entrepris pour elle.

Quelle merveille, oui. Mais aussi : quel mauvais *timing*.

« Oh, Mon Pote, souffle-t-elle en caressant ses feuilles indisciplinées. Je suis tellement désolée. »

Elle ne dispose pas de beaucoup de temps. Elle ouvre les tiroirs, les placards, récupère tout ce qui a l'air important. Un dossier avec ses papiers, son ordinateur portable, un second – qui doit être celui du mari. Une boîte remplie

de cartes et de photos. Elle dépose son butin sur la table, sur le palier. Un dernier tour rapide : prends n'importe quoi, se dit-elle. Qui sait ce qui a de l'importance et ce qui n'en a pas ? Une tasse qu'elle ne connaît pas, qui porte l'inscription « Coventry : la capitale du divertissement ». Un classeur dans la chambre d'amis sur lequel quelqu'un, le mari sûrement, a écrit BRBIEAC, ou plutôt, déchiffre-t-elle en plissant les yeux, PAPIERS ; elle vient d'apprendre autre chose sur lui, à savoir que son écriture manuscrite est affreuse. Un coussin en forme de hibou qui doit avoir une valeur sentimentale, car il n'est certainement pas là pour ses vertus esthétiques, et quelques assiettes particulièrement laides qui sont en train de sécher à côté de l'évier, tant qu'elle y est. Un roman aux pages cornées qui traîne sur une table basse.

Ensuite, son petit cactus, et deux énormes sacs de supermarché pour tout mettre dedans. À la dernière minute, elle vérifie le contenu du Frigidaire et y trouve une armée de bouteilles en verre dans la porte, rouges et violettes et roses ; certaines contiennent des herbes ou des fruits. Probablement les boissons au vinaigre dont parlait Nat. Pourquoi pas ; elle en attrape une.

Elle dépose tout ça sur la table pour pouvoir tout récupérer rapidement et courir.

Elle baisse l'échelle.

Et elle monte au grenier.

La lumière s'allume doucement au-dessus d'elle quand elle passe la trappe.

Elle continue à grimper puis pivote de manière à pouvoir s'asseoir sur le rebord de la trappe, ses jambes pendent dans l'air frais du palier, comme si elle était de retour dans la piscine de Felix. Le grenier est encore plongé dans l'obscurité, mais ses yeux s'y ajustent petit à petit et la lumière produite par l'ampoule au plafond gagne en intensité. Elle peut distinguer des formes autour d'elle : des étagères, des cartons, des chaises, un tas de rideaux, des guirlandes de Noël, des valises.

Elle remonte les jambes et s'allonge. Elle est sur le dos, elle regarde le toit.

Le vrombissement commence à résonner, augmente tranquillement. Dans un coin, elle aperçoit une guirlande lumineuse emmêlée, qui se met elle aussi à briller, plus fort, moins fort, plus fort, rose et rouge et jaune et vert et bleu.

Elle tourne la tête. Un chauffage qu'ils ont dû stocker ici pendant l'été, qui ronronne puis s'arrête.

C'est la dernière fois qu'elle montera ici, songe-t-elle en se levant. La dernière fois que quiconque mettra les pieds ici. Elle se cachait dans ce grenier, enfant ; Nat lui a raconté des histoires d'horreur, ici ; ensemble, elles ont rangé dans un coin des cartons remplis des affaires de leur grand-mère, avec l'intention de s'en occuper plus tard, avant de les oublier à jamais ; son manteau d'hiver a été dévoré par des mites quand elle l'avait fourré dans un sac-poubelle qu'elle avait abandonné ici, cinq ou six ans auparavant. Elle a envoyé tant de maris ici, soi-disant pour réaliser de minuscules tâches inventées avec soin.

Elle ouvre une boîte, une autre, elle regarde, elle réfléchit.

Un radio-réveil, qui doit dater de l'époque de sa grand-mère, clignote pour la première fois depuis : il indique 00 h 00 et crépite. Une autre boîte : un ventilateur, qui tourne lentement, accélère, et fait voler la poussière sur ses pales. Le chauffage s'allume de nouveau, et ne s'éteint pas ce coup-ci.

Lauren regarde derrière une étagère et trouve un vieux ordinateur fixe, par terre. Il affiche quelques pixels roses et verts, s'éteint et se rallume : des rectangles irréguliers inondent l'écran, puis il vrombit et passe à un affichage bleu et jaune.

Les petites ampoules de la guirlande lumineuse éclatent l'une après l'autre, des éclats de verre se répandent et les lampes ne brillent plus ; mais le fil, oui. Le caoutchouc commence à fondre. Une boîte de feux d'artifice, sur une étagère, brûle spontanément, le plastique de l'emballage se ratatine sous l'effet de la chaleur et laisse la place à des jets d'étincelles.

Et l'odeur de la fumée.

Elle ne sait pas combien de temps il faudra pour que tout prenne, mais ça fonctionne. Pour la dernière fois, le grenier fait ce que le grenier sait faire.

Chapitre 44

Sam trouve le rayon où est cachée la levure chimique. Il en profite pour acheter une brique de jus d'orange, du saumon en solde et un Kit Kat. Il fait la queue aux caisses automatiques. Patiente en lisant sur son téléphone.

Il y a une nouvelle boulangerie en face du supermarché, avec un grand signe très gai : « Filer le blé parfait ! » Il n'est pas tout à fait convaincu par le jeu de mots, mais c'est agréable de voir un commerce ouvrir plutôt que fermer. Il aurait dû y passer avant d'entrer dans le supermarché, il aurait pu prendre un café et s'asseoir quelques minutes. Maintenant, il faut qu'il se dépêche de mettre le saumon au frigo. Il se contentera d'un brownie à emporter, dans ce cas. Et d'un roulé à la cannelle pour Lauren.

Il passe devant le marchand de tapis qui a fermé. Devant l'arrêt de bus. Devant l'arbre mort.

Les oiseaux crient pour se faire entendre au-dessus du bruit de la circulation automobile, un train grince. Sam discerne aussi le brouhaha irrégulier de la foule devant le bar, et le bip d'un camion qui fait marche arrière, et les sirènes des pompiers qui le dépassent, et les braillements des enfants qui s'entassent devant la station-service.

Il tourne en haut de la rue,
et

de la fumée, ce qui est surprenant ; quelques voisins ont des cheminées fonctionnelles mais il ne fait pas encore froid

et ce n'est pas non plus un barbecue, l'odeur ne correspond pas

et c'est épais, une épaisse fumée noire qui déchire le gris clair du ciel. Il y a trop de fumée. En tournant dans sa rue, il découvre un camion de pompiers garé à mi-chemin, les phares brillant comme une boule disco dans le brouillard. Il ne peut pas, pas immédiatement, identifier la source de la fumée, mais on dirait presque que ça vient de leur immeuble, alors il accélère le pas, il se dit que ce doit être une erreur, sûrement, qu'il va se rendre compte que tout va bien, qu'à tout moment il va voir une poubelle en feu ou un tas de compost enflammé dans le jardin de quelqu'un. Mais à chaque enjambée, il devient plus évident que la fumée provient de son propre toit. De l'eau projetée depuis le trottoir atterrit en arc de cercle sur son immeuble, et son toit est en feu.

Les flammes sont à peine visibles : orange, vives.

Et de la fumée. Tant de fumée.

« Que se passe-t-il ? demande-t-il comme s'il pouvait malgré tout y avoir quiproquo. Que s'est-il passé ?

— Reculez, s'il vous plaît, ordonne un pompier. Veuillez reculer. »

Les gamins de la maison d'en face sont alignés derrière leur fenêtre et fixent la scène ; les plus vieux filment. Les adultes sont dans l'encadrement de la porte d'entrée et jurent, observent, toussent. L'odeur. Les oiseaux, furieux dans les arbres.

Lauren n'est pas là, n'est-ce pas ? Elle ne peut pas être revenue dans la fenêtre de dix minutes depuis qu'il est parti, elle doit être chez Nat avec les enfants. Il récupère son téléphone et l'appelle.

Le portemanteau qu'il a mis trois heures et demie à monter. La couverture que sa mère a tricotée pour Lauren, qu'il vient de sortir du grenier en prévision des jours plus froids qui vont arriver. Le sac en plastique jaune et noir qu'il a récupéré dans un supermarché au Danemark, celui sur lequel est écrit « netto netto netto ». Son ordinateur, merde, celui de Lauren aussi. Leurs passeports. Leurs affaires. La clameur, le relief de la fumée qui danse ; le contraste avec la forme globale, l'image générale des volutes, qui change à peine.

Lauren ne décroche pas.

Sam recule vers le camion de déménagement caché derrière celui des pompiers. Toby est là, il se tient à côté d'une pile de cartons et fixe l'immeuble.

« C'est en feu.

— Oui », répond Sam.

Il tente de nouveau d'appeler Lauren. Il ne s'autorise pas à prendre peur quand la sonnerie s'éternise : Caleb a le téléphone entre les mains et regarde une vidéo, ou bien Magda a récupéré l'appareil et l'a mis à la poubelle, ou encore Lauren est au parc avec eux. Tout va bien. Tout va sûrement très bien.

Enfin, pas bien, leur appartement est en feu. Sa carafe en forme d'ananas, qui coûtait si cher, il en avait eu envie pendant deux ans avant de décider qu'il n'avait pas besoin d'une carafe en forme d'ananas, et finalement Lauren la lui avait offerte en cadeau de mariage. Mais c'est de la poterie, non ? Peut-être qu'elle va survivre ? La poterie, c'est censé supporter la chaleur, non ?

Mais, au fait, pourquoi tout est en feu ? Est-ce qu'il a laissé le four allumé ? Une batterie en charge trop longtemps ? Est-ce sa faute ?

« Tu sais ce qui s'est passé ? demande-t-il à Toby.

— Ça a commencé dans le grenier, répond ce dernier d'une voix tremblante.

— Merde. Putain. J'y suis monté tout à l'heure. » Mais il n'a fait que descendre la couverture... On ne peut pas lancer un feu en récupérant une couverture, si ? « Maryam va bien, hein ? s'assure-t-il.

— Oui, dit Toby, elle est à l'autre appartement. »

Sam essaie de rappeler Lauren. Elle ne décroche pas. Il rappelle. Il lui laisse un message vocal, ce qu'il n'a pas fait depuis environ, il pense, 2015. « Coucou, t'es où, tu peux me rappeler dès que tu écoutes ce message ? Euh... L'appartement est en feu. T'es pas dedans, hein, dis-moi ? » Il peut entendre à son ton qu'il n'en est pas aussi certain qu'il aimerait l'être.

« Ah, intervient Toby, Lauren est à côté.

— Quoi ? Elle est chez Nat. » À côté ? À côté de quoi, l'appartement ?

« Non, elle est par là-bas, continue Toby en faisant un geste vague. Elle était dans l'appartement, elle a dit que l'alarme incendie s'est déclenchée. C'est elle qui a appelé les pompiers. »

La gorge de Sam se dénoue ; puis il la sent se bloquer de nouveau, mais cette fois c'est à cause de la fumée, il ne respire pas bien, évidemment. Il recule et contourne le camion, à la recherche de Lauren à travers l'air terriblement dense. Puis il la repère, assise sur le bord du trottoir, jambes tendues sur la chaussée, elle porte sa veste à sequins pour une raison qui échappe à Sam. Deux sacs remplis à ras bord se trouvent à côté d'elle, ainsi que sa gigantesque plante, aussi grande que lui, posée dans le caniveau.

« Merde, jure-t-il en courant vers elle, Lauren. »

Elle lève les yeux, une expression vide sur le visage, puis se focalise sur lui. « Salut », dit-elle. Puis, après un blanc : « Sam.

— Je croyais que tu étais chez Nat ! » Il s'accroupit dans le caniveau pour l'enlacer.

« Je suis revenue. » Elle a l'air abasourdie, à moitié présente, comme si elle était elle-même faite de fumée.

« Tu vas bien ? Ils ont vérifié ? Tu étais à l'intérieur, est-ce que tu as respiré de la fumée ? »

Elle déteste qu'on s'occupe d'elle mais vu qu'elle était à proximité d'un départ d'incendie, l'un des pompiers devrait peut-être l'examiner, oui.

« Je vais bien, répond-elle. Je t'assure, je vais bien. Je suis contente d'avoir été présente pour pouvoir appeler les secours. » Elle le regarde ; elle touche sa joue, son nez, passe la main dans ses cheveux, une caresse légèrement insistante, puis elle tire un peu sur son écharpe, comme pour vérifier qu'il est bien là.

« Je crois que ça va être assez horrible, dit-elle. Je... Au début, ça avait l'air d'être limité au grenier mais je crois que le feu va toucher une bonne partie de l'appartement. À cause de, ben, tu sais, la nature des incendies. Mais peut-être qu'on devrait déménager quand même ? Walthamstow ? Sydney ? Berlin ? J'ai entendu dire que Rome, c'est sympa. »

Il s'extrait de son étrange câlin mi-agenouillé mi-accroupi et crapahute pour se redresser, s'asseoir à côté d'elle, sur le trottoir. Il regarde le bâtiment. Il sent le gravier sous son pantalon, qui est, à présent, son seul et unique pantalon— il n'a pas de vêtements de rechange, c'est tout ce qu'il possède, il porte tout ce qu'il lui reste.

« Tu n'aurais pas dû... » Il regarde les objets que Lauren a récupérés : des papiers, leurs contrats d'assurance, leurs ordinateurs, et bien sûr, bien sûr qu'elle n'aurait pas dû récupérer leurs affaires au milieu d'un départ d'incendie, mais il ressent tout à la fois la joie de constater que certaines choses ont survécu, et le choc de réaliser que c'est tout, ces deux sacs contiennent toutes leurs possessions.

De nouvelles pensées lui viennent sans arrêt, qui lui font comprendre ce que cela signifie.

« Nat va être insupportable, dit-il.

— Oh merde, c'est vrai. Je n'y avais même pas pensé », dit Lauren.

Elle pose la tête sur l'épaule de Sam ; il essaie encore d'évaluer l'énormité de la situation.

Commençons par l'immédiat. Son sac de courses. Il ne cuisinera pas le saumon à moitié prix aujourd'hui.

Il sort plutôt les pâtisseries : « Roulé à la cannelle ?

— Ah, répond-elle. Merci. »

Elle le lui prend des mains et commence à pleurer, de grosses larmes qui roulent sur ses joues, et sa poitrine se soulève à chaque sanglot, bruyant, pressant, elle s'étouffe. Il la prend dans ses bras et la rassure, « Ne mets pas de morve sur ton gâteau » et « Ce ne sont que des choses matérielles » et « J'y crois pas, tu as sauvé ton immense plante trop bizarre, évidemment le bien le plus important qu'on possède ».

« J'ai pris les passeports, réplique-t-elle en reniflant. Et les ordinateurs. Et la tasse qui dit "Coventry, la capitale du divertissement", si ça peut t'être utile.

— Eh beh. »

Elle se calme petit à petit et il sent sa propre capacité à faire semblant que tout va bien lui échapper. Sa respiration devient trépidante et il s'allonge sur le trottoir ; maintenant, l'arrière de sa veste aussi est mouillé. Il regarde le ciel et c'est à son tour de se mettre à pleurer. Il dit : « Je n'arrive pas à croire que notre putain d'appart est en train de brûler. »

Il la sent s'allonger à côté de lui et lui prendre la main. C'est moite, sa main à lui, ou à elle, ou les deux. « Je crois qu'il pleut, dit-elle. Ça va peut-être aider. »

Elle sent toujours les gouttes de pluie avant lui. Il observe une pie sur une gouttière, tout est à l'envers.

« Merde, jure-t-il alors que des détails lui traversent l'esprit, toute la pagaille de leurs vies. Les brosses à dents. Le chargeur de téléphone. Ta robe de mariage. La page avec les scores quand je t'ai battue au Scrabble. »

Elle rit. « Ouais, quel bordel. »

Les bruits de la rue, l'eau, Toby en arrière-plan. Les enfants de la station-service, qui ont descendu la rue et observent le spectacle, ébahis, ravis, atterrés.

« La confiture de pêche que j'avais achetée au marché. » Elle n'était pas si bonne, mais il venait à peine d'ouvrir le pot. « Oh, Bon Dieu, Gabby ne va pas être contente. »

Il sent Lauren se raidir à côté de lui. « Gabby », répète-t-elle.

Ç'avait été une erreur de laisser le merle comprendre qu'on pouvait le voir depuis la cuisine. Parfois, on a envie de faire du café sans être interrompu par un petit oiseau qui tape sur la vitre de manière agaçante, qui insiste jusqu'à ce que l'on cède et qu'on lui donne des raisins secs.

« Elle va s'en sortir, dit-il pour rassurer Lauren, elle recommencera à manger des vers, c'est pas plus mal. » Mais il ne peut pas s'empêcher d'imaginer le petit merle voler jusqu'à la fenêtre calcinée et *tap tap tap*, sauf que personne n'est là pour lui ouvrir et la nourrir. Et il venait d'entamer un sachet de raisins secs. Et l'assiette qu'il laissait toujours sur le rebord de la fenêtre, pour elle, assiette que ses petits frères avaient achetée au magasin de seconde main en réunissant leurs maigres économies, quand il avait déménagé, et qu'il n'avait jamais utilisée avant que ce fichu merle se mette à lui rendre visite.

Il ferme les yeux, mais il ne peut pas effacer les sons qui l'entourent, les cris, les jets d'eau, le fracas, le crépitement. Il essaie de se concentrer sur chaque partie de son corps, ses orteils, ses mollets, ses genoux qui dessinent un triangle devant lui, son dos, qui commence lui aussi à être mouillé contre le tissu de son T-shirt, l'humidité traversant sa veste. Lauren, à côté de lui ; ç'aurait pu être bien pire.

L'odeur. Difficile d'accepter que ce soit l'odeur de tout ce qu'ils possèdent, en feu.

Ses mains sont humides et sales, il ne peut même pas s'essuyer le visage. « Je suis si content que tu ailles bien, murmure-t-il. J'ai eu si peur quand tu ne répondais pas au téléphone.

— Oh oui, dit-elle, et elle pleure toujours, elle aussi. Désolée, je n'arrive pas à y croire mais je l'ai laissé dans l'appartement. Qui a besoin d'un téléphone quand on a... »

Elle se redresse et récupère quelque chose dans l'un des sacs :

« ... quand on a une carafe en forme d'ananas ?

— Ma carafe ! » s'exclame-t-il alors qu'elle secoue l'objet dans les airs. Il se redresse et l'attrape. Elle l'a sauvée. Évidemment qu'elle l'a sauvée.

« Donc tu... tu aimes cette carafe ? » Il range délicatement l'objet dans le sac d'où elle l'a sorti. Elle se met à rire et l'enlace maladroitement, il est de profil par rapport à elle. Il trouve un torchon dans le sac, qu'il utilise pour s'essuyer le visage avant de le lui tendre.

L'appartement brûle devant eux. Il s'allonge de nouveau pour ne pas avoir à regarder ça ; Lauren se tourne vers lui et touche son genou avant de le rejoindre sur le sol.

« Est-ce que tu préfères, dit-elle, collée à lui, qu'on soit mariés avec un grenier en feu, ou qu'on ne se soit jamais rencontrés mais que tu aies toujours toutes tes affaires ?

— C'est quoi, cette question ?

— Une question hypothétique !

— Je peux pas plutôt avoir, tu sais, le monde où on s'est rencontrés et un grenier en bon état ? » Il ne peut plus distinguer la fumée au-dessus de lui des nuages.

Lauren lui serre la main. « Je sais que ça a l'air injuste, dit-elle, mais tu ne

peux pas, à vrai dire.

— Je suppose que je prends cette option-ci, alors », dit-il après quelques secondes.

Ils restent immobiles, allongés sur le trottoir.

« D'accord, répond-elle. C'est un coup de chance. Parce qu'on est coincés avec ce scénario. »

Remerciements

Chaque fois que je termine un livre, je lis les remerciements et je me dis : sans blague, il faut réellement autant de personnes pour écrire un livre ? Mais maintenant que je dois rédiger les miens, je me rends compte que j'avais tort, tellement tort.

Procédons par ordre chronologique. Tout d'abord, merci à tout un tas de groupes de travail qui m'ont forcée à me mettre concrètement à écrire. Kaho Abe, Helen Kwok, Chad Toprak et d'autres membres du groupe de responsabilisation de 2021 ; le groupe des Projets en cours de Game Pube ; Rowan Hisayo Buchanan et sa classe à City Lit, les premières personnes à avoir lu le livre, et dont la gentillesse quant aux premiers chapitres m'a donné l'élan pour finaliser mon manuscrit.

Merci également aux cafés de la ville d'Adélaïde, dans lesquels une grande partie du premier jet fut rédigée, particulièrement *au dot* (au nom surprenant mais aux délicieux muffins), ainsi que ceux du quartier de Hyde Park à St Louis.

Merci à mes premiers lecteurs pour leur enthousiasme, leurs vérifications, leurs suggestions et les débats quant à l'intrigue : Katrina Bell, v buckenham et Kerry Lambeth, à l'époque où le livre comptait vingt mille mots de plus et avait trois fins différentes ; ainsi que Gabrielle de la Puente, Josh Hadley, Halima Hassan, Harjeet Mander, Casey Middaugh, Jinghua Qian et Sophie Sampson. Mes excuses à Sophie pour avoir donné son appartement à Lauren, et à Josh pour avoir gratifié Zach de sa blessure au dos.

Au Royaume-Uni, mon incroyable agente Veronique Baxter (qui m'a patiemment expliqué que la version du manuscrit excessivement longue aux fins alternatives que j'avais initialement envoyée n'était peut-être pas la meilleure pour l'ouvrage), et d'autres au sein de David Higham Associates, dont Sara Langham, Nicky Lund, Lola Olutola, Laney Gibbons et l'équipe de traduction comptant Alice Howe, Margaux Vialleron, Ilaria Albani et Rhian Kane. Aux États-Unis, les merveilleuses Gráinne Fox et Madison Hernick chez UTA.

Merci ensuite aux extraordinaires éditrices Becky Hardie, Lee Boudreaux et Melanie Tutino, qui ont repéré de nombreux points faibles, des contradictions, des incohérences et des relations illogiques, des blagues qui ne faisaient pas

tout à fait mouche, et qui ont soulevé ces points avec une précision chirurgicale tout en laissant de l'espace à leur enthousiasme encourageant. À la cheffe de production profondément efficace et rassurante Leah Boulton ; à la relectrice-correctrice Karen Whitlock, qui sait tout, y compris que les narvals ont une défense et pas une corne. À tant d'autres à Chatto, Doubleday et Doubleday Canada, parmi lesquels Anna Redman Aylward, Asia Choudhry, Jess Deitcher, Todd Doughty, Julie Ertl, Katrina Northern, Maya Pasic et Gabriela Quattromini.

Alors que j'écris ces mots, le travail n'est pas fini ; il est même sur le point de commencer pour des personnes à qui je n'ai jamais parlé : les graphistes pour la couverture, les traducteurs, les correcteurs et tant d'autres. Merci à vous tous et aux premiers merveilleux lecteurs qui partageront leurs retours. Et puis, vous vous en doutez, à mes amis et ma famille. Le Slack EW. Le Slack de début 2024. Ma maman, qui m'emmenait dans toutes les bibliothèques dans un périmètre d'une demi-heure autour de notre maison quand j'étais petite. Terry, qui m'a écoutée lui lire ce livre à voix haute quand il était presque prêt, un chapitre chaque soir, et qui m'a conseillé de rendre les moments stressants encore plus stressants. Chaque ami qui a fait défiler des visages sur des applications de rencontre et qui m'en a montré quelques-uns en se plaignant. Chaque étranger avec qui j'ai échangé un regard et qui m'a fait me demander, rien qu'une seconde, ce que serait une vie dans laquelle nous serions amis.

Directrice de collection : Marie Misandeau
Relecture éditoriale : Fabienne Reichenbach

© Holly Gramazio, 2024
Titre original : *The Husbands*
Éditeur original : Chato & Windus, une marque de Vintage,
Penguin Random House

Vous pouvez consulter notre catalogue général
et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :
www.cherche-midi.com

© Le Cherche Midi, 2025
92, avenue de France – 75013 Paris

ISBN 978-2-7491-7976-6

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Couverture :
Graphisme : Rémi Pépin 2025
D'après : Couverture © Dan Mogford,
Illustration © Liam Eisenberg